

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

MYTHE, TRAJECTOIRES MIGRATOIRES ET PROJET DE VIE : LES PERCEPTIONS DES
IMMIGRANTS FRANÇAIS AU QUÉBEC RETOURNANT EN FRANCE EN 2005 ET 2006

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN COMMUNICATION

PAR
PHILIPPE LINQUETTE

JANVIER 2008

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

ÉPIGRAMME

Those who dream by night in the dusty recesses of their minds wake in the day to find that it was vanity : but the dreamers of the day are dangerous men, for they may act their dream with open eyes, to make it possible. This I did.

T.E. Lawrence,
Seven Pillars of Wisdom

Ceux qui rêvent la nuit dans les tréfonds poussiéreux de leur âme découvrent lorsqu'ils se réveillent que leur rêve était vanité : mais les rêveurs de jour sont des hommes dangereux, car ils peuvent vivre leur rêve les yeux ouverts, afin de le rendre réel. J'ai fait cela.

AVANT-PROPOS

En 2005, lorsqu'il m'a fallu choisir un sujet de recherche donnant lieu à la production d'un mémoire de maîtrise en communication, j'ai usé d'introspection. Qu'est-ce qui m'est proche et qui reste malgré tout énigmatique ? En mon for intérieur, je connaissais la réponse à la question que je formulais.

Pour l'immigrant que je suis depuis plus de trois ans, pour le Français venu au Nouveau Monde en juin 2003, pour l'enfant que je suis redevenu au jour de mon arrivée à l'aéroport de Mirabel, confronté à un environnement étrange et étranger, l'immigration française au Québec constituait un sujet de mémoire des plus pertinents. Ce champ d'investigation demeurant par trop vaste, je suis parti de ma situation biographique afin de circonscrire mon objet. Examinant le passé, j'ai remonté la litanie des liens de causalité jusqu'au point où, tirant ce fil d'Ariane, j'en suis arrivé au moment précis où, littéralement, a jailli le projet de migration au Québec.

Je me suis souvenu qu'en 2002, mon épouse et moi-même nous sommes retrouvés confrontés à différents obstacles d'ordre professionnel. D'origine française métropolitaine mais, vivant à La Réunion où j'exerçais mon métier de journaliste, je n'en pouvais plus également de sillonner ce minuscule département d'outremer situé aux confins de l'océan Indien. Martelé de chaleur et oppressé de moiteur, je rêvais de longues déambulations dans la neige et le froid.

J'ai vu dans l'émigration au Canada une échappatoire possible et le réceptacle de nos espoirs conjugués, déjà, au présent. L'espace de douze mois, ponctués de démarches administratives, ma famille et moi-même nous sommes vus grandir et nous épanouir au Québec. La réminiscence de deux lointains et brefs séjours, le premier hivernal et le second estival, et la lecture d'articles de presse, dithyrambiques, m'avaient poussé à demander la résidence permanente. La promotion intensive assurée en France par la Délégation générale du Québec m'avait conforté dans ce projet où j'entraînais trois autres personnes. Était-ce fou ou irresponsable de ma part que de croire en l'Eldorado qu'on nous promettait ? Pour ma défense, j'arguerai que plus de trois mille Français émigrent chaque année au Québec, séduits comme moi par le chant des sirènes du Saint-Laurent.

Notre immigration ayant tourné court pour différentes raisons, notamment économiques, nous avons fait le choix, mon épouse et moi-même, de repartir en France sans pour autant nous fixer une échéance. Naguère récipiendaire d'un 1^{er} prix de journalisme mais, abordant désormais de plain-pied la quarantaine, j'ai vu dans le retour aux études le préalable indispensable à celui que j'entreprendrais éventuellement un jour ou l'autre. Sur ce point également, j'ai découvert que je ne me distinguais en rien de mes compatriotes qui, chaque année, et, dans une proportion indéterminée, traversent l'Atlantique mais dans le sens opposé à leur trajet initial. J'ai discerné dans cette dichotomie – d'une part, la promotion d'une vie idéale en Amérique francophone et la migration massive au Québec, d'autre part, le retour en France des immigrants français – les prémises d'une problématique.

Dès lors, mon sujet de recherche m'est apparu sous un autre jour. Il ne s'agissait plus tant d'une tentative d'exorciser les démons de l'échec, de me disculper auprès de mes proches et de trouver un sens à ces quatre années écoulées, que de combler une lacune. Qui sont-ils en effet ces immigrants français que l'on attire à grand renfort de campagnes publicitaires dans le métro parisien et de réunions d'information à Toulouse, à Lille ou à Saint-Denis de La Réunion ? Pourquoi quittent-ils le Québec alors qu'ils ont mis tant d'allant à y émigrer ? De quelle façon construisent-ils ce nouveau projet ? Telles sont quelques-unes des questions qu'il m'est apparu important de poser à ceux que j'appellerais volontiers les « immigrants du retour », *a fortiori* alors qu'approche la célébration du 400^{ème} anniversaire de la fondation de la ville de Québec.

Je tiens ici à exprimer ma profonde reconnaissance aux professeures et aux professeurs de l'École des médias et du Département de communication sociale et publique de la Faculté de communication de l'UQAM et, au sein de ce corps, à celles et à ceux que j'ai côtoyés le temps d'un ou de plusieurs semestres, parfois même d'un bout à l'autre de mon cursus de maîtrise en communication. Je citerai ici Mesdames Michèle Isis Brouillet, par ailleurs directrice du deuxième cycle, et Gina Stoiciu, ainsi que Messieurs Gilles Coutlée, Jacques Rhéaume et Antoine Char. Je compte également au nombre des enseignants dont je suis le débiteur, deux chargés de cours dont j'ai suivi l'enseignement en propédeutique, à la session d'automne 2004 : Messieurs Jérôme Jerkovic et Aimé-Jules Bizimana, alors doctorant.

Chacune de ces personnes a apporté sa pierre, de belle taille et parfaitement équarrie, à la construction de l'édifice que je dévoile aujourd'hui. Cet ouvrage doit certainement d'exister à celui qui en fut le maître : Monsieur Gaby Hsab, par ailleurs directeur de l'Unité de programmes en communication

sociale du Département de communication sociale et publique. « Troisième homme » lors de ma propédeutique, session qui fut pour moi celle de mon retour aux études, Monsieur Gaby Hsab a accepté à la session suivante de diriger mon mémoire.

Tout au long de ces deux années d'études et de recherche, Monsieur Gaby Hsab m'aura guidé dans le dédale des théories de la communication et les méandres de la méthodologie. Aussi absconses qu'aient parfois été les notions qu'il enseignait, ce jeune mais déjà madré professeur a su les rendre assimilables voire délectables ! En outre, Monsieur Gaby Hsab a déployé des trésors d'empathie et d'humanité. Je lui sais notamment gré, ainsi qu'à Madame Gina Stoiciu que j'associe à cet hommage, de m'avoir soutenu pendant les affres de mon hospitalisation et de ma convalescence, à la césure des sessions d'hiver et d'été 2006.

Mes professeurs exceptés, je dédie ce travail à ma famille. Sans le soutien de mon épouse, Marie-Sylvie, et de mes enfants, Tristan et Alexandra, il m'aurait certes été malaisé, sinon impossible, d'achever ce cycle d'études et de rédiger mon mémoire. Mon aventure intellectuelle fut donc en ce sens une œuvre collective. N'avons-nous pas, ensemble, embarqué un jour pour Cythère ?

Toujours au titre de ma famille, je veux également remercier ces premiers professeurs qu'eurent mes parents. Je suis, du haut de mes quarante-trois ans et, pour une part appréciable, ce que j'ai lu et ce que j'ai appris depuis ma prime enfance. En m'inculquant le goût de la lecture et des belles lettres, mes parents ont certainement suscité en moi l'appétence pour la chose écrite...

Je souhaite témoigner ma reconnaissance aux immigrants français qui ont accepté de s'ouvrir, un peu, voire beaucoup à moi et qui m'ont accueilli en leur domicile, peu de temps avant de le quitter eux-mêmes. Je me dois également de saluer Madame Annie Castelain, du service de presse du Consulat général de France à Montréal, ainsi que Monsieur Éric Richard, conseiller de la Direction générale des relations interculturelles du ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles. L'un et l'autre ont apporté, à ma demande, leur contribution à mon travail.

Enfin, je ne saurais clore cette adresse sans remercier les membres du jury pour l'attention ainsi que pour l'indulgence qu'ils voudront bien montrer à l'égard de ce travail de recherche, d'analyse et d'écriture. Je suis conscient que mon mémoire excède de façon notable le format recommandé aux étudiants à la maîtrise en communication. Je n'ai d'autre excuse que celle d'avoir voulu prouver mon

aptitude à mener une réflexion aboutie sur une thématique par ailleurs très proche. Je voulais ce faisant adresser un pied de nez au destin funeste qui m'empêche de m'inscrire en doctorat... J'ose toutefois espérer que les membres du jury me pardonneront cette vaine et juvénile fatuité.

TABLE DES MATIÈRES

ÉPIGRAMME	ii
AVANT-PROPOS	iii
RÉSUMÉ	x
INTRODUCTION	1
PREMIÈRE PARTIE	
L'ALLER ET LE RETOUR	11
CHAPITRE I	
LE QUÉBEC SÉDUIT LES FRANÇAIS	12
1.1 Un engouement jusqu'aux plus hautes sphères de l'État français	14
1.1.1 Quand la <i>vox populi</i> se fait entendre	14
1.1.2 Le « modèle québécois » repris et adapté en France	18
1.1.3 Touristes et étudiants français affluent au Québec	21
1.2 Le discours laudateur des médias français	24
1.2.1 Le travail journalistique en concepts et théories	24
1.2.2 La presse magazine soumise à la critique	28
1.2.3 Analyse de deux articles	31
1.3 La Délégation générale du Québec à Paris	40
1.3.1 L'impérieuse nécessité d'une immigration francophone	41
1.3.2 Communication et immigration vont de pair	44
1.3.3 Un discours taillé à la mesure des Français	48
CHAPITRE II	
LA PROBLÉMATIQUE DU RETOUR	54
2.1 Un flux d'immigrants français conséquent et régulier	55
2.2 Une « non communauté » centrée sur la société d'accueil	59
2.2.1 L'image d'une intégration réussie.....	59

2.2.2	L'illusion communautaire	61
2.3	Le retour en questions	67
2.3.1	Des données chiffrées invérifiables	69
2.3.2	Notre problématique de recherche	74
CHAPITRE III		
	MYTHES ET MYTHOLOGIE DE LA MIGRATION	81
3.1	Les mythes de l'émigration et le Nouveau Monde	84
3.1.1	D' <i>El Dorado</i> à l'Eldorado	85
3.1.2	Le Paradis Perdu et retrouvé	88
3.1.3	La Terre Promise aux émigrants	92
3.2	Le mythe du retour au pays	104
3.3	Une réalité ancrée en l'homme	113
3.3.1	Du <i>mûthos</i> à <i>fabula</i> à mythe	114
3.3.2	Le mythe et la théorie des réalités multiples	116
3.3.3	La persistance de l'archaïque	120
DEUXIÈME PARTIE		
	LES OUTILS POUR COMPRENDRE LE RETOUR	123
CHAPITRE IV		
	CADRAGE THÉORIQUE	124
4.1	Le parti pris social d'Alfred Schutz	126
4.1.1	Une filiation sociologique et phénoménologique	127
4.1.2	La réflexivité du chercheur-acteur	130
4.1.3	Une contribution primordiale à la sociologie interprétative	132
4.2	Le cadre conceptuel	136
4.2.1	L'immigré ou l'étranger par excellence	137
4.2.2	La conception phénoménologique de la culture	138
4.2.3	L'étranger ou l'éternelle inadéquation	151
CHAPITRE V		
	CADRAGE MÉTHODOLOGIQUE	164
5.1	Une démarche compréhensive	166
5.2	Une interrelation triangulaire des techniques	170
5.3	L'échantillon	179

TROISIÈME PARTIE	
LES IMMIGRANTS ET LE RETOUR	189
CHAPITRE VI	
LES RÉSULTATS DES ENTRETIENS	190
6.1 Les principes de l'analyse phénoménologique scientifique	190
6.2 Les unités de signification	192
6.2.1 Les raisons des migrations aller et retour	192
6.2.2 L'image du pays de migration	204
6.2.3 La construction du projet migratoire	208
6.3 L'énonciation en termes phénoménologiques	215
6.3.1 De la marge... à la marge	215
6.3.2 Au confluent des mythes	222
6.3.3 L'agir imaginé et l'acte réalisé	226
CHAPITRE VII	
LA SYNTHÈSE DES RÉSULTATS	235
7.1 La pertinence périphérique du Québec dans l'immigration française	236
7.2 L'impossible retour en France	239
7.3 De l'ontologique à l'autopoïétique	241
CONCLUSION	244
LISTE DES RÉFÉRENCES	247

RÉSUMÉ

C'est qu'être sensible est une chose, et sentir est une autre. L'une est une affaire d'âme, l'autre une affaire de jugement.

Diderot,
Paradoxe sur le comédien

Chaque année, quelque trois mille Français immigreront, enthousiastes, au Québec. Ils s'y installent de leur plein gré certes, mais aussi à l'invitation appuyée et réitérée des autorités québécoises, en quête d'une immigration francophone, éduquée, formée, diplômée et financièrement autonome. Mais, et cela ne fait pas l'objet d'une publicité comparable, d'autres Français issus de générations migratoires antérieures, naguère porteurs eux aussi de grands espoirs, quittent cette même province du Québec afin de retourner en France. C'est à cette population très ciblée, celle des Français du retour, que nous nous intéressons dans ce mémoire.

Notre recherche n'a pas pour objet la quantification de la migration de retour, ni une éventuelle réévaluation du taux de rétention des immigrants français au Québec avancé par le ministère de l'Immigration et des Communautés Culturelles (MICC). Nous n'entendons pas davantage nous cantonner à la seule mise au jour des raisons de cet « éternel retour », motifs fournis par un échantillon de onze hommes et femmes de tous les âges, résidant à Montréal ou à Québec, célibataires, vivant en couple, mariés ou non, ayant pour certains des enfants, lesquels étant nés parfois sur le sol canadien ont acquis de ce fait et, d'emblée, la citoyenneté canadienne. Nous formons en revanche le vœu de réduire le paradoxe, *a priori* incompréhensible, entre le phénomène observé du retour au pays, d'une part, et l'image de société idéale et parfaite dont bénéficie le Québec en France, d'autre part. Notre recherche se veut certes irénique, mais nous n'abdiquons pas pour autant tout esprit critique. Ainsi, constaterons-nous notamment que le portrait idyllique, brossé par les autorités québécoises via la Délégation Générale du Québec à Paris, est souvent véhiculé par la presse française, notamment écrite et magazine.

Notre objectif étant de comprendre, nous plaçons notre recherche de type qualitatif, sous les auspices du paradigme interprétatif qui, *a contrario* du paradigme normatif, vise à « accéder aux significations accordées par les membres aux événements sociaux¹. » Nous optons en conséquence pour un cadrage,

¹ Voir à ce sujet, Georges Lapassade, *L'ethnosociologie, les sources anglo-saxonnes*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1991, p. 116.

tant théorique que méthodologique, coïncidant avec cette orientation, ainsi qu'avec notre démarche, nécessairement inductive. Par souci d'homogénéité, nous privilégions de bout en bout de notre mémoire l'approche phénoménologique d'Alfred Schutz. À ce sociologue autrichien, dont l'émigration vers la France puis à destination des États-Unis est imputable aux Nazis, nous empruntons l'épistémologie de la compréhension, le *Verstehen* cher à la sociologie interprétative mais aussi et surtout la volonté de faire voix et sens aux perceptions de « l'homme oublié » qu'est l'acteur.

Afin d'atteindre cet objectif, nous usons de manière concomitante de l'observation participante, parfois de l'observation dissimulée, de la technique documentaire, de l'analyse de contenu de diverses productions médiatiques et discursives, enfin et surtout, de l'entretien de type phénoménologique. L'emploi de cet arsenal de techniques de recueil et d'analyse des données nous a permis de dégager l'influence du mythe dans les trajets migratoires, aller et retour, et au-delà dans les trajectoires de vie. Les Français semblent en processus constant de construction de projets de vie, passant d'une sphère de réalité à une autre, éternels migrants en quête d'une hypothétique permanence. Tout en manifestant une impatience teintée de circonspection, nos répondants n'excluent pas en effet que leur retour plus ou moins prochain en France puisse ne pas être, après tout, la fin de leur périple. Comme s'il n'y avait jamais d'aller simple à destination de la félicité. Comme si le bonheur importait moins, à y bien réfléchir, que la quête en soi du bonheur.

Mots-clés : Retour au pays, mythes de l'Eldorado, du Paradis Perdu et de la Terre Promise, projet migratoire et projet de vie, réalités multiples et provinces de signification, motifs de l'action et stock de connaissances.

INTRODUCTION

Prophète de Dieu, en quête de l'absolu, longtemps tu as scruté les horizons dans l'attente de ton vaisseau. Et maintenant qu'il est là, il te faut partir.

Khalil Gibran,
Le Prophète

Choisir l'immigration pour thème général de mémoire semble inclination fort naturelle chez les étudiants d'origine étrangère, *a fortiori* si ces mêmes étudiants possèdent le statut d'immigrant accepté par le Québec et reçu par le Canada. Dans la mesure où nous réunissons les deux caractéristiques précédemment formulées et parce que nous ne souhaitons pas déroger à la règle de la plus grande proximité possible, y compris intime, vis-à-vis du sujet de recherche¹, nous avons donc nous aussi opté pour ce thème, quelque rebattu qu'il paraisse de prime abord. Que nous l'abordions à la lumière de notre communauté culturelle d'origine ne surprendra pas davantage notre lecteur. Pour les raisons mentionnées ci-dessus, nous nous sommes intéressés aux immigrants français reçus et installés légalement au Québec. De ce fait, cette population spécifique est nécessairement titulaire de la résidence permanente, voire de la citoyenneté canadienne².

¹ De nombreux auteurs rappellent que l'intérêt personnel doit notamment guider l'étudiant dans le choix d'un thème. Voir à ce sujet, Gordon Mace et François Pétry, *Guide d'élaboration d'un projet de recherche*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2000, p. 9.

² Nous reviendrons sur les conditions d'octroi de ces deux statuts dans le chapitre V portant sur le cadrage méthodologique. En effet, nous nous sommes appuyés sur ces catégories afin d'étalonner nos critères d'échantillonnage.

Notre lecteur aura déduit des lignes précédentes que, par « immigrants français », nous entendons idéalement une immigration française contemporaine de notre propre vécu migratoire. Pariant sur les vertus de facilitation d'une telle synchronie, nous entretenons l'espoir de comprendre de façon plus fine notre population d'étude et les motifs de ses actions. Néanmoins et, en prélude à l'exposé de notre question de recherche, à la présentation de nos objectifs, méthodes et démarche, enfin à la mise au jour de l'organisation interne de notre mémoire, nous évoquerons de façon diachronique les migrations françaises à destination de la Nouvelle-France, antérieures à la Conquête britannique (1760). Dans un second temps et, toujours en guise de préambule, nous formulerons ce que nous entendons par « Québec » et par « identité québécoise ». Ce préalable devrait nous permettre de mieux situer l'immigration française contemporaine en Amérique du Nord francophone au début du chapitre suivant.

Transfert de population il y a entre la France, puissance tutélaire, et sa colonie de la Nova Gallia ou Nouvelle-France³, mais d'exode point. L'immigration brute antérieure à 1760 n'excède pas en effet quelque 34 000 individus selon Robert Larin (Larin, 2000). Comptant pour plus d'un tiers de cette estimation chiffrée, les colons sont souvent des soldats, migrants professionnels par excellence. « On évalue à 16 869 le nombre total de militaires ayant servi au Canada, dont au moins 361 d'origine européenne non française » (*op.cit.*, p. 71). En l'occurrence, envoyer des gens d'armes en Nouvelle-France sert un double intérêt. « En détachant, en 1665, les 1 200 hommes du régiment de Carignan-Salières à Québec, Colbert poursuit donc un double objectif d'émigration et de défense⁴ », note pour

³ « A la fin du XVII^e siècle, le territoire désigné sous le nom de Nouvelle-France s'étend de Terre-Neuve aux Grands Lacs et de la baie d'Hudson au golfe du Mexique, atteignant alors les plus grandes dimensions de son histoire... plus du tiers de l'Amérique du Nord », écrit Raymonde Litalien. Voir à ce sujet, Raymonde Litalien, « On l'appelait la Nouvelle-France », in *Géo Histoire, du Québec à la Louisiane, Sur les traces des Français d'Amérique*, hors-série, octobre 2006, pp. 36-37. Québec, dont la fondation par Samuel de Champlain remonte au 3 juillet 1608, a pris rang de capitale de la colonie française, et le futur Québec, d'épicentre de l'immense dispositif colonial français (près du tiers de l'Amérique du Nord).

⁴ « C'est que la Nouvelle-France représentait pour le pouvoir royal un symbole important : celui d'un empire au Nouveau Monde imposé et maintenu par la puissance militaire française ». Ce motif politique se doublait d'un autre, éminemment économique. « Dès les débuts, la France envisageait la colonisation de la Nouvelle-France comme l'unique moyen de rendre visible et permanente sa mainmise sur la richesse des entreprises de pêche de la côte atlantique, sur la rentabilité des postes de traite, ainsi que sur l'or, les diamants et le passage vers l'Orient qu'on espérait bientôt découvrir. Le peuplement devait simplement raffermir la prise de possession du territoire et conséquemment du

l'exemple l'auteure d'un article de magazine (Litalien, 2006). Après avoir fait rendre leurs armes aux Iroquois qui assaillaient les villages des Hurons et les fermes des Français, les hommes de troupe et les officiers de ce régiment furent d'ailleurs « incités à accepter des terres sous la seule obligation de les exploiter » poursuit l'auteure. De fait, 762 hommes se fixèrent au Canada français entre 1668 et 1671 (Litalien, 2006, p. 37).

Militaires exceptés, dont la mission principale consistait à endiguer l'expansionnisme de l'Angleterre et des colonies anglo-américaines, qui étaient donc les immigrants français de l'Ancien Régime en Nouvelle-France ? Quelles raisons les poussaient à entreprendre pareil périple et à braver ainsi l'inconnu ? Avant de répondre, sans doute faut-il se garder de tout amalgame...

L'image de l'immigrant en Nouvelle-France a été largement stéréotypée. Elle s'est prêtée d'ailleurs à des représentations paradoxales. L'une privilégiait l'aventurier (...), fugitif en quête de grands horizons, de grands espaces, d'un nouvel Eldorado. Assez paradoxalement, pour d'autres, ces grands personnages sont devenus des gens courageux et des familles fondatrices. (Mathieu, 1995)

Dans l'espoir d'en savoir plus sur cette question cruciale, car identitaire, Jacques Mathieu a croisé des travaux généalogiques réalisés sur quatorze « ancêtres » et le portrait d'une famille venue de La Rochelle. L'historien note qu'« au départ de France, les conditions familiales et les liens de parenté semblent nettement primer sur l'aventure individuelle et sur les relations de provenance dans le contexte du choix de migrer en Nouvelle-France » (Mathieu, 1995, p. 198). Certes, comme l'écrit Robert Larin, le peuplement de la Nouvelle-France a certainement profité « d'une certaine mobilité professionnelle, issue de la conjoncture socio-économique, qui s'exprimait dans les grandes villes portuaires par certaines habitudes de va-et-vient aux colonies » (Larin, 2000, p. 196). Yves Landry, abondant dans ce sens, évoque pour sa part l'« école de mobilité » que fut l'armée d'Ancien Régime ainsi que l'expérience migratoire intrafamiliale des migrants, autres que militaires (Landry, 2001, p. 82).

Se basant sur une microanalyse des parcours individuels d'environ 200 immigrants originaires d'Aunis, de Saintonge, d'Ile-de-France et de Franche-Comté, l'auteur soutient que « la migration constituait souvent une stratégie pour maintenir l'intégrité et la continuité de la famille traditionnelle », et qu'elle était « fréquemment » organisée avec le soutien du milieu familial. Renvoyant à une étude de

commerce français ». Voir à ce sujet, Robert Larin, *Brève histoire du peuplement européen en Nouvelle-France*, Sillery (Qué.), Septentrion, 2000, pp. 52 et 55.

Jacques Mathieu⁵, Yves Landry rappelle que 53% des migrants étaient apparentés, que les « nouveaux venus s'établissaient souvent là où des parents pouvaient faciliter leur intégration » et que « de véritables réseaux familiaux pouvaient se constituer au départ de la métropole ». (Landry, 2001, p. 86). Certes, des facteurs incitatifs, autres que « la force des solidarités familiales », motivent les migrants putatifs. La « pauvreté et la diversité des formes d'exclusion antérieures » les poussent tout autant sur les ponts des navires cinglant vers la Nouvelle-France. Pour Yves Landry, « l'acte de migrer découlait de la combinaison fragile de deux éléments contradictoires, l'un s'inscrivant en continuité avec la famille d'origine, l'autre en rupture avec elle ou plus généralement avec le milieu de provenance » (*op.cit.*, p. 88). Refusant l'idée reçue selon laquelle les migrants fuyaient avant tout une condition par essence indigente, Yves Landry préfère « poser le problème sous l'angle de l'emploi et du mieux-vivre ».

Aux Antilles ou au Canada, un bon ouvrier pouvait recevoir quatre ou cinq fois ce qu'il aurait gagné en France. En second lieu, sans que les contrats d'engagement en fassent mention, l'engagé pour la Nouvelle-France pouvait espérer se faire concéder à l'issue de son contrat une terre d'une large superficie, certes en bois debout mais bien fertile, qui lui appartiendrait en propre. (*op.cit.*, p. 91)

En résumé, l'immigrant français en Nouvelle-France se distingue « de la masse des Français sédentaires », puisqu'il a souvent connu l'expérience de la migration à titre professionnel ou personnel. Pauvre, sans être gueux, l'immigrant français cherche à améliorer son sort plutôt qu'à quérir l'aventure. En ce sens, le départ pour le Nouveau Monde représente pour lui un « horizon d'attente » (*op.cit.*, p. 95), éventuellement ponctué de visites en France à l'occasion de quelque événement familial et parfois sanctionné par un retour définitif. Ainsi borné, cet horizon s'inscrit dans la rupture mais également dans la continuité.

C'est d'ailleurs, à la lumière de ce même rapport dichotomique continuité/rupture que l'on sait irriguer l'acte de migrer vers le Nouveau Monde⁶, que doit être examinée selon nous la question de l'identité de la Nouvelle-France, et du futur Québec que cette colonie porte en gestation. Certes, quelques-uns parmi les historiens que nous avons cités font état d'une continuité territoriale originelle entre la métropole et son greffon nord-américain, arguant notamment la reproduction à l'identique de

⁵ Voir à ce sujet, Jacques Mathieu, « Mobilité et sédentarité : stratégies familiales en Nouvelle-France », *Recherches sociographiques*, vol. XXVIII, n° 2-3, 1987, p. 216.

⁶ Plus généralement, au fondement du phénomène migratoire quel que soit le pays de destination.

l'environnement social, des us et coutumes, propres à la France d'alors. Représentatif d'un courant opposé, Gérard Bouchard s'intéresse quant à lui « au moment à partir duquel les immigrants primitifs ou leurs descendants accèdent au sentiment de former une société *autre*, à distance de la mère patrie » (Bouchard, 2000, p. 13), dans l'espoir de saisir la spécificité intrinsèque de la société québécoise. Dans le lexique de l'auteur, cette société compte au nombre des collectivités neuves du continent américain formées « depuis le seizième siècle à même des mouvements d'émigration intercontinentaux en provenance de l'Europe et dirigés vers des territoires *neufs* – ou, plus exactement, considérés et traités comme tels par les nouveaux arrivants » (Bouchard, 2000, p. 12). Rappelons qu'aux dires de Gérard Bouchard,

la collectivité neuve se distingue de la simple enclave coloniale en ce que a) ses membres en viennent tôt ou tard à se percevoir comme formant une société *autre*, séparée géographiquement et socialement de la mère patrie (même si elle demeure dépendante de celle-ci de diverses façons, notamment à titre de colonie), b) ils partagent dès lors une conscience collective distincte, c) ils se donnent des finalités, formulent des utopies pour *leur* société, d) enfin, dans la collectivité neuve, ce sont ordinairement les descendants d'Européens qui mettent fin au lien colonial, alors que dans l'enclave c'est la population indigène. (*Ibid.*)

Certes, l'histoire du Québec en tant que collectivité fondatrice (comparable selon l'auteur au Canada anglais, aux États-Unis, à tous les pays d'Amérique Latine, à l'Australie et à la Nouvelle-Zélande, à l'Afrique du Sud, l'ancienne Rhodésie) est traversée par deux inclinations parfaitement contraires. L'une, à polarité centrifuge car dirigée vers un modèle extérieur, tend vers la reproduction à l'identique (ou continuité) quand l'autre, volontiers centripète, milite pour la reproduction dans la différence (ou rupture). Le premier mouvement, en empruntant et en perpétuant « les institutions, les idées, les normes, les symboles et même la mémoire » (*op. cit.*, p. 24) de la lointaine métropole, érige « le culte des racines » en utopie. Le second, en promouvant le « décrochage métropolitain » (*op. cit.*, p. 25) d'une société considérée comme supérieure à l'ancienne mère patrie, inculque au contraire la foi en une « mythologie des recommencements⁷ » (*op. cit.*, p. 15). Paradoxalement, le rattachement de la Nouvelle-France à la couronne britannique semble avoir pavé la voie d'une émancipation plus large encore. « Au Québec [...], la substitution de métropoles imposée par la Cession de 1763 a créé chez les Francophones les conditions d'une prise de conscience nationale », note l'auteur. Lui faisant écho, l'ex vice-premier ministre du Québec Bernard Landry assure pour sa part que « les Québécois et les Québécoises forment un peuple, une nation. Les quatre derniers siècles ont consolidé ce phénomène

⁷ Nous reprendrons et développerons ce point particulier dans le cours du chapitre III.

mais il est probable que, déjà, lors de la Conquête britannique en 1760, les Québécois et les Québécoises formaient un peuple, n'étaient plus Français⁸ » (Fall *et al.*, 1996, p. 364).

Il est certes délicat pour nous, immigrant d'origine française, d'aborder de plain-pied le statut contemporain, politique et juridique, du Québec. Pourtant, à l'aube de notre réflexion, il nous semble important de délimiter précisément notre terrain d'investigation. Remarquons que l'histoire semble avoir donné raison à Bernard Landry⁹. En 1999, Eric Waddell écrivait que le « statut juridique et politique du Québec est celui d'une quasi-nation, avec des droits et une emprise certaine sur le territoire, mais en même temps avec des limites claires à son autorité et avec des frontières éminemment perméables » (Waddell, p. X). Cette définition a quelque peu évolué depuis. Le 27 novembre 2006 en effet, la Chambre des communes du Parlement du Canada a voté une motion proposée cinq jours plus tôt par le Premier ministre Stephen Harper, laquelle reconnaît aux Québécois¹⁰ la qualité de nation « au sein du Canada uni ». Mais qu'est-ce qu'être « Québécois » ? Cette introduction n'est certes pas le lieu d'une réflexion aboutie sur cette question vaste et complexe, aussi nous contenterons-nous de reprendre deux auteurs. Pour Gérard Bouchard, déjà cité, sont Québécois : « les habitants de ce territoire [le Québec¹¹], en tant qu'il est le lieu d'une francophonie originale assortie de minorités ethniques ou de communautés culturelles [...] » (Bouchard, 2000, p. 81). Toutefois, il est permis de se demander si ces minorités et communautés culturelles adhèrent

⁸ Allocution prononcée à l'occasion du colloque international *Convergences culturelles dans les sociétés pluriethniques* tenu à Chicoutimi, les 23 et 24 mai 1995, dans le cadre du 63^e congrès de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (ACFAS).

⁹ Par ailleurs, ministre des Affaires internationales, de l'Immigration et des Communautés culturelles du gouvernement québécois en mai 1995.

¹⁰ La mention du terme « Québécois » de préférence à « Québec », d'ailleurs en français dans le texte original anglais de la motion Harper, a fait dire à divers analystes que « nation » avait une connotation plus sociologique que politique. Cette nuance sémantique a donc pour effet d'amoindrir la portée de la reconnaissance en question... Voir à ce sujet, Hélène Buzzetti, « Le Québec reconnu comme nation – Une motion sans conséquence, avoue Ottawa », *Le Devoir*. En ligne. <<http://www.ledevoir.com/2006/11/24/123493.htm>>. Consulté le 13 février 2007. Le texte de la motion est ainsi libellé (en français) : « Que cette Chambre reconnaisse que les Québécois forment une nation au sein d'un Canada uni ». Voir à ce sujet, « Canada : le Premier ministre Stephen Harper propose de reconnaître le Québec comme une nation au sein du Canada », *Wikinews*. En ligne. <http://fr.wikinews.org/wiki/Canada:_le_Premier_ministre_Stephen_Harper_propose_de_reconnaître_le_Québec_comme_une_nation_au_sein_du-Canada>. Consulté le 13 février 2007.

¹¹ C'est nous qui précisons.

réellement à cette définition inclusive. « Peut-on, comme immigrant, se dire Québécois ? » Pour Sylvie Fortin, à qui nous empruntons cette interrogation :

The expression « Québécois » remains associated with Franco-Québécois (or Québécois of French ancestry) and refers to roots that, as they see it, immigrants cannot share. One can live, work, study, and take part in local life without feeling « a part of » the society. Moreover, acquiring citizenship, an easier matter in Canada than in most countries, does not necessarily imply a sense of belonging. (Fortin, 2000, p. 91)

Cette assertion vaut-elle néanmoins pour les immigrants francophones et français, lesquels partagent tout au moins la langue des Québécois (francophones) ? En conclusion de son travail sur les sentiments d'appartenance et les stratégies identitaires des immigrants nord-africains et français au Québec, Sylvie Fortin répond par la négative. « The « cultural proximity » between French people and Québécois of French-Canadian origin is not as « natural » as one might imagine. Even though the sharing of a common language considerably eases the settlement process, the apparent linguistic proximity is misleading » (*op.cit.*, p. 90). Ce point nous permet en tout état de cause de revenir à notre population d'étude : les immigrants d'origine française. Notre recherche porte sur eux, certes, mais quel en est l'objet ?

Il y a près d'une décennie, deux mémoires présentés comme exigence partielle de la maîtrise en communication à l'UQAM ont analysé les perceptions d'étudiants et d'immigrants français. Les premiers étaient interrogés quant au mythe américain¹² et les seconds, sur les questions de l'identification culturelle et de l'intégration¹³. Plus récemment, Sylvie Fortin, alors doctorante en anthropologie de l'Université de Montréal, s'est intéressée aux trajectoires de migrants de France « en contexte d'établissement montréalais », c'est-à-dire au niveau de ce qu'elle a appelé les « espaces de sociabilité »¹⁴. Quoique fort rares, des études universitaires ont donc été déjà dédiées aux immigrants

¹² Voir à ce sujet, Catherine Piazzon, « Le mythe américain en question : Quelques perceptions françaises de France et du Québec », mémoire de maîtrise en communication, Montréal, Université du Québec à Montréal, novembre 1991, 122 pages.

¹³ Voir à ce sujet, Sybille Broomberg, « Culture, immigration et sentiment d'appartenance : Récits de vie d'immigrants français de première génération au Québec », mémoire de maîtrise en communication, Montréal, Université du Québec à Montréal, juillet 1993, 140 pages.

¹⁴ Voir à ce sujet, Sylvie Fortin, « Trajectoires migratoires et espaces de sociabilité : Stratégies de migrants de France à Montréal », thèse de doctorat en anthropologie, Montréal, Université de Montréal, 2002, 335 pages.

français, « modernes » ou contemporains, en terre québécoise. Notons que pour la plupart, ces quelques travaux ont porté sur l'acculturation et l'intégration des résidents français. Notre recension n'a cependant pas permis d'identifier quelque recherche académique que ce soit traitant du retour en France des immigrants originaires de ce pays.

Ce courant migratoire inverse n'a pas échappé en revanche aux producteurs de l'émission *Enjeux*, de la chaîne de télévision francophone de Radio-Canada. Les conclusions de l'enquête diffusée le 8 juin 2004¹⁵ ne laissent d'ailleurs pas de surprendre, notamment en ce qui a trait à la quantification du retour des immigrants français. Les estimations avancées par certains des intervenants contredisent en effet le taux de rétention officiellement retenu et affiché par le ministère québécois de l'Immigration et des Communautés Culturelles¹⁶. Certes, les sciences sociales en général et, en leur sein, les sciences de la communication en particulier n'ont pas vocation à prendre part à cette guerre des statistiques, finalement peu révélatrices. Leur saisine se justifie cependant pleinement lorsqu'il s'agit de faire sens du retour des immigrants français, phénomène non seulement peu documenté mais également, *a priori*, incompréhensible¹⁷. Cette migration de retour constitue en effet un pendant inattendu au discours promotionnel de la Délégation Générale du Québec à Paris et aux articles très élogieux de la presse française, la première et les seconds vantant les délices¹⁸ d'une émigration vers le Québec. Le retour des immigrants français tranche également avec le sentiment de sympathie énamourée envers le Québec, qu'expriment les Français dans les sondages, avec les chiffres de l'immigration française au

¹⁵ Voir à ce sujet, « La désillusion des immigrants français » in *Enjeux*, Radio-Canada. En ligne. <http://www.radio-canada.ca/actualite/enjeux/reportages/2004/040608/immigrants_francais.shtml>. Consulté le 28 novembre 2006.

¹⁶ Nous évoquerons le taux officiel de rétention des immigrants français dans le chapitre II consacré à notre problématique.

¹⁷ Le quotidien *La Presse* suggère de « mieux les connaître ». « Minorité invisible, mais « audible », en raison de leur accent, les Français représentent le deuxième groupe d'immigrants au Québec après les Italiens, mais ils ne font l'objet d'aucune étude particulière », lit-on par ailleurs. Voir à ce sujet, Julianne Guihard, « Immigration française au Québec : gare aux malentendus », AFP, *La Presse*. En ligne. <<http://www.cyberpresse.ca/article/20060319/CPACTUALITES/603190308&SearchID=73276054659264>> Consulté le 25 mars 2007.

¹⁸ Nous reprenons ici le titre d'une chronique gastronomique du Journal de Montréal. Voir à ce sujet, Thierry Daraize, « Le Québec, terre de délices », *Journal de Montréal*, 21 janvier 2006, p. 108.

Québec, significative et continue¹⁹, enfin avec la célébration du 400^{ème} anniversaire de la fondation de la ville de Québec, le 3 juillet 2008.

Ainsi mis au jour, le hiatus entre les soi-disant délices d'une immigration au Québec, d'une part, et le retour des immigrants français, d'autre part, nécessite d'être réduit. Tels sont donc notre objectif et l'orientation de notre questionnement de recherche. Comment comprendre, nous demandons-nous, le retour en France des immigrants issus de ce pays alors que, pour la plupart, ces hommes et ces femmes ont investi économies et années de vie dans leur projet d'immigration et que le Québec où ils se sont installés jouit d'une image de société idéale et parfaite ?

Dans la mesure où notre recherche, de type qualitatif, vise la compréhension d'un phénomène contemporain et parce que celui-ci ne bénéficie pas de l'attention diligente de la communauté scientifique, il nous a semblé indispensable d'interroger les acteurs du retour afin d'enrichir les connaissances nouvelles nous faisant défaut. Partant, nous avons donc résolument placé notre recherche sous les auspices du paradigme interprétatif. Cette perspective communicationnelle étant orientée vers les perceptions du sens commun, nous avons privilégié une approche phénoménologique et constructivo-phénoménologique de bout en bout de notre travail, notamment aux points de vue théorique et méthodologique. Plus concrètement, nous avons recueilli les perceptions d'un échantillon de onze immigrants français sur le point de retourner en France, lors d'entretiens menés tant à Montréal qu'à Québec. Ces hommes et ces femmes dont nous taïrons l'identité sont venus initialement qui, de Tahiti *via* Rennes en Bretagne, qui d'Afrique du Sud, *via* Paris, de la Haute-Savoie, de la Bourgogne et de la région parisienne. Ces perceptions s'ajoutent aux fruits de notre observation participante et de notre recension documentaire ainsi qu'à l'analyse de diverses productions médias, autres investigations riches en enseignements.

Cette introduction arrivant à son terme et, en préalable à la présentation de l'organisation interne de notre mémoire, ébauchons une mise en garde. Notre recherche étant circonscrite, à commencer de façon temporelle (nos répondants envisageaient de repartir en France en 2005 ou en 2006), nous ne présageons pas de l'évolution future du fait migratoire français au Québec. Nous ne prétendons par ailleurs aucunement épuiser le sujet à l'étude, ce dernier étant d'essence (le retour des immigrants de toute origine dans leur pays natal) et de traitement forcément universels.

¹⁹ Nous y reviendrons dans le chapitre II.

Notre mémoire comprend trois parties. La première partie comprend trois chapitres, intitulés comme suit : Le Québec séduit les Français (chapitre I), la problématique du retour (chapitre II), enfin les mythes et mythologie de la migration (chapitre III). Dans le premier chapitre, nous évoquerons l'attrait du Québec en France ainsi que les arguments du gouvernement québécois en faveur de l'immigration française au Québec, puis nous analyserons le contenu de deux articles de presse et d'un discours. Dans le deuxième chapitre, nous brosserons un portrait de la communauté française au Québec puis nous exposerons le choix et l'objet de notre recherche ainsi que nos questions, centrale et sectorielles, nos hypothèse de départ, problématique et perspective communicationnelle. Dans le troisième chapitre clôturant cette première partie nous présenterons les principaux mythes de la migration et réfléchirons sur la bipolarité réalité/mythe.

La deuxième partie de notre mémoire est composée de deux chapitres gigognes intitulés : Cadrage théorique (chapitre IV) et cadrage méthodologique (chapitre V). Se situant dans le sillage de notre problématique, de nos questions et hypothèse de travail, ces chapitres constituent deux variations d'une seule et même ode au paradigme interprétatif, selon l'approche phénoménologique sociale propre à Alfred Schutz. Nous introduirons dans le chapitre réservé à la théorie certains des concepts de cet auteur ainsi que la problématique schutziennne de l'étranger, puis, dans le chapitre consacré à la méthodologie, nous reviendrons sur la finalité compréhensive de notre démarche et présenterons nos outils de recherche (l'entretien phénoménologique, la veille documentaire et l'observation participante).

La troisième et dernière partie de notre mémoire est constituée de deux chapitres tout aussi indissociables intitulés : Analyse et interprétation des entretiens (chapitre VI) et synthèse des résultats (chapitre VII). Enfin, dans une conclusion générale, nous tenterons d'apposer un point final à notre travail. Quitte à nous ménager la possibilité d'y substituer des points de suspension...

PREMIÈRE PARTIE

L'ALLER ET LE RETOUR

CHAPITRE I

LE QUÉBEC SÉDUIT LES FRANÇAIS

Au début, bien sûr, je voulais lui voler son royaume. Ha ! Ha ! Ha ! Voler quoi ? Je vous le demande ? Il n'y avait rien. Du vent et de la pluie... Rien à voler, n'est-ce pas ? Et pourtant c'était un beau royaume...

Pierre Schoendoerffer,
L'Adieu au Roi

Le courant migratoire français en Nouvelle-France, ainsi que nous l'évoquions en introduction, est demeuré modeste, des origines de la colonisation française, sous Henri IV, à la Conquête britannique parachevée sous le règne de Louis XV¹. Il s'en est même fallu de peu qu'il ne se tarisse tout à fait². « Vers 1750, on dénombreait environ quatre-vingt-dix mille Français dans la colonie – dont 90% dans la vallée du Saint-Laurent. Sur un territoire bien plus étroit, les colonies britanniques abritaient déjà deux millions d'habitants », lit-on par ailleurs dans un magazine à vocation historique³. La disproportion

¹ Sortie victorieuse de la Guerre de Sept Ans, l'Angleterre s'empare du premier empire colonial français aux Indes et en Amérique. Au Traité de Paris, signé le 10 février 1763, Louis XV perd la Nouvelle-France mais conserve la Guadeloupe, les îles à sucre, Saint-Pierre et Miquelon.

² « En 1615 par exemple, cinq Français sont venus s'établir pendant que dix-neuf repartaient vers la France », notent les auteurs d'un ouvrage sur les communautés culturelles du Québec. Voir à ce sujet, Michel Lefebvre et Yuri Oryschuk, *Les Communautés culturelles du Québec/La Société d'histoire des communautés culturelles du Québec*, vol. 1., 1985, p. 100.

³ Voir à ce sujet, « Une colonie victime de sa démesure », in *Géo Histoire, du Québec à la Louisiane, Sur les traces des Français d'Amérique* (Paris), hors-série, octobre 2006, p. 20.

numérique⁴ qui affaiblit la colonie française semble imputable au faible pouvoir attractif de la Nouvelle-France et à l'échec patent de la propagande royale, par ailleurs frappée de nombrilisme. Les historiens rappellent que les colons étaient conviés à produire et à exporter pour le bénéfice exclusif de la métropole coloniale. « Avant la Conquête (1760), le seul but du peuplement de la colonie canadienne était d'en retirer des richesses afin de les ramener vers le royaume » (Lefebvre et Oryschuk, 1985, p. 100).

Longtemps, l'ancienne colonie française désormais identifiée dans l'ensemble canadien anglais sous l'appellation de Bas-Canada (1791) aura pâti d'un déficit d'image découlant du manque de vision géostratégique, voire du désintérêt, du potentat français. En atteste d'ailleurs ce document, publié en 1915, enjoignant les Français de réfréner toute velléité migratoire :

L'image du Québec reste fortement négative : société dominée par les anglophones, conditions de travail pénibles, faibles chances de réussite sociale. La Chambre de Commerce française de Montréal met en garde les candidats à l'immigration qui ne comprennent pas l'anglais de la façon suivante : « ils ne trouveront pas de travail, sauf laver la vaisselle, travailler à la pelle ou à la pioche.⁵ »

Les préventions françaises à l'encontre du Québec n'en ont pas moins fait long feu. *A contrario* de leurs aïeux, les Français de ce début du XX^e siècle éprouvent une sympathie très vive à l'endroit de leurs « cousins⁶ » francophones d'outre-Atlantique. Cet entichement, souvent ignoré de la population québécoise⁷, ne mériterait sans doute qu'un examen superficiel s'il ne portait à conséquence. Nous

⁴ De l'avis des historiens, le rapport démographique entre les colonies britannique et française, à l'avantage écrasant de la première, est la cause principale de la perte de la Nouvelle-France.

⁵ Bulletin de la Chambre de Commerce française de Montréal, juillet 1915 ; cité dans Michel Lefebvre et Yuri Oryschuk, *Les Communautés culturelles du Québec/La Société d'histoire des communautés culturelles du Québec*, vol. 1., 1985, p. 101.

⁶ Remarquons que les Français n'ont pas le monopole de l'emploi de cette locution familière, proche de la syllepse oratoire. Ainsi peut-on lire dans un quotidien québécois que l'acteur et humoriste Stéphane Rousseau, alors en tournée en France, est « de retour chez les cousins ». Voir à ce sujet, Arts & Spectacles, *Le Journal de Montréal*, 24 janvier 2006, p. 67.

⁷ Les hommes politiques et les hauts fonctionnaires québécois chargés de l'élaboration et de la gestion de ce que Stéphane Paquin, professeur associé au Département d'histoire de l'Uqam, appelle la « paradiplomatie identitaire », tablent sur cette passion, ainsi que le démontrera notre analyse de contenu. Par « paradiplomatie identitaire » il faut comprendre une politique étrangère sur le plan subétatique, dont l'objectif fondamental vise le renforcement ou la construction de la nation minoritaire dans le cadre d'un pays multinational. Voir à ce sujet, Stéphane Paquin, « La

supputons en effet que l'*a priori* favorable des Français pousse ceux d'entre eux, désireux de s'expatrier, à s'installer au Québec. Nous supposons même que cette inclination, étant transversale à la société française, éveille également le désir d'émigration parmi les populations sédentarisées, par définition peu ou pas enclines à vivre une telle expérience.

Afin de vérifier au mieux cette hypothèse, nous tenterons de décrire la passion qu'éprouvent les Français pour le Québec. Puis, nous examinerons la teneur du discours des médias français et de la représentation paradiplomatique⁸ québécoise en France, lequel participe selon nous au processus de construction collective du Québec. Tout à ce dessein, nous analyserons deux articles de la presse écrite française ainsi que la rhétorique de la Délégation générale du Québec à Paris.

1. 1 Un engouement jusqu'aux plus hautes sphères de l'État français

1.1.1 Quand la *vox populi* se fait entendre

Que le Québec ait le vent en poupe⁹ en France est une évidence ne souffrant contestation. Les sondages, commandés à fréquence régulière depuis plusieurs années, attestent d'ailleurs de la douceur du sentiment qu'éprouvent les Français à l'égard du Québec et de ses habitants. Ainsi, en novembre 2003, 52% des Français interrogés plaçaient le Canada¹⁰ « en tête des pays dans lesquels ils préféreraient

paradiplomatie identitaire : le Québec, la Catalogne et la Flandre en relations internationales », in *Politique et Sociétés, Les Amériques à l'heure de l'intégration*, Vol. 23, numéros 2-3, 2004, Société québécoise de science politique. En ligne. <<http://www.erudit.org/revue/ps/2004/v23/n2-3/010890ar.html>> Consulté le 20 janvier 2007.

⁸ Concept précédemment exposé en note infrapaginale.

⁹ Nous empruntons cette expression vernaculaire au titre d'un article de tourisme portant sur la ville de Montréal. Voir à ce sujet, Thierry Lacour, « Montréal a le vent en poupe », *Femme Actuelle* (Paris), n°1080 du 6 au 12 juin 2005, pp. 94-95.

¹⁰ En raison, parfois, de l'identité de leur client (l'Ambassade du Canada à Paris, par exemple) et aussi, par ignorance, ces consultations cherchent à recueillir l'opinion des Français vis-à-vis du Canada. Toutefois, il convient d'ores et déjà de préciser que dans leur large majorité, les ressortissants français présents au Canada résident au Québec. L'auteur d'un reportage diffusé le 16 novembre 2005 sur les ondes de la radio francophone de Radio-Canada a d'ailleurs souligné que « sur les 120 000 Français déjà établis au Canada, 92% sont au Québec ». Au cours de ce programme, réalisé dans le cadre du cinquantième anniversaire de la Communauté des radios publiques francophones, il a également été rappelé qu'« un Français sur trois » rêve de s'installer au Canada. Voir à ce sujet, « 50^e anniversaire des radios francophones publiques », *Radio-Canada.ca*. En ligne. <<http://www.radio->

travailler, loin devant l'Espagne (37%) [...], l'Australie (33%) ou encore les Etats-Unis (27%)¹¹. » Non seulement ces réponses recoupaient à l'époque les données recueillies lors d'une campagne menée au mois de mai 2003¹² sur un thème identique mais encore, elles coïncident avec les résultats d'un sondage tiers, publié quant à lui deux ans plus tard¹³ ! Tirant les enseignements de cette dernière enquête d'opinion, l'Institut BVA remarquait alors que

le Canada¹⁴ est bel et bien perçu comme une espèce de « boîte à idées » de la France, comme l'ont déjà dit le premier ministre Jean-Pierre Raffarin et de nombreux magazines. L'ensemble des Français considèrent en effet que leur pays devrait « s'inspirer du modèle canadien » dans une majorité de domaines économiques, sociaux et culturels¹⁵.

Les plagats que les Français, et en leur sein la classe dirigeante française, appelaient naguère de leurs vœux, abondent aujourd'hui. Avant de dresser une liste succincte de ces emprunts, nous mettrons au jour d'autres marqueurs, tout aussi emblématiques, de l'inconditionnelle passion des Français pour le Québec¹⁶. Car, si la France s'ouvre démesurément, c'est en premier lieu aux artistes québécois,

Canada.ca/radio/communiques/16novembre2005.html Consulté le 5 mars 2007. La confusion entre le Québec et le Canada est si courante en France, à l'avantage de la première entité, que les producteurs de l'émission de télévision « Un œil sur la planète » ont sciemment choisi de s'intéresser au Canada (anglais). Répondant aux questions d'un confrère de la presse écrite, le journaliste Thierry Thuillier a motivé ce choix iconoclaste de la façon suivante : « Nous ne voulions pas résumer le Canada au Québec. Pour les Français, il représente un bout d'Amérique francophone, mais nous souhaitons dépasser cette image. » Voir à ce sujet, « Le Canada, ce pays où tout est possible », *Le Figaro*, 20 mars 2006, p. 41.

¹¹ L'Institut BVA répondait à une commande passée par l'émission à vocation économique *Capital*, diffusée sur la chaîne de télévision française M6. Voir à ce sujet, « Canada, Le pays qui fait rêver les Français », *L'Express*, 18 décembre 2003, pp. 84-108.

¹² Le Canada avait alors reçu la meilleure note, devant l'Italie, la Suisse et la Belgique. *Ibid.*

¹³ A l'époque, le grand public exprimait 70,6 % d'opinions favorables pour le Canada comparativement à 74,4 % pour la France, les étudiants le plébiscitaient à hauteur de 71,7 % contre 74,3 % pour la France et les « leaders d'opinion » lui accordaient leur faveur avec un score de 76,7 points contre 74,5 pour la France. Voir à ce sujet, « Selon un sondage, le Canada incarne le « rêve américain » des Français », *La Presse Canadienne*, 29 mai 2005.

¹⁴ C'est-à-dire peu ou prou le Québec, ainsi que nous l'avons relevé.

¹⁵ *loc.cit.*

¹⁶ Pour l'anecdote, la marque de sucre française Béghin-Say, rachetée en 2003 par les groupes Union SDA et Union BS, a sorti à l'usage du grand public et des collectionneurs une série de vingt sucres emballés sur « les grands horizons de nos lointains cousins du Québec ». Sont notamment

véritables véhicules ou vecteurs¹⁷ de la « québécoïté¹⁸ » dans l'ensemble francophone. Il n'est qu'à lire au Québec les échos cocardiers des tournées et des réussites québécoises en France. « Corneille le conquérant », titre par exemple *L'Actualité*¹⁹, à propos du jeune chanteur québécois d'origine rwandaise, Corneille Nyungura. L'auteur de ce portrait rappelle qu'« il y a trois hivers, aucune maison de disques ne voulait de lui au Québec. Trop noir pour notre blanc pays, avait déclaré un producteur²⁰. » En France, pays qui lui a finalement donné sa chance, Corneille a en revanche écoulé ses deux premiers albums à 1,5 million d'exemplaires²¹.

Hormis Corneille, bien des artistes québécois doivent aux découvreurs de talent et au public français leur carrière, parfois à la grande surprise des médias québécois. Ainsi, le *Journal de Montréal*²² tout en se félicitant qu'« Éliane Bourdon frappe à la porte de *Star Academy V* », assure que c'est là « chose impossible au Québec ». La jeune femme, plus connue sous son nom de scène Ély, ayant déjà enregistré un disque ne pouvait de ce fait intégrer la version québécoise de la franchise *Star Académie* en vertu du règlement adopté par celle-ci. En revanche, « selon son agent, Maryolène Paquin, l'existence de sa carrière professionnelle au Québec n'a jamais découragé la production française de la recevoir en audition. Bien au contraire²³. » Retenue par *Star Academy France*, Ély est

représentés : le caribou, les Monts Chic-Chocs en Gaspésie et le Château Frontenac à Québec.... Voir à ce sujet, « Collectionneurs », Béghin-Say. En ligne. <http://www.beghin-say.fr/fr/espace_conso/collectionneurs/quebec.html> Consulté le 18 mars 2007.

¹⁷ Ainsi les chanteurs, loin d'être de purs produits commerciaux seraient les premiers ambassadeurs du Québec (réel et fantasmé). Nous en voulons pour preuve le courrier qu'une jeune lectrice a envoyé à un magazine exclusivement dédié au Québec : « Il y a huit ans, j'ai découvert ce fabuleux pays, non par un voyage mais grâce à la chanson québécoise. J'ai reconnu en ces chanteurs beaucoup plus qu'une belle voix, mais la fierté d'un pays, respectueux des traditions, de la faune et de la flore. [...] Mon rêve serait de vivre sur cette terre remplie d'amour [...]. » Voir à ce sujet, « Le cœur qui parle », *Au Québec Magazine*, septembre-octobre 2005, p.6.

¹⁸ Néologisme que nous formons sur le modèle de la « négritude » chère au poète martiniquais Aimé Césaire.

¹⁹ Voir à ce sujet, Mélanie Saint-Hilaire, « Corneille le conquérant », *L'Actualité*, 15 octobre 2005, pp. 82-86.

²⁰ *loc.cit.*

²¹ Voir à ce sujet, « Dans la langue de Corneille », *L'Express*, 1^{er} février 2007, p. 28.

²² Voir à ce sujet, Dany Bouchard, « Éliane Bourdon frappe à la porte de *Star Academy V* », *Le Journal de Montréal*, 2 septembre 2005, p. 55.

²³ *loc.cit.*

parvenue jusqu'en demi-finale du concours grâce aux votes des téléspectateurs français... Citons pour la forme le cas de l'humoriste Stéphane Rousseau qui a démarré « en fanfare sa carrière française, avec la bénédiction des grands médias et de puissants parrains²⁴ ». Jamais jusqu'à ce jour, un ou une artiste québécois(e) n'aura néanmoins connu en France un succès comparable à celui recueilli par Céline Dion. De retour²⁵ dans le pays qui l'avait propulsé sur la scène internationale dès l'âge de 14 ans, la chanteuse a écoulé en une semaine quelque 100 000 exemplaires de son double album, alors numéro un²⁶, « fait exploser les cotes d'écoute de la *Star Academy* française²⁷ » dont elle était l'invitée et mis « Paris à ses pieds²⁸ ». En somme, peu de personnalités québécoises n'ont pas l'heur de plaire aux Français²⁹. D'aucuns prédisent même que « le doc Mailloux pourrait faire une percée au pays du camembert³⁰ » ! Toutefois, l'omniprésence québécoise ne se vérifie pas seulement dans les bacs des disquaires et à l'affiche des émissions de variété. Elle se manifeste aussi, de manière plus subreptice, dans la vie quotidienne des Français.

²⁴ Voir à ce sujet, Louis-Bernard Robitaille, « Chronique d'un succès annoncé », *La Presse*, 24 janvier 2006, Arts et Spectacles, p.1.

²⁵ Voir à ce sujet, Louis-Bernard Robitaille, « Céline l'interplanétaire visite ses fans à Paris », *La Presse*, 11 octobre 2005, Arts et Spectacles, p. 1.

²⁶ *loc.cit.*

²⁷ Voir à ce sujet, « Céline attire plus de neuf millions de téléspectateurs français », *Le Journal de Montréal*, 9 octobre 2005, p. 36.

²⁸ Voir à ce sujet, « Paris à ses pieds », *Le Journal de Montréal*, 11 octobre 2005, p. 63. Pour l'anecdote, le président de la république française Jacques Chirac et son épouse, Bernadette Chirac, souhaitant remercier Céline Dion d'avoir participé à une campagne de collecte de fonds pour le compte de la Fondation des hôpitaux de Paris-Hôpitaux de France, ont fait livrer à son fils, René-Charles « une pleine boîte de jouets ». Voir à ce sujet, « Des jouets pour René-Charles », *Le Journal de Montréal*, 12 octobre 2005, p. 68.

²⁹ L'empressement des Français a frappé un collaborateur pigiste d'un magazine canadien anglophone, lors de son séjour à Paris. « Regarded in France as what it has always claimed to be – a distinct society and the only interesting thing about Canada – Quebec has become something of a cultural foil for France. Once thought of as nothing more than a big forest populated by France's *petits cousins*, Quebec has now become a large part of the cultural mainstream. » Voir à ce sujet, Dan Werb, « New France is the old France, why is the City of Lights turning to Quebec for culture ? », *Maisonneuve*, n°18, December 2005/January 2006, pp. 53-55.

³⁰ Voir à ce sujet, Michelle Coudé-Lord, « Ils sont fous ces Français... », *Le journal de Montréal*, 2 novembre 2005, p. 76.

1.1.2 Le « modèle québécois » repris et adapté en France

Comme l'écrit Valérie Lion, chef de rubrique du cahier « Réussir » de l'hebdomadaire français *L'Express*, « sur bien des sujets, il [le Québec³¹] est devenu une source d'inspiration pour les Français³² » (2004, p. 23). Sans doute, la « sinistrose », ainsi que l'on a appelé le vague à l'âme des Français en bute à une conjoncture économique et sociale qualifiée de désastreuse³³, a-t-elle motivé³⁴ la venue au Québec de plusieurs responsables politiques de premier plan³⁵ et la razzia subséquente des initiatives québécoises jugées les plus pertinentes. Notons que les allées et venues ont redoublé sous l'ère du Premier ministre Jean-Pierre Raffarin, allié indéfectible du Québec³⁶. Des journalistes

³¹ C'est nous qui précisons.

³² Ce dont les Québécois se félicitent. Pour Michel Arseneault, le correspondant à Paris du magazine *L'Actualité*, en effet : « la mère patrie, c'est fini. La France et le Québec ont réussi à réinventer leurs relations, désormais plus égalitaires ». Voir à ce sujet, Michel Arseneault, « France » in *L'Actualité*, « 101 mots pour comprendre le Québec », 31 mars 2006, p. 70.

³³ Les émeutes urbaines qui ont suivi le décès par électrocution de deux jeunes, le 27 octobre 2005 à Clichy-sous-Bois, en banlieue parisienne, constituent la partie émergée de l'iceberg. Elles ont donc eu pour mérite d'exposer aux citoyens français, en particulier, et au monde entier, en général, l'ampleur du marasme dans lequel se débat la France. Dans le numéro que le magazine *L'Expansion* a consacré à cette situation préoccupante, on lit notamment que les « services publics prennent l'eau de toutes parts parce qu'ils sont plus chers et moins efficaces que ceux des autres pays ». Voir à ce sujet, Christian David *et al.*, « Enquête sur une France en faillite », *L'Expansion*, décembre 2005, n° 703, pp. 38-46. D'autres articles ont mis au jour l'état de la dette publique, évaluée à 66,8% du PIB en 2005 par la Commission Européenne, au point parfois de pronostiquer un « naufrage » prochain. Voir en complément, Corinne Lhaïk, « Dette publique, le cas français », *L'Express*, 18 mai 2006, p. 102, et la chronique de Jacques Julliard, « Finances : le gouffre français », *Le Nouvel Observateur*, 15-21 décembre 2005, p. 50.

³⁴ Un fonctionnaire attaché à l'ancien Premier ministre Jean-Pierre Raffarin évoque une autre motivation, liée à la place de la France sur l'échiquier mondial : « Notre relation avec le Québec est plus stratégique que jamais. La France aussi est un îlot de francophonie dans un monde qui s'américanise. » Voir à ce sujet, Christophe Labbé et Oliva Recasens, « Réformes : Quand Raffarin copie le Québec », *Le Point*, n°1652, 13 mai 2004, pp. 36-37.

³⁵ Les Françaises n'étant pas légion à détenir un mandat électoral (12% à l'Assemblée nationale), *a fortiori* moins nombreuses encore au gouvernement, en dépit de la loi du 6 juin 2000 imposant l'égal accès aux responsabilités politiques, elles sont donc rares à se déplacer au Québec *a contrario* de leurs homologues masculins. Dans son ouvrage, Valérie Lion cite néanmoins le cas de Nicole Guedj, alors secrétaire d'État aux Droits des victimes. Voir à ce sujet, Valérie Lion, *Irréductibles Québécois*, Paris, Éditions des Syrtes, 2004, p. 22.

³⁶ Jean-Pierre Raffarin a « brigué en vain la présidence du groupe France-Québec alors qu'il était sénateur » et « fait baptiser « Québec » l'ancienne chapelle où siègent les élus du conseil régional de Poitou-Charentes, dont il a occupé le fauteuil de président pendant quatorze ans. » Voir à ce sujet,

rappellent en effet qu'« en un an, onze ministres et secrétaires d'État ont pris tour à tour l'avion pour Montréal. Une mode lancée par Jean-Pierre Raffarin, qui, après s'être rendu là-bas en mai 2003, a fait du Québec la « boîte à idées » du gouvernement³⁷. »

Dans son ouvrage, réalisé sous le patronage bienveillant de la Délégation générale du Québec à Paris et plus particulièrement de son ancien responsable, Clément Duhaime³⁸, Valérie Lion recense justement plusieurs « idées » québécoises importées en France. Des techniques muséographiques censées « rendre une exposition à la fois ludique et pédagogique », à la médiation familiale permettant « de régler des séparations douloureuses », en passant par le rapport de gestion annuel établi par chaque ministère, les adaptations sont certes pléthores.

On ajoutera également : La création en France d'unités de visite familiales (UVF) dans le milieu carcéral, sur le modèle des « visites familiales privées » en vigueur « au Canada depuis vingt-cinq ans³⁹ », la refonte de la formation du personnel de la police nationale française, copiée sur les pratiques de la Sûreté du Québec⁴⁰ ou la mise en place d'un Observatoire national des effets de la mondialisation⁴¹. Cette présentation peut d'autant moins prétendre à l'exhaustivité que, sans cesse, de

Christophe Labbé et Olivia Recasens, « Réformes : Quand Raffarin copie le Québec », *Le Point*, n°1652, 13 mai 2004, pp. 36-37. Par ailleurs, rappelons que les festivités liées à la célébration du 400^e anniversaire de la fondation de la ville de Québec ont été placées côté français sous l'égide d'un Comité d'organisation présidé par Jean-Pierre Raffarin. Voir à ce sujet, « 400^e anniversaire de Québec », *Wikipédia*. En ligne. <http://www.fr.wikipedia.org/wiki/400e_anniversaire_de_Quebec>. Consulté le 16 février 2007.

³⁷ *loc.cit.*

³⁸ Lequel a d'ailleurs salué le livre de Valérie Lion en le qualifiant d'« instrument de rayonnement du Québec ». Voir à ce sujet, Georges Poirier, « L'heure juste sur le Québec », *France-Québec Magazine*, janvier-février-mars 2005, p. 13.

³⁹ Voir à ce sujet, Marie Huret, « Prison, une maison derrière les barreaux », *L'Express*, 7 décembre 2006, pp. 100-104.

⁴⁰ Voir à ce sujet, « Police nationale : formation à la québécoise », *L'Express*, 29 juin 2006, p. 22. Mieux, on annonçait en août 2006 la parution en France d'un numéro spécial de la collection *Que sais-je ?* consacré aux forces de police québécoises et la venue prochaine au Québec de plusieurs délégations de la police nationale française. Voir à ce sujet, Brigitte Saint-Pierre, « La police québécoise, une source d'inspiration pour la France ? », *Le Devoir*. En ligne. <<http://www.ledevoir.com/2006/08/09/115481.htm>>. Consulté le 8 mars 2007.

⁴¹ Voir à ce sujet, Christophe Labbé et Olivia Recasens, « Réformes : Quand Raffarin copie le Québec », *Le Point*, n°1652, 13 mai 2004, pp. 36-37.

nouvelles « idées » sont empruntées au Québec, et par la classe politique, et par la presse écrite françaises⁴². Or, la propension des journalistes français à mettre en avant le « modèle québécois⁴³ » et, surtout, le caractère dithyrambique des écrits publiés, dans la lettre comme dans le fond, nous incitent à nous interroger quant à la nature du message diffusé. Nous remarquerons d'ailleurs, à quel point la teneur de ces productions médias se rapproche de la propagande récurrente et assidue exercée par la Délégation générale du Québec à Paris. Avant de mettre au jour les arcanes de cette communication ambiguë, rappelons *hic et nunc* quelques chiffres permettant de jauger le succès du Québec en France.

⁴² Ainsi, l'initiative de certains commerçants québécois signalant aux enfants qu'ils seront accueillis s'ils sont importunés, constitue-t-elle « un autre exemple qui mérite peut-être d'être suivi ». On lit également que « la France aurait tout à gagner de s'inspirer des méthodes québécoises de prise en charge des malades », pour ne pas parler des « ambitieuses méthodes de travail » des Services de police de la ville de Montréal (SPVM) qui « se présentent comme d'intéressantes alternatives. » Voir sur ces sujets, Isabelle Gravillon, « Seul(e) sur le chemin de l'école », *Le Pèlerin*, n°6468, 16 novembre 2006, pp. 42-45, Olivier Vincent, « Prévenir l'asthme », *L'Express*, n°2796, 31 janvier 2005, p. 85, Adrien Cadorel, Série « Vu du Canada : L'écoute avant tout », *Métro France*, 27 novembre 2006, p. 7.

⁴³ Notons que les Québécois s'interrogent quant à la valeur d'exemple de ce « modèle ». En atteste la publication du manifeste « Pour un Québec lucide » dans lequel ses rédacteurs (Lucien Bouchard et onze autres personnalités influentes) défendent l'urgence d'entreprendre un certain nombre de réformes (dégel des droits de scolarité, hausse des tarifs d'électricité, résolution de la dette...) afin de ne pas « transformer [le Québec] en république du statu quo, en fossile du 20^e siècle. » Voir à ce sujet, Kathleen Lévesque et Antoine Robitaille, « Lucien Bouchard en appelle à la responsabilité collective », *Le Devoir*, 20 octobre 2005, p. A3. Le journal *La Presse* a quant à lui publié des chiffres, parfois prospectifs, contredisant une certaine vision idyllique du Québec : 8,3% de chômage en octobre 2005, une dette à 53% du Produit intérieur brut (dans l'hypothèse d'un Québec souverain)... Voir à ce sujet, Rudy Le Cours, « Le Québec ausculté », *La Presse Affaires*, 5 novembre 2005, pp. 1-4. L'autocritique est en réalité permanente dans les médias québécois ainsi que le montre par exemple un reportage paru dans le magazine *Elle Québec*. On y lit que 245 000 enfants québécois « ne mangent pas à leur faim » et que des « familles entières survivent à peine avec le minimum, se pressent dans les banques alimentaires et les cuisines communautaires ». *La Presse* a révélé de son côté que « tous les 30 jours, 112 malades québécois perdent la vie à la suite d'un accident thérapeutique et 1250 autres se retrouvent aveugles, handicapés, ébouillantés, infectés, blessés... » Entre autres sujets chocs, *Le Journal de Montréal* s'est intéressé aux gangs de rue, à l'origine en 2005 de « trois homicides, 51 tentatives de meurtre et 80 agressions armées » sur le seul territoire de la ville de Montréal. Voir sur ces sujets : Sylvie Halpern, « Les enfants pauvres au Québec nés pour un p'tit pain ? », *Elle Québec*, Décembre 2005, pp. 84-87. Marie-Claude Malboeuf, « Le système ne pourrait pas être pire », *La Presse*, 23 novembre 2005, pp. A2-A3. Mélanie Brisson, « Peu nombreux mais très violents », *Le Journal de Montréal*, 16 décembre 2005, p. 20. Notons que beaucoup de pays tendent vers un modèle extérieur. En 2006, la Finlande semble avoir joué ce rôle dans l'imaginaire québécois. Le Journal de Montréal a ainsi publié une série d'articles à la rubrique « éducation ». Voir notamment, Sébastien Ménard, « Finlande contre Québec », *Le Journal de Montréal*, 7 mars 2006, p. 9.

1.1.3 Touristes et étudiants français affluent au Québec

L'aura du Québec se mesure en premier lieu au nombre de touristes français y passant leurs vacances. Selon Barbara Di Stephano, la directrice de Destination Québec, firme chargée de la promotion du Québec en France et en Belgique, le Québec a accueilli quelque 300 000 Français en 2004, soit une augmentation de 17% par rapport à 2003⁴⁴. La concurrence étant rude, le Québec fait flèche de tout bois afin d'attirer la manne française⁴⁵. Plus clairsemés, les étudiants français n'en sont pas moins présents au Québec et, pour une durée beaucoup plus longue que celle des touristes. *Paris Match*⁴⁶ en estime le nombre à quelque 3 000 individus chaque année alors que *L'Express*⁴⁷ l'évalue à plus de 5 000 (5 800 étudiants français inscrits dans une université québécoise en 2005, contre 4 300 en 2000⁴⁸). Parmi ces quelques milliers d'étudiants figurent notamment les ressortissants des régions françaises que le Québec a dûment démarchées.

Ainsi, à la mi-décembre 2005, le Québec annonçait avoir signé une demi-douzaine d'accords de partenariat, dits de « coopération décentralisée ». En vertu de l'entente qu'elle a conclue en 1984 avec le Québec, la région Rhône-Alpes, « deuxième pôle économique de France derrière Paris et presque

⁴⁴ Voir à ce sujet, Paul Simier, « Les Français rêvent toujours du Québec... mais la concurrence mondiale est vive ! », *Le Journal de Montréal*, 22 mars 2005, p. 52.

⁴⁵ Si Destination Québec mène campagne dans les salons de tourisme (douze salons en 2004, quinze en 2005), le Québec s'est associé au Nouveau-Brunswick afin de promouvoir « un nouveau monde en version française ». Voir à ce sujet, Paul Simier, « Québec/Nouveau-Brunswick : une alliance pour mieux attirer les touristes français », *Le Journal de Montréal*, 22 mars 2005, p. 53.

⁴⁶ Voir à ce sujet, « Fréquenter une université québécoise », *Match du Monde*, n°2, avril-juin 2005, p. 77.

⁴⁷ « Soit ils profitent de l'entente signée par 200 universités françaises avec la Conférence des recteurs et des principaux des universités du Québec (Crepuq) permettant l'échange durant un semestre ou deux. Soit ils s'inscrivent à titre individuel, cas le plus fréquent. Ils bénéficient alors d'un accord gouvernemental qui leur offre l'accès aux universités québécoises en payant les mêmes frais de scolarité que les jeunes Québécois – environ 1 700 dollars canadiens (1 200 euros) par année. Une aubaine pour découvrir un autre mode d'enseignement... et de vie. » Voir à ce sujet, Valérie Lion, « La grande séduction des études québécoises », *L'Express*, n°2794, 17 janvier 2005, p. 80.

⁴⁸ L'auteur de cet article relève « Un recrutement offensif » de la part des universités québécoises. Celles-ci ont en effet envoyé des messages Texto sur le téléphone mobile de 10 000 Franciliens (habitants de la région parisienne), les invitant, en cas d'accord, à participer à une journée d'information organisée au Centre culturel canadien à Paris. Voir à ce sujet, Valérie Lion, « Universités québécoises : La grande séduction », *L'Express*, n°2905, 8 mars 2007, pp. 122-125.

aussi peuplée que le territoire québécois, avec ses 5,6 millions d'habitants⁴⁹ », envoie outre-Atlantique environ 500 étudiants, chiffre devant d'ailleurs être porté à un millier d'ici 2010⁵⁰. Citons également, entre autres rapprochements à un échelon autre qu'étatique⁵¹, l'accord liant le Québec et La Réunion, département français d'outremer situé au Sud-Ouest de l'océan Indien, entre Madagascar et l'île Maurice. Le protocole, signé le 4 mars 2003, visait notamment à faciliter le séjour temporaire au Québec de jeunes Réunionnais, dans le cadre de leur formation initiale, professionnelle et continue⁵². Les missions diligentées dans l'île par le Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles, avec le consentement du Conseil régional de La Réunion, ont porté leurs fruits puisque, en date du 10 novembre 2006, « plus de huit cents Réunionnais ont fait connaissance avec le Québec, soit à titre d'étudiants, de travailleurs temporaires ou de résidents permanents »⁵³.

Ce partenariat comble apparemment chacune des parties signataires. Si le Québec trouve à La Réunion les contingents d'étudiants francophones lui faisant défaut dans ses établissements régionaux d'enseignement postsecondaire, La Réunion, de son côté, peut offrir à ses jeunes, toujours plus nombreux⁵⁴, un débouché international voire une terre susceptible de les accueillir un jour sous le

⁴⁹ Voir à ce sujet, Michel Dolbec, « Percée de la Belle Province en France », *Le Journal de Montréal*, 10 décembre 2005, p. 9.

⁵⁰ *loc.cit.*

⁵¹ Rappelons néanmoins que la France et le Québec sont tenus par vingt-quatre accords bilatéraux (éducation, santé, fiscalité, coopération). Une entente de jumelage a même été signée entre les rivières Dordogne, dans le Périgord, et Jacques-Cartier, au Québec... Voir à ce sujet, « Traités bilatéraux », Les archives diplomatiques, *Ministère des Affaires étrangères*. En ligne. <<http://www.doc.diplomatie.gouv.fr/BASIS/pacte/webext/bilat/SDW?W%3DSER+%3D+%27Qu%E9bec%27+ORDER+BY+SER/Ascend%26M%3D1%26R%3DY>> Consulté le 27 mars 2007.

⁵² Voir à ce sujet, Philippe Linquette, « Une expérience grandeur nature », *Le Journal de l'île de La Réunion*, 5 mars 2003, p. 10.

⁵³ Voir à ce sujet, « Délégation québécoise à l'île de La Réunion – Une mission pour promouvoir les études au Québec », CNW Telbec, *Portail Québec*. En ligne. <<http://www.communique.gouv.qc.ca/gouvqc/communiqués/GPQF/Novembre2006/10/c3046.html>> Consulté le 12 mars 2007.

⁵⁴ En 1999, les jeunes de moins de vingt ans comptaient pour 36,2% de la population réunionnaise, forte de 706 000 habitants. A noter qu'à cette date, le chômage touchait 37,7% de la population active réunionnaise (contre 31,9% en 2005). Voir à ce sujet, Nelly Actif, « La Réunion : jeunesse et dynamisme au carrefour des défis », *Insee Réunion*. En ligne. <http://www.insee.fr/fr/insee_regions/reunion/rfc/docs/revue127_reunion.pdf> Consulté le 12 mars 2007.

statut d'immigrant économique. Tel était par exemple le désir d'Hélène, une Réunionnaise âgée de vingt-cinq ans, lorsque nous l'avons rencontrée en mars 2003 :

Je suis partie à l'université du Québec à Trois-Rivières en 1999 afin de boucler mon DESS en sciences de gestion. De retour à La Réunion au bout d'un an, je suis repartie au Québec afin de décrocher une maîtrise canadienne et, ce coup-ci, je suis restée deux ans. Je suis de nouveau revenue dans le département mais j'aimerais bien travailler là-bas⁵⁵...

Après tout, pour quelle raison Hélène et d'autres étudiants de France et de Navarre ne poursuivraient-ils pas et leurs études et leur vie au Québec ? Les responsables politiques de leur pays, en les y précédant, n'en ont-ils pas fait leurs émules ? Rappelons en effet qu'en 1999, Philippe Séguin l'actuel premier président de la Cour des comptes, alors ancien ministre et président de l'Assemblée nationale française, a exercé les fonctions de « chercheur invité » à la chaire d'études stratégiques et diplomatiques de l'Université du Québec à Montréal (UQAM), à la grande satisfaction de cette dernière⁵⁶. Plus récemment, l'ancien Premier ministre Alain Juppé a quant à lui enseigné au Québec⁵⁷, avant de retourner en ses foyers et de briguer à nouveau le poste de premier magistrat de la ville de Bordeaux, finalement conquis lors des élections municipales du 8 octobre 2006. C'est que le Québec, explique une journaliste française, est « tendance »⁵⁸.

⁵⁵ Voir à ce sujet, Philippe Linquette, « Une expérience grandeur nature », *Le Journal de l'île de La Réunion*, 5 mars 2003, p. 10.

⁵⁶ Eu égard à la qualité des séminaires et conférences donnés par Philippe Séguin cette année-là, l'UQAM a décerné à ce « grand ami du Québec » un doctorat *honoris causa*. Voir à ce sujet, Christophe Deloire, « L'appel des Amériques », *Le Point*, n°1689, 27 janvier 2005, p. 34.

⁵⁷ Du fait de sa condamnation à un an d'inéligibilité par la justice française, dans l'affaire des emplois fictifs du Rassemblement Pour la République (RPR), l'ancien Premier ministre s'est notamment vu refuser une chaire d'enseignement à l'UQAM. Finalement, Alain Juppé a été accepté au sein du corps enseignant de l'École nationale d'administration publique (ENAP) pour le compte de laquelle il a donné un cours intitulé « État et mondialisation » sur les campus de Montréal, de Québec et de Gatineau. Voir à ce sujet, Christophe Barbier et Isabelle Grégoire, « Juppé, l'ami québécois », *L'Express*, 11 mai 2006, pp. 66-67.

⁵⁸ « Le plus « tendance » aujourd'hui : rejoindre HEC Montréal – qui recrute abondamment dans les prépas (sur 473 candidats au *bachelor*, 171 ont été inscrits à la rentrée 2006) – forte de sa double culture, francophone et nord-américaine, et d'un accord gouvernemental permettant aux Français d'accéder aux universités québécoises au même tarif que les jeunes du cru. » Voir à ce sujet, Valérie Lion, « Faut-il tenter sa chance à l'étranger ? », *L'Express*, 9 novembre 2006, p. 137.

Ce qualificatif est certainement emblématique de l'enthousiasme manifesté par la presse française, notamment écrite, vis-à-vis du Québec. Nous examinerons dans la section suivante les caractéristiques de ce message univoque, et nonobstant ambiguë, comparable à la propagande gouvernementale québécoise relayée en France par la Délégation générale du Québec, sise à Paris. Après avoir présenté un panorama des « Une » et des titres consacrés au Québec et/ou à l'immigration au Québec, nous analyserons dans la section à venir deux articles à notre sens représentatifs du discours médiatique dominant.

1.2 Le discours laudateur des médias français

1.2.1 Le travail journalistique en concepts et théories

Dans le cadre de notre recension, nous avons lu un grand nombre d'articles et de numéros spéciaux publiés depuis 2002 (date à laquelle nous avons déposé notre demande de résidence permanente) par les principaux magazines français sur le Québec et/ou l'immigration au Québec. Nous en présenterons un florilège, puis analyserons deux productions médias par nous sélectionnées⁵⁹. Toutefois, dans la mesure où cette analyse porte sur un contenu médiatique, et plus précisément journalistique⁶⁰, il nous semble pertinent d'en percer dès à présent les arcanes. Nous mettrons donc au jour les attendus du « contrat de communication » propre à la « communication médiatique » (Lochard et Boyer, 1998, p. 11) et situerons théoriquement le travail dit journalistique.

Guy Lochard et Henri Boyer rappellent que l'activité médiatique repose sur un contrat de communication, « les messages médiatiques se proposant de donner à connaître et d'expliquer le monde événementiel » étant plus précisément gouvernés par un contrat spécifique appelé « contrat d'information » (*op.cit.*, p. 12). Or, poursuivent ces auteurs, ce contrat spécialisé combine une « visée informative, caractérisée par un projet de faire partager un savoir ignoré du destinataire » (*Ibid.*), et une « visée séductrice », sollicitant quant à elle « la part émotionnelle de tout lecteur, auditeur ou

⁵⁹ Nous indiquerons sous peu quels critères de sélection nous avons appliqués.

⁶⁰ Avec Érik Neveu, notons ici que cet adjectif souffre d'une certaine « ambiguïté ». « Dans l'usage qu'en font volontiers les universitaires, le terme devient synonyme de superficiel », relève l'auteur. Pour notre part, nous l'employons sans connotation aucune. Voir à ce sujet, Érik Neveu, *Sociologie du journalisme*, Paris, La Découverte, p. 64.

télespectateur, qui est aussi un consommateur de spectacle » (*op.cit.*, p. 34). Attardons-nous l'espace de quelques lignes sur ces deux facettes du « contrat d'information » et commençons par en évoquer la plus importante *a priori* : la « visée informative ».

Une information, pour être pertinente, nécessite de la part de celui qui la collecte, la met en forme et la diffuse, de respecter le principe d'objectivité⁶¹. Or, nous rappelle Érik Neveu « cet élément de référence de l'écriture journalistique » repose sur trois « registres de marqueurs discursifs » (2001, p. 64) : Les guillemets, placés de part et d'autre du discours rapporté, la priorité donnée aux « sources institutionnelles présumées détenir une autorité peu discutable » et le classement des articles dits factuels dans les rubriques *ad hoc*, enfin, la conformité au « sens commun ». On en déduira que ces « stratégies de crédibilité », comme les appellent Guy Lochard et Henri Boyer (1998, pp. 33-34), dans la mesure où elles cherchent à obtenir des *effets* (d'authenticité et de vérité), s'apparentent plutôt à des stratégies de persuasion. Il s'agit en effet de persuader le récepteur de la communication médiatique de la qualité de celle-ci. En conséquence et, par l'effet d'un retournement rhétorique et sémantique complet, cette visée informative retrouve et recoupe dans une part appréciable la visée séductrice initialement et indûment minorée. Quelle valeur aurait en effet un article de presse, aussi objectif⁶² soit-il, qui ne séduirait point ? L'association semble d'ailleurs tautologique. Comme le soulignent en effet Gina Stoiciu et Odette Brosseau « un article de presse est un écrit commercial, une entreprise de séduction pour susciter le lecteur à lire le journal » (Stoiciu et Brosseau, 1989, p.193).

Dans la mesure où « le produit médiatique est souvent défini, dans les faits, comme un *produit commercial* semblable aux autres » (Mathien, 1989, p. 42), il doit obéir aux règles de l'économie de marché et, donc, occuper une « niche » disponible et profitable (nombre de lecteurs et d'annonceurs publicitaires potentiels). S'il veut perdurer dans un secteur, fortement concurrentiel, ce produit devra susciter la demande (dont découlent pour la presse écrite l'acte d'achat et/ou l'abonnement) en devançant les attentes de sa cible. D'où l'importance de définir en amont puis de suivre, de façon

⁶¹ A la notion d'« objectivité », Dominique Wolton préfère « l'idée d'honnêteté », celle-ci exprimant « mieux la tâche actuelle de la presse qui, en concurrence avec d'autres sources et d'autres informations, ne peut plus s'arroger le monopole de l'objectivité mais peut et doit davantage prétendre à une certaine éthique ». Voir à ce sujet, Dominique Wolton, *War Game : l'information et la guerre*, Paris, Flammarion, 1991, p. 213.

⁶² Il convient d'émettre quelque réserve quant à l'objectivité intrinsèque des journalistes et des écrits journalistiques. Les uns et les autres, en donnant la priorité aux « sources institutionnelles », leur rétrocèdent du même coup « le pouvoir de « définir » la situation, de la « cadrer » » Voir à ce sujet, Érik Neveu, *Sociologie du journalisme*, Paris, La Découverte, p. 58.

immuable, une ligne éditoriale prenant en compte les *desiderata* des récepteurs. Certes, les journalistes définissent l'ordre du jour⁶³ en véritables guides de l'actualité (Mathien, 1989, p. 46). Ils ont également « la possibilité d'accélérer, ou de ralentir, la « *vitesse de circulation des idées* » ou son *alter ego*, la « *vitesse de circulation de la nouveauté* » », notions grâce auxquelles on mesure le « *degré de culture d'une population* » (op.cit, p. 54). En outre, les journalistes, et plus particulièrement au sein de cette corporation, les responsables de l'édition, endossent le rôle de portier⁶⁴, ouvrant et fermant les vannes de l'information selon que celle-ci correspond ou pas à la ligne éditoriale du produit médiatique qu'ils représentent et élaborent.

Les journalistes revendiquent ce pouvoir discrétionnaire (et en usent si l'on pense à la rétention d'information) mais le détiennent-ils réellement ? Ne l'abdiquent-ils pas en réalité au profit du récepteur ? Nous avons vu qu'une ligne éditoriale n'était finalement qu'une projection des attentes supposées des lecteurs, auditeurs et téléspectateurs. Il appert donc que « les « *gate-keepers* » agissent comme étant les garants des produits médiatiques, de la conformité de leur contenu par rapport aux projets des entreprises et, inévitablement, par rapport à leurs perceptions de la satisfaction du public ou du système social dans son entier » (op.cit., p. 57). Le problème n'est donc pas de savoir « qui dit quoi, par quel canal, comment, à qui, et avec quel effet ? », question programme d'Harold D. Laswell suggérant « que l'émetteur constitue le seul élément agissant et que le récepteur, c'est-à-dire le public, demeure totalement passif » (Balle, 1992, p. 25), mais plutôt « ce que font les gens aux médias », ainsi que le proposait Elihu Katz en 1959. Sur ce point, « les études et le bon sens se rejoignent : le « pouvoir » des médias se heurte à la « résistance » des individus, résistance variable qu'il ne faut pas sous-estimer » (Balle, 2000, p.108). Se gardant d'une telle bévue, Dominique Wolton soutient pour sa part que « l'avènement de la communication généralisée signe le règne du récepteur et le réexamen de tous les stéréotypes qui le réduisaient à une situation de passivité » (2005, p. 36). Pour toutes les raisons précédemment invoquées, cet étiquetage relève cependant de la coquecigrue. Loin de tenir le récepteur pour quantité négligeable, les entreprises de presse s'efforcent tout au contraire de nouer avec lui une relation de « connivence » (Lochard et Boyer, 1998, p.5).

⁶³ « Agenda setting » en anglais. Voir à ce sujet, Maxwell E. McCombas et Donald L. Shaw, « The Agenda Setting Function of Mass Media », in *Public Opinion Quarterly*, 1972, 36, 2.

⁶⁴ David Manning White a popularisé l'expression « gate-keeper » inventée par Kurt Lewin. Voir à ce sujet, *Journalisme Quarterly* 63, vol 27, n°4, Fall 1950, School of Journalism, University of Minnesota, Minneapolis.

Nous ne renvoyons pas ici au courrier des lecteurs et autres enquêtes de satisfaction, donnant au récepteur l'illusion de la coparticipation, mais plutôt au « travail sur le matériau linguistique même : choix de formules, d'images qui vont mobiliser l'attention du public » (Neveu, 2001, p. 65). Cet *elocutio* use, voire abuse, des énoncés vernaculaires dans un souci évident d'empathie. « L'existence d'un véritable lexique de métaphores, d'expressions toutes faites, de détournements de titres de films ou de romans en constitue l'aspect le plus visible », martèle Érik Neveu (*op. cit.*, p. 70). De telles antennes abondent notamment dans la « titraille », c'est-à-dire « l'ensemble des titres utilisés (sic) pour un article : titre ; sous-titre, surtitre et intertitres », et dans le « chapeau⁶⁵ », sorte de « petit résumé qui apparaît sous le titre et avant le texte » (Stoiciu et Brosseau, p. 194).

Ces lieux communs irriguent en définitive un « imaginaire collectif » selon la formule d'Edgard Morin⁶⁶ qui, sous couvert d'un partage de valeurs, promeut la reproduction à l'identique, le *statu quo*. Pour James W. Carey, telle est d'ailleurs la visée d'une lecture « rituelle de la communication »... « A ritual view of communication is directed not toward the extension of messages in space but toward the maintenance of society in time ; note the act of imparting information but the representation of shared beliefs », insiste en effet l'essayiste américain (1989, p. 18). Plus préoccupant est sans doute le mimétisme que manifestent les médias.

Cette imitation délirante, poussée à l'excès provoque un effet boule de neige et fonctionne comme une sorte d'auto-intoxication : plus les médias parlent d'un sujet, plus ils se persuadent collectivement, que ce sujet est indispensable, central, capital, et qu'il faut le couvrir encore davantage en lui consacrant plus de temps, plus de moyens, plus de journalistes (Ramonet, 2001, p. 33).

Nous vérifierons la réalité de ce phénomène d'émulation en citant ci-dessous quelques titres d'articles, parmi les dizaines publiés par la presse magazine française sur le Québec.

⁶⁵ Ou « chapô » dans le jargon journalistique.

⁶⁶ « Pour Edgard Morin, la culture de masse engendrée par les médias irrigue un « *imaginaire collectif* », cité dans Michel Mathien, *Le système médiatique : le journal dans son environnement*, Paris, Hachette, 1989, p. 48.

1.2.2 La presse magazine soumise à la critique

Aucune étude n'ayant été menée à notre connaissance sur ce thème précis et, sauf à nous rapprocher du service de presse de la Délégation générale du Québec à Paris⁶⁷, nous ne nous hasarderons pas à donner le nombre précis des articles et supports publiés chaque année en France à propos du Québec. La veille médiatique à laquelle nous nous sommes astreints nous a permis de relever en revanche la récurrence de ce thème dans la presse magazine et, plus particulièrement, dans les hebdomadaires d'information générale. Le numéro hors-série de *L'Express*, sorti en kiosque le 14 mai 2002, reste l'un des fleurons du genre. Intégralement dédié au « rêve américain en VF », ce support s'adresse à toutes celles et ceux désirant « s'installer dans la Belle Province : décrocher son visa, faire des études, trouver un emploi, créer une entreprise... »⁶⁸. Tout en relevant que « la Belle Province vous fait de l'œil », on y présente « Montréal, la métropole conviviale », « un pays à défricher » ou « les universités à l'esprit américain ». Quelques jours avant de sortir ce hors-série, *L'Express* avait publié un dossier « spécial Canada » sous le titre général « Les Français au Québec, opération séduction ». On y retrouve notamment, sous la plume de la correspondante de l'hebdomadaire parisien au Québec, un long panégyrique de « Montréal, humaine et cosmopolite »⁶⁹.

Au début 2003, *Le Point* rappelle que le « Québec, L'eldorado des Français » est dans la tête de « quelque 3 000 candidats français à l'émigration » et que « rien qu'à Paris, 500 personnes assistent chaque mois à des réunions d'information pour émigrer »⁷⁰. Un an plus tard, presque jour pour jour, le magazine *Femme Actuelle* annonce que le Québec, « Véritable Eldorado », « attire plus de 5 000 Français par an », chiffre toutefois jugé « insuffisant » par les autorités québécoises⁷¹. Fin 2004, *Vivre à l'étranger*, « le magazine européen de la mobilité internationale »⁷², promet aux étudiants,

⁶⁷ Ce que nous ferions éventuellement si, d'aventure, nous devions poursuivre notre réflexion.

⁶⁸ Voir à ce sujet, « Destination Québec », *L'Express Hors-série n°7*, mai-juin 2002, 84 p.

⁶⁹ Voir à ce sujet, Isabelle Grégoire, « Les Français au Québec, Opération séduction », *L'Express, spécial Canada*, 9 mai 2002, pp. 72-77.

⁷⁰ Voir à ce sujet, Muriel Halimi, « Québec, L'eldorado des Français », *Le Point*, n°1589, 28 février 2003, p. 55.

⁷¹ Voir à ce sujet, « Véritable Eldorado », *Femme Actuelle*, 23 au 29 février 2004.

⁷² Voir à ce sujet, « Étudier, travailler, investir au Canada », *Vivre à l'étranger*, Hors-série n°1, décembre 2004, 32 p.

immigrants et investisseurs potentiels : « Le rêve canadien accessible », « Plus qu'une cabane, une terre promise », « L'alliance du meilleur de l'Europe et des Etats-Unis »... L'année 2005 fut également faste d'un point de vue éditorial. *L'Express*, via son édition internationale, ouvrit le ban de façon spectaculaire, dès le mois de janvier, en affirmant à la « Une » : « Le bonheur de travailler à Montréal ».

Succombant elle-même au chant des sirènes du Saint-Laurent ⁷³, qu'elle évoque en titre, l'auteure du dossier détaille les atouts de la métropole québécoise : « des conditions fiscales et économiques fort attrayantes pour les entrepreneurs, alliées à une qualité de vie urbaine assez exceptionnelle ». De même qu'en 2002, ce dossier a précédé le lancement d'un nouveau numéro hors-série de *L'Express*, intégralement consacré au Québec⁷⁴. On y lit qu'il faut « Quinze mois pour changer de vie », entre le premier questionnaire en ligne et l'obtention du visa de résident permanent, et divers articles élogiques (« Heureux comme un étudiant français au Québec ! », « HEC Montréal, la petite cousine qui monte », « Ici, le travail est la valeur suprême », « Mon nouveau pays, c'est l'hiver », « Montréal, l'île aux trésors »...).

Le Point, s'engouffrant dans la brèche ouverte par son concurrent, consacre pour sa part quinze des cent pages de son édition hebdomadaire au Canada. Le dossier, à la « Une » lui aussi⁷⁵, inclut un article sur « Le coup de foudre des immigrants français » pour le Québec. Troisième thuriféraire de la presse magazine en 2005⁷⁶, *Match du Monde*, supplément de *Paris Match*, rappelle que « la fascination pour cette terre [le Québec] opère toujours au grand bonheur des autorités » (article intitulé « Le grand saut au Québec »).

⁷³ Voir à ce sujet, Valérie Lion, « Vivre et travailler à Montréal, Les sirènes du Saint-Laurent », *L'Express International*, n°2794, 17 au 23 janvier 2005, pp. 78-82.

⁷⁴ Voir à ce sujet, « Cap sur le Québec », *L'Express*, Hors série n°11, mai-juin 2005, 84 p.

⁷⁵ Voir à ce sujet, « Spécial Canada, l'autre Amérique », *Le Point*, n°1724, 29 septembre 2005, pp. 28-42.

⁷⁶ Voir à ce sujet, « Canada : les grands espaces du possible », *Match du Monde* n°2, avril-juin 2005, 116 p.

Moins présent en 2006, le Québec n'en a pas disparu pour autant des manchettes de la presse magazine française. Il apparaît notamment à la « Une » du *Nouvel Observateur* alors consacré au départ des Français à l'étranger⁷⁷. Après avoir remarqué que « les Français sont de plus en plus nombreux à rêver d'ailleurs », l'hebdomadaire rappelle que « leurs destinations fétiches » sont « Londres, Barcelone, Montréal, Shanghai ou Sydney, où prospèrent déjà d'importantes communautés ». L'année 2007 promet d'être un grand cru si l'on en juge par l'article publié (déjà cité) début mars par *L'Express*⁷⁸. Notons que son auteure manifeste un intérêt très marqué pour le Québec et une remarquable constance, tant dans le traitement de cette thématique qu'au registre locutoire⁷⁹. Le titre « Universités québécoises : La grande séduction », de mars 2007, fait en effet écho à l'accroche « La grande séduction des études québécoises », de janvier 2005⁸⁰ ainsi qu'au passage d'un ouvrage, dans lequel on lit : « La machine de la « grande séduction⁸¹ » est lancée. Objectif du gouvernement québécois : préserver le « fait français » et assurer le développement démographique et économique du pays » (Lion, 2004, p. 14). Notons toutefois que l'emploi de la locution « séduction » revient en leitmotiv au sein de la rédaction de *L'Express*⁸² tout entière...

⁷⁷ Voir à ce sujet, Sylvain Courage, « Partir et réussir à Londres, Barcelone, Montréal, Sydney, Shanghai... », *Le Nouvel Observateur*, n°2163, du 20 au 26 avril 2006, pp.12-24.

⁷⁸ Voir à ce sujet, Valérie Lion, « Universités québécoises : La grande séduction », *L'Express*, n°2905, 8 mars 2007, pp. 122-125.

⁷⁹ Voir perlocutoire puisque toute séduction s'entend d'un effet recherché...

⁸⁰ Voir à ce sujet, Valérie Lion, « Vivre et travailler à Montréal : Les sirènes du Saint-Laurent », *L'Express*, n°2794, 17 janvier 2005, pp. 78-82.

⁸¹ La journaliste reprend mot pour mot le titre du long-métrage de fiction réalisé par Jean-François Pouliot en 2004. Elle le cite par ailleurs dans l'article que nous analyserons sous peu. Rappelons que *La Grande Séduction* conte les efforts des membres d'une petite communauté québécoise isolée (le village Harrington-Harbour qui a servi de modèle à la fictive « Sainte-Marie la Mauderne » est situé près du littoral de la Basse-Côte-Nord, face à Terre-Neuve) afin d'attirer un médecin généraliste, condition *sine qua non* à l'implantation d'une usine susceptible de fournir des emplois aux habitants. Cette œuvre a reçu de nombreux prix (dont celui du public au Festival Sundance 2004) et un accueil des plus chaleureux en France (481 024 spectateurs) à la satisfaction de la presse québécoise. Voir à ce sujet, Agnès Gaudet, « Excellente critique à la télé française », *Le Journal de Montréal*, 26 avril 2004, p. 70 et, Agnès Gaudet, « Engouement en France, la Grande Séduction dans 58 salles supplémentaires », *Le Journal de Montréal*, 4 mai 2004, p. 64.

⁸² Voir à ce sujet, Isabelle Grégoire, « Les Français au Québec : Opération séduction », *L'Express*, spécial Canada, 9 mai 2002, pp. 72-77 et Isabelle Grégoire, « Grands espaces, grande séduction », *L'Express*, Hors-série n°13, « Objectif Québec : Toutes les clés pour réussir », avril-mai 2007, pp. 99-102.

Ajoutons enfin que *L'Express*, décidément très investi dans la promotion du Québec en France, a par ailleurs lancé en avril-mai 2007 un nouveau numéro hors-série⁸³. Cet énième avatar d'une saga commercialement « vendeuse », entend aller « au-delà des clichés ». Pourtant, on y brosse une fois de plus le portrait d'un Québec au « visage singulier », cultivant l'esprit d'entreprise (« Au bonheur des entrepreneurs »), d'apprentissage (« Un campus nommé désir », « Des facultés pour tous les goûts ») et d'ouverture (« Québec, ville ouverte »).

Cette introduction passée, nous analyserons dans le prochain article le contenu de deux articles de la presse magazine. Rappelons qu'en dévoilant quelques-uns des ressorts de l'*elocutio* journalistique, nous espérons mettre en relief « l'imaginaire collectif » du Québec en France, c'est-à-dire peu ou prou ce que le psychanalyste jungien Roberto Assagioli nomme l'inconscient collectif supérieur (ou supra-conscient), ensemble selon lui constitué des archétypes (rêves et mythes) de niveau transpersonnel (Pelletier, 1996, p. 34).

1.2.3 Analyse de deux articles

Eu égard à la pléthore de supports de la presse magazine traitant du Québec, la gageure consistait à sélectionner un corpus succinct mais néanmoins pertinent. Nous avons opté pour l'article d'ouverture⁸⁴ du hors-série de *L'Express*, publié en 2005 (déjà cité) et pour un reportage⁸⁵ paru en 2004 dans *Femme Actuelle*. Plusieurs raisons ont motivé le choix de la source, du nombre et de la date des messages ainsi que du contenu observé, dimensions relatives selon Berelson au « problème de l'échantillon » (Grawitz, 2001, p. 623). Omettons toutefois la question du nombre et concentrons-nous sur les autres points. Remarquons que les deux hebdomadaires cités ont pour première particularité d'occuper chacun une « niche » distincte : L'information générale (nationale et internationale) pour *L'Express*, l'actualité, la mode et les loisirs au féminin pour *Femme Actuelle*. La convergence éditoriale de ces

⁸³ Notons que ce support millésimé 2007 emprunte son titre à « Objectif Québec », une association de Français et de Francophones de Montréal que nous évoquerons brièvement dans les chapitres II et V de ce mémoire. Voir à ce sujet, « Objectif Québec : Toutes les clés pour réussir », *L'Express*, Hors-série n°13, avril-mai 2007, 108 p.

⁸⁴ Voir à ce sujet, Valérie Lion, « L'appel du grand large », *L'Express*, Hors-série n°11, mai-juin 2005, pp. 4-6.

⁸⁵ Voir à ce sujet, Marc Hélyar, « Être Français au Québec... le bonheur », *Femme Actuelle*, n°1033, 12 juillet 2004, pp. 18-20.

supports, pourtant si différents l'un de l'autre, nous a semblé fort révélatrice de l'intérêt manifesté pour le Québec par l'ensemble de la presse magazine.

Hormis la question de leur positionnement, *L'Express* et *Femme Actuelle* se distinguent de la masse de leurs concurrents, et néanmoins homologues, par la récurrence des articles qu'ils consacrent tous deux au Québec et à l'immigration française au Québec. Toutefois, reconnaissons que cette affirmation quelque peu péremptoire vaut surtout pour *L'Express*. La collusion de cet hebdomadaire n'a d'ailleurs pas échappé aux médias... québécois. Ainsi, un correspondant de *La Presse Canadienne* à Paris notait-il en 2002⁸⁶ : « Le magazine français *L'Express* vient de donner un gros coup de pouce⁸⁷ au gouvernement québécois dans l'opération de charme qu'il mène pour attirer davantage d'émigrants français en 2002. » A la fin de son article, le journaliste rappelait par ailleurs que « le numéro hors-série Destination Québec a été diffusé à 85 000 exemplaires » et que « la sortie de ce dossier spécial a été accompagnée d'une importante campagne d'affichage. »

Notons par ailleurs que les deux titres de presse sélectionnés comptent parmi les plus belles réussites de la presse magazine, elle-même florissante⁸⁸. Les articles, qui y sont publiés, bénéficient donc d'une diffusion massive, excédant de beaucoup le nombre des acheteurs au numéro. *L'Express*, par exemple, revendique une diffusion totale (France et étranger) de 550 334 exemplaires, contre 1 197 687 exemplaires pour *Femme Actuelle*, selon l'Association pour le Contrôle de la Diffusion des

⁸⁶ Voir à ce sujet, Michel Dolbec, « *L'Express* vend le Québec aux émigrants français », *La Presse Canadienne*, 29 mai 2002. En ligne. <<http://www.vigile.net/ds-societe/docs2/02-5-29-express-immigration.html>> Consulté le 19 mars 2007.

⁸⁷ Chaque semaine, l'hebdomadaire parisien fait la promotion des ouvrages qu'il édite via *L'Express Editions*. Au nombre des livres vendus sous l'intitulé « Les experts » figure un guide réalisé par la québécoise Laurence Nadeau. Collaboratrice pigiste de *L'Express* (*Destination Québec* en 2002), l'auteure est également la co-fondatrice, avec le Français Laurent Gigon, son conjoint, du site paragouvernemental *immigrer.com*. Ce site Internet, créé en 1999, se fixe pour objectif de promouvoir l'immigration et l'installation des Français au Québec. La sixième édition de ce livre intitulé « S'installer et travailler au Québec » a été publiée en octobre 2006. Voir à ce sujet, « Qui sommes-nous ? », *Immigrer.com*. En ligne. <http://www.immigrer.com/page/qui_sommes-nous.html> Consulté le 19 mars 2007.

⁸⁸ « Chaque Français lit en moyenne 6,8 titres différents chaque année, un record mondial [...] Plus que jamais, les magazines sont un média de masse puisque 97% des Français lisent au moins un magazine par mois, que 58% en ont lu un la veille de l'étude, soit une pénétration supérieure à celle des quotidiens régionaux et nationaux réunis ou d'Internet. » Voir à ce sujet, Claude Soula, « Champions du monde ! », *Le Nouvel Observateur*, n°2209, du 8 au 14 mars 2007, p. 93.

Médias (OJD)⁸⁹. Toutefois, si l'on prend comme critère non plus la diffusion payée mais le nombre de lecteurs, il appert que *Femme Actuelle*⁹⁰ arrive en troisième position des hebdomadaires et des bimensuels les plus lus, avec une audience de près de sept millions de lecteurs (6 944 000 dont 5 500 000 femmes), *L'Express*⁹¹ étant lu quant à lui par un peu plus de deux millions de lecteurs (2 028 000)⁹². Ce critère quantitatif nous paraissant essentiel⁹³, nous n'avons donc pas retenu des articles, pourtant éminemment laudateurs, de magazines à diffusion restreinte, voire confidentielle, tels qu'*Au Québec Magazine*⁹⁴ (ce titre n'est d'ailleurs pas membre de l'OJD). Enfin, pour clore ce préambule, relevons que les dates de publication des deux articles analysés coïncident non seulement avec notre vécu migratoire mais également avec la période pendant laquelle nous avons mené notre recherche...

Puisque du temps, il est ici question, le moment semble venu de présenter la méthode d'analyse de contenu à laquelle nous ferons allégeance. Nous l'appliquerons indifféremment aux articles de *L'Express* et de *Femme Actuelle* ainsi qu'au discours tenu à la Délégation générale du Québec à l'intention des candidats à l'expatriation et des immigrants d'ores et déjà acceptés.

⁸⁹ Chiffres établis d'après les déclarations de diffusion sur l'honneur et les procès-verbaux de contrôle de l'OJD. Voir à ce sujet, « Book 2005/2006 Presse Payante Grand Public », OJD. En ligne. <http://www.ojd.com/engine/adhchif/chif_explic.php> Consulté le 27 octobre 2006.

⁹⁰ Cet hebdomadaire appartient au groupe *Prisma Presse*, filiale française du groupe de presse magazine allemand, *Gruner + Jahr*, comptant au nombre des entreprises contrôlées par *Bertelsmann*, premier groupe de communication en Europe.

⁹¹ Cet hebdomadaire appartient au Groupe *Express-Expansion-L'Étudiant*, filiale de *Roularta Media France*, elle-même filiale française du groupe belge *Roularta Media Group* (RMG).

⁹² Nous nous référons à l'enquête sur l'audience de la presse magazine française AEPM 2007, réalisée entre le 1^{er} janvier et le 31 décembre 2006. Voir à ce sujet, Audipresse, *Audience AEPM*. En ligne. <<http://www.aepm.fr>> Consulté le 19 mars 2007.

⁹³ Nous sommes ainsi en mesure de jauger l'impact d'un article.

⁹⁴ Selon son directeur, Jean-Marie Bernard, *Au Québec Magazine* publie des « portraits de Québécois, des dossiers complets sur une des multiples facettes du Québec (culture, environnement, patrimoine, art de vivre, gastronomie, habitat), des escapades vécues dans les régions... » ainsi qu'« un cahier de 8 pages « Vivre et Immigrer au Québec » réalisé en collaboration avec [immigrer.com](http://www.immigrer.com) ». Selon lui, la rédaction d'*Au Québec* privilégie « une information vraie et vécue sur l'immigration et l'intégration avec de nombreux témoignages et des conseils pratiques. » Voir à ce sujet, *Magazine Au Québec*. En ligne. <<http://www.perso.orange.fr/alain.perron/auquebec.htm>> Consulté le 19 mars 2007.

Nous sommes partis, ainsi que le recommande d'ailleurs Madeleine Grawitz (2001, p. 611), de la formule proposée par Harold D. Laswell, évoquée plus tôt dans ce chapitre. Plus précisément, nous nous intéressons au « Comment ? ». Or, « le « comment » comporte l'étude de la forme, c'est-à-dire des moyens par lesquels un message cherche à produire, ou produit, une impression » (*op.cit.*, p. 613). Nous étudierons donc « les éléments qui concourent à produire cette impression : choix des mots, répétitions, composition de la phrase, etc. » (*Ibid.*). Ce type d'analyse relevant plutôt du qualitatif, comme le suggère également Madeleine Grawitz, nous aurons recours à ce qu'une autre auteure appelle des « indicateurs non fréquentiels » (Bardin, 1977, p. 115). « Elle [l'analyse qualitative] peut fonctionner sur des corpus réduits et établir des catégories plus discriminantes puisqu'elle n'est pas liée comme l'analyse quantitative à des catégories donnant lieu à des fréquences suffisamment élevées pour que les calculs soient possibles » (*Ibid.*).

Dans la mesure où il nous faut inférer des connaissances ⁹⁵ et, compte tenu de l'aspect qualitatif de la présente analyse, nous fonderons cette inférence « sur la présence de l'indice (thème, mot, personnage, etc.), non sur la fréquence de son apparition dans chaque communication individuelle » (*op.cit.*, p.116). Ne poussant pas outre mesure notre analyse, celle-ci participant à notre recherche mais n'en constituant pas l'aspect principal, nous nous contenterons d'étudier les deux éléments constitutifs du message que sont : le code et la signification. A propos du code, Laurence Bardin rappelle qu'il est « capable de révéler des réalités sous-jacentes ». L'auteure suggère à l'analyste de se poser « au niveau purement formel et descriptif » des questions du type : « quelles sont les figures de rhétorique utilisées par la parole publicitaire ? » (*op.cit.*, p. 138). Toutefois, ces questions laissant malgré tout l'analyste sur sa faim, ce dernier doit se demander par exemple « quelle est l'action séductrice présumable de la rhétorique publicitaire sur les consommateurs visés ? » (*Ibid.*). Par signification, il faut entendre le contenu. Pour notre part, nous visons au travers de cette analyse la mise au jour des « significations secondes [...] que l'analyste cherche pourtant à extraire : mythes, symboles, valeurs, tous ces sens seconds qui se meuvent avec discrétion et efficience sous le sens premier » (*op.cit.*, p. 139). Ainsi, et pour reprendre les questions-types proposées ci-dessus, nous nous demanderons par exemple quel(s) mythe(s) véhiculent les articles analysés...

1. *L'Express* : une stratégie de crédibilité au service d'une cause

⁹⁵ « L'analyste tire parti du traitement des messages qu'il manipule pour *inférer* (déduire de manière logique) des connaissances sur l'émetteur du message ou son environnement par exemple ». Voir à ce sujet, Laurence Bardin, *L'analyse de contenu*, Paris, PUF, 1977, p. 39.

Pour paraphraser Laurence Bardin, demandons-nous quel est « l'arsenal de mots » utilisés par l'auteur de l'article. Tout paraît d'ailleurs dit dans et dès le titre. Rappelons que « si le titre d'un article sert à la fois de résumé des informations et d'incitatif à la lecture, il catégorise et hiérarchise aussi le sens que l'on doit donner à cette information. Le choix des mots pour décrire une situation est très significatif de l'implicite qui se cache derrière un énoncé, il oriente notre « modèle » de penser la nouvelle » (El Yamani, 1996, p. 203). Aussi considérons-nous « L'appel du grand large », titre de l'article paru dans *L'Express*, autrement que sous sa vocation d'accroche. Notons néanmoins que l'effet incitatif atteint son comble du fait de l'usage concomitant d'une photo centrale. Outre qu'elle occupe un vaste espace (plus de cinq colonnes de largeur sur deux pages en face-à-face), cette illustration insufflé une impression de grandeur sauvage (on y voit un rorqual à bosse s'enfonçant dans les eaux irisées du Saint-Laurent).

Mais revenons au titre et aux deux propositions qu'il contient. « L'appel », d'une part, « grand large », d'autre part, constituent des marqueurs discursifs à l'usage du lecteur, petits cailloux blancs semés sur le chemin de la compréhension que nous ramasserons tour à tour. « L'appel » est un terme fort, renvoyant à la mission dévolue à de rares élus par le divin, à une séduction d'autant plus irrésistible qu'elle confine au transcendant, au mystérieux et aux forces de la nature. Toutefois, cette attraction est ambivalente. « Leur pays nous fait rêver et eux font tout pour nous séduire », note en effet l'auteur dès la première ligne du « chapô »⁹⁶. Remettons à plus tard l'examen de ce « nous » phatique et intéressons-nous à la double direction sémantique de la séduction. Remarquons que les Français en sont d'abord l'enjeu : « campagnes d'affichage, séances d'information, accueil et accompagnement des immigrants sur place, rien n'est laissé au hasard », « la Belle Province a une longue habitude de la drague des immigrants potentiels »... Mais cette passivité est librement consentie, car écrit l'auteur, si le Québec « séduit tant », c'est qu'il « fascine ». Et la journaliste de *L'Express* d'énumérer : « ses paysages, son dynamisme, sa métropole cosmopolite, Montréal, ses habitants à l'accent inimitable, appréciés pour leur spontanéité et leur convivialité [...] ». Sans oublier « animaux sauvages et vraies saisons », « hivers tout blancs » et « étés chauds et humides », l'« automne aux couleurs de carte postale » ou « les raids à motoneige, l'observation des baleines, la cabane à sucre et le sirop d'érable »...

⁹⁶ L'intitulé de ce chapitre (« Le Québec séduit les Français ») illustre cette ambiguïté.

L'emphase pléonastique « grand large », néologisme proche de « grand large »⁹⁷, de l'expression familière « dans les grandes largeurs » et du « large », que l'on prend pour s'échapper, caractérise l'irrépressible besoin d'espace et ses corollaires que sont le goût de l'aventure et le sens pionnier, pulsions inaliénables chez l'homme. Dans le texte de *L'Express*, tout est grand et large : « Le gouvernement déploie les grands moyens pour attirer les Français », « il ouvre grand ses bras aux francophones du monde entier », « grands » sont les « espaces », et, « larges » les avenues. Par mimétisme sans doute, vastes sont également les espoirs qu'entretiennent les Français sur le modèle de ceux venus « dans les années 1960 et 1970 » et qui « sont aujourd'hui chefs d'entreprise, hauts fonctionnaires, voire députés ! »

Tant les fleurs de rhétorique (principalement des asyndètes et des métaphores, notamment cinématographiques⁹⁸) que les stratégies de crédibilité développées dans le texte se fixent pour but de promouvoir le mythe de « l'Amérique en VF ». N'est-ce pas en effet une « part du Nouveau Monde, un rêve américain sans excès ni violence, une promesse de vie meilleure : plus d'opportunités, professionnelles, de qualité de vie, de liberté, moins de formalisme, de préjugés et de blocages » que les Français viennent en fait chercher au Québec ? Si la visée de l'article semble évidente, l'intentionnalité qui la fonde demeure énigmatique. Il ne fait aucun doute que l'auteure s'adresse au lectorat français. D'ailleurs, le « nous » inclusif dont la journaliste ponctue son texte à quatre reprises manifeste son souci d'empathie avec le lecteur⁹⁹ en même temps qu'il clairotte son appartenance culturelle française. Pourtant, à ce marqueur identitaire s'oppose étrangement la distanciation introduite dans la conclusion de l'article : « Un cocktail original qui n'en finit pas de séduire les Français ». Relevons par ailleurs la métaphore biblique de la submersion, menace couramment brandie

⁹⁷ Qui signifie « allure portante se rapprochant du vent arrière ». Voir à ce sujet, *Le Petit Larousse Illustré*, Paris, Larousse, 2006, p. 623.

⁹⁸ L'auteure fait le lien entre les campagnes de promotion lancées en France par la Délégation générale du Québec (non explicitement nommée) et le sujet du film *La Grande Séduction*, précédemment évoqué. De ce fait, elle transporte le lecteur dans la commune fictive de Sainte-Marie la Mauderne. A ce propos, Marshall McLuhan rappelle que « le mot « métaphore » vient des mots grecs *meta* et *pherein*, transposer ou transporter ». Voir à ce sujet, Marshall McLuhan, *Pour comprendre les médias*, Montréal (Qué.), Bibliothèque Québécoise, 1993, p. 151.

⁹⁹ Nous retrouvons ici l'une des définitions de la communication. Rappelons que pour Dominique Wolton, comme pour nombre d'auteurs, les concepts « information » et « communication » sont dissociés. Si, l'information reste liée au message au motif qu'« informer, c'est produire et distribuer le plus librement possible des messages », la communication se définit quant à elle comme « une relation entre l'émetteur, le message et le récepteur ». Voir à ce sujet, Dominique Wolton, *Il faut sauver la communication*, Paris, Flammarion, 2005, p. 16.

par les responsables québécois¹⁰⁰, que la journaliste semble reprendre à son compte : « Enfin, pour éviter de se trouver dilué dans l'océan anglophone qui l'entoure, il [le Québec] ouvre grands ses bras aux francophones du monde entier. » Se pourrait-il donc que la journaliste ait été à ce point séduite par le Québec qu'elle y veuille désormais attirer ses compatriotes ? Ou, serait-ce que l'addiction des Français pour le Québec incite les médias français, désireux de leur plaire, à leur donner à lire ce qu'ils attendent ?

2. *Femme Actuelle* : Le mythe de l'eldorado comme fonds de commerce

L'angle d'attaque et, au-delà, la ligne éditoriale des deux articles analysés étant peu ou prou identiques, nous nous efforcerons de mettre au jour des éléments nouveaux et porteurs de sens. Toutefois, notons la similitude du second texte avec le premier au niveau de la symbiose entre symbolique (l'écrit en l'occurrence) et iconique. Au titre « Être français au Québec... le bonheur », correspond l'illustration d'ouverture, sur deux pages, représentant des couples français et franco-québécois, tout sourire, réunis sur le belvédère du Mont-Royal. Le ton euphorique, proche de l'extase, du titre transparaît également dans le « chapô » (« Rencontre à Montréal avec un petit groupe d'expatriés heureux »), les intertitres (« A la recherche d'un épanouissement personnel » notamment), l'intitulé des textes placés en exergue (« A Montréal, j'ai gagné en sérénité », « Notre fils sera un vrai petit Québécois ») et, bien entendu, dans le corps de l'article.

A l'instar de sa consœur de *L'Express*, le collaborateur de *Femme Actuelle* alterne énumérations et opinions. Les premières, du fait de l'auteur, empruntent volontiers au dithyrambe et au superlatif : « Un fleuve d'une largeur phénoménale, des gratte-ciel qui transpercent la première couche de nuages [...] des taches de verdure grandes comme des villages », « l'île de Montréal, majestueuse », « le fabuleux cadre de vie offert par Montréal. Des parcs, des lacs, le ski et les grands espaces à moins d'un quart d'heure »... Les secondes, exprimées par les immigrants français interrogés par le journaliste, reposent principalement sur l'artifice de la comparaison. Cette figure de rhétorique dont on sait qu'elle

¹⁰⁰ L'ancienne ministre de l'Immigration, Michelle Courchesne, actuelle Ministre de l'Emploi et de la Solidarité sociale, déclarait le 10 février 2004 : « La préservation de l'identité culturelle de la société québécoise et la pérennité du fait français représentent toujours un enjeu majeur de développement. La prise en compte de cet enjeu, pour une petite société francophone dans un continent nord-américain anglophone, exige la poursuite et même l'accentuation des efforts que nous avons déjà consentis ». Voir à ce sujet, « Allocution 10 février 2004 », *Immigration et Communautés culturelles Québec*. En ligne.

<<http://www.micc.gouv.qc.ca/fr/presse/allocutions-archivées/allocution-20040210.html>>
Consulté le 20 mars 2007.

« acquiert une valeur d'argument quand on rapproche deux termes en vue de montrer que le premier est égal, inférieur ou supérieur au second » (Hella, 1983, p. 86) revêt dans le texte plusieurs formes. Si, « En France, on vit pour travailler. Ici, on travaille pour vivre ! » et « ils ont quitté la France pour donner un autre cadre de vie à leurs enfants », semblent rapports dichotomiques flagrants, la proposition « rien à voir avec le comportement individualiste des Français ! » relève quant à elle de la comparaison sous-entendue s'énonçant par le rejet de son contraire (*op.cit.*, p. 87).

Ces témoignages cités entre guillemets exceptés, le recours à une source institutionnelle indiscutable, en l'espèce un psychiatre du CHU parisien La Pitié-Salpêtrière¹⁰¹, et l'injection massive de chiffres en apparence irréfutables¹⁰² (« 6 000 Français ont émigré dans cette province en 2003, rejoignant les 250 000 déjà installés au Canada », « Il faut trois ans pour obtenir la double nationalité », « Ici, monter sa boîte prend 2 heures et 35 dollars ! »...), ont également pour vocation d'asseoir la crédibilité de l'information et de l'informant¹⁰³. Cependant, remarquons que le journaliste entérine l'opinion des immigrants lorsqu'il constate, sans guillemets (autre comparaison de nature implicite) : « Trop de charges, d'impôts, de complications administratives ». De même, reformule-t-il en les agréant les propos que lui tient une fonctionnaire de la Délégation générale du Québec à Paris quant au parcours-type des immigrants au Québec (« Tous sont passés par là »). Enfin, le rédacteur semble museler les critiques lorsqu'il conclut : « Néanmoins, une étude récente a permis de déterminer qu'au bout de dix ans, 85% des Français expatriés restaient au Québec. Preuve que la mythique « cabane au Canada » n'est pas si inconfortable. » Preuve également de l'extrême porosité de la presse française au discours officiel québécois... Certes, le fait pour l'auteur d'opiner et, au-delà, de hiérarchiser l'information fait partie des us et coutumes médiatiques. « C'est ainsi que les médias ordonnent leurs nouvelles, non seulement en assignant des places aux propos retenus, tant sur la surface écrite qu'au niveau de leur signification idéologique, mais aussi en traçant eux-mêmes les frontières à ne pas dépasser » (El Yamani, 1996, p. 202).

¹⁰¹ Ce médecin explique notamment que « quitter sa terre natale peut être un moyen de se construire ».

¹⁰² Nous verrons plus loin que certains chiffres donnés par l'auteur de l'article semblent problématiques.

¹⁰³ Par cynisme, on pourrait également parler de tentative de disculpation... Gaye Tuchman, que cite Érik Neveu, « invite à penser cette écriture objective non tant comme une garantie de véracité ou de neutralité politique que comme un dispositif de protection contre les critiques et les poursuites dont se dotent les journalistes. » Voir à ce sujet, Érik Neveu, *Sociologie du journalisme*, Paris, La Découverte, 2001, p. 64.

In fine, que ressort-il de cet article ? La multiplicité des sources d'information (témoignages, chiffres, documentation...) rassure le lecteur quant à son objectivité. Toutefois, on reprochera à son auteur un parti pris s'opposant au recul critique seyant à tout journaliste respectueux de sa déontologie professionnelle¹⁰⁴, ainsi que l'utilisation de chiffres prêtant à caution¹⁰⁵. Par ailleurs, il convient de s'interroger quant à la validité de l'échantillon donc des témoignages que celui-ci fournit. En effet, la présence des co-fondateurs du site *immigrer.com* à l'extrémité gauche de la photo d'ouverture et leur intervention en plusieurs endroits du texte nous incitent à penser que les immigrants français interrogés sont tous affiliés à ce site paragouvernemental québécois... Par ailleurs, le collaborateur de *Femme Actuelle* généralise le bilan exprimé par une poignée d'immigrants à l'ensemble de la diaspora française du Québec et du Canada¹⁰⁶. Cet amalgame illustre sans doute la volonté de l'auteur de procéder par induction, « démarche intellectuelle qui consiste à passer du particulier au général » (Hella, 1983, p. 21). Notons que ce stratagème, d'ailleurs professé aux étudiants en journalisme¹⁰⁷, sert à propager le mythe de l'eldorado.

« Le Québec, c'est leur eldorado ¹⁰⁸ ! », s'exclame en effet le journaliste. Remarquons que le terme « eldorado » figure en toutes lettres dans le « chapô » mais qu'il n'apparaît plus jusqu'à la fin de l'article. Néanmoins sa présence ne s'en mesure pas moins, ne serait-ce que dans l'accumulation de

¹⁰⁴ L'emploi du conditionnel en une seule occurrence (« En 2003, cette province aurait accueilli près de 6 000 Français ») et, nous en ferons bientôt état, certains soupçons quant à la validité de l'échantillonnage atténuent sensiblement cette prétention.

¹⁰⁵ A l'image du taux de rétention des immigrants français, frappé du sceau des autorités québécoises mais nonobstant de plus en plus contredit, que le journaliste de *Femme Actuelle* cite en conclusion de son article (nous y reviendrons dans le chapitre prochain).

¹⁰⁶ Dans le « chapô », l'adjectif démonstratif pluriel « ces » (contenu dans la proposition « ces Français sont unanimes ») fait référence aux quelques immigrants interrogés, mais il disparaît dans le titre, du coup beaucoup plus générique (« Être français au Québec... le bonheur »).

¹⁰⁷ Au-delà, se pose le problème de la « relation aux sources ». « Le journalisme doit-il favoriser le recours aux sources institutionnelles ou s'immerger dans la réalité complexe et informelle d'un « terrain » donné ? Dans le premier cas, il gagne en simplicité mais perd en fiabilité. » Voir à ce sujet, « Les mutations du journalisme à l'heure des nouveaux réseaux numériques », AFRI, vol. II, *Annuaire français de relations internationales*. En ligne. <http://www.afri-ct.org/article.php3?id_article=202> Consulté le 24 mars 2007.

¹⁰⁸ Relevons au passage que cette référence, lourde de sens, revient comme un leitmotiv chez les collaborateurs de *Femme Actuelle*. Elle apparaît notamment dans un filet publié au début de 2004, ainsi que nous l'avons précédemment rappelé. Voir à ce sujet, « Véritable Eldorado », *Femme Actuelle*, 23 au 29 février 2004.

superlatifs grandiloquents et dans la surabondance de chiffres. Le collaborateur de *Femme Actuelle* n'ignore sans doute pas que « les faits servent le raisonnement inductif : c'est sur eux que l'on se fonde pour justifier une opinion, établir une règle » (Hella, 1983, p. 124). Cette argumentation « par l'analyse des données » pêche sur le principe, souligne André Hella car « les faits sont muets, c'est nous qui les faisons parler. Que nous le voulions ou non, nous les choisissons et les interprétons en fonction de ce que nous voulons prouver » (*Ibid.*). Aussi spécieuse soit-elle, l'argumentation fait cependant mouche. Dans l'esprit du lecteur, l'eldorado et le Québec ne font qu'un, puisque « cette province aurait accueilli près de 6 000 Français » en 2003 et que « le nombre de Français expatriés a augmenté de 40% en 2002 et de 20% en 2003 » !

Aux immigrants français, derrière lesquels se retranche le journaliste de *Femme Actuelle*, revient la tâche d'accréditer cette prémisse. L'étude d'*El Dorado* nous l'apprendra¹⁰⁹, le mythe vaut et vit en effet par les témoignages des voyageurs jurant l'avoir rencontré. Pour les immigrants français, au comble de la félicité, le Québec favorise l'« épanouissement personnel », « tout le monde veille sur tout le monde » et il y règne « la même convivialité que dans les villages du sud de la France ». Nous verrons à la section suivante que cet archétype du discours médiatique français, élogique et manichéen, recoupe au signe près la communication élaborée et propagée par les services de la Délégation générale du Québec à Paris. Dans un premier temps, toutefois, nous rappellerons le rôle et les missions de cette représentation paradiplomatique, véritable bras séculier du ministère québécois des Relations Internationales en France.

1.3 La Délégation générale du Québec à Paris

Nous avons mentionné à plusieurs reprises la Délégation générale du Québec à Paris (DGQP) mais il nous faut à présent en présenter les activités tant en France métropolitaine (Paris et régions décentralisées) qu'en dehors de l'Hexagone (départements et territoires d'outre-mer). Toutefois, avant d'évoquer les attributions de la DGQP, un retour en arrière s'impose...

¹⁰⁹ Nous l'évoquerons dans le chapitre III, consacré à l'étude de ce que nous appellerons les « mythologies de la migration ».

1.3.1 L'impérieuse nécessité d'une immigration francophone

En 2001, la DGQP et la France célébraient de concert le quarantième anniversaire d'une coopération entamée à l'initiative du Général de Gaulle. Dans le magazine édité à cette occasion, on rappelle qu'« en rentrant d'Amérique au printemps (1960), de Gaulle avait parlé de « l'énorme potentiel du Québec » et il avait prié son ministre de la Culture de se pencher sur la question » (Québec, 2001, p. 17). Sous l'impulsion du président de la république française et, en dépit de l'obstacle que représente le statut du Québec au regard du droit international classique¹¹⁰, est créée une « agence de la province de Québec à Paris ». Sous l'appellation de « Maison du Québec », la représentation est officiellement inaugurée le 5 octobre 1961 en présence du Premier ministre québécois Jean Lesage et d'André Malraux, représentant de Gaulle. « Il faudra attendre 1964 pour que la Maison du Québec devienne la Délégation générale du Québec, assimilée à une mission diplomatique avec immunité de juridiction, privilèges douaniers et fiscaux » (*op.cit.*, p. 5).

Le mandat de la « Maison du Québec », tel que le définit Charles Lussier, son premier responsable¹¹¹, consiste à « raffermir les liens avec la France », à « développer les relations économiques » entre les deux pays et à « favoriser l'immigration des personnes d'expression française au Québec » (*op. cit.*, p. 17). A ces missions « historiques », d'autres se sont ajoutées depuis, faisant de l'héritière de la « Maison du Québec » la plus importante des sept délégations générales stratégiquement réparties dans le monde (devant celles de New York, Londres, Bruxelles, Mexico, Munich et Tokyo¹¹²). A l'heure actuelle, la DGQP cumule huit mandats. Nous n'en examinerons que les deux plus pertinents au regard de notre étude : les mandats du Service Presse et affaires publiques et du Bureau de l'immigration. Ce dernier mandat, dont nous avons vu qu'il était fondateur, a pour but d'« encourager l'établissement de francophones sur le territoire québécois, fournir des renseignements

¹¹⁰ Étant une province et non un État souverain, le Québec ne pouvait en droit intervenir sur la scène internationale et, partant, ne devait pas disposer d'une plateforme diplomatique.

¹¹¹ Le Québec n'avait pas été représenté officiellement à Paris depuis 1910, date du décès d'Hector Fabre, premier agent général du Québec quant à lui entré en fonction le 28 février 1882. On dit d'Hector Fabre qu'il « a attiré 400 immigrants français au Canada en 1902 et plus de 2000 en 1910, un sommet ». Voir à ce sujet, Jean Chartier, « Le précurseur Hector Fabre », *Le magazine du Québec*, Délégation générale du Québec, octobre 2001, p. 3.

¹¹² Nous établissons ce classement en nous basant sur la comptabilité du personnel. Au 28 mars 2006, la DGQP comptait 77,5 employés dont vingt-trois attachés au seul secteur de l'immigration. Voir à ce sujet, « Personnel du réseau par section d'activité », Rapport annuel de gestion 2005-2006, *Ministère des Relations internationales*, Gouvernement du Québec, octobre 2006, p. 41.

sur les procédures d'immigration et sélectionner les candidats ayant les meilleures chances d'établissement au Québec, remettre les certificats de sélection du Québec donnant accès au visa de résidence permanente [...]»¹¹³.

A défaut de détailler le processus de sélection des immigrants¹¹⁴, rappelons que le Québec en assure notamment la gestion au terme de l'Accord dit « Couture/Cullen », signé en 1979. « Par cet accord, le Canada permet au Québec d'établir ses propres critères de sélection. Désormais, un immigrant indépendant doit être admis avec l'accord du Québec » (Québec, 2001, p. 65). Au terme de l'entente, l'immigration affinitaire au Canada n'était donc plus uniquement anglo-saxonne. « By this accord, Quebec could shape immigration in relation to its language policies and at the same time meet the labour and demographic needs caused by a decline in the birth rate » (Fortin, 2002, p. 79). Outre qu'elle renforçait la Charte de la langue française (ou loi 101), dispositif adopté en 1977 censé préserver le caractère distinct de la société québécoise et, au-delà, la pérennité du « fait français » en Amérique du Nord, cette immigration sélective devait juguler les effets combinés du faible taux de natalité et du vieillissement de la population.

De tels phénomènes connexes ne sont pas récents. « Depuis une vingtaine d'années, il y a une dénatalité sensible au Québec, c'est-à-dire une diminution importante du nombre de naissances », lit-on dans un ouvrage paru l'année de la chute du mur de Berlin (Rogel, 1989, p. 54). Et cet auteur de rappeler que « déjà, en 1974, les démographes Éveline Lapiere-Adamcyk et Jacques Henripin concluaient à la « fin de la revanche des berceaux » et proposaient quelques éléments d'une politique de natalité » (*op.cit.*, p. 55) ! Afin de gérer au mieux la pénurie annoncée (moins d'enfants et plus d'inactifs), les responsables politiques québécois¹¹⁵ ont décidé en mai 2004 d'« augmenter le nombre

¹¹³ Voir à ce sujet, « Mission », *Délégation générale du Québec à Paris*. En ligne. <<http://www.mri.gouv.qc.ca/paris/delegation/mission.asp>> Consulté le 25 mars 2007.

¹¹⁴ Travail devant être mené au chapitre V de ce mémoire.

¹¹⁵ Dans un discours déjà cité, l'ancienne ministre de l'Immigration Michelle Courchesne rappelait que « dans les années 1960, on comptait 8 personnes en âge de travailler pour 1 personne de plus de 65 ans. Aujourd'hui, ce rapport s'établit à 5 pour 1 et en 2030, il sera de 2 pour 1. Selon les données de l'Institut de la statistique du Québec de février 2004, de 965 000 qu'il est aujourd'hui, le nombre de personnes de 65 ans et plus passera à 2,2 millions en 2031. » Voir à ce sujet, « Allocution 10 février 2004 », *Immigration et Communautés culturelles Québec*. En ligne. <<http://www.micc.gouv.qc.ca/fr/presse/allocutions-archivées/allocution-20040210.html>> Consulté le 25 mars 2007. Les départs à la retraite, pléthoriques, deviennent un argument majeur dans la propagande gouvernementale. Le 18 juin 2003, le ministère québécois de l'Emploi, de la Solidarité

et la proportion de jeunes personnes actives et de jeunes familles dans les admissions » au sein d'un contingent annuel lui-même porté à 48 000 admissions en 2007¹¹⁶.

Critère linguistique et cousinage culturel mis à part, les Français représentent une clientèle de choix pour le ministère québécois de l'Immigration¹¹⁷. « These are « good migrants » as measured by Quebec immigration policy. They were French speaking and well-educated (with a median of 18 years of schooling , whereas it was 12.7 years for the general Canadian population in 1996) », note Sylvie Fortin à propos de son échantillon d'étude (2002, p.79). Étant éduqués et diplômés¹¹⁸, les Français sont à même de contribuer activement à la société québécoise¹¹⁹. De plus, ils sont animés par le désir de

sociale et de la Famille annonçait en effet que 655 000 emplois seraient à pourvoir entre 2003 et 2007, 370 000 de ces postes devant se libérer à la suite des départs à la retraite. Voir à ce sujet, « 655 000 emplois seront disponibles au Québec entre 2003 et 2007 », *Portail Québec*. En ligne <<http://www.communiquees.gouv.qc.ca/gouvqc/communiquees/GPOF/Juin2004/18/c6339.html>> Consulté le 15 mars 2007. Reprenant ce communiqué, un journaliste du *Nouvel Observateur* écrit : « La liste des professions recherchées a de quoi faire saliver les jeunes Français empêtrés dans une conjoncture boudeuse. Chaque année, ils sont plus de 3 000 à plier bagage et à émigrer vers ce nouveau monde francophone qui a tant à offrir. » Voir à ce sujet, Arnaud Gonzague, « Emplois à saisir... au Québec », *Le Nouvel Observateur*, n°2089, 18-24 novembre 2004, pp.140-141.

¹¹⁶ Voir à ce sujet, « La planification triennale de l'immigration 2005-2007 », *Immigration et Communautés culturelles Québec*. En ligne. <<http://www.micc.gouv.qc.ca/publications/fr/planification/Planification-triennale-immigration-2005-2007-quebec.pdf>> Consulté le 25 mars 2007.

¹¹⁷ Remarquons qu'il n'en a pas toujours été ainsi. « En 1888, un rapport des Commissaires de l'Agriculture et de la Colonisation signale : « Les émigrants français et belges, ouvriers et journaliers, sont souvent difficiles à placer : ils sont exigeants et pour le choix de l'ouvrage. Ils se prétendent presque toujours supérieurs aux gens du pays. » Voir à ce sujet, Michel Lefebvre et Yuri Oryschuk, *Les Communautés culturelles du Québec/La Société d'histoire des communautés culturelles du Québec*, vol. 1., 1985, p. 103.

¹¹⁸ Selon une étude, près du tiers (31,6%) des immigrants français détiennent un diplôme universitaire et 15,3% un diplôme collégial. Voir à ce sujet, « Portrait statistique de la population immigrée, née en France, recensée au Québec en 2001 », Direction de la recherche et de l'analyse prospective, *Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles*. En ligne. <<http://www.quebecinterculturel.gouv.qc.ca/publications/fr/diversite-ethnoculturelle/com-France.pdf>> Consulté le 31 mars 2007.

¹¹⁹ Ainsi, 30 450 des quelque 32 435 immigrants représentant la population active totale née en France était dite « occupée » en 2001, soit un taux d'activité de 68,9% et un taux d'emploi de 64,7%. Voir à ce sujet, « Portrait statistique de la population immigrée, née en France, recensée au Québec en 2001 », Direction de la recherche et de l'analyse prospective, *Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles*. En ligne. <<http://www.quebecinterculturel.gouv.qc.ca/publications/fr/diversite-ethnoculturelle/com-France.pdf>> Consulté le 31 mars 2007.

procréer ! Rappelons par cette boutade que la fécondité française a atteint en 2006 un record inégalé depuis 1981 (+ 23 100 naissances par rapport à 2005 pour une population totale estimée de 63,392 millions de personnes)¹²⁰. Avec un indice conjoncturel de fécondité de 2 enfants par femme, supérieur à la fécondité moyenne européenne (1,52 enfant par femme établie en 2005), la France se rapproche de l'Irlande, pays le plus fécond d'Europe¹²¹. Cette exception démographique ne déplaît certes pas au gouvernement québécois¹²² même s'il doit élaborer des messages compréhensibles et attractifs pour une population aussi nombreuse que socialement diverse. Nous verrons dans l'article suivant que la DGQP s'y emploie avec la dernière énergie.

1.3.2 Communication et immigration vont de pair

Pour un ensemble de raisons, le gouvernement québécois a donc les yeux de Chimène pour la France et son vivier d'immigrants en puissance¹²³... Pourtant, à entendre une fonctionnaire de la Direction des affaires publiques et des communications au Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles, « les efforts de promotion du Québec en France sont menés en toute transparence et en accord avec le gouvernement français et visent plus particulièrement les Français

¹²⁰ Ce qui fait dire à l'historien et démographe Emmanuel Todd, que ce sursaut de la natalité constitue « un démenti à la sinistrose ». Voir à ce sujet, Sylvain Courage, « Un démenti à la sinistrose », *Le Nouvel Observateur*, n°2208, du 1^{er} au 7 mars 2007, p.18.

¹²¹ Voir à ce sujet, Lucile Richet-Mastain, « Bilan démographique 2006 : un excédent naturel record », Insee Première n°1118, janvier 2007, Insee. En ligne. <<http://www.insee.fr/fr/ffc/ipweb/ip1118/ip1118.html>> Consulté le 26 mars 2007.

¹²² Encore faut-il relativiser le poids des habitudes. Se basant sur les données du recensement de 2001, Statistique Canada rappelait en décembre 2003 que « la fécondité des immigrantes commence à diminuer peu après leur arrivée (...) puis rejoint éventuellement celle des femmes nées au Canada ». Or, soulignait l'organisme, le constat est important car « le Canada s'appuie de plus en plus sur l'immigration pour assurer la croissance de sa population », compte tenu du déclin de l'accroissement naturel (les naissances moins les décès). Voir à ce sujet, « Les immigrantes s'intègrent si bien... qu'elles font moins d'enfants », *La Presse Canadienne*. En ligne. <<http://www.vigile.net/ds-actu/docs3a/03-12-23-1.html#23pc>> Consulté le 26 mars 2007.

¹²³ Immigration Québec s'adresse aux Français en leur demandant : « Vous avez le goût du Québec ? » Le site portail présente le « visage aux charmes variés » du Québec, « la nature conviviale de sa société » où « cordialité, simplicité et ouverture d'esprit marquent les rapports sociaux », « une qualité de vie unique à l'échelle du continent nord-américain », « la croissance stable » et « le dynamisme de l'économie »... Voir à ce sujet, « Pourquoi choisir le Québec », *Immigration Québec*. En ligne. <<http://www.immigration-quebec.gouv.qc.ca/fr/avantages/index.html>> Consulté le 6 avril 2007.

qui ont déjà fait le choix de s'expatrier. » Selon cette fonctionnaire, interrogée par nos soins dans le cadre de notre recherche préparatoire, le Québec ne s'adresserait donc qu'aux « quelque 100 000 français » qui « s'expatrient pour vivre un changement important dans leur vie ». Cette assertion est tout d'abord contredite par la deuxième orientation du Plan stratégique 2005-2007 du Ministère des Relations internationales. On en relèvera en effet la visée extensive :

Le développement du Québec et son rayonnement sont en partie tributaires de l'image qu'il projette à l'étranger. Aussi pour appuyer la conduite des relations internationales et pour mieux faire connaître la société québécoise et ses atouts, il convient de mener particulièrement dans les pays prioritaires, des activités d'information et de communication. L'objectif est d'établir solidement la réputation de fiabilité, d'efficacité et d'excellence du Québec auprès de ses éventuels partenaires étrangers. Pour maximiser l'effet des actions menées dans cette perspective, il faut que les messages diffusés soient clairs et cohérents et qu'ils reflètent les intérêts des différents acteurs gouvernementaux québécois sur la scène internationale¹²⁴.

Or, rappelle ce document, « la constitution, l'entretien et le développement » de réseaux d'influence « constituent la tâche première des représentants du Québec à l'étranger ». Une « formation spécifique » est d'ailleurs dispensée « aux conseillers en affaires publiques qui travaillent à l'étranger sur les meilleures pratiques en matière de réseautage, en particulier dans le milieu des médias. » Sans nul doute, l'audience des médias soumis à pareille propagande excède de beaucoup les seuls individus tentés par « un changement important dans leur vie »... Notons à ce propos, la mention par la DGQP d'« auditoires sur le territoire français », cibles auxquelles cet organisme se fait fort de « présenter et faire connaître le Québec sous tous ses aspects [...] »¹²⁵.

Cette action de promotion tous azimuts, pour réussir, nécessite de « diffuser de l'information, [d'] offrir conseils et assistance aux représentants des médias et organismes de presse et [de] leur faciliter l'accès aux diverses sources d'information sur le Québec ». Sur ces différents points, l'ancien Délégué général du Québec à Paris, Clément Duhaime, a excellé. D'aucuns suggèrent même que sa nomination au poste d'administrateur de l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF), effective au 1^{er}

¹²⁴ Voir « L'information et les communications », Plan stratégique 2005-2007, *Ministère des Relations internationales*, Gouvernement du Québec. En ligne. <http://www.mri.gouv.qc.ca/fr/pdf/planstrategique2005_2007.pdf> Consulté le 26 mars 2007.

¹²⁵ Voir à ce sujet, « Mandat du Service Presse et affaires publiques », Mission, *Délégation générale du Québec à Paris*. En ligne. <<http://www.mri.gouv.qc.ca/paris/delegation/mission.asp>> Consulté le 26 mars 2007.

janvier 2006, n'est pas étrangère à la qualité des réseaux qu'il a cultivés et des appuis qu'il a accumulés en cinq ans d'exercice¹²⁶.

Toutefois, la DGQP exploite des réseaux autres que médiatiques. Elle a notamment créé un Réseau Jeunesse à l'intention des 18-35 ans¹²⁷. Chaque année depuis 2003, cette entité lance un « appel à projets » destiné à ancrer toujours plus le Québec dans l'esprit des membres de cette classe d'âge. En 2005, les jeunes Français ont ainsi été invités à « partager leur enthousiasme pour le Québec avec leur entourage français »¹²⁸. Notons d'ailleurs la similitude des objectifs poursuivis par le Réseau Jeunesse de la DGQP et par le Comité des jeunes de France-Québec, émanation de l'Association éponyme. Ce comité se fixe pour objectif de « fidéliser les plus jeunes adhérents de l'Association qui est au cœur de la relation franco-québécoise¹²⁹ ». Rappelons que France-Québec, association partenaire de la DGQP, a été créée en 1968 et que ce « réseau passion » a pour raison sociale de « faire connaître et aimer le Québec en France ». France-Québec fédère une soixantaine d'associations régionales pour un total de 5 000 membres, « tombés en amour avec le Québec »¹³⁰.

¹²⁶ D'aucuns ont rappelé au moment du départ de Clément Duhaime que, « de tous bords, on vante l'étendue de ses réseaux, sa maîtrise des dossiers et la manière dont il a su renforcer les liens franco-québécois, dans tous les secteurs et à tous les niveaux, en région, comme à Matignon et à l'Elysée. Pendant les cinq ans qu'il a passés à la délégation, la visibilité du Québec en France s'est considérablement accrue, notamment dans les médias ». Voir à ce sujet, « Changement de garde à la Délégation générale du Québec à Paris », *La Presse Canadienne*. En ligne. <<http://www.nouvelles.sympatico.msn.ca/Accueil/ContentPosting.aspx?feedname=CP-NATIONALES&newsitemid=11808017>> Consulté le 26 mars 2007.

¹²⁷ Le choix de cette tranche d'âge ne doit sans doute rien au hasard. Remarquons qu'elle correspond aux critères d'admissibilité du Programme Vacances-Travail (PVT) proposé par le Canada aux « Français désireux d'effectuer un séjour de découverte touristique et culturelle de 6 à 12 mois, tout en étant autorisés à travailler ». En date du 20 mars 2007, le quota annuel de 3 000 permis a été atteint. Voir à ce sujet, « Visas et immigration, Programme Vacances-Travail », Ambassade du Canada en France. En ligne. <<http://www.dfait-maeci.gc.ca/Canada-europa/France/visas/pvt-fr.asp>> Consulté le 27 mars 2007.

¹²⁸ Voir à ce sujet, « Partager son enthousiasme pour le Québec en France », *France-Québec Magazine*, avril-mai-juin 2005, p. 41.

¹²⁹ Voir à ce sujet, « Le CJFQ, c'est quoi? », *France-Québec Magazine*, octobre-novembre-décembre 2004, p. 50.

¹³⁰ Voir à ce sujet, *France-Québec*. En ligne. <<http://www.francequebec.fr/index.php>> Consulté le 27 mars 2007.

Entre autres actions de promotion de la DGQP visant à inculquer le désir du Québec chez les jeunes Français, très jeunes d'ailleurs, citons notamment l'opération menée chaque année depuis 2003 au Lycée La Fontaine, à Paris. Cet événement, programmé dans le cadre des « Francoffonies !, le festival francophone en France », est soutenu par le groupe d'amitié France-Québec de l'Assemblée nationale et par l'Office franco-québécois pour la jeunesse (OFQJ). Le projet, annoncé comme « original et ambitieux », entend « s'appuyer sur la curiosité de jeunes Français pour les initier à une nouvelle culture, y associer des artistes québécois, des plus confirmés à la relève, venant spécialement du Québec ou vivant en France, et rayonner de plus en plus largement afin de favoriser les rencontres et les échanges »¹³¹.

Ainsi que le montre ce dernier exemple, la DGQP ne promeut pas le Québec au travers des seuls cercles d'influence médiatiques, politiques, économiques et associatifs. Cette action militante recherche également, et de façon tout aussi massive, le face-à-face avec les Français et les résidents francophones titulaires d'un permis de séjour français. Pour la DGQP, l'enjeu est double. Il s'agit d'informer les candidats à l'émigration ayant obtenu leur résidence permanente avant leur départ effectif pour le Québec, et, de prêcher les vertus de l'expatriation à la multitude. Si la forme et le fond du discours ne change pas, ou peu, le lieu de sa diffusion varie. Les conseillers du Bureau d'immigration du Québec à Paris, dont les activités sont frappées du sceau officiel de la DGQP, reçoivent à demeure mais ils se déplacent également en province, voire dans les pays limitrophes, l'objectif étant de se porter au plus près de la zone d'achalandage ou des communautés françaises en Europe (la Grande-Bretagne par exemple où vit nombre de Français). Ainsi, révélait-on en novembre 2006 l'organisation à Bordeaux, à l'occasion de la quatrième édition des Rencontres Champlain-Montaigne, d'une journée d'information du public¹³².

Ces réunions collectives et gratuites, souvent organisées dans des salles de grande contenance, drainent un public considérable. Un portail gouvernemental annonçait d'ailleurs à la fin mars 2007 la tenue de séances d'information à Nice, le 2 avril 2007 (493 places au Centre universitaire

¹³¹ Voir à ce sujet, « Vivre l'Amérique française : le Québec au fil de son imagination », *Office Franco Québécois pour la Jeunesse*. En ligne. <<http://www.ofqj.org/actualite/83>> Consulté le 27 mars 2007.

¹³² Voir à ce sujet, « Les chemins aquitains mènent à Québec », *Métro France*. En ligne. <<http://www.metrofrance.com/fr/article/2006/11/15/09/5230-38>> Consulté le 27 mars 2007.

méditerranéen) et à Paris, le 24 avril 2007 (420 places à l'Espace Saint-Martin)¹³³. De semblables réunions ont également lieu, à fréquence régulière, au siège de la DGQP, sis au 87-89 rue de La Boétie, dans le 8^e arrondissement de Paris. Nous y sommes allés afin de jauger au mieux la teneur du message habituellement diffusé par les conseillers du Bureau d'immigration du Québec. Nous procéderons à son analyse dans l'article ci-dessous, en clôture de notre chapitre I.

1.3.3 Un discours taillé à la mesure des Français

A contrario des productions médiatiques examinées plus tôt, le discours qui nous a été tenu lors de la séance collective du 28 février 2005 est oral. Toutefois, cette particularité ne doit pas nous empêcher de procéder à une analyse de contenu. « L'analyse de contenu regroupe l'ensemble des démarches visant l'étude des formes d'expression humaine de nature esthétique » et notamment des « productions langagières » telles que les « discours oraux (ex. : entrevues, allocutions, etc.) » et les « discours écrits » (Sabourin, 2003, p. 360). Tout en étant épistémologiquement fondée, notre démarche n'en fait pas moins l'objet d'un désaveu, eu égard à la manière dont nous l'avons abordée. En effet, nous nous sommes inscrits à la séance d'information du Bureau d'immigration du Québec à Paris sans spécifier ni notre qualité d'étudiant en communication, ni la raison de notre intérêt. Certes ni la première, ni la seconde ne nous était demandée. Ce préalable posé, il reste que nous avons mené une « observation cachée ». Or, cette technique est à tout le moins critiquable, insiste Yves Winkin.

Essayer de vous « planquer » pour mieux voir. Cela ne marche pas. [...] N'empruntez pas non plus de déguisement, de rôle, en vous disant : ce serait mieux si je faisais comme si j'étais un maître nageur à la piscine, un sacristain à l'église... non. Négociez votre statut avec les autres, forcez-vous à entrer dedans, à jouer le jeu, à ne pas piéger les membres « naturels » du lieu. C'est à la fois un problème méthodologique et un problème déontologique. On ne joue pas avec les gens. Point. (Winkin, 2001, pp. 149-150)

La sentence est certes sévère. Qu'il nous soit néanmoins permis d'interjeter appel de cette condamnation. En premier lieu, la communauté scientifique paraît divisée sur le sujet.

La dissimulation du chercheur (de ses objectifs, de sa profession, de sa véritable activité) pose de sérieux problèmes d'ordre éthique. En outre, certains chercheurs rejettent l'observation cachée

¹³³ Voir à ce sujet, « Séances d'information », *Immigration-Québec*. En ligne. <<http://www.immigration-quebec.gouv.qc.ca/fr/biq/paris/seances/index.asp>> Consulté le 27 mars 2007.

parce que, disent-ils, elle rend le terrain impraticable pour d'autres observateurs. D'autres chercheurs l'acceptent. [...] Mais on a pu dire que toute recherche était toujours plus ou moins déguisée : aucun chercheur, en effet, n'avoue directement tous les buts de son enquête. (Lapassade, 1991, pp. 39-40)

Pour notre part, nous arguons de notre bonne foi mais aussi de notre désir, à l'époque où nous avons poussé la porte de la DGQP, d'analyser une communication représentative du discours officiel québécois en matière d'immigration. Nous craignons, si d'aventure une demande de participation introduite en bonne et due forme était acceptée, que notre présence (donc son motif sous-jacent) n'influe sur le contenu de cette communication. Cette éventualité se révélait d'autant plus plausible que nous avions constaté par le passé à quel point nos interlocuteurs avaient tendance à édulcorer leurs propos lorsque nous révélions notre statut de journaliste¹³⁴. La lecture d'un article, adoubé par la DGQP, nous avait finalement incité à taire les motifs de notre venue¹³⁵.

Ces justifications présentées, que peut-on dire du discours martelé le 28 février 2005, à 15h, à un auditoire fort d'une soixantaine de personnes ? Tout d'abord, que cette communication est formatée, tant dans la forme et le fond que dans la durée. Conçue comme un exposé magistral, elle ne laisse place aux questions du public qu'à l'échéance du temps de parole de l'orateur/trice. En tout, l'intervention et les questions-réponses ne dépassent pas les quatre-vingt-dix minutes, laps de temps annoncé sur le site Internet d'Immigration-Québec. De même, les thèmes abordés et enchaînés les uns après les autres sont-ils énumérés sur le site ci-dessus mentionné : la démarche d'immigration, la recherche d'emploi, la société québécoise, les conseils pour s'installer¹³⁶. Qu'en est-il à présent du message ? Ainsi que nous l'avons fait lorsque nous avons analysé le contenu des articles de *L'Express* et de *Femme Actuelle*, nous en examinerons le code. Ce dernier, rappellera-t-on, doit être « commun en

¹³⁴ Un journaliste d'*Enjeux*, émission que nous évoquerons au chapitre II, a participé *incognito* à une séance d'information de la DGQP. Voir à ce sujet, « La désillusion des immigrants français » in *Enjeux*, Radio-Canada. En ligne. <http://www.radio-canada.ca/actualite/enjeux/reportages/2004/040608/immigrants_francais.shtml>. Consulté le 28 novembre 2006.

¹³⁵ Nous faisons référence à un reportage paru dans un numéro hors-série de *L'Express*. Bien qu'affichant un certain détachement, l'auteur de cet article se contente de rapporter les propos des responsables de la DGQP, sans recul aucun. Voir à ce sujet, Gilles Tanguy, « La Belle Province vous fait de l'œil », *Destination Québec, L'Express Hors-série n°7*, mai-juin 2002, pp. 4-5.

¹³⁶ Voir à ce sujet, « Séances d'information », *Immigration-Québec*. En ligne. <<http://www.immigration-quebec.gouv.qc.ca/fr/biq/paris/seances/index.asp>> Consulté le 27 mars 2007.

tout ou au moins en partie au destinataire et au destinataire (ou en d'autres termes, à l'encodeur et au décodeur du message) » (Jakobson, 1963, pp. 213-214). De fait, telle n'est pas la moindre de ses qualités dans la communication que nous avons recueillie¹³⁷.

Les grands nombres y règnent en maître. Cet idiome-là va droit au but. Redoublé, il assomme l'auditoire, le laisse à la merci d'une métaphore bien sentie qui l'estourbira pour le compte. Les chiffres, donc, se succèdent en une folle sarabande : « Le Québec, c'est trois fois la France », « 7,4 millions d'habitants dont 6 millions de francophones », « quatre habitants au kilomètre carré contre 116 habitants au kilomètre carré en France », « six fois plus d'habitants au kilomètre carré en moyenne à Paris par rapport à Montréal », et puis « 47 000 kilomètres de pistes de ski de fond », « 25 000 kilomètres de pistes cyclables », « 600 parcours de golf », sans oublier « quatre saisons bien marquées »... Les chiffres soutiennent la comparaison. Telle est leur vocation, quand bien même sujette à caution. « Souvent, pour se donner les apparences de l'objectivité, la comparaison s'établit à l'aide de chiffres. Ceux-ci ne sont évidemment significatifs qu'à la condition d'être interprétés à la lumière des données qu'ils recouvrent » (Hella, 1983, p. 87).

Certes, dans un bref préambule, la conseillère invite « fortement » son auditoire « à aller chercher d'autres sources d'information » et « à visiter les forums d'immigrants »¹³⁸. Ces propos liminaires d'une part, et la scansion ininterrompue de superlatifs et de chiffres, officiels donc porteurs d'une aura d'authenticité, d'autre part, ont pour fonction de prévenir toute objection de la part de l'auditoire. Cette stratégie de crédibilisation semble d'ailleurs superfétatoire. Les Français assistent en effet bouche bée à la conférence, manifestant par des « Oh » et des « Ah » ébahis (fonction linguistique expressive ou émotive selon Jakobson) leur adhésion au discours gouvernemental. « Nous ne sommes pas ici pour

¹³⁷ Nous avons utilisé un magnétophone à micro-cassette afin d'enregistrer, fidèlement, les propos du conseiller du Bureau de l'Immigration. Afin que la bande soit audible, nous nous sommes assis à portée de voix de l'orateur, à la deuxième rangée, derrière un membre du public.

¹³⁸ Ce faisant, la DGQP se défait de sa responsabilité face aux citoyens français et à l'État français qui les protègent. Aux immigrants (les candidats à l'immigration comme les immigrants installés fréquentant les forums de discussion) de vérifier en effet la teneur et la véracité du discours promotionnel québécois... et de supporter les conséquences d'une émigration irréfléchie... Voilà ce qui s'apparente en droit à un « renversement de la charge de la preuve », celle-ci incombant *de jure* à celui qui affirme et non à celui qui en réfute éventuellement la validité. Voir à ce sujet, « Renverser la charge de la preuve ». Wikipédia. En ligne. <http://www.fr.wikipedia.org/wiki/Renverser_la_charge_de_la_preuve> Consulté le 6 avril 2007.

vous vendre le Québec, nous sommes là pour vous informer sur le Québec », insiste néanmoins la conseillère.

Arrêtons-nous un instant sur cette précaution oratoire¹³⁹ et interrogeons-nous sur son bien-fondé. Rappelons en premier lieu à quel point les journalistes, québécois notamment, usent et abusent de cet infinitif lorsqu'il est question de promouvoir le Québec à l'étranger. Ainsi lit-on, par exemple, qu'un responsable du dossier Immigration à la ville de Québec s'est rendu en Bulgarie et en Roumanie début septembre 2003 « pour « vendre » la région de la Capitale-Nationale à des immigrants en attente de visa, et qui devraient arriver au Québec d'ici six à huit mois¹⁴⁰. » Notons en outre que le terme « vendre » s'entend d'un produit échangé contre de l'argent et d'une relation établie entre un vendeur et un acheteur basée sur une offre commerciale. Or, justement, le dernier tiers de la séance d'information à la DGQP porte sur les droits exigés pour l'examen des demandes de Certificat de sélection du Québec (CSQ) et de résidence permanente¹⁴¹. Addition faite, les administrations, provinciale et fédérale, réclament à une famille de quatre personnes¹⁴² (requérant principal, conjoint et deux enfants de moins de vingt-deux ans), quelque 2 165 dollars, somme à laquelle s'ajoute le prix de

¹³⁹ Notons la vocation juridique voire procédurière de cet avertissement. Un magazine québécois évoquait en décembre 2004 l'action engagée contre l'État canadien par des immigrants anglophones. « un couple britannique, qui vit à Edmonton, poursuit d'ailleurs le gouvernement fédéral pour avoir été trompé par les agents d'immigration du Canada à Londres. Ces derniers leur avaient assuré qu'ils pourraient trouver du travail correspondant à leurs expériences. » Voir à ce sujet, Marie-Ève Cousineau, « L'occasion ratée », *Commerce*, décembre 2004, pp. 61-66. Cette action en justice a également été citée, le 21 novembre 2005 dans le magazine d'information W-FIVE de la chaîne de télévision anglo-saxonne *CTV News*. On y annonçait qu'après avoir été débouté par un juge de la cour fédérale, le couple s'était rendu devant la cour d'appel fédérale. Voir à ce sujet, « Broken Promises », W-FIVE, *CTV News*. En ligne. <http://www.ctv.ca/serlet/ArticleNews/story/CTVNews/20051119/w5_broken_promises_051119/20051121?hub=WFive> Consulté le 28 mars 2007.

¹⁴⁰ Voir à ce sujet, Marilyne Garneau, « Ces nouveaux Québécois mal-aimés : Nous en avons grand besoin, et pourtant... », *Le Journal de Québec*, 27 octobre 2003, pp. 2-3.

¹⁴¹ Nous reviendrons plus en détail sur les démarches visant à demander et obtenir la demande de résidence permanente et la citoyenneté canadienne dans le chapitre V de ce mémoire.

¹⁴² Nous prenons un exemple personnel. Pour le détail des frais réclamés, nous renvoyons aux sites des gouvernements québécois et canadien. Voir à ce sujet, « Frais et mode de paiement », *Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles*. En ligne. <<http://www.immigration-quebec.gouv.qc.ca/fr/immigrer-installer/travailleurs-permanents/demande-immigration-general/couts-projet/frais-paiement.htm>> et « Barème des droits exigés pour les services de Citoyenneté et Immigration », Citoyenneté et Immigration Canada. En ligne. <<http://www.cic.gc.ca/francais/demandes/bareme.htm>> Consultés le 29 mars 2007.

la consultation médicale individuelle à la charge des candidats, entre autres frais collatéraux (photos d'identité...) ¹⁴³ !

En outre, cette présentation, très intéressée, n'en déplaît à la conseillère en immigration s'appuyant sur des marqueurs lexicologiques et des référents mythiques immédiatement reconnus par les Français. Certes, les chiffres, pléthoriques, ont pour vocation de broser le portrait du Québec et d'en décrire la situation géographique et humaine en Amérique du Nord. Toutefois, la mention du ratio superficie du territoire/nombre d'habitants et l'évocation de ses corollaires que sont l'espace disponible et la jouissance d'une nature aussi généreuse que préservée ne semblent pas gratuites. La DGQP ne peut ignorer en effet que ces notions à connotation mythique surinvestissent les productions médiatiques et l'imaginaire collectif français ¹⁴⁴. Remarquons qu'en contrepoint, est plus ou moins subtilement relevée la promiscuité que l'on ressent en France, jusque dans les appartements, si étriqués ! Au Québec, en revanche, « un 4 1/2 comprenant deux chambres à coucher, une salle de séjour, une cuisine et une salle de bains fait environ quatre-vingts mètres carrés ! » A l'étroitesse, comprenez l'empêchement physique et mental de l'homme, s'oppose donc l'immensité, vase d'expansion où l'homme se meut sans contrainte.

Hormis cet argument subliminal, il en est d'autres plus pragmatiques : Les loyers (« en moyenne 50% moins chers au Québec par rapport à la France »), l'abonnement à un fournisseur d'accès Internet (« l'équivalent de quinze euros par mois ») et les denrées alimentaires (« 15% moins chères, sauf le vin et le fromage ! »). Notons ici l'usage des stéréotypes ethnocentriques, renforçant la relation destinataire/destinataire du message (fonction phatique)... Certes il y a des dépenses mais si peu. Les impôts ? Prélevés à la source et « si vous avez trop payé, vous récupérez un chèque que le gouvernement vous envoie par la poste ! » L'immobilier ? « En tant que locataire, vous n'avez que votre loyer à payer et, parfois, l'électricité et le chauffage »...

¹⁴³ Nous ne comptons pas (nous y reviendrons dans le chapitre V), l'argent dont les immigrants doivent disposer à leur arrivée sur le territoire canadien afin de subsister le temps de trouver un travail. Compte tenu des montants en jeu, l'immigration génère un chiffre d'affaires considérable. « Canadian Embassies around the world lie to foreigners, painting this picture that Canada is Utopia, because they want them to come to Canada. Why ? Because foreigners bring money ! So after being deceived, these foreigners come. They must bring with them at least \$10,000. Canada has an immigration quota of 250,000 per year. So please do the math, 250,000 multiplied by \$10,000 each equals a whopping 2.5 billion dollars that Canada gains from immigrants every year. » Voir à ce sujet, « Top eight reasons not to immigrate to Canada », *Notcanada.com*. En ligne. <<http://www.notcanada.com/top8reasons.htm>> Consulté le 29 mars 2007.

¹⁴⁴ Ainsi évoquions-nous notamment dans ce chapitre le titre d'un supplément de l'hebdomadaire *Paris Match*, intitulé « Canada, les grands espaces du possible », à notre sens emblématique du caractère éminemment symbolique du concept « espace ».

Enfin, ultime argument : la citoyenneté canadienne.

On vous conseille de faire la demande de citoyenneté car une fois que vous êtes Canadiens, vous l'êtes pour toujours. La double nationalité franco-canadienne étant possible, vous n'avez pas de choix déchirant à faire et puis, c'est toujours pratique d'avoir plusieurs passeports dans ses poches !

Cette exhortation, au demeurant surréaliste dans la bouche d'une conseillère en immigration du Québec, fait mouche. Un passeport canadien est le genre de placebo susceptible de reconforter les Français, que l'on sait en proie à la « sinistrose ». Les grands espaces, le coût de la vie moindre et quelques avantages surnuméraires liés à la citoyenneté canadienne, ont le don d'oblitérer de légitimes sujets d'appréhension. La santé par exemple. « Sachez qu'en France, vous avez le meilleur système de santé au monde selon l'OMS. Si vous comparez avec le système québécois, c'est clair que vous ne serez pas agréablement surpris », reconnaît *mezzo voce* la conseillère en immigration. La comparaison, le plus souvent favorable au Québec, l'absence de discours alternatif, la parfaite adéquation du message gouvernemental québécois au profil culturel et psychologique de la cible font que cette harangue atteint son objectif premier : Inciter les Français à émigrer au Québec. Le succès est patent si l'on en croit la conclusion d'un article¹⁴⁵ : « Au sortir de la réunion d'information, la décision est prise : « C'est sûr maintenant, on va y aller. » Et bientôt quatre Français de plus dans l'avion, quatre ! »

Nous verrons au chapitre prochain que, de fait, les Français s'installent au Québec en contingents chaque année renouvelés, qu'ils s'y dissolvent même à force de vouloir se fondre dans la société d'accueil. Pourtant, surprise !, une partie de ces immigrants quitte le pays de ses rêves. Pour ces Français, le départ équivaut en l'occurrence à un retour...

¹⁴⁵ Voir à ce sujet, Gilles Tanguy, « La Belle province vous fait de l'œil », Destination Québec, *L'Express Hors-série* n°7, mai-juin 2002, pp. 4-5.

CHAPITRE II

LA PROBLÉMATIQUE DU RETOUR

Ulysse était parti, disait-on, pour Dodone [...] Crois-moi : il est sauvé ; il revient ; il approche ; avant qu'il soit longtemps, il reverra les siens et la terre natale. [...] Oui, cette lune-ci, Ulysse rentrera soit à la fin du mois, soit au début de l'autre.

Homère,
Odyssée

Nous avons évoqué dans le chapitre précédent, l'attirance, mieux, l'attraction des Français pour le Québec. Nous avons par ailleurs analysé le discours de la Délégation générale du Québec à Paris ainsi que deux articles issus de la presse magazine tendant, d'une part, à conforter l'*a priori* favorable de la population française et, d'autre part, à susciter chez elle le désir d'émigration. Dans ce chapitre-ci, nous nous proposons tout d'abord d'évaluer le flux migratoire contemporain des Français vers le Québec, puis de quantifier et d'appréhender une diaspora¹, s'apparentant selon nous à une « non

¹ Nous réalisons que ce terme ne s'applique pas *stricto sensu* aux Français... D'ailleurs, Ina Baghdiantz McCabe, professeure d'histoire à l'université Tufts, aux États-Unis, rappelle dans une entrevue que la locution « diaspora » est née « pour caractériser la dispersion des Juifs et leur retour en Terre promise ». Depuis, on admet trois diasporas historiques (Juifs, Arméniens et Grecs), auxquelles ont été ajoutés une trentaine d'autres groupes assimilés (Chinois d'outremer, Palestiniens, Kurdes, etc.). » Selon l'universitaire d'origine belge et arménienne, les Français de l'étranger « sont plutôt assimilés à une émigration de travail, même si certains d'entre eux vivent depuis plus de dix ans sur leur terre d'élection et paraissent y avoir fait leur vie. » Voir à ce sujet, « Expatriés, une diaspora influente », *Enjeux hors-série* n°2, décembre 2006, pp. 44-46.

communauté». Celle-ci, aussi peu grégaire soit-elle, perdure mais à quel prix ? Certains de ses membres (ou « non membres ») demeurent au Québec quand d'autres, dans une proportion indéterminée, retournent en France. Par curiosité, nous tenterons d'évaluer le nombre de ces retours au pays et rapporterons cette estimation aux taux de rétention avancés par le ministère québécois de l'Immigration et des Communautés culturelles. Toutefois, la mise au jour des « vrais » chiffres du retour des Français, si tant est qu'on puisse les établir, ne constitue pas l'essence de notre propos. Nous exposerons donc l'objet précis de notre recherche et dévoilerons notre problématique dans ses différents compartiments, questions et hypothèses comprises. Ce faisant, nous ferons valoir la pertinence communicationnelle de notre travail.

2.1 Un flux d'immigrants français conséquent et régulier

D'un point de vue très général, remarquons tout d'abord que le nombre des « Français de l'étranger » a crû de manière considérable depuis 1990². De 820 569 individus en 1991, la population française immatriculée à l'étranger est passée à plus d'un million (1 099 813) en 2002³. Elle s'élevait au 31 décembre 2005 à 1 268 524, selon le Sénat français⁴. Toutefois, dans la mesure où ne sont prises en compte que les inscriptions volontaires au Registre des Français établis hors de France (remplaçant l'immatriculation consulaire depuis le 1^{er} janvier 2004) l'addition paraît biaisée. Elle n'intègre pas en effet le chiffre dit « obscur », c'est-à-dire le nombre de Français qui résident *incognito* à l'étranger. En réévaluant les données officielles, sous-estimées d'environ 30% pour ce qui concerne les pays

² La tendance ne semble d'ailleurs pas près de s'infléchir si l'on en juge par le succès de la 1^{ère} Journée des Français de l'étranger organisée le 4 mars 2006 au Palais du Luxembourg, siège du Sénat à Paris. Plusieurs milliers de visiteurs y sont allés, notent les organisateurs. « L'affluence importante qu'a connue cette journée traduit l'intérêt croissant des Français pour l'expatriation » constatait d'ailleurs un communiqué de presse. Voir à ce sujet, « Un public nombreux a assisté à la 1^{ère} Journée des Français de l'étranger organisée au Sénat le samedi 4 mars 2006 », *Sénat*. En ligne. <http://www.expatries.senat.fr/jfe/cp_bilan.html> Consulté le 30 mars 2007. Ajoutons que le Sénat a mis à cette occasion un espace de vente à la disposition de la Librairie du Québec à Paris (dont « l'important travail de diffusion et de distribution » est salué par la DGQP). Sur intervention de Louis Duvernois, au nombre des douze sénateurs représentant les Français établis hors de France, par ailleurs membre du groupe France-Québec, le Sénat a accueilli lors de cette journée le journaliste Éric Clément et le photographe Bertrand Lemeunier, co-auteurs de l'album de photographies *Français de Montréal*.

³ Voir à ce sujet, « La population française immatriculée à l'étranger est en forte hausse », *Insee Première*, n°919, Insee, août 2003, 4 p.

⁴ Voir à ce sujet, « Données socio-démographiques sur les Français établis hors de France », *Sénat*. En ligne. <http://www.expatries.senat.fr/chiffres_expatriation.html> Consulté le 30 mars 2007.

occidentaux, on arrive en fait au chiffre de 2,2 millions⁵ de nationaux résidant hors de France⁶. Notons que la proportion de Français expatriés a notamment et notablement augmenté en Amérique du Nord (140 304 individus en 2002 contre 97 329 en 1991 soit une augmentation cumulée Etats-Unis/Canada de 6,8%). En 2005, la population totale de Français au Nouveau Monde s'élevait, selon le Sénat français, à 166 862 individus, dont 60 763 sur le seul territoire canadien. Ces statistiques étant relatives aux États, il nous faut nous reporter à d'autres sources pour connaître le nombre de Français installés au Québec. Selon des informations recueillies par nos soins, les consulats généraux de France à Montréal et à Québec, comptaient respectivement 37 503 et 6 857 Français inscrits en 2005.

Rappelons que les ressortissants ⁷ français ne sont pas tenus de s'inscrire au Registre précité, formalité administrative au demeurant gratuite. Peu le font, en vérité. En 2003⁸, les services

⁵ Dans le nombre, figurent ceux que l'on nomme les « exilés de l'ISF » (Impôt de solidarité sur la fortune). Selon un économiste cité dans un article du *Nouvel Observateur*, « en quinze ans plus de 10 000 chefs d'entreprise ont quitté l'Hexagone et ont délocalisé de 70 à 100 milliards d'euros ». Voir à ce sujet, Doan Bui, « Dans le fief des exilés de l'ISF », *Le Nouvel Observateur*, 18-24 janvier 2007, pp. 68-70. Hormis la fuite des capitaux, ainsi mise au jour, il est permis de s'interroger quant à la fuite des cerveaux français, autant sinon plus dommageable. « Plus d'un million de Français de moins de 35 ans ont choisi de s'expatrier », lit-on en effet dans le magazine *Ça m'intéresse*. Dans l'article citant notamment le cas d'une professeur en écologie marine d'origine française, en poste à Rimouski, on apprend que « 15 à 20% des jeunes diplômés s'en vont et gagnent annuellement 7 000 euros de plus qu'en France ». Voir à ce sujet, Cyrielle Le Moigne, « Peut-on empêcher la fuite des cerveaux ? », *Ça m'intéresse*, juin 2006, pp. 34-38. Au nombre des expatriés, figure par ailleurs Laure Manaudou, triple médaillée olympique, championne du monde de natation et détentrice des records mondiaux des 200 et 400 m. La jeune femme a rejoint en Italie son compagnon, début mai 2007. « Je suis catégorique. Je ne retournerai pas en France », a-t-elle déclaré au quotidien transalpin *Gazzetta dello Sport*. Voir à ce sujet, Renaud Moncla, « Laure Manaudou choisit la Dolce vita », *Métro France*, 9 mai 2007, p. 13.

⁶ *Ibid.*

⁷ Par « ressortissant », on entend une « personne protégée par les représentants diplomatiques ou consulaires d'un pays donné, lorsqu'elle réside dans un autre pays. » Voir à ce sujet, *Le Petit Larousse Illustré*, édition 2006, p. 928. Au Canada, néanmoins cette appellation revêt un sens différent. Un « ressortissant étranger » est en effet « une personne qui n'est ni citoyen canadien, ni résident permanent au sens de la Loi sur l'Immigration et la protection des réfugiés (Lois du Canada, 2001, chapitre 27) et des règlements adoptés sous son autorité et qui s'établit temporairement au Québec à un titre autre que celui de représentant d'un gouvernement étranger ou de fonctionnaire international. » Voir à ce sujet, « Loi sur l'immigration au Québec » in *Publications du Québec*. En ligne. <http://www2.publicationsduquebec.gouv.qc.ca/dynamicSearch/telecharge.php?type=2&file=/1_0_2/1_0_2.htm>. Consulté le 2 novembre 2006. Sont notamment des ressortissants étrangers au sens canadien du terme : les touristes (aucun visa spécifique n'est réclamé aux Français) et les personnes titulaires d'un visa temporaire, en l'occurrence les jeunes âgés de 18 à 35 ans venus au Québec afin d'exercer un emploi de perfectionnement, un stage lié à leurs études, un emploi d'été pour étudiant ou un emploi au titre du programme Vacances-Travail. Sont également considérés comme des ressortissants étrangers, les étudiants inscrits dans une université québécoise soit dans le cadre de la

consulaires à Montréal estimaient d'ailleurs « le nombre de Français installés dans la circonscription consulaire à 85 000 personnes dont plus de 35 000 immatriculés au Consulat général ». Ajoutons que le chiffre de 44 360 Français inscrits en 2005 semble d'autant plus sujet à caution qu'une rétrospective québécoise en dénombrait cinq ans plus tôt un total de 90 443, installés au Québec depuis la « Révolution tranquille » (Québec, 2001, p. 65) ! Pour sa part, le « portrait statistique », établi d'après le recensement censitaire de 2001, entend démêler l'écheveau de ces données contradictoires en ne comptabilisant que les personnes nées en France. Sur la base de ce critère d'appréciation, 50 140 Français ont été dénombrés au Québec, le tiers (34,9%) ayant immigré dans les années 1990 et un autre tiers (34 %), avant 1970⁹.

Certes, la « population immigrée née en France » pour employer la périphrase gouvernementale québécoise est d'autant plus difficile à cerner qu'elle évolue, au fur et à mesure de l'arrivée au Québec de nouvelles cohortes migratoires. Fluctuant depuis 1961¹⁰, date rappelons-le du début des activités de la représentation paradiplomatique québécoise à Paris, le contingent des immigrants français ou apparentés¹¹ s'est stabilisé à compter de 2000. Chaque année, à une exception près, il arrive au Québec

convention Crepuq, soit à titre indépendant. Quel que soit le régime sous lequel ils s'inscrivent, les étudiants étrangers doivent obtenir préalablement le Certificat d'acceptation du Québec (CAQ), si leur cursus dure plus de six mois, ainsi que le permis d'étude canadien.

⁸ Voir à ce sujet, « Guide consulaire », *Consulat Général de France à Montréal*, 2003, p. 12.

⁹ Voir à ce sujet, « Portrait statistique de la population immigrée, née en France, recensée au Québec en 2001 », Direction de la recherche et de l'analyse prospective, *ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles*. En ligne. <<http://www.quebecinterculturel.gouv.qc.ca/publications/fr/diversite-ethnoculturelle/com-France.pdf>> Consulté le 31 mars 2007.

¹⁰ Entre 1961 (1 453 individus) et 1999 (2 757), le nombre des immigrants français a considérablement varié, tombant à 1 267 personnes en 1978 et frôlant le seuil record des 8 000 (7 987) en 1967, année de l'Exposition universelle à Montréal... Voir à ce sujet, Michel Lefebvre et Yuri Oryschuk, *Les Communautés culturelles du Québec/La Société d'histoire des communautés culturelles du Québec*, vol. 1., 1985, p. 102.

¹¹ Le chiffre brut de l'immigration française dissimule une réalité plus complexe qu'il n'y paraît de prime abord. En 2003, 6 000 des quelque 39 500 personnes arrivées au Québec, munies de la résidence permanente étaient réputées de nationalité française. « En fait, selon le directeur de la Table de concertation des organismes pour réfugiés et immigrants, de nombreux immigrants venus officiellement de France sont nés en Afrique du Nord. » Voir à ce sujet, « 2003 : année record pour l'immigration au Québec », Radio-Canada. En ligne. <<http://www.radio-canada.ca/nouvelles/Index/nouvelles/200402/03/012-immigration-quebec.html>> Consulté le 31 mars 2007.

quelque 3 000 immigrants français, ce qui place la France dans le trio¹² de tête des pays dits « contributeurs ». Ces immigrants n'hésitent pas, pour certains, à réaliser l'ensemble de leurs biens immobiliers afin de financer leur installation au Québec, ce qui révèle à tout le moins leur résolution¹³. Ainsi préparée, l'expatriation semble définitive. En brûlant leurs vaisseaux comme le fit jadis Hernan Cortés, à l'aube d'envahir la péninsule du Yucatán, les immigrants français ne manifestent-ils pas en effet leur désir de ne plus revenir en France ? En l'absence d'étude sur ce thème précis, nous nous reporterons à une enquête¹⁴ réalisée en avril 2005 sur la base d'un échantillon de 2 126 travailleurs français à l'étranger (dont 171 étudiants). On y apprend que « l'envie de quitter la France¹⁵ » fut à l'époque la principale motivation à l'expatriation des créateurs d'entreprise (51% des réponses) et des professions libérales (41% des réponses) et la deuxième plus importante, après « l'enrichissement culturel », chez les travailleurs (45% des réponses), autres qu'étudiants et personnel détaché. Nous reviendrons dans la section suivante sur cette information, de nature à éclairer selon nous le *modus*

¹² Pour la période comprise entre 2002 et 2006 le France se classe au 3^e rang des pays en nombre d'immigrants avec (16 397 immigrants), derrière l'Algérie (17 344) et la Chine (17 226). En 2006, elle se positionne juste derrière l'Algérie (4 597 individus) avec un total de 3 236 immigrants. Voir à ce sujet, « Tableaux sur l'immigration au Québec 2002-2006 », mars 2007, *Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles*. En ligne. <<http://www.micc.gouv.qc.ca/publications/fr/recherches-statistiques/Immigration-Quebec-2002-2006.pdf>> Consulté le 31 mars 2007.

¹³ En atteste une annonce parue, il y a près de deux ans, dans un support de la presse magazine : « Cause départ au Canada. Urgent. Château XVIII^e siècle, entre Toulouse et Carcassonne. Parc 5 ha dessiné par Le Nôtre. Bassins, piscine canal (20 m). Etang dans verger. Possible construction. Prix : 2 100 000 euros. » Voir à ce sujet, « Les belles maisons de *L'Express* », *L'Express*, n°2840, 8 au 14 décembre 2005, p. 179.

¹⁴ Voir à ce sujet, « Principales motivations à l'expatriation », in « Expatriés votre avis nous intéresse ! », CEM International – Vague 3, *TNS Sofres Sesame Department*, 26 avril 2005. En ligne. <http://www.tns-sofres.com/etudes/sesame/060605_expatries.pdf> Consulté le 31 mars 2007.

¹⁵ Cette enquête, d'ailleurs référencée sur le site Internet du Sénat, tend à relativiser l'optimisme affiché par la chambre haute du Parlement français sur le sujet de l'expatriation. Pour le président du Sénat, Christian Poncelet : « l'expatriation peut être une vraie chance pour la France pour peu que chaque expatrié se fasse l'ambassadeur dans son pays d'établissement, des valeurs qui nous animent, de notre savoir-faire, de notre culture et de notre langue. » Voir à ce sujet, « Le Sénat représentant des Français établis hors de France », *Sénat*, 24 p. Remarquons en contrepoint des espoirs sénatoriaux la présence sur Internet du site *byebyefrance.com* (<http://www.byebyefrance.com/index.php>). Comme son intitulé le laisse supposer, ce site est destiné à celles et ceux qui ont quitté la France ou qui souhaitent le faire ou qui y sont retournés. Certes l'audience de ce site est limitée (189 visites depuis le 6 septembre 2006, 9 témoignages et 32 réponses) mais il est symptomatique d'un courant que d'aucuns ont appelé la « déclinologie ». En avril 2006, un sondage réalisé par le Centre de recherches politiques de Sciences Po et l'Ifop, révélait que pour plus de 52% des Français leur pays était en déclin. Voir à ce sujet, Nolwenn Legros, « La déclinologie », un état d'esprit français ?, *Le Figaro*. En ligne. <http://www.lefigaro.fr/France/20060516.WWW000000368_la_declinologie_un_etat_desprit_francais_.html> Consulté le 3 avril 2007.

vivendi trouvé par les Français, non seulement avec la société d'accueil mais également avec leurs... compatriotes.

2.2 Une « non communauté » centrée sur la société d'accueil

Nous avons d'ores et déjà tenté de quantifier les immigrants français au Québec sans d'ailleurs y parvenir de façon indubitable. Dans cette section, nous appréhenderons la diaspora française, avec les réserves précédemment formulées quant à ce label, en nous appuyant, d'une part, sur les renseignements fournis par le recensement censitaire de 2001, puis en étudiant, d'autre part, les « stratégies d'établissement des immigrants français en milieu montréalais » (Fortin, 2004).

2.2.1 L'image d'une intégration réussie

De la compilation des données recueillies lors du recensement de 2001¹⁶, ressortent plusieurs informations dignes d'intérêt, car peu ou pas documentées par ailleurs. On y apprend notamment que la population immigrée née en France est relativement équilibrée, les femmes représentant 47,4% du total et les hommes quelque 52,6%, que les couples mariés sont majoritaires¹⁷ (46,7% contre 31,4% de célibataires) et que, pour la plupart, les immigrants français se situent dans la tranche d'âge des 25-44 ans (38,8%). Du point de vue socio-économique à présent, nous avons déjà relevé dans le chapitre précédent que les Français affichaient un taux d'activité et d'emploi importants (pour mémoire 68,9% et 64,7%), or, ajouterons-nous, ces taux dépassent « ceux observés dans l'ensemble de la population du

¹⁶ Voir à ce sujet, « Portrait statistique de la population immigrée, née en France, recensée au Québec en 2001 », Direction de la recherche et de l'analyse prospective, *Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles*. En ligne. <<http://www.quebecinterculturel.gouv.qc.ca/publications/fr/diversite-ethnoculturelle/com-France.pdf>> Consulté le 31 mars 2007.

¹⁷ Partir en famille dans un autre pays est la forme la plus aboutie d'émigration, selon Françoise Héritier. « S'arracher au territoire et à la famille, à l'entourage, n'est pas chose aisée pour tous ceux qui ne sont ni des conquérants, ni des aventuriers et sont simplement poussés par diverses nécessités, mais c'est toujours un moindre mal ou un réconfort si on peut partir avec tous les siens ou envisager à court terme leur venue en toute sécurité. », insiste l'auteure. Et Françoise Héritier d'ajouter : « Tant que cette installation collective n'est pas réalisée, l'immigrant solitaire ne peut qu'être en porte-à-faux. » Voir à ce sujet, Françoise Héritier, « La conscience d'être immigré ». In *Migrations et errances : forum international Migrations et errances*, UNESCO, 7 et 8 juin 2000, sous la dir. de Françoise Barret-Ducrocq, Paris, Bernard Grasset, 2000, pp. 202-203.

Québec (64,2% et 58,9% respectivement) ». Par ailleurs, le taux de chômage des Français est inférieur à celui des Québécois (6,1% contre 8,2%). Au niveau des secteurs professionnels occupés, la vente et les services dominant (19,9%), suivie de celle des affaires, de la finance et de l'administration (15,8%) et celle de la gestion (15%). Enfin, autre élément intéressant, les revenus moyen et médian de la communauté française, respectivement situés à 32 914 dollars et à 25 797 dollars, sont supérieurs à ceux, déclarés par l'ensemble de la population québécoise (27 125 dollars et 20 665 dollars).

Si ce portrait statistique tend à faire des immigrants français un sous-ensemble parfaitement intégré, voire privilégié par rapport à la population québécoise en général, d'autres éléments, certes très partiels, atténuent quelque peu cette image de félicité économique. Dans un document¹⁸, l'Association Montréalaise pour l'emploi (AMPE), rappelle que 433 des 659 personnes dont elle s'est occupée en 2004-2005 (dont 409 hommes, 250 femmes et 363 citoyens français) étaient sans emploi depuis moins de trois mois (65,71% des dossiers traités), que 171 n'avaient pas d'emploi depuis trois mois à un an et que 44 autres étaient sans emploi depuis plus d'un an. Le « profil de clientèle » établi par cet organisme à but non lucratif visant à « contribuer à l'intégration professionnelle au Québec des nouveaux arrivants français et francophones », indique par ailleurs que 548 de ces mêmes 659 immigrants ne disposaient d'aucun revenu, et que 64 autres bénéficiaient d'une assistance emploi. Pourtant, 512 personnes de cet échantillon revendiquaient alors une formation et un diplôme universitaires et 109 autres possédaient un niveau post-secondaire... On en déduira « l'intérêt d'une assistante sociale au sein du Consulat pour faire face aux situations de détresse ou même de grande détresse en plus des désillusions ou des désespoirs dus à l'inadaptation » (Ducassou, 2000).

Sous un autre éclairage, géographique en l'occurrence, le recensement de 2001 fait apparaître que la majorité (70,8%) de la population immigrée née en France réside dans l'agglomération administrative de Montréal, alors que 8,8% est installée dans celle de Québec¹⁹. A Montréal, les

¹⁸ Rappelons que l'AMPE, en activité depuis 1986, est co-financée par les ministères québécois de l'Immigration et des Communautés culturelles, de l'Emploi et de la Solidarité sociale (Emploi-Québec) ainsi que par le ministère français des Affaires étrangères. Voir à ce sujet, « Rapport annuel d'activités 2004-2005 », *Agence montréalaise pour l'emploi*, 40 p. Voir également, *Agence montréalaise pour l'emploi*. En ligne. <<http://www.ampe.ca/public/index.htm>> Consulté le 1er avril 2007.

¹⁹ On recensait également en 2001 : 85 Français dans diverses régions administratives (0,2%), 115 dans la région administrative de la Côte-Nord (0,2%), 200 en Abitibi-Témiscamingue (0,4%), 255 au Saguenay-Lac-Saint-Jean (0,5%), 255 dans celle du Bas-Saint-Laurent (0,5%), 600 en Mauricie (1,2%), 655 dans le Centre-du-Québec (1,3%), 930 en Chaudière-Appalaches (1,9%), 1 365 en Estrie

Français sont plus particulièrement implantés dans l'arrondissement du Plateau Mont-Royal (17,7%) et dans celui de Côte-des-Neiges-Notre-Dame-de-Grâce (13%). Les données statistiques et, notamment, ces dernières informations quant à la concentration résidentielle de la population immigrée française nous incitent à penser que les Français du Québec forment une communauté²⁰ et qu'ils déploient en son sein des stratégies d'établissement leur permettant *in fine* de s'intégrer à la société d'accueil. Nous verrons ci-dessous qu'il n'en est rien.

2.2.2 L'illusion communautaire

D'aucuns pourraient déduire en effet, de la seule importance numérique du contingent migratoire français annuel, que ses membres entretiennent des réseaux intracommunautaires de solidarité et qu'ils partagent du fait de leur concentration résidentielle un « espace sociofuge » (Winkin *et al*, 2000, p. 216) à eux propre. Par « espace sociofuge », nous entendons donc quelque chose de comparable au concept d'« enclave ethnique », notamment étudié par Alejandro Portes et Robert D. Manning. Rappelons avec ces auteurs qu'une enclave ethnique « suppose une densité de population et par conséquent une existence géographique précise » et qu'une économie s'y développe sur la base d'activités commerciales et d'un secteur productif important (1985, p. 58). Les auteurs ajoutent que « lorsque l'économie d'enclave a pris son essor, il est tout à fait possible pour un nouvel arrivant de vivre sa vie entière au sein de la communauté. Le travail, l'école, les services de santé et de loisirs et

(2,7%), 1 450 en Outaouais (2,9%), 1 685 à Lanaudière (3,4%), 2 930 à Laval (5,8%), 3 255 dans les Laurentides (6,5%) et 8 435 en Montérégie (16,8%).

²⁰ Dans le « portrait statistique » qui lui est consacré, la « population immigrée née en France » est rangée sous le label de « communauté française ». Le Ministère de l'Immigration répertorie 102 communautés culturelles au nombre desquelles figure donc la communauté française. Cependant cette classification pêche par excès de discrimination ou, au choix, par manque de discrimination. Ainsi, découvre-t-on au nombre des communautés culturelles, celles que formeraient respectivement les Basques et les Noirs. C'est oublier sans doute que les Basques sont de nationalité française ou espagnole et que les Noirs sont également, pour un certain nombre d'entre eux, citoyens français (citons au registre des noirs français : les Réunionnais, les Mahorais, les Guyanais, les Antillais et, bien entendu tous les bi-nationaux d'origine africaine...). On ne peut que s'interroger sur les raisons ayant conduit à séparer ces deux groupes particuliers. En revanche, pour quelle raison n'avoir pas fait de même avec les Corses ou les Bretons, autres composantes françaises à l'identité culturelle affirmée ? N'aurait-on pu également classer à part, par exemple, les Asiatiques, les Indo-Asiatiques et les Caucasiens ? Voir à ce sujet, « Portraits statistiques des groupes ethnoculturels », Québec interculturel, Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles. En ligne. <<http://www.quebecinterculturel.gouv.ac.ca/fr/diversite-ethnoculturelle/stats-groupes-ethno.html>> Consulté le 2 avril 2007.

toute une gamme d'autres services sont disponibles à l'intérieur de l'enclave ethnique » (*Ibid.*). Le fait de résider dans une enclave a surtout pour avantage de recréer les conditions propices à l'assimilation du modèle dominant, si l'on se souvient des travaux de W.I. Thomas et F.W. Znaniecki, co-auteurs de *The Polish Peasant*²¹.

En effet, le choc du déracinement qu'entraîne l'immigration provoque une profonde rupture de tous les liens sociaux qui liaient entre eux les membres du groupe d'origine. L'assimilation ne peut qu'être consécutive à la reconstruction d'une vie collective dans le pays d'accueil. C'est pourquoi les auteurs affirment que la première étape vers une véritable assimilation consiste, paradoxalement, dans la reconstitution du milieu d'origine, par le développement d'une sociabilité locale vigoureuse. (Beaud et Noiriél, 1989, p. 68)

La vigueur de la présence française au Québec ne fait certes aucun doute. Après tout, le drapeau tricolore y flotte sur trois établissements scolaires (le collège international Marie de France et le collège Stanislas à Montréal, un second collège Stanislas à Québec), deux consulats généraux (Québec et Montréal), de nombreux restaurants et boutiques, une chambre de commerce, des associations régionales, corporatives et de soutien aux immigrants, des filiales de grandes entreprises, une Maison de la France et une Union française... Les lieux de convivialité et de solidarité sont donc légion mais les Français les fréquentent-ils pour autant ? Plusieurs éléments nous poussent à répondre par la négative. Le décor existe certes, mais il semble que les acteurs qui devraient y interagir l'évitent tout au contraire. *A contrario* des juifs new-yorkais, des Japonais sur la côte Ouest, des Coréens de Los Angeles et des Cubains de Miami aux États-Unis, exemples cités par Portes et Manning, et à la différence des Juifs ashkenaze, des Chinois, des Italiens ou des Grecs de Montréal, les Français n'entretiennent pas en effet, ou très peu, de relations au sein du réseau endogroupe²². C'en est d'ailleurs à se demander si les termes « communauté » et « Français » ne s'opposent pas de façon irréductible. Le directeur de l'Union française, interrogé par nos soins, introduit à ce propos une distinction sémantique :

²¹ Nous reviendrons sur le concept d'assimilation dans le chapitre IV de ce mémoire. Toutefois, précisons dès à présent que nous privilégierons les vues de Sélim Abou, fort critiques vis-à-vis de l'assimilation, de préférence à celles ici exposées des co-fondateurs de l'École de Chicago.

²² « L'endogroupe est composé des individus qu'une personne a catégorisés comme membres de son propre groupe d'appartenance et avec qui elle a tendance à s'identifier. » Voir à ce sujet, Richard Y. Bourhis et André Gagnon, « Les préjugés, la discrimination et les relations intergroupes », in *Les fondements de la psychologie sociale*, sous la dir. de Robert J. Vallerand, Boucherville, Gaëtan Morin éditeur, 1994, p. 716.

C'est un mot qu'on utilise pour englober les Français présents à Montréal mais qui ne peut s'employer dans le sens communautaire. Je dirais même qu'il n'y a pas beaucoup de solidarité au sein de la communauté française et ça se ressent dans les organismes français. La communauté française à l'étranger, ça n'existe pas. On accuse les Américains d'être très individualistes mais nous le sommes tout autant !

Un conseiller de l'Assemblée des Français de l'Étranger (AFE) explique pour sa part que « les Français n'ayant aucune identité commune », ses compatriotes « se fabriquent chacun dans leur coin leur petite identité. » Cela explique sans doute la désaffection pour les associations françaises et francophones, pourtant pléthoriques au Québec (une trentaine en tout). Objectif Québec, association fondée en 2000 et regroupant 340 adhérents²³ majoritairement Français, constitue sans doute l'exception à la règle. Soutenu par une vingtaine de bénévoles et géré par une adjointe administrative, cet organisme sans but lucratif fait bénéficier ses membres, des partenariats qu'il négocie en leur nom, publie un bulletin trimestriel et organise chaque année une quarantaine d'activités de loisir payantes et gratuites. De là, à en déduire que « pique-niques, week-ends de ski et autres sorties du dimanche seraient donc le seul lieu où la notion de communauté prenne un sens », il n'y a qu'un pas, d'ailleurs franchi par la collaboratrice d'un hebdomadaire québécois²⁴.

Cette conclusion, quand bien même rédigée sur le mode conditionnel, semble toutefois par trop hâtive. Ne serait-ce pas plutôt que les immigrants français du Québec préfèrent à l'interaction physique, le rassemblement virtuel²⁵ ? Deux portails Internet concurrents (*immigrer.com* et *immigrer-contact.com*) revendiquent en effet l'un et l'autre des milliers de connexions, émanant principalement de Français installés au Québec. Le premier de ces deux sites, présenté au chapitre I comme un ardent promoteur du message gouvernemental québécois, affichait en 2004 quelque « 3 000 connexions par jour, dont 40% dues à des Français », apprend-on dans *Femme Actuelle*²⁶. Le second site, quant à lui

²³ Chiffre cité dans le bilan des adhésions payantes dressé pour l'exercice budgétaire 2006. Objectif Québec, travaille en collaboration avec l'AMPE, l'Agence nationale de l'accueil des étrangers et des migrations (ANAEM) ainsi que les consulats généraux de France, de Suisse et de Belgique. Voir à ce sujet, « Mission et objectif », *Objectif Québec*. En ligne. <<http://www.objectifquebec.org/association/mission.htm>> Consulté le 1er avril 2007.

²⁴ Aurore Lehmann, « Maudit Québec », *Voir Montréal*, 3 février 2005, p. 12.

²⁵ Et puisque, de virtualité il est ici question, on peut également se demander si les immigrants français interrogés par dizaines dans les supports et numéros spéciaux dédiés au Québec ne forment pas un ersatz de communauté aux yeux des seuls lecteurs de cette presse magazine...

²⁶ Voir à ce sujet, Marc Hélyar, « Être Français au Québec... le bonheur », *Femme Actuelle*, n°1033, 12 juillet 2004, pp. 18-20.

volontiers polémique²⁷, comptait en 2005 environ 22 000 membres inscrits dont 5 000 permanents et cumulait 700 connexions par jour²⁸.

Ces exemples semblent révéler un semblant d'interaction au sein de la population immigrée française. Pour autant, faut-il y voir l'expression transmutée à l'heure d'Internet du vieux réflexe consistant à développer des relations primaires « au sein de la famille et de la collectivité » (Abou, 1977, p. 27) ? Notre perception mais aussi divers éléments tendent à infirmer cette hypothèse. Nous renvoyons ici aux conclusions du sondage portant notamment sur les motivations à l'expatriation des travailleurs français, rappelées dans la première section de ce chapitre, mais aussi à une enquête comparative sur « l'ethnicité du réseau à dix ans de séjour » au Québec²⁹. Certes, « la tendance dominante pour 55% des répondants est le réseau endogroupe » (Fortin, 2004, p. 46). Rappelons que ces répondants venaient de l'Afrique subsaharienne, du Moyen-Orient et d'Afrique du Nord, du Liban, de l'Asie du Sud-Est, du Sud et du Pacifique, du Viêt Nam, D'Amérique du Sud et des Caraïbes, d'Haïti, d'Europe de l'Est et d'Asie centrale, d'Europe de l'Ouest et d'Amérique du Nord. Ils venaient également de France. Or, les réponses des immigrants français contredisent absolument celles des immigrants d'autres origines !

A l'opposé, les natifs de France tendent à avoir des réseaux composés de Québécois et de Canadiens, et cela dans une proportion (73%) nettement plus importante que celles des groupes qui suivent [...]. Les immigrants natifs de France sont clairement dans une classe à part eu égard à l'ethnicité de leurs réseaux : ils tendent plus que toute autre origine à se fondre dans la société d'accueil. (*op.cit.*, p.48)

²⁷ Le caractère critique, parfois avec excès, de ce site mis en ligne en 2002 (sur les ruines d'un précédent site connu sous le nom de *Québec Antidote*), lui a valu d'être la cible de propos incendiaires dans le *Journal de Montréal*. Voir à ce sujet, Valérie Schmaltz, « Maudits Québécois », *Le Journal de Montréal*. En ligne. <<http://www.iciquebec.com/infos/societe/archives/2006/11/20061119-093001.html>> Consulté le 2 avril 2007.

²⁸ Renseignements fournis directement par le fondateur du site.

²⁹ Nous renvoyons ici au travail de Sylvie Fortin sur les « liens de sociabilité » et à l'enquête sur l'Établissement des nouveaux immigrants (ÉNI) « visant à saisir, de façon multidimensionnelle, l'évolution du processus d'installation d'un échantillon de 1 000 immigrants issus de la cohorte arrivée entre la mi-juin et novembre 1989 ». Voir à ce sujet, Sylvie Fortin, « Stratégies d'établissement en contexte montréalais : une diversité de modalités ? », in *Racisme et discrimination : Permanence et résurgence d'un phénomène inavouable*, sous la dir. de Jean Renaud, Annick Germain et Xavier Leloup, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2004, p. 33.

Sciemment, car affinité culturelle oblige le mouvement naturel voudrait qu'ils côtoient des compatriotes, les immigrants français cultivent donc des relations de type exogroupe³⁰. Ce faisant, au « nous » franco-français, les Français du Québec préfèrent paradoxalement le « eux » québécois. On pourrait donc croire que l'on assiste ici au renversement des termes de la dichotomie classique, le « eux » devenant le « nous » et le « nous » devenant le « eux ». En réalité, c'est la signification, rappelée en note infrapaginale, des termes endogroupe et exogroupe qui change avec le passage des Français dans la sphère dévolue aux membres de la société réceptive. En prenant leurs distances avec l'endogroupe français, ces immigrants intègrent en effet l'« en-groupe, majoritaire (ici le groupe francophone d'ethnicité canadienne-française) » (El Yamani, 1996, p. 193). Inversement, l'endogroupe français, si tant est qu'il existe encore ou qu'il ait jamais existé, devient aux yeux de ceux qui s'en sont désolidarisés et de ceux que ces derniers rejoignent le « hors-groupe, minoritaire, (groupe défini comme allophone, anglophone, minorité ethnique, communauté culturelle) » (*Ibid.*).

En se joignant à l'« en-groupe » majoritaire, la « non communauté » française fait l'économie de la phase « sociofuge » à laquelle n'échappent éventuellement pas d'autres groupes ethniques³¹. Il est vrai, contrairement aux allophones et *a fortiori*, aux anglophones, les Français disposent en terre francophone de l'atout que leur confère leur origine. « Les ressources symboliques³² dont ils disposent,

³⁰ « On peut définir l'exogroupe comme étant composé de tous les individus qu'une personne a catégorisés comme membres d'un groupe d'appartenance autre que le sien et avec qui elle n'a pas tendance à s'identifier ». Voir à ce sujet, Richard Y. Bourhis et André Gagnon, « Les préjugés, la discrimination et les relations intergroupes », in *Les fondements de la psychologie sociale*, sous la dir. de Robert J. Vallerand, Boucherville, Gaëtan Morin éditeur, 1994, p. 716.

³¹ Nous suivons ici le conseil dispensé par Stéphane Beaud et Gérard Noiriel : « Le chercheur peut reprendre à son compte l'expression de « groupe ethnique ». Cependant, pour échapper aux définitions ontologiques que les individus intéressés fournissent le plus souvent, il doit se limiter à une définition purement opératoire du terme. Le « groupe ethnique » apparaît alors simplement comme « un être perçu », une « désignation », qui peut être revendiquée, refusée, contestée, et qui peut parfois ne reposer que sur des signes élémentaires (comme le nom patronyme par exemple). » Ajoutons que nous reviendrons plus longuement sur cette notion (que nous comparerons au concept d'« identité culturelle ») dans le chapitre IV, consacré au cadrage théorique. Voir à ce sujet, Stéphane Beaud et Gérard Noiriel, « L'« assimilation », un concept en panne », *Revue internationale d'action communautaire*, 21/61, 1989, Montréal (Qué.), p. 73.

³² Par « ressources symboliques », Sylvie Fortin entend « la reconnaissance sociale de l'individu, de la place qu'il occupe et de la valeur de cette place au sein d'un milieu donné ». En outre, ces ressources « s'inscrivent, par définition, dans un espace relationnel, où les uns accordent et reconnaissent une « valeur » aux ressources de l'autre, celles-ci pouvant être de divers types : économique, culturel, social. » Voir à ce sujet, Sylvie Fortin, « Stratégies d'établissement en contexte montréalais : une diversité de modalités ? », in *Racisme et discrimination : Permanence et résurgence*

jumelées aux ressources sociales et matérielles, leur donnent un libre accès au courant formel de l'économie » (Fortin, 2004, p. 52).

En dépit de quelques signaux discordants, il semble donc que la stratégie d'établissement adoptée par la « non communauté » française soit couronnée de succès. Les statistiques gouvernementales, longuement évoquées tout au long de la deuxième section, dressent en effet le portrait d'un groupe parfaitement intégré à la société québécoise. Toutefois, il convient de s'interroger quant à la réalité de cette intégration, dans la mesure où, comme le note Sylvie Fortin, « l'importante relation entre insertion économique et insertion sociale trouve ici écho, le milieu de travail étant la principale source de liens de sociabilité... » (*Ibid.*). Or, le confinement des relations sociales à la seule sphère professionnelle n'est sans doute pas ce à quoi aspirait la « non communauté » française. En émigrant au Québec puis en s'efforçant de vivre au contact de la population québécoise, entreprises visant notamment à fuir la France et tout ce qui s'y rattache, les Français avaient logiquement pour but d'intégrer l'en-groupe majoritaire. La difficulté voire l'impossibilité de le faire aurait-elle eu raison de leur motivation initiale ? A ce stade d'avancement de notre réflexion nous ne pouvons que nous perdre en conjectures. Constatons toutefois l'émergence d'un phénomène parfaitement paradoxal si l'on se souvient de l'engouement des Français pour le Québec : Le retour en France des immigrants français.

Nous abordons ici les rivages de notre problématique et l'objet de notre recherche. Ce dernier ne tient pas à la révélation du nombre de départs (du point de vue de la société d'accueil) ou de retours (du point de vue du pays d'origine), côtés pile et face d'une même médaille. Certes, il ne nous semble pas inintéressant de confronter diverses estimations au taux de rétention argué par le gouvernement québécois. Toutefois, ainsi que nous l'avons d'ores et déjà noté dans l'introduction de ce mémoire, nous formons bien au-delà le vœu de comprendre un phénomène à tous égards mystérieux. Par ailleurs, la recension puis l'analyse des motivations exprimées par les immigrants, vérifiant ou pas la suggestion formulée au paragraphe précédent, ne constituent pas non plus notre visée principale. De quoi s'agit-il donc en ce cas ? Disons d'une formule liminaire que nous avons pour ambition de percer au jour les arcanes de cette belle machinerie qu'est, chez l'individu, le processus de construction de projet, en l'occurrence migratoire. Mais, avant de dévoiler notre plan de bataille, faisons état des connaissances à notre disposition sur le retour des immigrants français, sujet au demeurant très peu

documenté et parfaitement tabou dans les cercles gouvernementaux québécois et consulaires français à Montréal...

2.3 Le retour en questions

Notre curiosité a été éveillée par l'émission *Enjeux* diffusée le 8 juin 2004³³ au soir et, pour trois raisons différentes. Rappelons que le magazine de reportages de la chaîne de télévision francophone de *Radio-Canada* abordait alors la question fort méconnue du grand public québécois et, très controversée, du départ des immigrants français. Après avoir relaté « l'amour indéfectible des Français » pour le Québec, les campagnes de promotion menées par la Délégation générale du Québec à Paris³⁴, et l'arrivée consécutive de « 4 000 à 5 000 immigrants français par an », le présentateur assurait que le défi ne tenait finalement « pas tant dans le fait d'attirer les Français que dans celui de les garder ». Or, relevait à l'époque le journaliste, personne ne croit au taux de rétention de 84% avancé par les autorités québécoises ! « Contrairement à ce que veut nous faire croire le ministère de l'Immigration, une bonne partie de ces immigrants finissent par retourner chez eux », affirmait d'ailleurs le journaliste d'*Enjeux* en citant les propos d'un démographe. Sans doute n'en est-on pas revenu à l'hémorragie migratoire de 1615, année pendant laquelle « cinq Français sont venus s'établir pendant que dix-neuf repartaient vers la France » (Lefebvre et Oryschuk, 1985, p. 100). Toutefois, selon les estimations de cet expert, et c'est là le premier atout du reportage, « ce n'est pas 5% mais 20% des Français qui quittent le Québec après deux ans et demi, un autre tiers après cinq ans et 50% au bout de huit ans. »

³³ Voir à ce sujet, « La désillusion des immigrants français » in *Enjeux*, *Radio-Canada*. En ligne. <http://www.radio-canada.ca/actualite/enjeux/reportages/2004/040608/immigrants_francais.shtml>. Consulté le 28 novembre 2006.

³⁴ Nous l'avons rappelé dans le chapitre précédent, un journaliste d'*Enjeux* a assisté *incognito* à une séance collective d'information au siège de la DGQP. Dans le reportage, il fait état des péchés par omission qu'il a pu relever dans le message diffusé aux immigrants français. A l'en croire : « Quand il est question de l'assurance maladie, on oublie de parler des mois, voire des années d'attente pour certaines chirurgies et, s'agissant de l'assurance chômage, on oublie de dire que moins de la moitié des cotisants sont éligibles à des prestations. » Toujours dans l'émission d'*Enjeux*, un ancien responsable de l'animation des séances collectives d'information entre 1996 et 2001, justifiait le « discours positif » sur le Québec. « Il ne s'agissait certainement pas de parler des trous dans les rues de Montréal mais de montrer les avantages comparatifs du Québec par rapport à la France », expliquait l'ancien fonctionnaire de la DGQP.

Enjeux avait pour autre intérêt de recueillir le témoignage, certes à visage découvert (exposition publique susceptible d'influer sur la teneur des propos), d'une poignée d'immigrants français sur le point de quitter le Québec. Ces derniers ont évoqué plusieurs aspects de la réalité québécoise, tus ou masqués par la DGQP, auxquels ils ne pouvaient souscrire pour un ensemble de raisons, plus culturelles qu'idiosyncrasiques. Étaient plus précisément dénoncés : l'interdiction faite aux immigrants d'exercer certaines professions sauf à recommencer leurs études en tout ou en partie, la modicité des allocations familiales, la difficulté de nouer des relations d'amitié avec les Québécois, basées sur la réciprocité des échanges et des invitations, le système de santé dans son ensemble, la piètre qualité du français enseigné dans les écoles et le coût de l'inscription universitaire.

Enfin, *Enjeux* nous a appris la tenue au Consulat général de France à Montréal de réunions sur le retour en France. Bien que citoyen français nous en ignorions jusqu'alors l'existence³⁵. Suite à l'émission, nous avons contacté les services consulaires français et nous leur avons demandé la permission d'assister aux dites séances d'information, par ailleurs bimensuelles. Ainsi qu'il sera rappelé dans le chapitre V, et plus exactement dans la subdivision intitulée « Obstacles rencontrés », cette autorisation ne nous a été délivrée à titre exceptionnel que pour une seule séance³⁶ ! Faute

³⁵ Sur le principe, cette initiative constituait le pendant des réunions d'information sur le Québec, à Paris. Toutefois, elle ne soutenait en rien la comparaison avec la DGQP. A l'époque où nous avons pris contact avec le Consulat général de France, une personne employée à mi-temps (elle consacrait le restant de ses activités à sa mission de conseiller en emploi à l'AMPE) recevait les inscriptions aux séances sur appel téléphonique. De son côté, la DGQP gérât et gère toujours les inscriptions sur son portail Internet, la promotion des séances collectives étant assurée par ce même site, par des dizaines de liens et, en dernier ressort, par la presse française...

³⁶ Certes, nous aurions pu adopter la même méthodologie que celle que nous avons appliquée afin d'enregistrer le contenu de la séance d'information à la DGQP (« l'observation déguisée »). Cependant, notre objectif différait cette fois-ci. En effet, il ne s'agissait pas tant d'assister à ces réunions proprement dites que de profiter de cette opportunité pour entrer en contact avec ceux que nous appelons également les « immigrants du retour ». Ajoutons que cet objectif ne pouvait être atteint en ne participant qu'à une seule séance. Ainsi que nous le rappellerons également au chapitre V, peu de Français ont accepté de livrer leurs perceptions quand bien même de façon anonyme. Toutefois, ne serait-ce que pour abonder notre « observation participante », nous avons assisté à la séance du vendredi 11 mars 2005 au matin. De même que lors de la séance de la DGQP, cette réunion consistait à titre principal en un exposé, ou plus exactement en la lecture du « Guide du retour en France », document rédigé par le Service emploi formation réinsertion du Consulat général de France à Montréal. Ce guide, naguère distribué aux participants des réunions, est aujourd'hui téléchargeable dans sa version actualisée sur le portail Internet du Consulat général de France. On y aborde les démarches administratives que se doivent d'entreprendre les immigrants français de retour en France, *a fortiori* après un long séjour à l'étranger (déménagement et importation d'un ou de plusieurs véhicules, le permis de conduire, la carte d'électeur, la sécurité sociale, l'imposition, la scolarisation des enfants, le logement, l'emploi...). Voir à ce sujet, « Guide du retour en France », *Consulat général*

d'approcher les participants de ces réunions, organisées depuis juin 2002 et arrêtées en 2005, nous en avons glané le nombre exact en 2003 et en 2004. Nous ferons sous peu état de ces chiffres, révélant à tout le moins la rémanence du phénomène du retour dans la « non communauté » française du Québec. Car, il nous semble important de revenir à présent sur ces retours, d'un point de vue comptable tout d'abord.

2.3.1 Des données chiffrées invérifiables

Le taux de rétention des immigrants français, officiellement retenu par les autorités québécoises, n'a pas varié entre l'annonce faite dans l'émission *Enjeux*, le 8 juin 2004, et le 7 juin 2005, date à laquelle une note émanant de la Direction des affaires publiques et des communications du Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles nous indiquait par courriel :

Le MRCI mène annuellement des études sur le taux de présence des immigrants. Le jumelage informatique des données de l'immigration avec le fichier des personnes assurées (FIPA) de la Régie de l'assurance maladie du Québec (RAMQ) est de loin, au Canada, l'outil le plus précis pour déterminer le taux de présence d'une population donnée. Les résultats démontrent que 84% des ressortissants français qui ont immigré au Québec au cours des 10 dernières années (1993-2002) sont toujours présents au Québec.

Remarquons tout d'abord que le taux de présence (ou de rétention) des immigrants français a varié avec le temps. Entre 1976 et 1986, rappelle une anthropologue, la « proportion de départs »³⁷ s'élevait à 47% parmi les immigrés nés en France, contre 44% chez les Algériens, 40% chez les Suisses, 30% chez les Libanais, marocains et Belges, la moyenne des départs étant quant à elle établie, toutes origines confondues, à 28% ! (Helly, 1992, p. 200) ! Si l'on se base sur ce résultat, le taux de présence des immigrants français aurait donc augmenté de trente et un pour cent³⁸ entre 1986 et la date à laquelle nous rédigeons ce mémoire ! Ainsi que nous venons de le rappeler, le ministère de

de France à Montréal. En ligne. <http://www.consulfrance-montreal.org/documents/emploi/guide_ref.pdf> Consulté le 4 avril 2007.

³⁷ Autre manière d'aborder le sujet.

³⁸ Soit la différence entre un taux de présence de 53% (100% - 47%) et le taux de 84%, actuellement avancé par le gouvernement québécois.

l'Immigration et quelques magazines français³⁹, ralliés à sa bannière, arguent de la justesse de ce calcul sur la foi du croisement de deux sources. Pourtant, comme le remarquait le présentateur d'*Enjeux* : « selon l'Institut de la statistique du Québec, le taux de rétention des Français est extrêmement difficile à évaluer. Ni les calculs effectués à partir de l'Assurance maladie, ni les calculs effectués à partir du recensement ne sont fiables à cent pour cent. » Quant à eux, les auteurs d'une étude publiée en mars 2006⁴⁰, sous le patronage du Ministère canadien de l'Industrie, ont croisé, non pas deux sources mais deux méthodes.

La première méthode utilise les fiches d'établissement des immigrants, qui rendent compte de toutes les arrivées d'immigrants au Canada, de même que les données des recensements, qui fournissent des renseignements sur le nombre d'immigrants et leurs caractéristiques à un moment donné après leur arrivée. [...] La deuxième méthode repose sur les fiches d'établissement et les données fiscales longitudinales et permet de déduire l'émigration à partir des absences de longue durée dans les dossiers fiscaux. [...] (Canada, 2006, pp. 6-7)

Notons, d'une part, que cette étude s'intéresse à une population immigrée strictement masculine et âgée de 25 à 45 ans, et, d'autre part, qu'elle ne prend en compte ni le pays d'origine de cet échantillon (seul le continent importe) ni la province canadienne dans laquelle celui-ci s'est établi. Nous ne nous y référons donc qu'à titre indicatif. Remarquons néanmoins que pour 7 030 « établissements » européens, le « taux de maintien en résidence » était en 1996, cinq ans après l'arrivée au Canada, de 72,3%. Or, ce taux est inférieur de 1,7% au taux relevé en 1981 pour 7 680 « établissements »... Certes, ces informations ne résolvent pas l'inconnue que représente le taux de rétention. Elles contribuent néanmoins à brosser un portrait moins consensuel et sans doute plus proche de la réalité, pour peu qu'on les confronte à d'autres indices. L'accumulation des productions médiatiques traitant du retour des immigrants en est un.

³⁹ En guise d'exemple, rappelons que l'article de *Femme Actuelle*, analysé au chapitre précédent finissait sur ces mots : « Néanmoins, une étude récente a permis de déterminer qu'au bout de dix ans, 85% des Français expatriés restaient au Québec. Preuve que la mythique « cabane au Canada » n'est pas si inconfortable. » Voir à ce sujet, Marc Hélyar, « Être Français au Québec... le bonheur », *Femme Actuelle*, n°1033, 12 juillet 2004, p. 20.

⁴⁰ Cette étude a fait l'objet d'un article publié dans *La Presse*. On y rappelle certaines des conclusions et, notamment que « les gens d'affaires, des personnes fortunées entrées au Canada grâce à un programme spécial, et les travailleurs de haut niveau, sélectionnés spécifiquement pour leurs qualifications professionnelles, sont les premiers à repartir du pays, tandis que les réfugiés y restent, tout comme les gens entrés dans le cadre de la réunification familiale. » Voir à ce sujet, François Berger, « Un grand trou dans l'immigration : Le tiers des immigrants en âge de travailler repartent du Canada », *La Presse*, 3 mars 2006. En ligne. <<http://www.vigile.net/06-3/3html#4>> Consulté le 2 avril 2007.

Certes, nous avons constaté dans le chapitre I le caractère majoritairement, voire unanimement, partisan des articles de la presse française consacrés au Québec et à l'immigration au Québec. L'équité nous impose à présent de faire état d'une tendance médiatique, quand bien même très minoritaire et relativement récente, à diffuser des messages plus contrastés. Citons, par ordre chronologique, un article de *Courrier International*⁴¹ reprenant lui-même plusieurs productions tant françaises que québécoises. On y lit dans le « chapô » : « Depuis plusieurs années, les campagnes de publicité incitant les Français à refaire leur vie au Québec battent leur plein. Pourtant, bien qu'un grand nombre répondent à l'appel, nombreux sont ceux qui reviennent sur leur décision. Et le froid n'en est pas le seul responsable. » Relativisant le « coup de foudre » des immigrants français, *Le Point*⁴² évoque lui aussi les rigueurs de l'hiver, mais surtout, celles imprévues, de l'intégration à la société québécoise :

Une fois leur expérience nord-américaine en poche, de nombreux Français gagnent d'autres horizons. D'autres, souvent emballés lors d'un premier séjour (de préférence touristique et estival !) par l'hospitalité des cousins d'Amérique et la douceur de vivre de Montréal, ne parviennent pas à prendre racine. Un hiver trop rigoureux, des systèmes de santé et d'éducation qui laissent parfois à désirer, un premier emploi pas si facile à décrocher, des diplômes non reconnus, une langue anglaise finalement indispensable, des Québécois « superficiels »... La désillusion est d'autant plus douloureuse qu'elle est inattendue.

Cette déconvenue est si manifeste que l'envoyé spécial du *Nouvel Observateur*⁴³ en fait état dans le dernier tiers de son article, tout d'abord favorable à l'immigration au Québec. « Pourquoi dans ces conditions, tant de Français repartent-ils déçus après quelques années ? », s'interroge notamment l'envoyé spécial de l'hebdomadaire parisien. Après avoir rappelé les conclusions à contre-courant du démographe québécois interrogé dans l'émission *Enjeux*, le rédacteur note, entre autres griefs dûment répertoriés, « un corporatisme bien implanté » qui « vous oblige à repasser votre diplôme après deux ou trois ans si vous voulez exercer » et, l'ire de certains résidents français à l'endroit des Québécois dont ils dénoncent la « fausse hospitalité ».

⁴¹ Voir à ce sujet, Natalia Wysocka, « Partir, c'est revenir un peu », 17 février 2005, *Courrier International*. En ligne.
http://www.courrierinternational.com/article.asp?obj_id=46775&provenance=accueil&bloc=04
 Consulté le 6 avril 2007.

⁴² Voir à ce sujet, Carole Duffréchou, « Le coup de foudre des immigrants français », *Le Point*, n°1724, 29 septembre 2005, pp. 36-38.

⁴³ Voir à ce sujet, Philippe Boulet-Gercourt, « Cultiver la Québec attitude », *Le Nouvel Observateur*, n°2163, du 20 au 26 avril 2006.

Citons enfin une dépêche émanant du bureau montréalais de l' *Agence France Presse*⁴⁴. On y lit que, parmi les quelque 120 000 Français installés au Québec (dont 90% à Montréal) se trouve « un nombre indéterminé de candidats au retour » et que les Français tendent « à exprimer leur amertume, voire leur colère dans des sites Internet spécialement créés. » Le localier de l'AFP y explique également qu'« ici et là, on peste contre « l'arnaque québécoise », la « propagande » de la Délégation générale du Québec à Paris et le « racisme antifrçais » ».

Le retour des immigrants français n'a pas échappé non plus à la presse québécoise⁴⁵. Citons à titre d'exemple un article polémique paru en 2006 dans le magazine montréalais gratuit *Jobboom* où l'auteur se demande « quelle mouche noire pousse nos cousins à désertir leur terre d'accueil ?⁴⁶ » Afin d'évaluer ce courant migratoire inverse, la journaliste interroge le conseiller en emploi, naguère chargé des réunions sur le retour au Consulat général de France à Montréal. Cette personne et

⁴⁴ Voir à ce sujet, Julienne Guilhard, « Immigration française au Québec : la désillusion ? », *AFP*, 21 mars 2006. En ligne. <http://www.cyberpresse.ca/article/20060321/CPACTUEL/60321071&SearchID=73276054476604> Consulté le 28 mars 2007.

⁴⁵ S'intéressant au phénomène du départ des immigrants, sans cibler une population particulière, la presse québécoise dénonce, non pas ce qui s'apparente selon elle à un exode, mais les causes de celui-ci. Or, regrettent plusieurs quotidiens, le mouvement de désaffection est surtout perceptible à Québec. « Près de 50% s'en vont » vitupérait en 2003 *Le Journal de Québec* en croisant les données de Statistique Canada, plus fiables selon lui, et celles de la Régie de l'assurance maladie du Québec (RAMQ). « Ou bien le petit village d'Astérix s'ouvre au monde ou bien il est condamné au déclin », arguait un enseignant de l'Université Laval interrogé par l'auteur de l'article tout en rappelant le très petit nombre d'immigrants s'installant à Québec chaque année (environ un millier sur 38 000 pour toute la province). Deux ans plus tard à sept mois près, un autre article, émanant du *Devoir* cette fois, s'en prenait de nouveau au « fiasco » du dossier de l'immigration à Québec, ville pourtant qualifiée par le Ministère de l'Immigration de « deuxième pôle d'attraction des immigrants. » De fait, l'auteur de l'article rapporte qu'une étude lancée par la Commission de la capitale nationale du ministère des Affaires municipales et de l'Institut de la statistique avait conclu en 2003 que de toutes les grandes villes canadiennes, Québec « est celle qui retient le moins d'immigrants » (2,9% de la population de la région, contre 4,6% à Sherbrooke). Entre autres raisons invoquées : le manque d'emplois et « la mentalité des gens de la capitale, qui serait plus conservatrice, plus frileuse. » Voir à ce sujet, Marilyne Garneau, « Nous en avons grand besoin, et pourtant... », *Le Journal de Québec*, 27 octobre 2003, pp. 2-3 et Isabelle Porter, « Québec, ville fermée ? », *Le Devoir*, 26 et 27 mars 2005. En ligne. <http://www.vigile.net/05-3/societe-2.html#2> Consulté le 28 mars 2007.

⁴⁶ Le manque de travail semble être la cause principale du départ des Français si l'on en croit l'auteur de l'article. Les Français se verraient opposés dans leur recherche d'emploi : L'invalidité de leurs diplômes, le protectionnisme des ordres professionnels et la discrimination, notamment linguistique. Voir à ce sujet, Geneviève Allard, « Maudits Québécois ? », *Jobboom*, vol. 7, 9 octobre 2006. En ligne. <http://www.carriere.jobboom.com/marche-travail/dossiers-chauds/2006/10/09/1985304.htm> Consulté le 23 mars 2007.

l'institution pour laquelle elle travaillait jusqu'en 2005 semblent effectivement les plus susceptibles de confirmer une tendance, le retour des immigrants français, et d'en évaluer l'importance. La perception du Consulat général de France constitue donc notre deuxième indice.

Or, renseignement pris auprès des services consulaires, 505 résidents français ont assisté aux quelque vingt réunions sur le retour, organisées en 2003, contre 270 en 2004, pour le même nombre de séances. Par ailleurs, 547 personnes ont obtenu un certificat de résidence en 2003 contre 433, en 2004. Tant au niveau de la participation aux séances bimensuelles du vendredi matin que du nombre de certificats de résidence, les quantités sont donc moindres. Ces données tendraient ainsi à infirmer plutôt qu'à confirmer le retour des immigrants français. Toutefois, il convient de les considérer avec circonspection. D'autres statistiques donnent en effet une tout autre impression, notamment liées aux inscriptions consulaires. Le nombre des inscriptions a certes augmenté d'une année sur l'autre jusqu'en 2003. En 2004, en revanche, il a chuté de 9% (41 184 en 2004 contre 37 503 en 2005). Cette baisse s'explique « par la sortie de nos statistiques, à l'occasion d'une procédure d'effacement périodique, de Français de la circonscription qui n'ont pas renouvelé leur inscription depuis 1998 », explique-t-on au Consulat général de France à Montréal.

Que doit-on comprendre ? Ces résidents, désormais rayés des listes, sont-ils demeurés malgré tout au Québec, mais *incognito* des services consulaires, ou l'ont-ils quitté ? Nul ne le sait sans doute, puisque les immigrants d'origine française ne sont pas obligés de s'inscrire, ainsi que nous le rappelions au début de ce chapitre, et parce qu'une fois de retour en France, ils rejoignent la masse des nouveaux cotisants au régime commun de la sécurité sociale. Compte tenu de ces inconnues, toute tentative de quantification des retours débouche au mieux sur une estimation globale à l'emporte-pièce, et, dans le détail, sur l'identification de quelques individualités⁴⁷.

⁴⁷ Citons à ce propos un article de *L'Express* présentant quelques expatriés de retour en France. Selon l'auteur de ce reportage, diverses initiatives publiques et privées se multiplient afin d'inciter les « cerveaux » à revenir en France. Un article de *L'Express* en recensait quelques-unes émanant qui, de l'État (via la mission scientifique et technologie de l'ambassade de France à Washington, le ministère de la Recherche, l'Agence nationale pour la recherche, etc.), qui d'une région (les Bouches-du-Rhône), qui de sociétés privées. Comme nous l'avons noté, ces incitations encore peu nombreuses s'adressent surtout aux scientifiques et aux entrepreneurs. Voir à ce sujet, Valérie Lion, « Bienvenue chez vous », *L'Express*, 28 septembre 2006, pp. 138-144.

Aussi, à ce stade de notre réflexion, nous faut-il nous interroger sur la pertinence scientifique d'une recherche quantitative prétendant comptabiliser avec précision le nombre d'immigrants français de retour en France. D'ailleurs, à y bien regarder, sans doute faudrait-il dépasser le strict cas des immigrants français et se demander combien la province a perdu d'immigrants, toutes origines confondues⁴⁸. Car, rappelle-t-on, « la réalité, peu connue du grand public, est donc que le Québec reçoit beaucoup, mais perd beaucoup » (Rogel, 1989, p. 58). Lié historiquement à « la construction du pays », poursuit l'auteur, ce « mouvement d'exode s'est poursuivi dans les dernières décennies. C'est ainsi que de 1946 à 1981, le Québec n'a conservé qu'environ 525 000 des 925 000 immigrants qu'il a accueillis⁴⁹ » (*Ibid.*).

Quand bien même serait-il possible d'aboutir à un résultat précis et indubitable, cet examen du « combien » nous semble sans intérêt ou à peu près pour les sciences sociales. Ces dernières sont en revanche beaucoup plus fondées, selon nous, à s'intéresser à l'étude du « pourquoi » et du « comment ». Laissons donc là chiffres, statistiques et arguties sur le taux de rétention réel ou fictif et exposons à présent les ressorts de notre questionnement...

2.3.2 Notre problématique de recherche

Ainsi que nous l'avons d'ores et déjà annoncé dans le cours de chapitre, le moment est venu de dévoiler notre plan de bataille, c'est-à-dire notre intentionnalité de chercheur en sciences sociales à l'œuvre dans ce travail. Dans un premier temps, nous exposerons notre objectif principal, nos question

⁴⁸ Notons que les immigrants ne sont pas les derniers à quitter le Québec. Nombre de Québécois le font eux-mêmes ainsi qu'en témoigne tout d'abord un solde migratoire interprovincial négatif depuis 1962 (-12 009 de 1998 à 2002). Voir à ce sujet, « Analyse et conjoncture économiques », Les défis démographiques et le niveau de vie des Québécois, *Finances Québec*, vol. 1, n°8, 27 mars 2004. En ligne. http://www.finances.gouv.qc.ca/documents/EEFB/fr/ace_vol1_no8.pdf Consulté le 8 avril 2007. Un site Internet, jumeau de [byebyefrance.com](http://www.byebyefrance.com) cité plus tôt dans ce chapitre, recueille le témoignage des Québécois ayant d'ores et déjà quitté le Québec ou désirant le faire ou y étant revenus. Depuis le 27 juin 2005, ce site a reçu quelque 216 901 visites, 354 témoignages et 1 587 réponses. Voir à ce sujet, *Quitter Le Québec.com*. En ligne. <<http://www.quitterlequebec.com/index.php>> Consulté le 8 avril 2007.

⁴⁹ Cette remarque vaut d'ailleurs pour le Canada tout entier. « Il est clair qu'une bonne partie de la migration au Canada revêt un caractère provisoire. Le taux d'immigration estimé, 20 ans après l'arrivée, se situe à environ 35% chez les jeunes immigrants en âge de travailler », conclut notamment une étude d'ampleur nationale. Voir à ce sujet, Abdurrahman Aydemir et Chris Robinson, *Retour et reprise de migration chez les hommes en âge de travailler*, Ministère de l'Industrie, Statistique Canada, Études sur la famille et le travail, 2006, 11F0019 n°273, p. 24.

et hypothèse centrales de recherche, ainsi que nos questions et hypothèses sectorielles. Cette présentation faite, nous rappellerons la perspective communicationnelle sous les auspices de laquelle nous nous plaçons et arguerons enfin de la pertinence, toujours communicationnelle, de nos investigations.

1. Nos objectifs, questions et hypothèses principales et sectorielles

Nous avons abordé plusieurs thématiques au fil du chapitre précédent ainsi que dans ce chapitre-ci, et les circonvolutions de notre propos ont peut-être fait perdre de vue à notre lecteur notre objectif de recherche, brièvement exposé dans l'introduction de ce mémoire. Rappelons en conséquence que nous nous fixons pour tâche principale de comprendre le retour des immigrants français installés au Québec, phénomène dont nous avons noté qu'il avait été observé mais point encore étudié d'un point de vue qualitatif. Dans la mesure où nous visons la recherche de connaissances, il nous semble donc important d'identifier tout d'abord les raisons poussant ces mêmes Français à quitter le Québec.

Toutefois, en utilisant le verbe du troisième groupe « comprendre », nous n'entendons pas seulement le simple fait de révéler les mobiles de ce départ, le second en l'occurrence pour cette catégorie d'individus. Au-delà, nous souhaitons saisir comment ces Français ont construit leur projet migratoire, dont nous ne pouvons que remarquer le déploiement triangulaire. En effet, nous supputons qu'à un moment précis, en de certaines circonstances et pour une raison quelconque le Québec s'est imposé à eux alors qu'ils résidaient en France. Cette présence a été si prégnante que ces Français ont décidé d'émigrer au Québec. Une fois arrivés dans le pays de leur rêve, ces mêmes Français y ont résidé, investi et mené diverses entreprises. Puis, après un laps de temps variable, ils ont formé le projet de retourner en France, pays où ils se projettent dorénavant. Il y a donc émergence à chaque fois d'un projet dont il nous paraît pertinent de dévoiler les arcanes.

Nous avons fait allusion dans le paragraphe précédent aux informations collectées jusqu'à présent. Plus précisément, nous avons vu dans le chapitre I à quel point le Québec imprégnait la vie quotidienne des Français et que ce fol amour était conforté à la fois par les productions médiatiques françaises et par la DGQP aux fins de susciter chez eux le désir d'émigrer au Québec. Puis, dans ce chapitre-ci, nous nous sommes efforcés de considérer les conséquences de cette séduction par et pour

le Québec en quantifiant l'immigration française contemporaine et en examinant son intégration à la société d'accueil aux points de vue économique et géographique.

Ce faisant, nous avons relevé en plusieurs endroits le coût significatif de la procédure visant à obtenir le Certificat de sélection du Québec et le permis de résidence permanente réclamés, respectivement par les autorités québécoises et canadiennes. En outre, nous avons rappelé l'obligation faite aux immigrants reçus d'arriver au Canada avec une somme substantielle d'argent, de façon à subsister le temps de trouver un emploi suffisamment rémunérateur sans dépendre de subsides gouvernementaux. Nous avons d'ailleurs cité l'exemple d'un Français proposant à la vente un patrimoine immobilier de grande valeur, notamment historique, afin de financer son installation au Canada. La question centrale de notre recherche fait le lien, d'une part entre ces différents constats, d'autre part entre ces éléments mis bout à bout et le phénomène du retour au pays. Cette interrogation est la suivante :

Comment comprendre le retour en France des immigrants français alors que ces derniers ont investi tout ou partie de leurs économies, que les mêmes ou d'autres ont réalisé leurs biens et consacré plusieurs années de leur vie à leur projet d'immigration, compte tenu de l'image de société idéale dont jouit et que promeut le Québec en France ?

Cette question nous incite à en formuler d'autres, sectorielles. La première a trait aux motifs justifiant le départ du Québec. Certes, nous avons cité au hasard de nos références documentaires quelques raisons invoquées par les immigrants français. Cependant nous ne pouvons nous contenter de ces données, en premier lieu parce que nous ignorons dans quelles conditions elles ont été suscitées et recueillies par les envoyés spéciaux et correspondants de presse. Dans la mesure où nous-même exerçons la profession de journaliste, nous soupçonnons l'application par nos confrères d'une méthodologie ayant peu de rapport avec celle, recommandée par les sciences sociales relativement aux entretiens de face-à-face, *a fortiori* aux entretiens phénoménologiques⁵⁰ que nous avons menés pour notre part. Par ailleurs et surtout, nous entendons recueillir nous-même les propos d'un échantillon choisi et réuni par nous selon des critères par nous seuls définis ! Ce préalable posé, notre première question sectorielle est donc la suivante : Quelles sont les raisons invoquées par les immigrants français justifiant leur retour en France ?

⁵⁰ Nous présenterons en détail cet outil de recueil des données verbales dans le chapitre V consacré à la méthodologie.

La réponse à cette question n'étanche cependant pas notre soif de connaissances. Certes, à l'instar des journalistes d'*Enjeux*, nous souhaitons comprendre les raisons du retour des immigrants français. Toutefois, et c'est là où nous nous démarquons de cette émission, nous entendons notamment cerner la part du mythe et de l'intersubjectivité, tant dans la migration de retour des Français que dans leur émigration initiale vers le Québec. Rappelons que, s'agissant du mythe, nous en avons détecté la présence récurrente, parfois subtile souvent flagrante, en interrogeant diverses productions discursives. Aussi, nous nous demanderons dans un premier temps (deuxième question sectorielle) : De quelle façon, les immigrants français ont-ils construit leur projet d'émigration à destination du Québec, décision cruciale s'il en est, et comment construisent-ils celui de retourner en France ? Enfin, nous nous posons cette troisième et ultime question : Comment les immigrants français se projettent-ils dans leur nouvelle vie en France et comment voient-ils leur patrie qui, d'origine, devient celle du retour ?

Bien entendu, nous ne pouvons faire abstraction de notre propre expérience biographique. Sans nul doute, notre parcours personnel d'immigrant français au Québec, qui plus est déterminé à retourner un jour en France, inspire et alimente notre hypothèse centrale. Celle-ci est donc en ce sens le fruit de nos remémorations. Plus précisément, nous nous sommes souvenus de l'état d'esprit qui nous habitait lorsque nous avons formé le projet d'immigrer au Canada puis celui, ultérieur, de quitter le Québec et de rentrer en France. Dans l'un et l'autre cas, nous avons fait « ce rêve étrange et pénétrant », semblable à celui de Paul Verlaine, non pas « d'une femme inconnue » que nous aimerions et qui nous aimerait, mais d'un Éden retrouvé, d'une terre d'abondance où nous nous épanouirions. Trêve de digression onirique, quelle hypothèse soutenons-nous ?

Avant que de l'exposer, rappelons-en la malléabilité intrinsèque. En effet, notre hypothèse devra se plier aux aléas de notre recherche. Peut-être vacillera-t-elle sur son socle et sera-t-elle invalidée. Ou, tout au contraire, sera-t-elle confirmée... Plus sûrement, devrons-nous la reformuler. Rappelons en effet qu'« une hypothèse (théorie) est dite réfutable s'il est possible d'imaginer un énoncé d'observation qui la contredise : l'hypothèse serait réfutée si cet énoncé était avéré » (Mouchot, 2003, p.61). Une réfutation serait inévitable dans notre cas si, par exemple, les réponses de notre échantillon contredisaient notre hypothèse. La vérité ne résidant pas dans l'affirmation, nous emploierons donc la forme conditionnelle, comme il sied d'ailleurs à toute hypothèse. De quoi s'agit-il ? Mais du mythe bien sûr !

Selon nous, le retour au pays des immigrants français témoignerait de la réalité et de l'influence du mythe, celui du Paradis Perdu succédant au mythe de l'Eldorado, et il attesterait en outre la

permanence et la vigueur du processus de construction de projets de vie, inhérent à la condition humaine.

On pourrait croire, à tort verrons-nous sous peu, que la modernité a eu raison du mythe, ce vestige de temps archaïques, que le progrès tiré notamment des avancées scientifiques l'a annihilé à tout jamais. Pourtant, le mythe n'est-il pas au fondement même de la découverte puis de la colonisation de l'Amérique ? Or, les Français d'aujourd'hui ne mettent-ils pas leurs pas dans les empreintes encore fraîches de leurs aïeux, partis coloniser au XVII^e siècle ce qui allait devenir la Nouvelle-France ? Nous connaissons, d'après les relations des explorateurs et les récits de leurs biographes, l'influence qu'ont exercée sur les découvreurs les mythes fondateurs de la civilisation occidentale et chrétienne. Aussi suggérons-nous que ces mythes perdurent et qu'ils font l'objet d'une co-construction de la part des Français en ce début du XXI^e siècle. Ce parti pris nous incite à formuler une série d'hypothèses sectorielles, répondant aux questions elles aussi sectorielles précédemment formulées. Voici la première :

Hormis pour des raisons, que nous qualifierons de structurelles (liens familiaux, problèmes de santé personnels ou de proches, transmission de biens, etc.), le retour en France naîtrait de la confrontation de la réalité de la vie quotidienne avec le mythe de l'Eldorado. Ce mythe ayant failli, le projet d'un retour au pays s'imposerait aux immigrants français comme seule solution viable.

Toutefois, ne voyons pas ici la marque d'une croyance de notre part en un quelconque déterminisme. Nous supposons tout au contraire que l'acteur, c'est-à-dire l'immigrant de notre échantillon, participe à la construction du projet comme d'ailleurs, à la vie du mythe :

Quelle que soit la nature du projet et la destination de celui-ci, les immigrants français le construiraient en se basant sur les relations intersubjectives qu'ils noueraient au quotidien, ainsi que sur leurs stock de connaissances et réserves d'expériences, forts de la conviction qu'ils peuvent reproduire des actions réalisées par le passé avec succès.

Notre troisième hypothèse sectorielle poursuit cette réflexion quant à l'intrication du mythe et du projet de vie :

Exposés une nouvelle fois au mythe, celui du retour au pays en l'occurrence, les immigrants français repartiraient sans toutefois considérer leur réinstallation en France comme définitive, le mythe étant pérenne, le processus de construction de projets de vie ne connaissant pas davantage de fin et la France elle-même pâtissant d'une image négative.

Telle est du moins notre opinion de chercheur-acteur ⁵¹ à ce stade d'élaboration de notre problématique mais cette appréhension du phénomène à l'étude, aussi liée soit-elle à notre vécu dans la réalité de la vie quotidienne, importe peu au regard de la perception des acteurs du monde social, en l'occurrence les immigrants français ayant pris la décision de retourner en France. La perception de notre échantillon, et nous en venons là au dernier point de ce chapitre, domine la perspective communicationnelle de notre travail, de même qu'elle en justifie la pertinence.

2. La richesse du sens commun

L'objet de notre étude étant la compréhension d'un phénomène tel qu'en l'espèce, le retour au pays des immigrants français, nos choix théorique et méthodologique s'orientent tout à fait naturellement vers le recueil et l'analyse des perceptions de notre échantillon, c'est-à-dire des « perceptions du sens commun ». Cette appellation renvoie tout aussi logiquement à l'éclairage très particulier fourni par les traditions phénoménologique et constructivo-phénoménologique. Le moment n'est pas encore venu d'expliquer quels sont l'objet et les attendus de ces traditions gémellaires, grilles de lecture d'ailleurs représentatives du paradigme dit « interprétatif », aussi nous contenterons-nous ici d'insister sur le fait, qu'*a contrario* des sciences empiriques la vérité ne sort pas des bacs à benzen posés sur les paillasse des laboratoires de chimie mais de la bouche des acteurs, premiers chercheurs. La réalité est donc essentiellement « interprétée par les hommes et possédant pour ces derniers un sens de manière subjective, en tant que monde cohérent » (Berger et Luckmann, 1996, p. 32).

Cette réflexion nous amène à évoquer la pertinence communicationnelle de notre réflexion. Certes, puisqu'il s'agit d'un mémoire de communication, notre travail se doit nécessairement d'avoir un à propos... « communicationnel ». Certes, ajouterons-nous également et pour reprendre un lieu commun, tout est communication. Cependant notre recherche prétend à cette pertinence spécifique à deux titres au moins. Mentionnons d'un mot le décryptage de diverses productions médiatiques (volet descriptif de notre recherche) effectué dans le chapitre I. Toutefois, plaiderons-nous, cette pertinence tient surtout à la primauté donnée aux perceptions du sens commun précédemment évoquées. L'essentiel de notre propos vise donc (volet exploratoire) à révéler les arcanes du projet migratoire et, au-delà, du

⁵¹ Nous reviendrons dans le chapitre IV, consacré au cadrage théorique, sur le rapport, souvent complexe, entre l'implication de l'acteur, et le retrait seyant au chercheur, deux entités forcément siamoises.

projet de vie tricoté de bout en bout dans et à travers le tissu social, c'est-à-dire dans l'interaction quotidienne, lieu et moment cruciaux de la communication s'il en est. Com-munion ou communication, c'est donc sous les auspices du partage et de l'intercompréhension que nous nous plaçons résolument. N'oublions pas en effet que

le monde vécu est constitutif comme tel pour l'intercompréhension, alors que les concepts formels du monde constituent un système de référence pour ce sur quoi est possible l'intercompréhension : locuteur et auditeur se comprennent mutuellement à partir de leur monde vécu commun sur une réalité du monde objectif, social ou subjectif (Habermas, 1987, p. 296)

Nous verrons que l'interrelation sociale se bâtit sur la mutualisation de la foi en quelques mythes éternels, lesquels nourrissent en retour les projets, notamment migratoires, des acteurs et locuteurs chers à Habermas. De là à postuler que l'espace public est avant tout un espace mythique, il y a un pas que nous franchirons sans doute dans le chapitre à venir...

CHAPITRE III

MYTHES ET MYTHOLOGIE DE LA MIGRATION

ADAM et Ève laissèrent tomber quelques naturelles larmes qu'ils essuyèrent vite. Le monde entier était devant eux, pour y choisir le lieu de leur repos, et la Providence était leur guide. Main en main, à pas incertains et lents, ils prirent à travers Eden leur chemin solitaire.

John Milton,
Le Paradis perdu

Notre problématique, exposée au chapitre précédent, n'a pas pour objet principal l'appréhension du ou des mythes à l'œuvre d'un bout à l'autre du processus migratoire. Remarquons néanmoins que le mythe imprègne de ses parfums capiteux, que le joug des siècles n'a toujours pas oblitérés, le champ expérientiel et sémantique de la migration. Nous avons d'ailleurs noté à quel point la *mythologie*¹ irrigue le discours écrit et oral, organisé et propagé par quelques-unes des parties concernées par l'enjeu de l'immigration au Québec. Nous renvoyons ici aux résultats de l'analyse de contenu proposée dans le premier chapitre de ce mémoire, relative à deux articles de la presse magazine française, et à une présentation délivrée au siège de la Délégation générale du Québec à Paris. Rappelons que l'examen de ces discours écrits et oral a révélé le recours récurrent au mythe mais aussi, mot à mot et

¹ Selon Marcel Détienné, la mythologie est d'une part, « un ensemble d'énoncés discursifs, de pratiques narratives, ou encore, comme on dit de récits et d'histoires (...) mais en même temps la mythologie se donne comme un discours *sur* les mythes, un savoir qui entend parler des mythes en général, de leur origine, de leur nature, de leur essence... De manière intuitive, la mythologie est pour nous un lieu sémantique qui fait s'entrecroiser deux discours dont le second parle du premier et relève de l'interprétation» Voir à ce sujet, Marcel Détienné, *L'invention de la mythologie*, Paris, Gallimard, 1981, pp. 15-16.

entre les lignes, l'existence d'une rhétorique, voire plus globalement, d'une « vraie grammaire du langage mythique² », langage et syntaxe du merveilleux et du superlatif.

D'aucuns pourraient s'interroger quant à l'utilité d'un tel adoubement mythique du Québec, notamment en raison du caractère superfétatoire de cette propagande³. Par essence, le Nouveau Monde ne baigne-t-il pas de son aura mythique cette terre ô combien américaine ? N'est-ce pas, pour partie, ce mythe qui, jadis, a attiré vers le Ponant la fine fleur des navigateurs et des explorateurs français, puis, militaires et civils vers la colonie de la Nouvelle-France ? Ce faisant, ces lointains pionniers n'ont-ils pas reproduit la geste des conquistadores ? Et ces devanciers emblématiques, de sinistre mémoire⁴, n'étaient-ils pas eux-mêmes sous l'emprise d'un mythe immémorial ? Ainsi formulées, ces questions appellent nécessairement une réponse affirmative. Le lien de causalité, que l'emboîtement syllogistique de ces interrogations révèle par ailleurs, nous pousse à formuler la prémisse suivante : quelque protéiforme qu'il apparaisse, le mythe a peu ou prou les mêmes fonctions depuis des temps immémoriaux. Du fait de cette homogénéité, de sa rémanence et de sa capacité quasi-autopoïétique⁵

² *op. cit.*, pp. 9-10.

³ Nous ne connotons pas ce vocable selon la bipolarité manichéenne positive/négative, bien/mal, moral/amoral. En conséquence, nous ne l'employons pas dans le sens péjoratif qu'on lui prête habituellement. La propagande et, nous adhérons ici à la thèse défendue par Jacques Ellul, est « une nécessité à laquelle il n'est guère possible d'échapper ». En outre, la propagande est un phénomène collectif, supposant la co-intervention de l'Etat et de l'individu. Ce dernier, contrairement à ce que postule la pensée courante, n'est donc pas la victime que l'on croit. Pour Jacques Ellul, « la propagande correspond à un besoin de l'individu moderne. Et ce besoin crée en lui un désir inconscient de propagande. » En usant d'un néologisme, inventé pour la circonstance, l'auteur explique que le « propagandé » « est parfaitement complice *involontaire, inconscient* de cette propagande ». Voir à ce sujet, Jacques Ellul, *Propagandes*, Paris, Économica, 1990.

⁴ Tzvetan Todorov dédie *La conquête de l'Amérique, la question de l'autre* à une amérindienne, dévorée vivante par des chiens lancés sur elle par des conquistadores. D'un point de vue macro-historique cette fois, l'auteur estime que « le seizième siècle aura vu se perpétrer le plus grand génocide de l'histoire de l'humanité ». Voir à ce sujet, Tzvetan Todorov, *La conquête de l'Amérique, la question de l'autre*, Paris, Seuil, 1982, p. 12. D'autres auteurs évaluent entre 40 et 110 millions le nombre d'habitants du continent sud-américain avant la conquête. Et, poursuivent-ils, on estime à 25,3 millions le nombre d'habitants en 1519, année de l'arrivée de Cortés à Mexico. Ce chiffre passe à 16,8 millions en 1523, à 2,6 millions en 1568 et à 1 million en 1605. Voir à ce sujet, Jorge Magasich-Airola et Jean-Marc de Beer, *America Magica, Quand l'Europe de la Renaissance croyait conquérir le Paradis*, Paris, Éditions Autrement, 1994.

⁵ Pour Francisco J. Varela, « Un système autopoïétique est organisé comme un réseau de processus de production de composants qui (a) régénèrent continuellement par leurs transformations et leurs interactions le réseau qui les a produits, et qui (b) constituent le système en tant qu'unité concrète dans l'espace où il existe, en spécifiant le domaine topologique où il se réalise comme réseau ». Voir à ce

d'adaptation et de mutation, le mythe s'apparente à un système vivant, traversant les âges, nourrissant l'homme et se nourrissant de lui.

Compte tenu de ce qui suit, notre lecteur pourrait nous reprocher de dresser un ersatz de cadre théorique, qui plus est, avant la lettre. Cette tâche nous incombe en effet au chapitre suivant. Pour notre défense, nous plaiderons qu'il nous semble déraisonnable de laisser en suspens les bribes de mythe diffusées dans la presse et dans les « séances collectives » d'information du Bureau d'immigration du Québec à Paris. Il convient de faire sens aux connotations et aux métaphores à disposition du grand (et du moins grand) public. Puisque mythe il y a, semble-t-il, nous devons tenter de l'appréhender théoriquement. La gageure consiste toutefois à discriminer parmi les innombrables épistémologies et les variantes sémantiques épuisant l'exégèse.

Nous procéderons donc étape par étape en partant du mythe de l'Eldorado couramment véhiculé en France à propos du Nouveau Monde en général et du Québec en particulier. Nous nous efforcerons d'en révéler la filiation avec le Paradis Perdu et la Terre Promise mais aussi, bien en amont des tréfonds mythiques de l'Occident chrétien, avec l'âge d'or des Grecs antiques. De là, nous poursuivrons notre odyssée en abordant les rivages périlleux du mythe du retour. Après avoir constaté la labilité intrinsèque du mythe et l'usage qu'en font qui les migrants, qui les pays d'immigration du Nouveau Monde, nous chercherons à en évaluer le degré de réalité. Nous réalisons pleinement ce que cet objectif représente de saugrenu : les vocables mythe et réalité s'opposent *a priori* de façon irréductible. Cependant, nous nous interrogerons quant à la pertinence de cette affirmation et tenterons de mettre au jour le caractère superficiel d'une telle dichotomie.

Tout au long de notre propos, nous retiendrons à l'aune d'un Sélim Abou, par exemple, le principe d'une étude pluridisciplinaire⁶. Nous en appellerons à l'histoire mais aussi, cet apport montrant ses

sujet, Francisco J. Varela, *Autonomie et connaissance*, Paris, Seuil, 1989, p. 45. L'autopoïèse (étymologiquement : *autos*, soi, et *poietin*, produire) renvoie à la poïétique c'est-à-dire à La *Poétique*, essai dans lequel Aristote propose une théorie philosophique de la création artistique. Cette théorie repose sur trois concepts-clés interreliés : l'action de faire, de créer, la potentialité active ou passive, l'imitation. Voir à ce sujet, Laurent Giroux, « La Poïétique à ses origines : Aristote, Heidegger », Université du Québec à Trois-Rivières. En ligne. <http://www.uqtr.ca/AE/Vol_5/Giroux/Giroux.htm>. Consulté le 28 septembre 2006.

⁶ « La pluridisciplinarité consiste à faire collaborer deux ou plusieurs disciplines en respectant l'autonomie de chacune d'elles (...) mais la complémentarité de deux ou plusieurs lectures d'un même phénomène n'est possible que si ces lectures se situent dans la même perspective. » Voir à ce sujet,

limites, aux thèses des écoles anthropologique, phénoménologique sociale, sémiologique, mythologique et sociologique. En lien avec ces différentes épistémologies, nous citerons respectivement Sélim Abou et Roger Bastide, Alfred Schutz, Tzvetan Todorov, Mircea Eliade et Jacques Ellul. Par ailleurs, nous renverrons aux oeuvres d'Homère et de Voltaire avec l'espoir que l'éclectisme de ces références attestera l'universalité et la force motrice du mythe...

3.1 Les mythes de l'émigration et le Nouveau Monde

Dans les limbes de la mémoire, le mythe mue et transmute d'un commencement en recommencements, endossant successivement les atours virginaux du Paradis perdu et ceux, tout aussi mobilisateurs, de la Terre promise. Au XVI^e siècle, et en vertu de cette renaissance⁷ bien nommée, un avatar mythique s'est imposé sous l'appellation d'*El Dorado*. S'il a pris historiquement pour siège donc comme destination l'Amérique de la conquête (espagnole), c'est sur la vieille Europe que règne « anhistoriquement⁸ » le mythe de l'Eldorado, remarquable de pérennité ainsi que nous avons pu le vérifier dans le contenu des productions discursives précitées.

Sélim Abou, *L'identité culturelle, Relations interethniques et problèmes d'acculturation*, Paris, Éditions Anthropos, 1981, pp. 230-231.

⁷ Par association d'idées basée sur l'homonymie avec la Renaissance européenne des XV^e et XVI^e siècles, nous adossons la renaissance (ou re-naissance) mythique, consacrée par l'Eldorado, à la conception hindouiste du *samsâra*. « Selon la croyance universellement admise dans l'Inde, l'âme ne naît pas une seule fois, mais beaucoup de fois, tant dans le passé que dans l'avenir, et les conditions dans lesquelles elle se manifeste sur terre sont (conformément à la loi générale de causalité) déterminées par le résultat des actions (*karma*) accomplies dans les vies passées – tout comme les actions actuelles déterminent les conditions des incarnations à venir. Ces réincarnations successives sont appelées *samsâra*, ou « passage » dans les mondes de morts et de naissances. » Voir à ce sujet, Jean Herbert, *Spiritualité hindoue*, Paris, Albin Michel, 1972, p. 51.

⁸ Ce néologisme est construit d'après le concept d'ahistoricité imaginé par Mircea Eliade. Selon cet auteur, « l'événement historique en lui-même, quelle qu'en soit l'importance, ne tient pas dans la mémoire populaire et son souvenir n'enflamme l'imagination poétique que dans la mesure où cet événement historique se rapproche le plus d'un modèle mythique ». Pour Mircea Eliade, « la mémoire collective est ahistorique », compte tenu que « la mentalité archaïque (...) ne peut accepter l'individuel et ne conserve que l'exemplaire. » Voir à ce sujet, Mircea Eliade, *Le mythe de l'éternel retour*, Paris, Gallimard, 1969, p. 58, p. 59, p. 60.

3.1.1 D'*El Dorado* à l'Eldorado

Le mythe de l'Eldorado a surgi du néant. « C'est de la ville de San Francisco de Quito, en Equateur, qu'arrivent, en 1534, les premiers échos d'un royaume fabuleux » (Magasich-Airola et de Beer, 1994, p. 98). Un Indien originaire de Bogota affirme aux Espagnols devant lesquels il se présente qu'en son pays, fort riche, se déroule une fois l'an une cérémonie au cours de laquelle un cacique est recouvert d'or avant d'être plongé dans les eaux d'un lac. Les versions diffèrent sur l'origine et les raisons de ce rite, véridique⁹ quoique anachronique selon l'écrivain V.S. Naipaul.

Il y avait eu jadis un homme doré, *el dorado*, dans ce qui est aujourd'hui la Colombie : un chef qui, une fois l'an, était roulé dans la térébenthine, couvert de poudre d'or et plongé ensuite dans un lac. Mais la tribu de l'homme doré avait été conquise une génération avant l'arrivée de Colomb dans le Nouveau Monde. C'était un souvenir indien que poursuivaient les Espagnols ; et le souvenir se confondait avec la légende, chez les Indiens de la jungle, du Pérou que les Espagnols avaient déjà conquis. (Naipaul, 1996, p. 16)

Dès 1515, dans la région du golfe d'Uraba sur la côte de l'actuel Vénézuéla (contrée alors connue sous le nom de Castille d'Or), les conquistadores avaient tenté de débusquer un cacique du nom de Dadaïbe (ou Davaïbe), que l'on disait en possession d'une grande quantité d'or. A cette quête, avaient succédé d'autres investigations afin de découvrir qui, *Meta*, un pays aurifère auquel on accédait via l'Orénoque, qui, un temple d'or connu sous le nom de *Casa del Sol* que l'on disait situé à l'est de la cordillère andine, qui, un certain Pays de la Cannelle, se trouvant à l'est de Quito. En apparence, la recherche de l'*Indio dorado*¹⁰ ne sortait donc pas de sentiers passablement battus. Pourtant, « cette expression donna son nom au plus célèbre des mythes américains et marque le départ d'innombrables expéditions hallucinées vers le royaume imaginaire où était censé abonder ce métal aussi séduisant que diabolique » (Magasich-Airola et de Beer, 1994, p. 101).

⁹ Jean-Pierre Sanchez rappelle que l'on a découvert en 1856 dans le lac de Siecha, proche du lac de Guatavita, au nord de Bogota, des piécettes d'or représentant la cérémonie présidée par le cacique *Dorado*. Il s'agirait d'un rite lié à l'investiture des rois Chibcha. N'est-ce pas la preuve de la véracité de la légende ? Voir à ce sujet, Jean-Pierre Sanchez, *Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique*, t.2. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1996, p. 622.

¹⁰ Le lieutenant-général Sebastian de Benalcazar serait l'auteur de ce sobriquet passé à la postérité. Voir à ce sujet, Jorge Magasich-Airola et Jean-Marc de Beer, *America Magica, Quand l'Europe de la Renaissance croyait conquérir le Paradis*, Paris, Éditions Autrement, 1994, p. 101.

Nous ne conterons pas dans le menu les mille et une tribulations, souvent sanglantes, des conquistadores lancés à la poursuite de fabuleux gisements et trésors. Nous remarquerons en revanche avec Jean-Pierre Sanchez l'extrême variation de ce « nouveau¹¹ » mythe, dans le temps, dans l'espace et, dans son objet même.

L'*Indio Dorado*, qui n'était qu'un chef militaire portant une armure dorée, a disparu. Un roi aux coutumes étranges, qui se baignait rituellement, enduit de poudre d'or, dans un lac de la région de Bogota, serait le vrai *Dorado*. Et son pays porterait – pour plus de commodité [...] – le nom *El Dorado* (« le Pays du cacique doré »). (Sanchez, 1996, p. 617)

Le mythe de l'Eldorado a certes voyagé en Amérique du Sud, au gré de ses « localisations » successives. « Le pas décisif dans la construction de l'Eldorado est franchi par le général Antonio de Berrio dans les années 1590, lorsque, explorant la région de l'Orénoque, il apprend de la bouche des indigènes qu'à seulement sept jours de là se trouvait « une infinie quantité d'or » (Magasich-Airola et de Beer, 1994, p. 110). En réalité, Antonio de la Hoz Berrio (le nom complet de ce septuagénaire alors gouverneur de Trinidad) se base sur les dires de son lieutenant, Domingo Vera. La relation que Vera fait de ses pérégrinations est enjolivée par le témoignage d'un certain Juan Martinez, maître d'artillerie au nombre des survivants d'une expédition ayant tourné au désastre. Or, cet aventurier affirme avoir pénétré jusqu'au cœur de *Manoa*, la capitale de l'*El Dorado*...

Pour Antonio de Berrio, qui revendique auprès de la couronne d'Espagne le « marquisat de l' *El Dorado* », le récit du rescapé prouve et, l'existence du royaume mythifié et, le bien fondé de ses nombreuses expéditions dans le delta et en amont de l'Orénoque. Mais, le témoignage de Martinez est en passe de connaître une postérité bien plus grande. Les Anglais qui ont arraisonné un vaisseau envoyé par Berrio à destination de l'Espagne se sont emparés de documents adressés au roi Philippe II. Or, dans ces missives interceptées Berrio révèle à son souverain la découverte faite par Juan Martinez. Sir Walter Raleigh, gentilhomme alors en faveur à la cour d'Elisabeth Ire d'Angleterre, prend connaissance de ces informations et appareille en toute hâte en 1595, à destination du Nouveau Monde. Faute de rapporter les richesses qu'il convoite lui aussi, Raleigh puisera dans cette expédition (il en commandera deux au total) le sujet d'un ouvrage de prime importance. *The Discoverie of the Large, Rich and Bewtiful Empyre of Guiana, with a Relation of the Great and Golden Citie of Manoa, which the Spaniards call El Dorado*, initialement publié en 1596, grave en effet dans le marbre le mythe de l'Eldorado.

¹¹ Nous verrons au cours de ce chapitre que cette nouveauté est toute relative.

On y lit notamment le récit des aventures de Juan Martinez, recueilli par les Indiens puis « amené les yeux bandés » à l'entrée de *Manoa*. Sur la foi des documents saisis, Raleigh explique que l'ancien maître d'artillerie est resté sept mois en *El Dorado* et qu'il y a été bien traité par son hôte, l'empereur Inca. « Il raconta à sa mort qu'il était entré dans la ville à midi, qu'on lui avait alors retiré son bandeau et qu'il mit encore toute la journée, jusqu'à la nuit pour traverser la ville, puis le lendemain, du lever au coucher du soleil, avant d'atteindre le palais de l'Inca » (Raleigh, 1993, p. 108). Dans l'*El Dorado*, les distances et les grandeurs sont incommensurables et l'or, à ce point abondant, qu'on s'en enduit lors des fêtes solennelles présidées par l'empereur.

Tous ceux qui lui jurent fidélité se présentent nus et leur corps est entièrement enduit d'une sorte de baume blanc, qu'ils nomment *curcai* et dont ils ont de grandes quantités [...] Quand ils se sont ainsi enduit le corps, certains serviteurs de l'empereur ayant réduit de l'or en fine poudre le soufflent avec un tube creux sur les corps nus jusqu'à ce qu'ils brillent des pieds à la tête. (Raleigh, 1993, p. 109)

Notre lecteur verra dans ce récit non seulement la réminiscence de la coutume rapportée par l'Indien de Bogota mais aussi le moule d'origine du conte satyrique et philosophique *Candide*, écrit par Voltaire puis, publié en 1759. De fait, Voltaire respecte en tous points le canon littéraire d'un genre auquel Raleigh a donné ses lettres de noblesse (mentionnons au point de vue de la rhétorique l'emploi du superlatif, du dithyrambe et, entre autres tropes, de la métaphore puis, au niveau narratif, l'usage des grands nombres, l'accumulation de détails « véridiques » et l'artifice du mystère).

Ainsi, dans l' *El Dorado* vu par le héros picaresque Candide, les hommes et les femmes sont « d'une beauté singulière » et les enfants, « couverts de brocarts d'or tout déchirés ». L'on y use d'émeraudes et de rubis comme de vulgaires cailloux, la première maison du village est bâtie « comme un palais d'Europe », « cinq ou six mille musiciens » accompagnent les actions de grâce matinales du roi, il faut « toute l'après-dinée » pour parcourir « à peu près la millièmième partie de la ville » et des montagnes de « dix mille pieds de hauteur » « droites comme des murailles » cernent le royaume de toutes parts (Voltaire, 1966, chap. XVII et XVIII, pp. 214-221).

A l'aune de Juan Martinez, Candide et son valet Cacambo préfèrent quitter l' *El Dorado* plutôt que d'y rester, en dépit de l'invitation qui leur est faite. Dans les deux récits, le héros laisse derrière lui le royaume et ses promesses tout en emportant une importante quantité d'or. Il n'en conservera toutefois qu'une infime partie en raison des multiples embûches semées sur le chemin du retour vers la « civilisation ». Ainsi, Martinez « ne réussit qu'à sauver deux grossesalebasses remplies de perles

d'or curieusement ouvrées » (Raleigh, 1993, p. 109), Candide et Cacambo sauvegardent quant à eux deux moutons sur les cinquante « chargés d'or, de pierreries et de diamants » qui leur avaient été donnés par le roi d'*El Dorado* (Voltaire, 1966, p. 222).

« Quel est donc ce pays, disaient-ils l'un et l'autre, inconnu à tout le reste de la terre, et où toute la nature est d'une espèce si différente de la nôtre ? C'est probablement le pays où tout va bien : car il faut absolument qu'il y en ait un de cette espèce. » (Voltaire, 1966, pp. 216-217). Dans cette affirmation de Candide et de Cacambo, apparaît, ténue, la croyance en un Pays de Cocagne se posant comme l'Eden d'avant la chute. Notons que, pour le philosophe des Lumières, le Paradis terrestre n'est pas sis au Nouveau Monde mais bien dans l'Ancien¹² et que, nuance fondamentale, ce vocable s'entend d'un *état*¹³ et non d'un lieu... Tout à l'opposé, Sir Walter Raleigh situe l'Eden des Ecritures en *El Dorado*, royaume dont il accrédite l'existence. Chez Raleigh, la recherche de l'or se double donc d'une recherche de l'âge d'or (Raleigh, 1993, p. 27), ce qui ne le distingue finalement en rien de la longue théorie des découvreurs du Nouveau Monde.

3.1.2 Le Paradis Perdu et retrouvé

Pour Raleigh, l'impression de félicité qui se dégage des paysages de la Guyane l'emporte sur des attraits plus matériels.

Il n'est aucun pays qui n'apporte plus d'agréments à ses habitants, que ce soit par les plaisirs de la chasse, de la fauconnerie, de la pêche, de la chasse au gibier d'eau, etc, que la Guyane On y voit de vastes plaines et de multiples rivières aux eaux claires [...] Je terminerai en disant que je suis

¹² La perspective de retrouver, pour Candide, sa fiancée Cunégonde et, pour Cacambo, d'être « plus riche que tous les rois ensemble », l'emporte sur la félicité que les deux compagnons ressentent et sur la liberté dont ils jouissent (au passage, remarquons ce trait de Voltaire à l'encontre de la royauté et de l'esclavagisme que celle-ci a institué aux colonies : « tous les hommes sont libres »). Ce paradis sis au Nouveau Monde est donc, non seulement illusoire mais encore transitoire. Le paradis terrestre, le vrai, se trouve en définitive dans quelque humble métairie du jardin de la Propontide, près de Constantinople. *Op. cit.*

¹³ « Il faut cultiver notre jardin », dit et répète Candide à la fin du conte éponyme. Pour Voltaire, le jardin d'Eden n'est pas donné à l'homme mais façonné, construit par ce dernier, dans le quotidien de tous les jours. Aux illusions de la Providence bienfaitrice et de l'oisiveté, qu'il vilipende, le philosophe oppose donc le travail, salvateur, qui « éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice, et le besoin. » *Op. cit.*

certain qu'aucun pays de l'Orient ou de l'Occident ne peut égaler celui-ci en ce qui concerne la santé, le bon air, l'agrément et la richesse. (1993, pp. 183-184)

Raleigh renoue ici avec une tradition immémoriale : La croyance grecque antique en « un âge d'or où tout poussait sans effort, où animaux domestiques et sauvages se côtoyaient sans heurts, où les hommes vivaient dans l'amitié, la concorde et le partage total » (Magasich-Airola et de Beer, 1994, p. 31). Mais, après tout, cette croyance n'est pas propre à la seule cosmogonie grecque. Comme l'écrit Mircea Eliade :

Les mythes du Paradis diffèrent sans doute d'une culture à l'autre, mais quelques traits communs reviennent avec insistance : en ce temps-là, l'homme était immortel et pouvait rencontrer Dieu face-à-face ; il était heureux et n'avait pas à travailler pour se nourrir : un Arbre pourvoyait à sa subsistance, ou bien les instruments agricoles travaillaient tout seuls à sa place, comme des automates. (1957, pp. 42-43).

Dans la sémantique judéo-chrétienne, l'âge d'or des Hellènes a mué en Paradis terrestre, que l'on sait jardin de toutes les félicités. C'est ce même jardin biblique¹⁴, arrosé par quatre bras d'un même fleuve (notamment Pishon, « qui contourne le pays d'Hawilah où se trouve l'or »), aux portes duquel croyait être arrivé Christophe Colomb. Se référant à l'*Ymago Mundi* du cardinal et théologien français Pierre d'Ailly, l'*Amiral de la mer Océane* situait en effet le Paradis terrestre dans la zone chaude équatoriale¹⁵. « Il ne trouve rien au cours de sa première visite aux Caraïbes, faut-il s'en étonner ; mais une fois de retour aux Açores, il déclare : « Le Paradis terrestre est à la fin de l'Orient, car c'est là une contrée tempérée à l'extrême. Et ces terres que maintenant il venait de découvrir sont, dit-il, la fin de l'Orient », rappelle Tzvetan Todorov sur la foi du journal de Colomb (1982, p. 23).

¹⁴ Notons que le terme français « paradis » est issu du grec *paradeisos*, lui-même traduit du persan *pari-daeza* qui signifie « enceinte délimitant un jardin ». Voir à ce sujet, Jorge Magasich-Airola et Jean-Marc de Beer, *America Magica, Quand l'Europe de la Renaissance croyait conquérir le Paradis*, Paris, Éditions Autrement, 1994, p. 32. Rappelons que, dans le jardin qu'il avait planté en Eden, du côté de l'Orient, « Iahvé Elohim fit germer du sol tout arbre agréable à voir et bon à manger, ainsi que l'arbre de vie au milieu du jardin et l'arbre de la science du bien et du mal. » (Genèse II, 9-10).

¹⁵ « La tradition culturelle européenne avait placé les mythes en Orient, et d'ailleurs les Saintes Ecritures et d'autres sources, profanes, confirmaient que le Paradis terrestre, la fontaine de Jouvence, les hordes impures de Gog et Magog, les mines du roi Salomon, le royaume des Amazones et le fabuleux palais aux tuiles d'or de Cipango étaient censés se trouver aux confins orientaux du continent asiatique ». Jorge Magasich-Airola, et Jean-Marc de Beer, à qui nous empruntons ce rappel, notent avec justesse que « l'essence du mystère et les mythes séculaires » se sont déplacés vers l'Amérique. *Op. cit.*, p. 12 et p. 25.

Colomb l'herméneute, ainsi que le brocarde Todorov, mi-figue, mi-raisin, croit déceler une irrégularité dans la rotondité de la terre qu'il compare à la partie supérieure de la poire ou au mamelon de la femme. « Cette élévation (un mamelon sur une poire !) devient un argument de plus pour affirmer que le Paradis Terrestre est là » (1982, p. 24). Conforté dans sa quête mystique, Christophe Colomb interprète la présence d'eau douce¹⁶ comme un autre signe indubitable¹⁷.

Dans le sillage de Colomb, bien d'autres navigateurs jureront approcher du Paradis en croisant « d'autres mondes ou des îles de bonheur, comme ces jardins des Hespérides renommés dans l'Antiquité : champs fortunés, bocages, vallées fleuries, îles trois fois heureuses ! » (Milton, 1995, pp. 110-111). Illustres ou anonymes, ces arpenteurs d'océan s'efforceront de

reconnaître les régions inconnues du globe sans que soit absente de leurs tentatives l'ambition séculaire de situer le lieu où la Divine Providence avait « planté » le Paradis terrestre, mythe essentiel et fondement doctrinal des mondes judéo-chrétien et musulman, lieu initial où le Créateur décida de faire naître l'espèce humaine » (Magasich-Airola et de Beer, 1994, p. 27).

Les Français ne dérogeront pas eux non plus à la croyance désormais partagée en un Paradis sis au Ponant. Ainsi, le Saguenay, région dont Jacques Cartier apprend l'existence lors de son deuxième

¹⁶ L'eau inonde littéralement le mythe chrétien du Paradis Perdu. On en retrouve la symbolique dans la mention des quatre bras du fleuve irriguant Éden (Pishon, Gihon, Tigre, l'Euphrate) ainsi qu'au travers de la fontaine d'eau vive. « C'est selon les terminologies, la fontaine de vie, ou d'immortalité, ou de jouvence, ou encore la fontaine d'enseignement. Il est de tradition constante que la fontaine de jouvence naisse au pied d'un arbre. Par ses eaux toujours changeantes, la fontaine symbolise, non pas l'immortalité, mais un perpétuel rajeunissement. » Voir à ce sujet, Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles, mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Paris, Robert Laffont/Jupiter, 1982, p. 453. Sans surprise, eu égard à l'extrême perméabilité du mythe et de ses variantes, cette même symbolique baigne le mythe de l'*Eldorado* (nous avons vu en effet l'importance du lac de Guatavita et des fleuves amazoniens). Sans doute cela révèle-t-il le soubassement antique du mythe de l'*Eldorado*. Rappelons en effet que dans la mythologie grecque, le roi Crésus tirait ses richesses de la rivière aurifère Pactole, en Lydie. C'est également dans ce fleuve que le roi Midas s'est lavé de la malédiction qui le condamnait à transformer en or tout ce qu'il touchait. Voir à ce sujet, Banque Nationale de Belgique. « L'imaginaire de l'argent ». In *Musée de la Banque Nationale de Belgique*. En ligne. <<http://www.bnb.be/DOC/ts/Publications/Museum/Chap7F.pdf>>. Consulté le 23 octobre 2006.

¹⁷ Selon le juriste Antonio de Leon Pinelo, conseiller royal d'Espagne et auteur d'une somme de 838 pages démontrant « que le Paradis avait été planté en Amérique », les « quatre fleuves bibliques correspondent à quatre fleuves américains : le Phison (sic) est le rio de la Plata, le Tigre est le Magdalena, le Gihon est l'Amazone et l'Euphrate ne peut être que l'Orénoque ». Voir à ce sujet, Jorge Magasich-Airola, et Jean-Marc de Beer, *America Magica, Quand l'Europe de la Renaissance croyait conquérir le Paradis*, Paris, Éditions Autrement, 1994, p. 49.

voyage dans l'estuaire du Saint-Laurent, en 1535, et qu'il qualifie de *royaume*, n'est pas loin de ressembler dans ses mots à la première demeure d'Adam et d'Eve.

Cette contrée, située selon les informateurs indiens de Jacques Cartier, au nord du fleuve Saint-Laurent, est tout d'abord supposée receler de très importantes quantités d'or et de cuivre rouge, puis, la charge mythique devenant plus pesante, on ajoute à cette énumération des rubis et « autres richesses ». En outre, « dans le Royaume du Saguenay se trouveraient de nombreuses villes – le texte de Cartier ne donne aucun chiffre –, tout comme dans celui de Cibola » (Sanchez, 1996, p. 537). *Cibola* comptait au nombre de ces royaumes fabuleux enfouis au plus profond du continent américain. Réputé pour ses sept cités, *Cibola* se trouvait, soi-disant, au nord du Mexique (*El Dorado* et le Grand Paititi étaient en Amérique du Sud, la cité des Césars, en Patagonie).

Avec l'émergence du Royaume du Saguenay, le mythe frappe dorénavant au seuil septentrional du Nouveau Monde, attisant et dirigeant la convoitise des Européens et, singulièrement, des Français. Subjugué par le rapport que lui fait Jacques Cartier, François Ier songe d'ailleurs à créer une colonie française au Canada¹⁸. Cette volonté persistera en dépit de l'échec des recherches menées afin de découvrir le Saguenay. A ce royaume sera substitué, il est vrai, un certain Pays de Norembègue (ou *Oranbega*, pour reprendre la graphie de Girolamo da Verrazano, le frère du célèbre navigateur) que Champlain entreprendra de repérer. « En 1604, Samuel de Champlain, qui se trouvait dans la baie de Fundy, arriva à la hauteur de la rivière de « Sainte Croix », puis continua le long de la côte et atteignit la baie de Penobscot où il pensa reconnaître la rivière de Norembègue. » (Sanchez, 1996, p. 557).

Le futur fondateur de Québec se trompait, comme il devait d'ailleurs le reconnaître plus tard dans la relation qu'il fit de ses voyages¹⁹. Qu'importe, sur ce socle mythique reposera, pour partie, la

¹⁸ « Un *Mémoire des hommes & provisions nécessaires pour les vaisseaux que le Roy voulait envoyer au Canada*, daté de septembre 1538, en apporte la preuve », selon Jean-Pierre Sanchez. Voir à ce sujet, Jean-Pierre Sanchez, *Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique*, t.2. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1996, p. 539.

¹⁹ « Voilà au vrai tout ce que j'ai remarqué tant des costes, peuples, que rivière de Norembègue, et ne sont les merveilles qu'aucuns en ont escrites. Je croi que ce lieu est aussi mal agréable en hyver, que celui de Sainte Croix ». Voir à ce sujet, Samuel de Champlain, *Voyages du Sieur de Champlain, ou Journal ès Découvertes de la Nouvelle-France*, Paris, Imprimé aux frais du Gouvernement pour procurer du travail aux ouvriers typographes, Août 1830, t.1, liv. 2, ch. 3, p. 87 ; cité dans Jean-Pierre Sanchez, *Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique*, t.2. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1996, p. 558.

migration française vers le Nouveau Monde. Selon un historien, en effet, « tout laisse croire que si la Nouvelle-France n'avait pas bénéficié d'une certaine valeur symbolique et de l'importance stratégique que la France lui avait attribuées au plan politique et militaire, elle aurait certainement suscité un désintérêt semblable à celui de la métropole à l'égard de la Guyane » (Larin, 2000, pp. 187-188). Ayant ainsi exposé l'ancrage mythique de la translation intercontinentale, notamment française, à destination du Nouveau Monde, il nous faut à présent identifier et, la place prépondérante occupée par le mythe de la Terre Promise dans le processus migratoire et, les entités qui y ont recours. Par entités, nous entendons d'une part, l'émigrant en tant qu'individu ou, la collectivité des émigrants, d'autre part, l'Etat, en l'espèce le pays d'immigration, qui entreprend d'attirer cette manne puis de la retenir dans ses rets. D'emblée, nous subodorons que l'acte de migrer s'origine dans l'entrelacs des initiatives individuelle et étatique.

3.1.3 La Terre Promise aux émigrants

Il nous semble pertinent de convoquer ici Sélim Abou. Tant la population visée par l'auteur de *L'identité culturelle* (les immigrants et, plus précisément, les enfants d'immigrants en l'occurrence libanais) que, le terrain de sa recherche (le Québec et les Etats-Unis en Amérique du Nord, l'Argentine en Amérique Latine) et, que ses concepts et analyses notamment relatifs aux fonctions du mythe éclairent, jusqu'à un certain point, notre travail. Nous ne retiendrons cependant dans cette section que certains passages notamment relatifs au chapitre IX intitulé « Mythe et réalité²⁰ dans l'émigration ». Il en est un que nous citerons tout d'abord. Selon le Recteur de l'université Saint-Joseph de Beyrouth, par ailleurs anthropologue spécialisé dans la question de l'interculturalité, « les émigrants se mettent en route sous l'impulsion d'une image hautement mobilisatrice : celle d'une terre promise au-delà des mers ; mais c'est paradoxalement l'image opposée du paradis perdu qui leur permet de s'établir dans ce monde étranger et de commencer à s'y adapter » (1981, p. 198).

Cet extrait, tout en poursuivant notre réflexion amorcée au chapitre précédent, ne laisse pas de nous surprendre. Il est encore trop tôt pour évoquer le Paradis Perdu dans le sens que lui donne ici Sélim

²⁰ Remarquons, sans nous y attarder davantage, la juxtaposition chez Abou de « mythe » et de « réalité ». Cet artifice a pour but d'accentuer l'opposition de ces deux concepts au regard de l'émigration. Plus loin dans ce chapitre, nous nous échapperons de cette acception restrictive et constaterons le caractère quelque peu artificiel et obsolète d'une telle dichotomie.

Abou, c'est-à-dire comme le pays d'origine des exilés, émigrants volontaires ou, contraints et forcés à l'instar d'Adam et d'Ève. La nostalgie qu'éprouvent les émigrants devenus immigrants, vis-à-vis de cette terre magnifiée, et le retour qu'ils amorcent éventuellement feront l'objet d'un examen ultérieur. Cette étude nous semble d'autant plus impérieuse que le retour au pays constitue la variable indépendante de notre recherche.

Pour l'heure, il nous paraît judicieux de nous intéresser aux concepts, « opposés » selon Sélim Abou, de Terre Promise et de Paradis Perdu. Paradoxalement, en apparence du moins, le second mythe devance et justifie le premier. Remarquons toutefois que cette antériorité est fondée épistémologiquement et non historiquement car, comme l'écrit en substance Mircea Eliade, le mythe du Paradis terrestre réfère « aux temps fabuleux qui précéderent l'histoire²¹ », *in illo tempore*, c'est-à-dire en ce temps d'avant l'invention du Temps. L'exil d'Adam et d'Ève aurait donc eu pour conséquence de mettre en branle cette mécanique infernale²²... Quoi qu'il en soit, pour Mircea Eliade le mythe du Paradis perdu constitue *ab origine* un mythe des commencements, « le commencement absolu étant la Création du Monde » (1963, p.52).

Ce mythe cosmogonique s'insère parfaitement dans la « stratification » établie par Roger Bastide. Selon l'anthropologue, maître de Sélim Abou, la mythologie moderne est en effet bâtie selon le principe géologique des couches de sédimentation. La plus récente serait la strate des mythologies personnelles, sur laquelle nous reviendrons dans l'ultime section de ce chapitre. Celle qui gît juste en dessous cristallise les mythologies sociologiques, héritées de la science, de la technique et de la sociologie. Les mythologies historiques, formant en quelque sorte la strate intermédiaire, entendent « la nature comme *physis* et non plus comme ordre cosmique » (Bastide, 1975, p. 86). Il faut donc creuser jusqu'en des profondeurs abyssales pour rencontrer la strate des mythologies naturelles, siège des « mythes dits primitifs ». Ces mythes premiers, écrit Bastide,

²¹ Ce contre quoi s'élève résolument Roland Barthes. « Lointaine ou non, la mythologie ne peut avoir qu'un fondement historique, car le mythe est une parole choisie par l'histoire : il ne saurait surgir de la « nature » des choses. » Voir à ce sujet, Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Éditions du Seuil, 1957, p. 194.

²² Puisque, dans la tradition chrétienne, le Démon dirige cette valse des heures, Voltaire l'a affublé du sobriquet d'Horloger Suprême.

formaient des ensembles et les gestes humains venaient s'y insérer de telle sorte que, d'un côté, ces gestes n'étaient que la répétition des mythes archaïques et que, de l'autre, ils se prolongeaient dans la sensibilité, l'imagination des acteurs, de toutes les puissances sacrées, ils devenaient des sources intarissables de vie, jaillissant de la grande nappe souterraine des rêves de l'humanité. (1975, pp. 83-84)

La troisième²³ et la plus profonde des strates bastidiennes recèlerait donc *a priori* les mythes du Paradis Perdu et de la Terre Promise. S'ils possèdent certains points communs, ces mythes ne sont pas pour autant jumeaux homozygotes. Nous avons vu en effet que le mythe du Paradis Perdu consacrait le mythe des commencements et que le mythe de la Terre Promise s'apparente quant à lui au « mythe de l'installation territoriale du groupe, en d'autres termes l'histoire d'un nouveau commencement, réplique de la création du Monde » (Eliade, 1963, p. 37). En tant que mythe d'origine, la Terre Promise s'adosse donc au mythe cosmogonique du Paradis Perdu, le re-commencement que le premier de ces deux mythes figure s'entendant logiquement d'un commencement préalable. Plutôt que de s'opposer, ces deux mythes semblent se compléter. « Les mythes d'origine prolongent et complètent le mythe cosmogonique : ils racontent comment le Monde a été modifié, enrichi ou appauvri » (Eliade, 1963, p. 34).

Nouveau commencement, Nouveau Monde, Nouvelle-France ou nouvel an, le « nouveau » symbolise *mutatis mutandis* « la nécessité, obscurément sentie, d'un *recommencement absolu*, d'un *incipit vita nova*, c'est-à-dire d'une régénération totale » (Eliade, 1957, p. 23) mais aussi cette tentative (tentation ?) qui consiste à revivre l'instant fondamental, à redevenir « contemporain des exploits que les Dieux ont effectués *in illo tempore* » (Eliade, 1963, p. 172). On y verra sans doute la manifestation de l'opiniâtre volonté du Démon en l'homme et, dans cette volition, la présomption voire la fatuité de l'*opus dei* à participer coûte que coûte à l'acte de la Création. « Alors qu'ils paraîtraient voués à paralyser l'initiative humaine, en se présentant comme des modèles intangibles, les mythes incitent en réalité l'homme à créer, ils ouvrent continuellement de nouvelles perspectives à son esprit inventif » (Eliade, 1963, p. 173).

²³ Toutefois, elle arrive en première position dans le texte de Roger Bastide, l'anthropologue ayant préféré progresser selon un ordre croissant (à défaut d'être chronologique puisque le mythe ne peut pas être « daté » précisément voire ne peut pas l'être du tout).

Cette fonction conative ²⁴ du mythe entraîne, dans le *pragma* de la migration, la mobilisation de l'émigrant que l'on sait d'ores et déjà conquis. En effet, rappelle Sélim Abou l'« image mythique de la terre promise, d'un pays aux possibilités illimitées ou du moins qui n'impose pas de limite à l'expansion de la personnalité, est le rêve de tout émigrant, passé ou contemporain, illettré ou lettré » (1981, p. 201). Poursuivant sa réflexion, l'anthropologue insiste sur le fait que

l'émigrant est une figure essentielle de l'homme en général. Tout homme nourrit secrètement le rêve ou l'utopie d'une terre promise, d'un lieu où il puisse sans entrave devenir ce qu'il est ou ce qu'il croit être, développer sans contrainte son identité personnelle et culturelle et lire, dans le regard des autres, l'hommage de la reconnaissance. (1981, p. 202)

Bien entendu, admet Sélim Abou, l'homme peut émigrer dans son propre pays, notamment si ce dernier favorise « le développement harmonieux des libertés individuelles ». Tel est le cas en effet des sociétés de l'Europe occidentale et de celles de l'Amérique du Nord²⁵. Toutefois, poursuit l'auteur, dans l'éventualité où « son pays n'offre à l'individu que des horizons bornés, au point qu'il ne puisse y émigrer que par la marginalité, la névrose ou la folie », cet individu a toujours pour échappatoire « l'émigration proprement dite, c'est-à-dire l'abandon de son pays et le choix d'une autre patrie, d'une terre promise au-delà des frontières » (1981, p. 203).

D'où la symbolique de la « cassure » parfois employée à propos de l'émigration, une cassure au demeurant *poétique*²⁶. En effet, il ne s'agit pas tant pour l'émigrant tournant le dos au pays qui l'a vu naître et où il a grandi, de faire *tabula rasa* de sa culture d'origine, que de mettre en place un

²⁴ Nous exploitons ici une intuition de Christian Morissonneau, auteur d'un ouvrage sur le mythe du Nord québécois. Originellement, cette fonction d'incitation à l'action est comprise dans le modèle triadique du langage selon Bühler, plus tard complété par Jakobson. Pour le linguiste russe, fondateur de la phonologie structurale, « la fonction conative trouve son expression grammaticale la plus pure dans le vocatif et l'impératif, qui, du point de vue syntaxique, morphologique, et souvent même phonologique, s'écartent des autres catégories nominales et verbales ». Voir à ce sujet, Roman Jakobson, *Essais de linguistique générale*, Paris, Éditions de Minuit, 1963, p. 216. Voir également, Christian Morissonneau, *La Terre promise : Le mythe du Nord québécois*, Ville Lasalle, Québec, Cahiers du Québec/Hurtubise, 1978, p. 28.

²⁵ L'ouvrage de Sélim Abou ayant été publié en 1981, c'est-à-dire huit ans avant la chute du Mur de Berlin, il ne prend pas en compte les nouvelles démocraties dont cet événement a suscité la création, notamment les anciens protectorats de (l'ex) Union soviétique. La liste des pays favorisant « le développement harmonieux des libertés individuelles » proposée par l'auteur ne peut donc être considérée comme exhaustive.

²⁶ Ici pris en tant qu'action de faire, de créer.

environnement favorable à l'émergence du nouveau et, au renouveau mythique. « En effet, le transfert migratoire a institué une distance, quand ce n'était pas une cassure, avec le pays d'origine et il a créé des circonstances propices à une mythologie des (re)commencements, à une sorte de temps-zéro (au moins virtuel, et parfois réel) de la vie sociale » (Bouchard, 2000, pp. 15-16).

La microanalyse permet de cerner de manière plus fine et concrète ce que l'appellation de Terre Promise recouvre pour la population concernée. Ainsi, l'étude des histoires de vie de quelque 200 individus, parmi les émigrants passés de France au Canada aux XVII^e et XVIII^e siècles, a révélé par exemple que « l'horizon d'attente s'inscrivait dans la recherche d'un mieux-vivre plutôt que dans la recherche de l'aventure [...] Ainsi, le souci premier d'améliorer leur sort constituait le principal stimulant de ces hommes et de ces femmes partis aux colonies » (Landry, 2001, p. 95). De son côté, Robert Larin relève qu'« environ la moitié des arrivants choisiront de s'établir en permanence en se laissant convaincre par les conditions de vie favorables qu'ils avaient pu expérimenter et les facilités d'établissement qu'on leur avait fait miroiter » (2000, p. 191).

Notre échantillon apportera certainement quelque lumière quant aux motifs de la migration, contemporaine celle-là, des Français à destination du Québec. Il est certes prématuré d'exposer le résultat de nos entretiens, aussi porterons-nous notre attention sur la seconde composante de ce que l'on pourrait baptiser le *tandem migratoire*. Nous avons examiné le mythe de la Terre Promise sous l'angle de l'émigrant, il nous reste à l'aborder du point de vue cette fois de l'État et plus précisément de l'État d'immigration, catégorie à laquelle appartiennent le Canada, sa province fédérée, le Québec, et, au-delà, les collectivités²⁷ du Nouveau Monde. Toutefois, en adoptant le lexique propre à la lecture cybernétique du processus communicationnel, nous arguerons que l'identité du destinataire importe pour l'instant moins que l'identification du référent, en l'occurrence du message diffusé aux émigrants en puissance. Quelle est donc cette dialectique étatique de la Terre Promise ? Du point de vue des États-Unis d'Amérique²⁸ et de l'Argentine de la seconde moitié du XIX^e siècle, collectivités neuves

²⁷ Nous renvoyons ici à la définition de Gérard Bouchard précédemment citée dans l'introduction de ce mémoire.

²⁸ Nous emploierons ce substantif à propos de ce pays, puis le déclinerons diversement. L'appellation « Amérique », dans la mesure où elle s'applique uniformément à tous les États-nations d'Amérique du Nord et d'Amérique Latine (constituée de l'Amérique Centrale et de l'Amérique du Sud), ne peut en effet en désigner un seul (ou être accaparé par l'un d'entre eux). De même, le « rêve américain » s'entend-il, par définition, des aspirations liées au Nouveau Monde dans sa globalité. Cela posé, le générique singulier ne suffisant pas à traduire les différentes facettes du mythe, sans doute faudrait-il parler de « rêves américains »...

alors confrontées à un courant migratoire massif en provenance d'Europe, l'immigration²⁹ était perçue comme devant peupler des espaces vierges, féconder le désert (Argentine), repousser la frontière (États-Unis). Selon Sélim Abou, à qui nous empruntons cette analyse comparée,

les Etats du continent américain qui, dans la première moitié du XIXème siècle, gouvernaient d'immenses territoires faiblement peuplés, offraient aux nouveaux-venus un *espace vierge* à domestiquer, à maîtriser et à posséder ; c'était là répondre au rêve qui les hantait : celui d'une terre promise où ils pussent se réaliser. (1981, p. 209)

En apparence donc, les États, d'une part, les émigrants, d'autre part, partagent la même vision eudémoniste. Nous verrons à la section suivante, toujours avec Sélim Abou, que la définition de l'acculturation, processus dont la finalité ne peut être que le bonheur pour les parties concernées, diffère sensiblement selon le point de vue auquel on se place et, que du profond désaccord qui en résulte naît l'alternative du retour au pays. Quoi qu'il en soit, l'idéologie étatique, en particulier celle des États-Unis d'Amérique, ne propose pas seulement la défloration puis la fécondation subséquente d'un espace vierge. La quête de la Frontière et des confins, régénérant le mythe cosmogonique de la Création, se donne également en tant que quête des essences.

Dans les terres septentrionales de la conquête britannique, la révolution de 1776 a redonné vie aux mythes de la découverte et les a concentrés sur un seul objet. Le « rêve américain », l'un des mythes les plus présents à la conscience du monde moderne, est à la fois une part de l'imaginaire universel et le mythe de fondation d'un Etat-nation particulier. Le mythe qui naît de la création des États-Unis traduit la multiplicité des traditions de l'Occident en un mythe essentiel : celui de l'acte fondateur qui, par un raccourci saisissant de l'histoire des nations, fait surgir parmi les puissances un être qui se dit porteur d'une autre essence, mû par une force quasi transcendante et voué à un destin exemplaire. (Marienstras, 1988, p. 422)

Ainsi, par l'acte fondateur états-unien sont promis : Non seulement une terre *stricto sensu* mais également et surtout « la création d'une république durable, l'épanouissement de l'individu-citoyen, la réalisation des aspirations à la liberté » (*loc.cit.*, p. 423). Cette dialectique de la régénération de l'individu par la conquête citoyenne et patriotique de nouveaux espaces trouve son pendant au Québec et, plus exactement, au Nord du Québec³⁰. « Les Pays d'en Haut, très tôt, ont été auréolés de mystère et

²⁹ Du point de vue des collectivités neuves, on ne parle plus d'émigrants et d'émigration mais d'immigrés et d'immigration, le vocable changeant à l'aune de la direction empruntée par la migration.

³⁰ La conquête n'est pas, au Québec, uniquement spatiale et géographique. Elle trouve à l'évidence son prolongement aux niveaux identitaire et politique, au travers de la revendication des Québécois à

de fascination : c'était le pays de l'aventure, de la vie libre, du gain rapide et abondant ; le Canadien en rêvait comme d'une région qui le libérerait des routines de la sédentarité, des contraintes sociales et qui l'enrichirait rapidement », rappelle Christian Morissonneau (1978, p. 55).

De cette terre, on ne connaissait jusque dans la première moitié du dix-neuvième siècle qu'une fraction, réduite aux vallées de l'Outaouais et à quelques cours d'eau tributaires. Sous l'impulsion de divers thuriféraires de l'expansion nordique, au nombre desquels figurent le curé Labelle et Arthur Buies, se développera à compter de 1870 ce que Morissonneau appelle le « mythe du Nord³¹ ». Selon l'auteur, ce mythe emprunte tout à la fois aux mythes judéo-chrétiens de la Terre promise et de la Régénération et au mythe historique de la Frontière intérieure dans ses multiples configurations sémantiques (la Destinée manifeste, la Mission providentielle). Mais ce mythe, poursuit Christian Morissonneau, ne s'est pas contenté de faire connaître le Nord (fonction cognitive), ni même d'ailleurs d'éveiller le désir du Nord chez les Canadiens Français. Il les a littéralement poussés à traverser le « Désert du Nord » et les y a contraints à s'arrêter³². Nous retrouvons ici la fonction conative du mythe à laquelle nous avons brièvement fait allusion.

la souveraineté. « Pourquoi les Québécois n'auraient-ils pas leur propre pays, comme la plupart des autres peuples de la Terre ? Si les Danois, les Norvégiens et les Suédois peuvent avoir leur pays, s'épanouir dans leur langue et réussir économiquement, pourquoi, nous Québécois, ne pourrions-nous pas faire de même ? » Ainsi débute l'ouvrage (publié quelques mois avant la consultation référendaire du 30 octobre 1995) que Marcel Côté consacre au « rêve de la terre promise », c'est-à-dire au rêve d'un Québec indépendant, et dans lequel il entreprend de révéler « la réalité derrière le mythe ». Pour l'auteur, prenant notamment le contre-pied du programme du Parti québécois et de divers documents de la Commission Bélanger-Campeau, « la Terre promise apparaît très familière : elle ressemble étrangement au pays que l'on a. » Voir à ce sujet, Marcel Côté, *Le Rêve de la Terre promise, les coûts de l'indépendance*, Montréal (Qué.), Stanké, 1995, p. 13.

³¹ Où se trouve le Nord ? On pourrait répondre que tout individu a sa représentation du Nord à nul autre semblable et que le Nord magnétique, grâce auquel le Nord est étalonné, fluctue dans le temps. Compte tenu de cette imprécision due à des facteurs humains et physiques mais aussi pour un ensemble de raisons tenant principalement aux spécificités culturelles de leur société respective Québécois et Français ne donnent pas une définition identique du Nord et du mythe spécifique qui lui est lié. Si pour les premiers, le mythe du Nord recouvre géographiquement les régions situées au-delà du cinquantième parallèle, les seconds considèrent Montréal comme « L'oasis du Nord ». Voir à ce sujet, *Montréal, L'oasis du Nord*, sous la dir. de Robert Boivin et R. Comeau, Paris, Éditions Autrement, 1992.

³² Christian Morissonneau rappelle que le mythe du Nord s'est inscrit dans ce qu'il appelle le mythe du Désert. Or, écrit l'auteur, « il faut entendre le mot désert dans sa signification relative à l'homme ; pas un espace où la vie est absente ou rare mais où l'homme ne s'arrête pas, ne se sédentarise pas, pour des raisons qui peuvent être aussi bien climatiques que pédologiques, ou culturelles. » En l'espèce, le Nord québécois prenait l'allure d'un « désert forestier, glacé ; la forêt, les collines des Laurentides, le climat, la distance des rives du fleuve, l'absence de voies de

La puissance pragmatique du mythe, vérifiée par les déplacements de population à destination et au sein du Nouveau Monde³³, nous incite à revenir à la triade cybernétique évoquée plus tôt. Nous avons longuement traité du référent mythique mais ce dernier, par un effet boomerang, nous renvoie en dernier ressort au destinataire, en l'occurrence à l'une ou l'autre des collectivités du Nouveau Monde. La prégnance voire la contagiosité des mythes cosmogoniques (le Paradis Perdu et son avatar l'Eldorado) et d'origine (la Terre Promise et sa nombreuse progéniture) révèle par ailleurs l'étance minimale de l'individu, voire sa sujétion. L'homme semble en effet condamné à servir de sujet (l'origine) ou d'objet (la cible) à un effet recherché et provoqué par le destinataire. Voici, ainsi rappelé, le postulat de base de la théorie critique développée par l'école dite de Francfort. Dans cette acception, l'émigrant générique est le jouet et l'enjeu d'une manipulation³⁴ de la part des collectivités neuves américaines, comme le fut jadis l'émigrant rochelais ou versaillais, du pouvoir royal français et de son « intermédiaire – qu'il soit racoleur, engageur ou agent recruteur » (Landry, 2001, p. 82).

Cette propagande, ou du moins la faïssance de la propagande, est souvent considérée avec la plus extrême circonspection. Ainsi Roger Bastide écrit-il que « l'homme restera bien toujours une machine à fabriquer des mythes, et cela n'est pas grave si le mythe reste l'expression de notre lutte contre l'incomplétude et de notre besoin d'« être » pleinement. Le danger, c'est que cette machine soit téléguidée de l'extérieur » (1975, p. 94). Par « téléguidage », Roger Bastide entend sans doute « propagande », dans l'acception que nous avons d'ores et déjà admise. Pourtant, contre les préventions bastidiennes, Jacques Ellul définit la propagande et plus précisément la sub-propagande³⁵

communications terrestres, tout concourait à perpétuer l'image depuis longtemps esquissée puis précisée avec accentuation sur les traits d'ombre. Cette perception englobait tout le Québec – outre-Laurentides, aussi bien la région du Lac Saint-Jean, le nord de Québec et de Montréal et même tout le nord-ouest canadien parcouru depuis longtemps par les coureurs de bois et voyageurs français. » *op.cit.*, p. 60.

³³ L'installation des Canadiens Français au Nord du cinquantième parallèle poursuit donc le mouvement migratoire occidental amorcé par les Espagnols et les Portugais à destination de l'Amérique Latine, celui des Français et des Anglais en Amérique du Nord, des Anglais au sein du Canada, enfin des États-Uniens, de la côte Atlantique au bord du Pacifique.

³⁴ Nous utilisons ce substantif dans son acception première qui est la capacité de préhension (manipulation, de *mane*, la main). En vertu de cette étymologie, l'individu se trouve littéralement entre les mains de. On y verra également le reflet de la célèbre théorie de la « main invisible »...

³⁵ La *sub-propagande* se distingue de la propagande « active, intense, de crise » en ce qu'elle a « pour but de mobiliser les individus (...) afin de les lancer dans l'action au moment venu ». Toutefois, pour réussir, cette propagande spécialisée doit être précédée d'une « pré-propagande » ayant pour fonction de préparer l'individu en le manipulant psychologiquement.

comme quelque chose d'« inéluctable » (1990, p. 11) car inhérente à l'homme et aux sociétés dont celui-ci rêve et qu'il bâtit éventuellement. Pour l'auteur, rappelons-le, si l'homme s'oppose en toute conscience à la propagande, il ne s'en fait pas moins le complice de façon inconsciente. Par ailleurs et, contrairement aux idées reçues, poursuit en substance Jacques Ellul, la propagande est *a fortiori* inéluctable en régime démocratique³⁶.

On le sait, les sociétés se réclamant d'un tel modèle politique reposent sur l'individualisme et la massification³⁷. Or, ce dualisme coïncide parfaitement avec les conditions d'exercice de la propagande. Selon l'historien et sociologue en effet, « la propagande est l'ensemble des méthodes utilisées par un groupe organisé en vue de faire participer activement ou passivement à son action, une masse d'individus psychologiquement unifiés par des manipulations psychologiques et encadrés dans une organisation » (1990, p. 75).

L'articulation de l'individu et de cet individu collectif qu'incarne la masse est essentielle au plein emploi de la propagande moderne dans la mesure où cette dernière « atteint des individus inclus dans une masse et en tant que participants à une masse » et, réciproquement, « vise une foule mais en tant qu'elle est composée d'individus » (Ellul, 1990, p. 18). En conséquence, la propagande va de pair avec les médias de masse, qu'ils soient privés n'y change d'ailleurs rien³⁸, pour peu que ceux-ci soient

³⁶ Et, ajouterons-nous, cette propagande trouve son lieu d'exercice idéal au sein de ce qu'il est convenu d'appeler la « démocratie totalitaire ». Cette alternative à la démocratie libérale, apparue au XVIII^e siècle, « se fonde sur le postulat d'une vérité politique seule et unique. On peut qualifier sa démarche de messianisme politique, dans la mesure où elle suppose un ordre de choses prédéterminé, harmonieux et parfait, vers lequel les hommes tendent irrésistiblement et auquel ils sont obligés d'arriver. » Dans sa forme moderne, la démocratie totalitaire « est une dictature qui s'appuie sur l'enthousiasme populaire (...) Dans la mesure où cette dictature repose sur l'idéologie et l'enthousiasme des masses, elle est l'émanation de la synthèse de l'idée d'ordre naturel et de l'idée rousseauiste d'accomplissement et d'expression du peuple. » Voir à ce sujet, J. L. Talmon, *Les origines de la démocratie totalitaire*, Paris, Calmann-Lévy, 1966, p. 12 et pp.16-17.

³⁷ Deux phénomènes liés au passage de la *Gemeinschaft* à la *Gesellschaft*, c'est-à-dire de la société traditionnelle (au sens de communauté) à la société moderne capitaliste. Nous empruntons ces concepts au sociologue allemand Ferdinand Tönnies ou Tönnies selon les acceptions orthographiques (1855-1936). Voir à ce sujet, Ferdinand Tönnies, *Communauté et société : Catégories fondamentales de la sociologie pure*, Paris, Retz, 1977.

³⁸ Robert McChesney, professeur à la faculté de communications de l'université de l'Illinois, rappelle qu'aux Etats-Unis « on considère généralement que le contrôle qu'exercent les compagnies privées sur le système de communications est éminemment démocratique et bénéfique ». Or, insiste-t-il, cette opinion brillant par sa naïveté ignore la réalité de l'appropriation privée des médias. « Le

« concentrés dans leurs moyens de production et d'autre part diffusés dans leurs produits » (*op.cit.*, p. 119). Certes, la contradiction paraît flagrante entre la propagande et la démocratie du point de vue des principes, mais elle semble s'effacer, nous dit Ellul, sous l'angle des procédés.

Identifions à présent ces méthodes et les ressorts psychologiques qu'elles font jouer. De leur capacité à toucher l'individu dans ce qu'il a de plus sensible dépend en effet leur réussite. Ainsi, la sub-propagande, que nous avons évoquée plus tôt, use et abuse-t-elle du mythe (l'autre « voie royale » étant selon Ellul le réflexe conditionné) pour la simple et bonne raison que

le mythe exprime les tendances profondes d'une société. Il est la condition d'adhésion des Masses humaines à une certaine civilisation et à son processus de développement ou de crise. Il est une représentation vigoureuse, fortement colorée, irrationnelle et chargée de toute la capacité de croyance de l'individu. (Ellul, 1990, p. 52)

Dans cette visée téléologique, le mythe devient donc « parole de subversion » (Détienne, 1981, p. 94) destinée à circonvenir les populations c'est-à-dire l'individu dans ce qu'il a de plus intime (nous retrouverons cet aspect à la toute fin de ce chapitre). C'est du moins l'emploi instrumental qu'en fait Cortés tout à son entreprise de conquête. Aux Aztèques et à leur empereur, Moctezuma, le conquistador fait en effet croire qu'il est Quetzalcoatl, puissance temporelle et divine revenue d'entre les rivages orientaux (de l'Atlantique) où elle a un jour disparu.

La différence radicale entre espagnols et Indiens, et l'ignorance relative d'autres civilisations par les Aztèques conduisaient, on l'a vu, à l'idée que les Espagnols étaient des dieux. Mais quels dieux ? C'est là que Cortés a dû fournir le maillon manquant, en établissant la relation avec le mythe un peu marginal, mais appartenant parfaitement au « langage de l'autre », du retour de Quetzalcoatl. (Todorov, 1982, p. 153)

Le mythe, celui de Quetzalcoatl ou un autre, apparaît simplifié à l'extrême par la mémoire archaïque de l'homme. Est donc réitéré ici, quoique sous un vocable différent³⁹, le caractère

contrôle privé des médias et des moyens de communication n'est ni neutre ni foncièrement bénéfique. L'assise commerciale des médias a des effets négatifs sur la manière dont s'exerce la vie politique en démocratie.» Voir à ce sujet, Robert McChesney, « Les Géants des médias, une menace pour la démocratie », in Noam Chomsky, Robert W. McChesney, *Propagande, médias et démocratie*, Montréal (Qué.), Les Éditions Écosociété, 2000, pp. 83-84.

³⁹ Dans la phraséologie ellulienne, le mythe est « une espèce de vision des objectifs souhaitables, mais qui ont perdu leur caractère matériel, pratique, pour être devenus une image fortement colorée,

anhistorique du mythe tel que précédemment défini par Eliade. Au surplus, Ellul réaffirme sa capacité de mobilisation, fonction conative que nous avons également déjà esquissée. Le mythe est avant tout « une image motrice globale » poussant « l'homme à l'action précisément parce qu'y sont inclus tout le bien, toute la justice, toute la vérité pour cet homme » (1990, p. 43). L'action, dans le cas qui nous intéresse, consisterait pour un Etat à insuffler au sein d'une population étrangère le désir d'émigrer. Il s'agit donc, selon Ellul, d'obtenir une « orthopraxie », c'est-à-dire

une action qui en soi-même, et non pas à cause de jugements de valeur de la personne qui agit, porte l'exactitude et la justesse par rapport à telle fin, que ne se propose pas l'individu, qui n'est pas pour lui un objectif conscient et volontaire à atteindre, mais qui est considéré par l'opérateur de la propagande. (1990, p. 39)

Gageons que cet opérateur (en l'occurrence l'une ou l'autre des collectivités démocratiques du Nouveau Monde que nous entreprenons d'étudier) ne manie pas l'instrument de la propagande avec l'objectif d'inciter « ses » immigrés (qu'il a naguère attirés) à le quitter. Les mythes de l'Eldorado, du Paradis Perdu et de la Terre Promise n'ont pas vertu, en principe, à s'appliquer à la migration de retour. A moins de considérer que le Paradis, tant recherché, se trouve au bout du compte dans le pays que l'on a un jour laissé derrière soi ! Dans cette hypothèse toutefois, la migration de retour est *a priori* une initiative individuelle et non l'action « téléguidée de l'extérieur⁴⁰ » contre laquelle s'insurge Roger Bastide.

Pour Sélim Abou, cette image d'un Paradis familial s'opposerait en premier lieu à la promotion étatique de l'assimilation des immigrants à un modèle jugé idéal (par exemple, l'*anglo-conformity* aux États-Unis). « L'Amérique est bien pour les immigrants une terre promise, mais la terre promise est désormais apparentée à un peuple élu auquel ils doivent s'assimiler et qui est lui-même défini par les caractéristiques principales de l'ethnicité : la race, la langue, la religion (1981, p. 182). Par ailleurs, cette image édénique s'insinuerait au fil du temps. « L'immigrant tend à idéaliser le pays qu'il a abandonné, et une nostalgie lancinante confère peu à peu à l'ingrate terre natale le visage d'un *paradis perdu* » (1981, p. 203). Dans le texte d'Abou, notre lecteur peut en juger, le Paradis Perdu est donc

maîtrisante, globale, contenant tout le souhaitable, refoulant hors du champ de la conscience tout ce qui ne se rapporte pas à elle ». *Op. cit.*, p. 43.

⁴⁰ Nous avons néanmoins cité au chapitre II de ce mémoire un article de l'hebdomadaire d'informations générales français *L'Express* dans lequel il était fait mention d'« initiatives » destinées à promouvoir le retour en France des « cerveaux » français installés à l'étranger.

associé au pays d'immigration (celui où l'on migre) *et* au pays d'émigration (celui d'où l'on part). Mais, après tout, le Paradis n'était-il pas le berceau originel d'Adam et d'Eve et ne l'ont-ils pas quitté avec l'espoir d'y être admis à nouveau ? L'aller (ou le départ) appelle un retour, qu'importe le nombre des années qui se sont écoulées, comme nous le rappelle le récit biblique de la Terre Promise⁴¹.

C'est ce retour, et le halo mythique qui l'entoure, qu'il nous faut à présent évoquer. Cet examen préludera en quelque sorte à l'analyse des réponses de notre échantillon. Rappelons que nous nous interrogeons quant aux raisons du retour en France des immigrants français résidant au Québec mais aussi et surtout sur la façon dont ces derniers ont construit leurs différents projets d'émigration, ce terme étant entendu dans deux directions (de la France vers le Québec et du Québec vers la France). L'analyse notamment psychologique à laquelle s'est livrée Sélim Abou sur le thème de l'identité culturelle (des enfants de l'immigration libanaise au Nouveau Monde) apporte certains éléments de réflexion tout à fait pertinents. Toutefois, ce travail n'ayant été mené qu'en amont du voyage de retour proprement dit, il nous semble adéquat de le faire entrer en résonance avec l'essai de psychologie sociale d'Alfred Schutz, relatif au *homecoming*.

Contrairement à Sélim Abou, le phénoménologue d'origine autrichienne examine la situation du revenu, de préférence à celle sans doute moins révélatrice du retournant. Nous remarquerons cependant que, quelles que soient leurs différences tant sur le plan épistémologique que méthodologique, Abou et Schutz adoptent tous deux une position contrapuntique ressemblant fort à un revirement jurisprudentiel. Ils s'opposent en effet à une longue tradition littéraire faisant du retour au pays une quête, dont l'âpreté n'a d'égal que la douceur de la sanction ultime : l'effacement de l'Angoisse fondamentale⁴², la réconciliation fusionnelle avec Éden. L'*Odyssée*, du Grec ionien Homère, compte au nombre des épigones de cette littérature élégiaque, à raison mais aussi, pour partie, à tort.

⁴¹ « Le pays que les Israélites allaient finir par occuper fut connu à l'origine sous le nom de Canaan ; c'est sur cette terre qu'Abraham, parti de Mésopotamie, fut envoyé par D. (Gn 12,1). C'était également la Terre promise par D. à Abraham, afin qu'il y installe ses descendants (Gn 12,7) ; on l'appela pour cette raison, la Terre promise. Le récit biblique décrit le retour des descendants de Jacob (Israël) à Canaan, après quatre siècles d'esclavage passés en Egypte, et comment, dirigés par Josué, ils conquièrent la majeure partie du pays, en le soustrayant à la domination cananéenne. Le pays prit le nom de terre d'Israël, en référence aux douze tribus d'Israël qui s'y trouvaient. » Voir à ce sujet, *Dictionnaire encyclopédique du judaïsme*, Paris, CERF/Robert Laffont, 1996, pp. 503-504.

⁴² Nous référons ainsi au traumatisme consécutif à l'éviction du Paradis. L'anamnèse à laquelle les Chrétiens sont conviés, c'est-à-dire la remémoration répétitive et symbolique, fait remonter des confins de la Création le souvenir douloureux de cette prime angoisse. Alfred Schutz que nous citerons bientôt et sur lequel nous nous appuierons afin de dresser notre cadrage théorique, parle quant à lui de façon

3.2 Le mythe du retour au pays

Ulysse (ou Odysseus), le héros de l' *Odyssée*⁴³ a quitté Ithaque dont il est le roi parce qu'il était sommé par Agamemnon, roi de Mycènes, d'aller bouter la guerre en Troie⁴⁴. La victoire acquise, le héros n'a de cesse de retourner dans son île afin de retrouver son épouse, Pénélope, son fils, Télémaque, et son trône laissé vacant depuis son départ, dix ans plus tôt. Hormis le périple de retour du roi d'Ithaque, lui-même long de dix autres années, le mètre homérique exalte en quelque 12 000 vers, ce que Luc Benoist appelle « un pèlerinage aux sources » (2003, p. 103).

Voici qu'affleure de nouveau avec l'éternel retour du héros homérique l'espoir irraisonné en une re-Création de l'homme et, en une résurrection du temps d'avant le Temps, fonction éternellement conférée au mythe. Plutôt que d'un lieu, Ithaque, il conviendrait donc de parler d'un *moment* (avec Voltaire, nous parlions d'un état). Dans cette acception, l'île serait donc une métaphore de l'âge d'or qui « caractérise le commencement et la fin de l'Histoire » (Eliade, 1957, p. 21). C'est à cette même insularité sémantique du temps zéro que renvoient également la symbolique du Cyclope (référence à une époque précosmique⁴⁵) et de Circé (dont les charmes ont pour effet de rajeunir et d'embellir), deux

quasi homonymique d'« anxiété fondamentale ». Le phénoménologue entend par là « l'expérience fondamentale qui est propre à chacun d'entre nous : je sais que je mourrai et j'ai peur de mourir ». Cette expérience fonde, selon Schutz, « le système des pertinences qui nous gouvernent dans l'attitude naturelle » et qui sont liées à « notre existence comme êtres humains dans la réalité par excellence de la vie quotidienne. » Et, poursuit-il, « de l'anxiété fondamentale naissent tous les systèmes interreliés des espoirs et des craintes, des manques et satisfactions, des chances et risques qui incitent l'homme dans l'attitude naturelle à tenter de maîtriser le monde, de surmonter les obstacles, d'établir des projets et de les réaliser. » Voir à ce sujet, Alfred Schutz, *Le chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987, pp. 126-127.

⁴³ Les Homérologues supposent que l'aède épique a été composé au milieu du IX^e siècle avant notre ère.

⁴⁴ Personnage anecdotique au début de *L'Illiade*, le premier opus du cycle troyen d'Homère, Ulysse accède au rang de demi-dieu lorsqu'il offre sur un plateau d'argent la ville de Troie tant convoitée par les Achéens. Son stratagème, le fameux cheval de Troie, permet à la coalition rangée sous la bannière d'Agamemnon d'enlever sans coup férir cette forteresse, jusqu'alors inexpugnable.

⁴⁵ Selon John Stewart, la philosophie a commencé en Grèce, comme l'a noté Aristote, avec « l'émerveillement » face au monde tel qu'il était. « Such wondering led to the Greek concept of *cosmos*, which labeled the state into which human habitation changed the primordial chaos. When human involvement transformed chaos into cosmos, the result was more or less ordered whole, a condition of coherence and a degree of harmony, accompanied by a further sense of wonder at the human's inhabiting it. This whole was labeled « world », and the term came to mean the coherent sphere or sphere of coherence that humans inhabit. » Voir à ce sujet, John Stewart, *Beyond the symbol*

des figures totémiques dressées sur la route d'Ulysse et de ses compagnons d'infortune. On le voit, la nostalgie imprègne fortement d'ode homérique. De fait, remarque Philippe Brunet dans sa préface, l'*Odyssée* représente l'archétype du *nostoi*, genre poétique chantant le retour des héros après la guerre de Troie (Homère, 1999). Ulysse souffre de cette nostalgie⁴⁶, que Sélim Abou qualifie de « lancinante ». « Toute sage qu'elle est, je sais qu'auprès de toi, Pénélope serait sans grandeur ni beauté ; ce n'est qu'une mortelle, et tu ne connaîtras ni l'âge ni la mort... Et pourtant le seul vœu que chaque jour je fasse est de rentrer là-bas, de voir en mon logis la journée du retour ! », se languit en effet le héros de l'*Odyssée* (Homère, 1999, chant V, 196-225, p. 113).

Par analogie, la tragédie vécue par Ulysse serait le reflet de l'amère condition des immigrants pleurant le sol chéri de leurs pères, leurs proches depuis longtemps évanouis, ou la réminiscence olfactive d'un mets jadis familial. Souvenons-nous que cette peine, irradiant dans tout l'être comme le mal d'amour, est constitutive de l'émigration. « La nostalgie a ceci de particulier qu'elle porte l'immigrant à embellir son pays d'origine, par la pensée, à en grossir démesurément les qualités et à en estomper les défauts » (Abou, 1977, p. 23). Analysant les résultats d'un sondage effectué au sein de la communauté libanaise de Québec et de Montréal au printemps 1975, le chercheur admet que « l'austérité de l'habitat est de nature à exacerber chez les immigrants la nostalgie de leur pays d'origine qui, à maints égards, est l'opposé du Canada : un pays miniature, un pays de soleil, un pays où les relations humaines sont marquées par une grande familiarité » (Abou, 1977, p. 22). Toutefois, quels que soient les facteurs aggravants, les immigrants auraient la possibilité d'atténuer les effets de l'éloignement et de diminuer le poids de leur remords.

Les nouveaux immigrants savent exorciser les sortilèges de la nostalgie : 70% de ceux que nous avons interrogés sont des gens qui, depuis leur installation au Québec, ont fait au moins un voyage par an au Liban, parfois deux ou trois. Cette alternance leur donne l'impression sécurisante qu'ils n'ont pas réellement abandonné leur pays, ou du moins qu'ils peuvent y retourner quand ils le désirent. Leur langage est, à cet égard, d'une ambiguïté significative. Quand on leur demande s'ils comptent rester définitivement au Canada, ils répondent positivement en alléguant tous les arguments qui justifient une telle décision et qui pratiquement se résument en un seul : ils sont heureux parce qu'ils ont trouvé au Québec ce qu'ils étaient venus y chercher et même davantage. Mais il est rare qu'ils n'ajoutent pas à la fin de leur discours une phrase comme celle-ci : « Remarquez que je ne renonce pas au principe d'un retour possible » [...]. De telles phrases sont

model, Reflections on the Representational Nature of language, New York, State University of New York Press, 1996, p. 31.

⁴⁶ Étymologiquement, de *nostos/algos*. Notons également que le mot allemand *Heimweh* désigne à la fois le mal du pays et la nostalgie. Voir à ce sujet, Sonia Combe, dir., *Le livre du retour, récits du pays des origines*, Paris, Éditions Autrement, 1997, p. 9.

évidemment destinées à chasser le souvenir de la rupture avec le passé et l'angoisse qu'il est à tout moment susceptible de réveiller. (Abou, 1977, pp. 22-23)

Dans son récit autobiographique, traitant finalement moins de la Roumanie en tant que telle que de l'éternelle plausibilité du retour dans ce pays, le sien d'origine, Constantin Stoiciu évoque un dialogue intérieur très proche du dilemme ressenti par les immigrants libanais.

Le deuxième motif de ce retour dans mon pays aurait pu être – comme il a été d'ailleurs l'année passée, mais sans aucun résultat – l'effilochage ou le renforcement de l'illusion qu'un retour définitif est encore possible. Je suis peut-être le seul parmi les Roumains que je connais à Montréal qui se pose cette question avec douleur et rage. Même si je me laisse de plus en plus envahi (sic) par le sentiment de l'abandon de ce rêve fou. A quoi bon le retour ? Une autre émigration ? Un autre début ? Une autre vie ? (Stoiciu, 1992, p. 17)

S'il se justifie ⁴⁷, le retour au pays n'en paraît pas moins l'aveu d'un échec ou, plus exactement, comme le suggère Sélim Abou, le signe d'une incapacité de l'immigrant à percevoir une issue au drame existentiel de l'entre-deux (je ne suis pas d'ici, je ne suis plus ailleurs) qui l'enferme et l'étouffe. Pour l'anthropologue, la solution réside bien dans le pays que l'immigrant a rejoint et non dans le pays qu'il a quitté.

Certains ne résistent pas à l'épreuve et prennent le chemin du retour, résignés à composer avec leur milieu originel, pourvu qu'il leur offre à nouveau la chaleur du sein maternel⁴⁸. La majorité

⁴⁷ Sélim Abou énumère les trois « formes de mort » vécues par l'immigrant. La déception que cet immigrant ressent lorsqu'il réalise la profondeur du fossé séparant d'une part, la réalité, d'autre part, l'image de terre promise dont jouit la société d'accueil s'apparente selon Abou à la première forme de mort. La deuxième survient lorsque l'immigrant réalise qu'il n'a pas obtenu de la part des membres de la société réceptive la reconnaissance qu'il espérait. Luttant contre la menace que représente l'assimilation, l'immigrant se recroqueville sur la sphère intime et cantonne ses relations dans le cercle des relations primaires (culturelles, confessionnelles, etc) où il sait ne pas disparaître. La troisième forme de mort, poursuit Sélim Abou, arrive avec le sentiment de « la destruction de l'ancien monde » que l'immigrant lit dans les yeux de ses enfants, nés dans le pays où il a émigré. Voir à ce sujet, Sélim Abou, *L'identité culturelle, relations interethniques et problèmes d'acculturation*, Paris, Anthropos, 1981, pp. 203-207.

⁴⁸ De fait, la quête du pays natal n'est pas sans évoquer un déterminisme propre à la condition humaine. L'approche psycho-socio-analytique de la communication enseigne que divers drames de la petite enfance ponctuent le processus de construction de soi. Ainsi, nous entretenons des rapports ambivalents vis-à-vis de l'objet partiel (le sein maternel) et de la mère duelle (bonne /mauvaise). Remarquons à ce propos, et, de façon succincte, que la proposition du genre féminin « patrie », aujourd'hui obsolète, était naguère précédée de l'épithète « mère ». L'usage et la pression sociales voulaient que les enfants de cette figure tutélaire et emblématique, en quelque sorte supra maternelle, la chérissent et ne lui tourment point le dos... Au risque de se fourvoyer, on pourrait se demander si ce

demeure : ils n'ont pas quitté parents et amis, ils n'ont pas traversé l'océan pour accepter si facilement la défaite. Leur premier but est l'intégration à la société nouvelle et « l'intégration passe par la neutralisation des déceptions » (1981, p. 204)

Le pays natal, puisqu'on s'y « résigne », semble donc un pis-aller plutôt qu'une solution viable et recommandable n'en déplaît à Homère. Mais le poète grec, à y bien réfléchir, fait-il réellement l'apologie du retour au pays ? N'oublions pas à travers quelles affres passe Ulysse, finalement échoué sur le rivage d'Ithaque.

Ulysse s'éveillait de son premier sommeil sur la terre natale, mais sans la reconnaître après sa longue absence ; car Pallas Athéna, cette fille de Zeus, avait autour de lui versé une nuée, afin que, de ces lieux, il ne reconnût rien et qu'il apprît tout d'elle : ni sa femme, ni son peuple, ni ses amis ne devaient le connaître, tant que, des prétendants, il n'aurait pas puni toutes les violences. Aussi, devant les yeux du maître, tout n'était que sites étrangers, les mouillages des ports, les rocs inaccessibles, les sentes en lacet et les arbres touffus. (Homère, 1999, chant XIII, 184-203, p. 247)

Ulysse qui, naguère prisonnier de la nymphe Calypso, « passait les jours, assis aux rocs des grèves, tout secoué de larmes, de sanglots, de chagrins, promenant ses regards sur la mer inféconde et répandant des larmes » (*Op. cit.*, Chant V, 139-168, p. 111), tout à son désespoir de retrouver un jour ses foyers, est une fois de retour chez lui en proie à des tourments tout aussi dévastateurs. « Brusquement relevé, debout, il contemplait le pays de ses pères... il se prit à gémir et, du plat de ses mains se frappant les deux cuisses, il eut un cri d'angoisse : Quel est donc ce pays ? hélas ! chez quels mortels suis-je enfin revenu ? (...) » (*Ibid.*) Pire, Télémaque se refuse à reconnaître Ulysse, son père, lorsque la déesse Pallas Athéna le lui révèle dans toute sa royale apparence.

Non, tu n'es pas mon père Ulysse ! un dieu m'abuse, afin de redoubler mes pleurs et mes sanglots. Car un simple mortel ne peut trouver en soi le moyen d'opérer de pareils changements : il faut qu'un dieu l'assiste et le fasse, à son gré, ou jeune homme ou vieillard... Tu n'étais à l'instant qu'un vieux, couvert de loques : voici que tu parais semblable à l'un des dieux, maîtres des champs du ciel ! (*Op. cit.*, chant XVI, 197-228, pp. 297-298)

n'est pas le péché capital de la trahison vis-à-vis du sein nourricier, jadis aimé mais fui, qu'expie le migrant en retournant dans ses foyers... N'est-ce pas ce sein que l'on cherche et renie toujours, tantôt l'adorant, tantôt l'abhorrant ? Dans le sillage de Sélim Abou nous faisons ici référence aux mécanismes exprimés par Mélanie Klein (processus d'introjection et de projection, clivage schizo-paranoïde de type introjectif ou projectif, position défensive consécutive à la position paranoïde...) et notamment utilisés par Wilfred Ruprecht Bion. Voir à ce sujet, Wilfred R. Bion, *Recherche sur les petits groupes*, Paris, Presses universitaires de France, 1991.

Le retour si peu triomphal d'Ulysse, notamment marqué par le déni d'identité (voire sa spoliation pure et simple par un quarteron de prétendants à la couronne), sert de préambule en même temps qu'il justifie l'essai d'Alfred Schutz intitulé *L'homme qui rentre au pays* (*The Homecomer*). Dans cet ouvrage de psychologie sociale, le phénoménologue entreprend de résoudre une conjecture de nature aporétique. A contrario de « l'étranger qui immigre » et qui, en conséquence, « doit anticiper ce qui l'attend avec peu ou pas d'éléments de départ », « celui qui revient au pays » a une connaissance profonde, infuse, de son milieu originel. Dans les mots de Schutz, le *homecomer*⁴⁹ s'attend « à retrouver un environnement dont il a toujours eu, et a encore – du moins le croit-il – une connaissance intime et qu'il lui suffit donc de tenir pour sûr afin d'y trouver ses repères » (Schütz, 2003, pp. 42-43). Pourtant, et c'est précisément ici que réside l'aporie, le *homecomer* s'avère tout aussi béjaune et déphasé que l'immigrant. Comment cela se fait-il ?

Afin de répondre à sa propre question⁵⁰, Alfred Schutz commence par définir le pays natal comme le « point zéro d'un système de coordonnées que nous attribuons au monde afin d'y trouver nos repères » (2003, p. 45). Ici, à l'intersection de l'abscisse et de l'ordonnée inhérentes à la représentation dans l'espace, au demeurant plus sociale que cartésienne, s'origine et perdure une communauté dont l'immigrant, l'un des archétypes⁵¹ du revenu selon Schutz, s'est un jour séparé ou dont il a été séparé et avec laquelle, désormais, il veut renouer.

⁴⁹ Nous utiliserons, de préférence à la traduction française « l'homme qui rentre au pays » et sa variante « celui qui revient au pays », trop alambiquées et imprécises à notre goût, soit le substantif anglais original « *homecomer* », soit le participe passé « retourné » (ou son synonyme « revenu ») déjà utilisé à la fin de la section précédente, soit l'expression schutzienne idoine, car ciblée, d'« émigré qui retourne dans son pays » (*Op. cit.*, p. 44).

⁵⁰ Nous rappellerons au chapitre suivant qu'Alfred Schutz puise dans son expérience autobiographique de vétéran démobilisé (de la Grande Guerre) le sujet de cette présente investigation et qu'il cherche *a posteriori* à donner un sens aux chausse-trappes ayant sans doute parsemé son chemin de retour dans ses foyers.

⁵¹ Nous faisons ici une brève référence au concept weberien d'*idéotype* (ou *typification* dans le glossaire schutzien). Selon Max Weber : « On obtient un idéotype en accentuant unilatéralement un ou plusieurs points de vue et en enchaînant une multitude de phénomènes, donnés isolément, diffus et discrets, que l'on trouve tantôt en grand nombre, tantôt en petit nombre et par endroits pas du tout, qu'on ordonne selon le précédent point de vue choisi unilatéralement, pour former un tableau de pensée homogène. On ne trouvera nulle part, empiriquement un pareil tableau dans sa pureté conceptuelle, il est une utopie ». Voir à ce sujet, Max Weber, *Essai sur la théorie de la science*, Paris, Plon, p. 180.

Ajoutons que, par « système de coordonnées » et, par « repères », Alfred Schutz entend les bornes et les référents de l'univers intersubjectif dans lequel est né et a mué le migrant. C'est donc selon cette acception, bien différente des préceptes de l'analyse psychosociologique privilégiée par Sélim Abou : de l'ancienne proximité spatiale et temporelle avec les membres de sa communauté originelle (les « consociés⁵² » dans le lexique schutzien) dont se languit l'homme entreprenant le voyage de retour. Cette proximité s'explique par le fait que

nous avons en commun avec les autres une portion d'espace et de temps, que nous avons à notre disposition, dans cet environnement, des objets, comme moyens et fins possibles et que nous partageons des intérêts qui se fondent sur un système de pertinences sous-jacent plus ou moins homogène (*op.cit.*, pp. 53-54)

Nous reviendrons longuement dans le chapitre suivant sur ce concept essentiel de « système de pertinences » aussi, pour l'heure, nous nous contenterons de rappeler ici l'assertion des professeurs Peter Berger et Thomas Luckmann selon lesquels les pertinences sont « déterminées par mes intérêts immédiats et d'ordre pratique, d'autres par ma situation générale dans la société », (1996, p. 66). Or, ces intérêts sont d'autant plus immédiats que les structures d'à-propos de la connaissance, qui les gouvernent, « interfèrent avec celles des autres, en conséquence du fait que nous avons des choses « intéressantes » à nous dire. La connaissance des structures d'à-propos d'autrui constitue un élément important de ma connaissance de la vie quotidienne » (*Ibid.*). Enfin, pour reprendre Alfred Schutz, précisons qu'

en tant que schéma d'expression et d'interprétation du monde, le mode de vie natal régit non seulement mes propres actes mais aussi ceux des autres membres de mon groupe social. Grâce à ce schéma, je suis intimement convaincu que je comprendrai ce que l'Autre veut me dire et que je me ferai moi-même aisément comprendre de lui. Le système des pertinences qu'adoptent les membres du groupe atteste ainsi un haut degré de conformité. (Schütz, 2003, pp. 47-48)

Las ! La belle uniformité vole en éclats avec la coupure du lien primordial, ce cordon ombilical qu'est dans les faits la relation de face à face⁵³, « cas-type de l'interaction sociale » (Berger et

⁵² Formulation que nous retrouverons et expliciterons davantage au chapitre suivant.

⁵³ Notons que cette locution s'orthographie de deux manières différentes, chacune correspondant à une acception bien précise. « Face-à-face », signifie « en présence l'un de l'autre » alors que « face-à-face » s'applique (1) en cas de situation conflictuelle, lorsque « deux personnes, deux groupes se font face », et (2) en cas de « débat public entre deux personnes représentatives d'opinions, de partis ou de milieux différents ». Nous n'avons pas modifié la graphie choisie par les auteurs que nous avons cités

Luckmann, 1996, p. 44). Du « présent vivant » qu'il partageait avec l'autre ne reste pour « l'émigré » (celui qui a naguère émigré) de retour au pays qu'un souvenir dont la vivacité, trompeuse, masque une obsolescence par essence définitive. Autrui, si familier⁵⁴ au Moi de jadis, est devenu pour le revenu d'aujourd'hui une pure « abstraction » (Schütz, 2003, p. 53). Certes, le *revenu* foule de nouveau peu ou prou le même espace, identique si ce n'étaient les inévitables changements topographiques, mais qu'en est-il de l'ancien temps partagé qu'Alfred Schutz appelle la « structure sociale du monde natal » (*Op. cit.*, p. 54) ?

La sentence tombe, irrévocable. « L'homme qui a quitté sa maison », insiste Schutz,

ne peut plus faire l'expérience en tant que participant à un même présent vivant, des nombreuses relations avec le nous qui forment le tissu social du groupe natal. Son départ a remplacé ces expériences vivantes par des souvenirs, et ces souvenirs ne conservent que l'image du pays natal tel qu'il le voyait lorsqu'il l'a abandonné derrière lui. (*Op. cit.*, p. 55)

Par contamination, le « degré d'intimité ⁵⁵ » dans notre relation avec l'autre change lui aussi du tout au tout. « Toute séparation dissimule autrui sous un étrange déguisement difficile à ôter », écrit le chercheur (*Op. cit.*, p. 57). Avant d'explicitier cette formule, sans doute nous faut-il revenir aux fondements de la « relation nous ». Rappelons avec Alfred Schutz que

ma participation simultanée au déroulement de la communication de l'autre instaure par conséquent une nouvelle dimension du temps. *Nous* partageons lui et moi, aussi longtemps que dure le processus, un présent qui *nous* est commun et qui nous permet de dire : « *Nous* faisons ensemble l'expérience de cette occurrence ». Par la relation « Nous » ainsi instaurée, nous vivons tous deux – lui s'adressant à moi et moi l'écoutant – dans notre présent mutuel, orientés vers la pensée à

mais nous avons quant à nous privilégié la première graphie. Au face-à-face, nous préférons assurément le face-à-face... Voir à ce sujet, *Le Petit Larousse Illustré 2006*, Paris, Larousse, 2005, p. 449.

⁵⁴ Dans l'échange de face-à-face que j'entretiens avec autrui, « chacune de mes expressions est orientée vers lui, et vice-versa, et cette réciprocité continuelle des actes expressifs est accessible simultanément à l'un et à l'autre », insistent Peter Berger et Thomas Luckmann. Voir à ce sujet, Peter Berger et Thomas Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1996, p. 44.

⁵⁵ Par « intimité », Alfred Schutz entend « le degré de connaissance fiable que nous possédons d'une autre personne, d'une relation sociale, d'un groupe, d'un modèle culturel ou d'une chose ». Voir à ce sujet, Alfred Schütz, *L'étranger, suivi de L'homme qui rentre au pays*, Paris, Editions Allia, 2003, p. 57.

accomplir dans et par le processus de la communication. *Nous vieillissons ensemble*. (Schutz, 1987, p. 117)

Le départ de l'émigré a non seulement pour effet immédiat de rompre cette parfaite congruence⁵⁶ mais il hypothèque également les chances de reprise de cette relation, adienne le retour, toujours probable, de ce même émigré. L'arrêt du processus de vieillissement parfaitement synchrone décrit par Schutz engendre donc la forclusion c'est-à-dire la future invalidation de la relation, aussi harmonieuse fût-elle par le passé. Inactive aussi longtemps que durera l'absence de l'émigré, l'incommunication⁵⁷ sanctionnera les échanges auxquels ce personnage prendra part de retour au pays. Sans doute, le réaliseront-ils avec le temps, peu ou beaucoup : le revenu et les membres de la société d'origine ne parlent pas (plus) le même langage.

Le divorce entre l'importance unique et décisive que la personne absente accorde à ses expériences et leur pseudo-typification par les gens restés au pays, à laquelle ils attribuent une pseudo-pertinence, constitue l'un des obstacles majeurs au rétablissement mutuel des relations avec le nous. [...] Mais, même si un tel divorce radical ne s'est pas produit, la solution définitive de ce problème restera un idéal irréalisable. (2003, pp. 61-62)

Suivant Alfred Schutz à la lettre, nous présupposons donc que le retour n'est jamais le retour au *statu quo ante*. Comme l'écrit Alfred Schutz, « rien de ce qui appartient au passé ne peut jamais être reproduit dans le présent exactement tel qu'il a été » (*Op. cit.*, p. 63). L'émigré revient-il d'ailleurs, identique à celui qu'il fut jadis ? Le locuteur étant l'interlocuteur de l'autre protagoniste de l'interaction, il serait illusoire de penser que le changement n'affecte que l'une des parties concernées et elle seule. « Au tout début ce n'est pas seulement le pays natal qui se dévoile sous un jour inhabituel à l'homme qui revient chez lui. C'est cet homme lui-même qui apparaît étrange à ceux qui l'attendent, et le brouillard qui l'entoure lui donne cette allure inconnue », insiste pour sa part Alfred Schutz (*Op. cit.*, p. 71).

⁵⁶ Nous détournons ici un concept cher au psychosociologue états-unien Carl R. Rogers. Dans la pensée rogorienne la congruence est la « correspondance exacte entre l'expérience et la prise de conscience », voire « l'accord de l'expérience, de la conscience et de la communication ». Voir Carl R. Rogers, *Le développement de la personne*, Paris, Dunod, 1996, p. 238.

⁵⁷ L'impact de cette « incommunication » doit néanmoins être nuancé puisque, selon Dominique Wolton, « l'incommunication existant entre les visions du monde » fait partie intégrante de la communication. Voir à ce sujet, Dominique Wolton, « Le siècle de la communication », in *Il faut sauver la communication*, Paris, Flammarion, 2005, p. 42.

En usant d'euphémisme, nous affirmons donc que le revenu n'est pas un *voyageur sans bagage*, à l'instar du personnage de Jean Anouilh. De manière plus appropriée, sans doute faudrait-il employer le terme opposé d'excédent de bagage dans la mesure où le *homecomer* transporte une part de l'inconnu rencontré du fait et au cours de son expérience migratoire. Les schèmes de référence, alors étrangers, qu'il a appréhendés en tant qu'immigré, auxquels il s'est nécessairement référé dans la conduite quotidienne de ses affaires et qu'il a, sciemment ou pas, intégrés à son propre système de pertinence en font un mutant culturel dans son pays d'origine.

Tel est, par exemple, le portrait que l'on peut dresser de la Malinche, personnage ô combien emblématique de la *conquista* espagnole et à l'intérieur de celle-ci, de la « conquête de l'information » menée par Cortés. Celle que les Indiens appellent Malintzin et les Espagnols, Dona Marina, parle le nahuatl, la langue des Aztèques, possède l'idiome des Mayas à qui elle a été initialement vendue, et maîtrise l'espagnol, qu'elle a appris au contact de ses nouveaux « maîtres » (elle a été offerte en cadeau à Cortés). Mais, toute polyglotte soit-elle, la Malinche

ne se contente pas de traduire ; il est évident qu'elle adopte aussi les valeurs des Espagnols, et contribue de toutes ses forces à la réalisation de leurs objectifs. D'un côté, elle opère une sorte de conversion culturelle, interprétant pour Cortés non seulement les mots mais aussi les comportements ; de l'autre, elle sait prendre l'initiative quand il le faut, et adresser à Moctezuma des paroles appropriées (notamment dans la scène de son arrestation), sans que Cortés les aient prononcées auparavant. (Todorov, 1982, p. 131)

Selon Tzvetan Todorov, la Malinche « est d'abord le premier exemple, et par là même le symbole, du métissage des cultures ; elle annonce par là l'État moderne du Mexique, et au-delà, notre état présent à tous, puisque, à défaut d'être toujours bilingues, nous sommes inévitablement bi- ou tri-culturels. La Malinche glorifie le mélange au détriment de la pureté (aztèque ou espagnole), et le rôle de l'intermédiaire » (*op.cit.*, p. 132). Quelles que furent son opinion vis-à-vis de la culture du pays d'accueil et sa réponse identitaire aux stratégies visant à l'assimiler ou à l'intégrer, l'homme qui rentre au pays reviendrait porteur d'intentionnalité. « Même au cœur de son désir de retourner chez lui demeure toujours le souhait de transplanter dans le vieux modèle culturel quelque chose de ces nouveaux buts, de ces moyens de les réaliser qu'il a découverts récemment, des aptitudes et des expériences acquises à l'étranger » (Schütz, 2003, p. 65).

Il y a là comme une fatalité attachée aux pas du migrant. A l'image d'Ulysse, le revenu a certes échappé à Charybde (la nostalgie du pays natal qui l'étreignait jadis) mais il est retombé en Scylla (la

souffrance qu'engendre l'impossibilité de rétablir l'ancienne relation avec son groupe d'origine). « D'étranger à son groupe d'accueil, il est devenu étranger à son groupe d'origine, et étranger à lui-même » (Cefaï, 1998, p. 244). Revenant lui-même à son point de départ, en l'espèce au mythe du retour selon Homère, Alfred Schutz évoque la figure tierce d'un « Mentor ». A ce personnage jouant le rôle de Pallas Athéna, « la déesse aux yeux pers » de l'*Odyssée*, incombe le rude ouvrage herméneutique destiné à fondre en un semblant de dialogue retrouvé des monologues étanches les uns pour les autres.

Il y aurait donc loin du mythe du retour au retour proprement dit, ainsi que le postulait plus tôt Sélim Abou à propos des « processus d'acculturation ». Dans cette veine, le retour au pays serait donc un mythe au sens d'imposture. L'emploi du conditionnel dans ce paragraphe trahit certainement notre position. Nous ne souscrivons pas en effet à cette croyance du sens commun. Tout au contraire et, quitte à rapprocher deux termes *a priori* antithétiques, nous émettons l'hypothèse selon laquelle le mythe en tant que mode d'être, d'une part, et le *fatum* de la condition humaine, d'autre part, nous condamnent à « parler toujours *excessivement* du réel » (Barthes, 1957, p. 247). Tout à notre souci de démontrer cette thèse alternative nous raisonnerons *a contrario* en procédant à l'étude vérifonctionnelle de la soi-disant irréalité du mythe.

3.3 Une réalité ancrée en l'homme

La controverse⁵⁸ que nous entamons ici prendra pour cibles les trois principales critiques formulées à l'endroit du mythe. Lui sont donc objectés : son caractère obsolète du fait qu'il s'enracine dans un état primitif ou archaïque de l'homme et de la société humaine, son appartenance à la province du rêve et de l'illusion, son appariement sémantique à la fable. Renversant cet ordre, nous évoquerons tout d'abord ce troisième, mais à notre sens, fondamental⁵⁹ reproche adressé au *mûthos*.

⁵⁸ Nous adressons ici un clin d'œil à la controverse qui a opposé dans un couvent de Valladolid (ville où est décédé en 1506 Christophe Colomb), en 1550, le dominicain Bartolomé de Las Casas et Juan Ginès Sépulveda. L'ancien évêque du Chiapas, au Mexique, et le théologien y ont débattu sur la question : Est-ce que les Indiens sont une espèce inférieure de la race humaine ? Voir à ce sujet, Jean-Claude Carrière, *La controverse de Valladolid*, Arles, Actes Sud, 1999.

⁵⁹ Dans la mesure où les deux précédents s'y enracinent.

3.3.1 Du *mûthos* à *fabula* à mythe

Par mythe, comme chacun sait, on entend généralement « fable », « invention » ou « fiction ». Cette acception profane (et scientifique puisqu'on la retrouve notamment dans les écrits de Sélim Abou) provient sans doute de la scission sémantique opérée par les Hellènes aux VI^e et Ve siècles avant notre ère. L'émergence de contenus alternatifs, au nombre desquels figurait le discours philosophique, puis leur constitution en genres narratifs ont entraîné un processus d'identification, donc de catégorisation. De l'avis des exégètes, et notamment de Fritz Graf, professeur de philologie à l'Université de l'Ohio, *mûthos* s'est imposé au cours du Ve siècle avant notre ère afin de désigner une certaine forme de narration. Jusqu'à Hérodote (v.484-v.420 avant notre ère), dit-on, le terme n'est pas connoté de manière négative. Il en va autrement lorsque l'historien grec s'en sert dans une réponse critique à diverses théories selon lui absurdes concernant le Nil, sa source et l'origine de sa crue dévastatrice.

Hérodote s'oppose en l'espèce à la thèse selon laquelle « le Nil découlerait de l'océan, lequel Océan coulerait autour de la terre » (Détienne, 1981, p. 103). Pour l'historien grec, « mettre en cause l'Océan, c'est prendre le cap de l'invisible, déporter le discours au-delà des apparences, c'est raconter un « mythe » » (*Ibid.*). Or le mythe, écrit Platon dans *La République*, recouvre avant tout ces contes que racontent nourrices et grands-mères au petit enfant, en d'autres termes « des histoires qui n'ont ni queue ni tête. Insignifiantes et tout juste bonnes à intéresser cet être perpétuellement agité qui balbutie, pousse des vagissements, mais qui est, quand même, de toutes les bêtes sauvages, la plus rusée et la plus insolente » (*op.cit.*, p. 162). Ces racontars appartiennent selon Platon à la catégorie des « mythes mineurs » dérivant des « mythes majeurs » racontés par les poètes. Les mythes ne doivent donc pas être pris au pied de la lettre mais, plutôt, interprétés puisqu'ils sont le fruit de l'allégorèse. S'ensuivra une tripartition interne du *mûthos*, considéré soit comme un récit historique racontant ce qui s'est réellement passé, soit comme quelque chose de fictif mais de néanmoins vraisemblable, soit enfin comme un pur mensonge. Pour les Grecs comme pour les Romains, chez qui l'on retrouve un classement identique, le mythe au sens de *fabula* se trouve donc aux antipodes de la vérité et du réel.

Cette notion du *mûthos/fabula* a perduré. Au cours du moyen âge chrétien, les *fabulae* recouvraient des inventions poétiques théogoniques et des fables d'animaux nécessitant une lecture allégorique. Cette tradition culminera en 1668 lorsque Jean de La Fontaine appellera ses créations des « Fables ». Bientôt, l'assimilation des mythes gréco-romains aux fables des peuples dits primitifs parachèvera l'entreprise de dénigrement du mythe. « On arriva au rejet de l'allégorèse : comme les fables des

anciens avaient le même caractère que celles des sauvages, on ne devait plus attendre dans celles-ci une vérité sublime mais cachée » (Graf, 1994). Telle est la thèse soutenue par Bernard le Bovier de Fontenelle. Dans son ouvrage, intitulé *Sur l'origine des fables* et publié en 1724, ce neveu de Corneille souligne l'ineptie des contes portant sur les dieux, les héros et les monstres. Il faudra attendre la publication entre 1764 et 1807 de plusieurs traités du professeur de philologie grecque de l'Université de Göttingen, Christian Gottlob Heyne, pour que surviennent un revirement sémantique et l'amorce d'une réhabilitation du *mûthos*. On doit à ce professeur de Basse-Saxe le vocable moderne « mythe », à partir de la locution grecque ancienne. Mais « ce qui distingue Heyne de tous ses prédécesseurs, Fontenelle y inclus, c'est l'appréciation des *mythi* : ce ne sont point des absurdités grossières, ce sont des documents vénérables du passé de notre race, témoins d'une première phase de la pensée humaine » (Graf, 1994).

Ce faisant, Heyne renoue avec l'acception archaïque du *mûthos*⁶⁰. Avant la scission sémantique, que nous avons située dans la Grèce antique des VI^e et Ve siècles avant notre ère, les narrations mythiques étaient rangées au nombre des créations poétiques et identifiées sous les labels interchangeables *logos*, *épos* ou *mûthos*. Eu égard à ce lointain cousinage, nous sommes donc fondés à affirmer que le *logoi*, entendu à la fois comme énoncé et comme raisonnement, ne s'oppose pas au *mûthos*. Hérodote, à qui l'on doit l'appréciation négative du mythe, ne compare d'ailleurs pas ces vocables terme à terme.

De fait, insiste Roger Bastide en citant Maurice Leenhardt⁶¹ :

le mythe correspond à un mode de connaissance affective parallèle à notre mode de connaissance objective, développé par la méthode. Et ces deux modes ne sont pas exclusifs l'un de l'autre. Mais le mode objectif se développe par la méthode, et nous ne cessons de clarifier celle-ci ; le mode mythique promeut attitudes, vues, discipline et conscience, et exige le contrôle de la rationalité. Les deux structures sont voisines et se complètent. (Bastide, 1970, p. 249)

⁶⁰ Mais aussi, si l'on réfère à Mircea Eliade, avec la croyance en vigueur « dans les sociétés où le mythe est encore vivant ». Les indigènes, rappelle le mythologue, « distinguent soigneusement les mythes – « histoires vraies » - des fables ou contes, qu'ils appellent « histoires fausses ». » Voir à ce sujet, Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1963, p. 18.

⁶¹ Voir à ce sujet, Maurice Leenhardt, *Do Kamo. La personne et le mythe dans le monde mélanésien*, Paris, Gallimard, p. 252.

S'élevant contre l'étiquetage du mythe en tant que *fabula*, notamment adoubé par le judéo-christianisme⁶², Mircea Eliade soutient pour sa part qu'

un mythe raconte toujours que quelque chose s'est *réellement passé*, qu'un événement a eu lieu dans le sens fort du terme, - qu'il s'agisse de la création du Monde, ou de la plus insignifiante espèce animale ou végétale, ou d'une institution. Le fait même de *dire* ce qui s'est passé révèle *comment* l'existence en question s'est réalisée (et ce *comment* tient également la place du *pourquoi*). (1957, p. 9)

Nous reviendrons plus loin sur les « multiples modes d'être dans le monde » (*Ibid.*) et la résurgence du « primitif » dans le « moderne » que mettent respectivement au jour le mythe et son usage récurrent. Dans l'immédiat, toutefois, il nous semble important de pénétrer de plain-pied dans la province du rêve et de l'illusion où le mythe a longtemps été exilé.

3.3.2 Le mythe et la théorie des réalités multiples

Nous avons vu à la section précédente que divers philologues et mythologues se refusaient à réduire le mythe à la fable, s'obstinant tout au contraire à le libérer du carcan du merveilleux. Nous leur donnerons tort pour les besoins de notre réflexion. Usant d'un stratagème éprouvé nous nous glisserons donc, l'espace d'un court instant, dans le royaume imaginaire et imaginé du mythe. La théorie dite des réalités multiples d'Alfred Schutz, dont nous nous servirons comme d'un cheval de Troie, nous permettra tout d'abord d'exposer l'outrecuidance de la confusion mythe/fable. Cette théorie, en nous faisant appréhender de l'intérieur toute la force d'attraction du mythe nous aidera par ailleurs à mieux comprendre l'adhésion sans équivoque des émigrants.

Le mythe est une fable. Soit. En tant que fable, le mythe fait partie des « différents mondes des phantasmes » (Schutz, 1987, p. 134). En effet, écrit Schutz, « ce groupe est généralement défini comme celui de l'imagination et des phantasmes et regroupe, parmi beaucoup d'autres, les royaumes du rêve éveillé, du jeu, de la fiction, du conte de fée, du mythe⁶³ et de la plaisanterie » (*Ibid.*). Chacune

⁶² Mircea Eliade rappelle que « de son côté, le judéo-christianisme rejetait dans le domaine du « mensonge » et de l'« illusion » tout ce qui n'était pas justifié ou validé par un des deux Testaments ». Voir à ce sujet, Mircea Eliade, *op.cit.*, p. 10.

⁶³ Remarquons, qu'en situant le rêve et le mythe dans une seule et même province de réalité, Alfred Schutz prête le flanc à la critique eliadienne. « Certes, un rêve peut être déchiffré, interprété et il peut

des composantes de ce groupe constitue ce que Schutz appelle une « province limitée de signification ». Or, ces provinces, s'apparentant aux « sous-univers » de William James, représentent des « ordres de réalité comportant chacun un style d'existence particulier » (*op.cit.*, p. 104). Le mythe est une fable, certes, mais un principe de réalité n'en gouverne pas moins la province de signification où il règne ! Voilà donc considérablement diminuée la fameuse thèse de l'irréalité du mythe... Précisons toutefois que la réalité à laquelle réfère Alfred Schutz ne repose pas sur un socle objectif. Alfred Schutz, citant William James, le co-fondateur du pragmatisme (avec Charles S. Peirce), postule en effet que « l'origine de toute réalité est subjective » (*op.cit.*, p. 103). En outre, cette réalité n'existe qu'au regard d'une province de signification et d'une seule.

Ce critère d'appartenance exclusive figure au nombre des lois générales gouvernant les provinces limitées de signification, tant dans leur vie interne que dans leurs interrelations éventuelles. Selon Alfred Schutz, chaque province a donc « un style cognitif propre » et les expériences qu'on y accumule doivent être « consistantes en elles-mêmes et compatibles entre elles », du moins à l'intérieur des frontières de leur province d'exercice. « Ce qui est compatible au sein de la province de signification P ne sera en aucun cas compatible dans la province Q. Au contraire, du point de vue de P considéré comme réel, Q et toutes les expériences qui en relèvent auraient l'air fictives, inconsistantes et incompatibles et vice versa » (*op.cit.*, p. 131). Compte tenu de son caractère univoque, l'expérience n'est ni traduisible ni interprétable dans une autre province de réalité. « Il n'y a pas de possibilité de faire communiquer ces provinces entre elles en introduisant une formule de transformation » (*op.cit.*, pp. 131-132), insiste en effet Alfred Schutz.

Cet axiome schutzien n'est pas sans éveiller quelque écho. Souvenons-nous en effet que le retour au pays de l'émigré débouche sur l'impasse herméneutique et que cet échec résulte en grande partie de l'étanchéité des systèmes de pertinences et de l'absence de table de conversion. De même, nous dit Schutz, aucune passerelle n'est jetée au-dessus de l'abîme séparant les provinces entre elles. Faute de disposer d'un esperanto communicationnel, « le passage de l'une à l'autre ne peut être mené à bien que

alors transmettre son message d'une manière plus explicite. Mais en tant que rêve, considéré uniquement dans son propre univers, il lui manque ces dimensions constitutives des mythes : l'exemplarité et l'universalité. Il n'est pas assumé en tant que révélation d'un comportement qui, fondé par les Dieux ou les Héros Civilisateurs, s'impose comme exemplaire. » Voir à ce sujet, Mircea Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard, 1957, p.11.

par un « saut » [...] qui se manifeste dans l'expérience subjective par un choc⁶⁴ », poursuit l'auteur (*op.cit.*, p. 132). Le gouffre est *a fortiori* réhibitoire lorsque l'on veut transposer des expériences dans une province de réalité en tous points étrangère. Ainsi, le « monde de la vie quotidienne », également appelé par Schutz « monde du travail », et la province du mythe appartenant aux mondes du phantasme, s'opposent-ils absolument.

Le premier de ces deux royaumes a rang sur tous les autres, précise Schutz. « Le monde du travail pris dans son ensemble domine éminemment les nombreux autres sous-univers de la réalité. Il est le monde des choses physiques, y compris mon corps [...] » (*op.cit.*, p. 125). C'est donc dans cette province que l'homme fait l'expérience de la corporéité dans le « ici » et le « maintenant » de son présent vivant. Rien de tel dans l'un ou l'autre des mondes du phantasme.

En vivant dans l'un des nombreux mondes de l'imagination, nous n'avons plus besoin de maîtriser le monde extérieur ni de nous occuper de la résistance des objets. Nous sommes affranchis du motif pragmatique qui gouverne notre attitude naturelle à l'égard du monde du quotidien, libres aussi de la contrainte spatiale « interobjective » et du temps standard intersubjectif. (*op.cit.*, p. 134)

L'action et l'intentionnalité à l'œuvre dans l'agir, notions que nous examinerons en détail dans le courant du chapitre suivant, n'ont pas non plus leur place dans les mondes du phantasme et au sein de ceux-ci, dans la province du mythe. Plus exactement, cette place n'est pas identique. Il arrive néanmoins que, quelle que soit leur incompatibilité théorique, l'imagination de l'agir, d'une part, et l'agir réalisé, d'autre part, empruntent une voie fusionnelle. Alfred Schutz relève métaphoriquement que Don Quichotte de la Manche, le chevalier à la triste figure de Cervantès, opère un considérable déplacement de la sphère de réalité en attaquant des moulins à vent. Et le chercheur de s'interroger :

Comment se fait-il que Don Quichotte puisse continuer à accorder l'accent de réalité à un sous-univers imaginaire s'il se heurte à la réalité fondamentale (*paramount*) dans laquelle il n'existe pas de châteaux, d'armées et de géants mais simplement des auberges, des troupeaux de moutons et des moulins à vent ? (1998, p. 127)

Selon Alfred Schutz l'attitude, *a priori* incompréhensible de Don Quichotte, s'explique par le fait que ce héros a inversé la hiérarchie des provinces de signification. La réalité ultime ne se trouve donc

⁶⁴ Ce « choc » assure Schutz « nous incite à faire éclater les limites de cette province « limitée » de signification et à déplacer l'accent de réalité sur une autre province ». Voir à ce sujet, Alfred Schutz, *Le chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987, p. 130.

plus dans le monde de la vie quotidienne, réalité incarnée (au sens originel de « faite chair »), mais bien dans le sous-univers fermé de Don Quichotte⁶⁵, « sa maison-mère (*home base*) à partir de laquelle il interprète toutes les autres provinces de réalité » (*op.cit.*, p. 133). Sans surprise, « pour Don Quichotte, il y a réellement une forteresse avec des tours en argent brillant, une trompette de nain annonçant le chevalier approchant, de sublimes jeunes filles prenant l'air à la porte du château, et un châtelain » (*Ibid.*). En conséquence, le décalage entre les actes de Don Quichotte et la réalité manifestée dans le monde de la vie quotidienne n'apparaît que pour un tiers. « C'est aux yeux seuls de l'observateur qu'il y a un hôtel, un porcher soufflant dans sa corne, deux femmes de petite vertu et un aubergiste » (*Ibid.*). Il appartient à ces protagonistes de se récrier et, partant, de confronter Don Quichotte à la réalité du monde du travail qu'eux vivent et subissent. Le font-ils pour autant ? S'agissant de l'écuyer de Don Quichotte, Alfred Schutz remarque que « lentement Sancho accepte le schème d'interprétation du chevalier. L'enchantement est pour Sancho au moins plausible, et à la fin de la deuxième partie, après la défaite de Don Quichotte contre le chevalier de la lune, cela devient un fait » (*op.cit.*, p. 135).

La complicité active de Sancho et celle, passive (le silence, la non-contradiction), des personnages d'importance secondaire du roman de Cervantès confortent et, le rôle clé de l'intersubjectivité dans la constitution de la réalité⁶⁶ et, l'affirmation de William James selon laquelle « tout ce que rien ne contredit est *ipso facto* objet de croyance et posé comme la réalité absolue » (Schutz, 1987, p. 137). Remarquons qu'en situant le mythe dans la province de réalité des fables et chimères, Alfred Schutz en arrive par la vertu d'un retournement épistémologique et sémantique complet à formuler l'équation « mythe = réalité ». Et puisque, à l'inverse, réalité = mythe notons à travers l'examen par Schutz des

⁶⁵ Christophe Colomb, personnage cette fois éminemment historique, opère une inversion similaire. Selon Tzvetan Todorov, « Il ne se soucie pas de mieux comprendre les paroles de ceux qui s'adressent à lui, car il sait d'avance qu'il rencontrera cyclopes, hommes à queue et amazones. (...) De même pour le Paradis terrestre : le signe que constitue l'eau douce (donc grand fleuve, donc montagne) est interprété, après une brève hésitation, « en conformité avec l'opinion qu'en ont lesdits saints et savants théologiens » (*ibid.*) » Selon Todorov, Colomb « pratique une stratégie « finaliste » de l'interprétation. » Il sait en effet « d'avance ce qu'il va trouver ; l'expérience concrète est là pour illustrer une vérité qu'on possède, non pour être interrogée, selon les règles préétablies, en vue d'une recherche de la vérité. » *Op. cit.*, pp. 24-25.

⁶⁶ Si par intersubjectivité on entend communication alors celle-ci donne naissance à la réalité. Pour James W. Carey (en anglais) : « Reality is not given, not humanly existent, independent of language and toward which language stands as a pale refraction. Rather, reality is brought into existence, is produced, by communication – by, in short, the construction, apprehension, and utilization of symbolic forms. » Voir à ce sujet, James W. Carey, *Communication As Culture, Essays on Media and Society*, Boston, Unwin Hyman, 1989, p. 25.

interrelations de Don Quichotte tout ce que l'adhésion de l'homme à cette réalité (donc au mythe) a de contagieux et d'inconditionnel. Nous verrons dans la section suivante que cette contagiosité résulte du fait que l'homme et le mythe partagent une communauté de destin. En raison de cette particularité pour ainsi dire ontologique le mythe apparaît obsolète, souvenir évanescent d'un âge disparu dont il convient, pourtant, d'exposer la prime contemporanéité.

3.3.3 La persistance de l'archaïque⁶⁷

Pour Platon, rappelons-le, le mythe est un conte pour enfant, par essence infantilisant. De fait, le mythe ne renvoie-t-il pas à l'enfance de l'homme, à ces sociétés archaïques, idolâtres et superstitieuses que le moyen âge chrétien, notamment, vouait aux gémonies ? « L'homme « primitif » a vécu dans un monde de mythes », note en effet Roger Bastide, curieuse formulation rappelant une épitaphe si on ne lit la suite (1975, p. 83). Que n'a-t-on donc vilipendé « les Primitifs, les races inférieures, les Peuples de la Nature, le langage des origines, la Sauvagerie, l'enfance, la démence : autant de terres d'exil, de mondes retranchés, de figures de l'exclusion » (Détienne, 1981, p. 47) ! La stratification bastidienne rappelle que chaque ère rejette celle qui l'a précédée, une conception du mythe annulant et remplaçant une autre, jugée moins conforme aux attentes de l'homme ou à l'image que cet homme se fait de lui-même.

Ainsi, souvenons-nous qu'à la « strate des mythologies naturelles » a succédé la « strate des mythologies historiques ». A propos de cette dernière, Roger Bastide note que le Romantisme tentera « d'inventer une mythologie moderne d'union avec l'univers » mais que cette tentative détournée de renouer avec Mère Nature se heurtera « à la structure de la société de l'époque qui fait de l'homme un être de Volonté⁶⁸, non un élément de l'ordre naturel – de la société le produit de la *praxis*, et non un reflet du *cosmos* – et qui situe l'homme et la société dans l'histoire, au lieu de les situer dans le monde [...] » (Bastide, 1975, p. 86). Toute juchée qu'elle ait été sur les ruines de sa devancière, cette strate a elle-même servi de socle à la « strate des mythologies sociologiques », formée à partir de la science, de

⁶⁷ Nous reprenons en titre la belle formule de Roger Bastide. Voir à ce sujet, Roger Bastide, *Le sacré sauvage et autres essais*, Paris, Payot, 1975, p. 85.

⁶⁸ Et non plus un être servile, dont Friedrich Wilhelm Nietzsche dit qu'il est dominé par la « morale de l'esclave ». Voir à ce sujet, Friedrich W. Nietzsche, *La généalogie de la morale*, Paris, Flammarion, 1996.

la technique et, en dernier ressort, de la sociologie. Ces nouvelles mythologies étaient issues du constat que « l'homme ne pouvant plus s'appuyer sur rien, puisque plus rien n'a de sens, il ne lui reste plus qu'à s'appuyer sur lui-même et faire jaillir de sa révolte de nouvelles fleurs mythiques » (*op.cit.*, p. 88).

Mais, en « s'appuyant sur lui-même », l'homme ne s'appuie-t-il pas en fait sur ce qu'il a de plus cher et de plus intime : le mythe ? Car, affirme Roger Bastide, « l'homme ne peut vivre sans mythe ; le mythe est en quelque sorte à la racine ontologique de son être [...] » (1975, p. 83). En conséquence, la modernité⁶⁹ ne peut que s'accommoder du mythe, archaïque y compris⁷⁰ ! « Nous utilisons les plus multiples mythes et vivons dans un imaginaire chaotique, sans nous en rendre compte » (*op.cit.*, p. 93), explique Roger Bastide. En outre, le mythe se révèle fort utile. Il se fait tout d'abord béquille psychologique, voire pansement thérapeutique. « C'est qu'en face de certains échecs il ne reste plus qu'à revenir au passé ; si la première strate dont nous avons parlé, celle des Archétypes, subsiste toujours, c'est parce qu'on n'a pas encore trouvé mieux – c'est que l'ancienne mythologie, même découpée en morceaux et dispersée, continue à avoir une fonction utile » (*op.cit.*, p. 91). Ensuite, le mythe permet à l'homme de se situer, à tous points de vue. Il se fait donc repère géodésique, balise et sémaphore mais aussi *guru*. La voie de l'illumination ?

Nous avons déjà écrit que, selon Mircea Eliade, « les mythes révèlent les structures du réel et les multiples modes d'être dans le monde » (1957, p. 9). En conséquence, poursuit l'auteur, « ils sont le modèle exemplaire des comportements humains ; ils révèlent des histoires *vraies*, se référant aux *réalités* » (*Ibid.*). Et en cela, ils révèlent avant tout l'homme à lui-même. « Grâce au modèle exemplaire révélé par le mythe cosmogonique, l'homme devient à son tour, créateur. Alors qu'ils paraîtraient voués à paralyser l'initiative humaine, en se présentant comme des modèles intangibles, les mythes incitent en réalité l'homme à créer, ils ouvrent continuellement de nouvelles perspectives à son esprit inventif » (Eliade, 1963, p. 173).

⁶⁹ A laquelle Roger Bastide associe la « strate des mythologies personnelles ». *op.cit.*, p. 93.

⁷⁰ Selon Peter Winch, l'homme doit se défier de sa « sophistication ». « It is extremely difficult for a sophisticated member of a sophisticated society to grasp a very simple and primitive form of life : in a way he must jettison his sophistication, a process which is itself perhaps the ultimate in sophistication. Or, rather, the distinction between sophistication and simplicity becomes unhelpful at this point ». Voir à ce sujet, Peter Winch, « Understanding a Primitive Society », in *American Philosophical Quarterly*, Vol. 1, Number 4, October 1964, p. 319.

C'est cette fonction d'« élévation de l'homme », comme la définit encore Eliade (*Op. cit.*, p. 178), qui caractérise le mieux le mythe. Libéré mais pas asservi, dialectique de la maîtrise et de la servitude que nous réfutons pour notre part, l'homme puiserait dans le mythe l'inspiration de ses projets existentiels. Mais, ces projets, de quelle(s) façon(s) l'homme (substantif auquel nous préférons dorénavant celui d'*acteur*) les élabore-t-il ? L'étude de la pensée schutziennne dans le chapitre prochain, consacré au cadrage théorique, nous permettra d'examiner, de l'intérieur là aussi, le processus de construction appliqué aux projets de migration, de migration de retour voire de « reprise de migration » (Canada, 2006).

DEUXIÈME PARTIE

LES OUTILS POUR COMPRENDRE LE RETOUR

CHAPITRE IV

CADRAGE THÉORIQUE

Donc l'homme se définit par son projet. Cet être matériel dépasse perpétuellement la condition qui lui est faite ; il dévoile et détermine sa situation en la transcendant pour s'objectiver, par le travail, l'action ou le geste.

Jean-Paul Sartre,
Questions de méthode

Du retour au pays, catégorie d'analyse que nous avons identifiée comme l'un des mythes de la migration, nous avons retenu au précédent chapitre une acception à forte connotation anthropocentrique et sociale. Le pays natal, celui où naquit hier et vers lequel revient aujourd'hui le *homecomer* de l'essai éponyme d'Alfred Schutz, serait un espace clos où les acteurs, quand bien même épars et inconnus les uns des autres, entretiendraient une relation de connivence culturelle. Comme l'écrit Alfred Schutz : « pour chacun des membres donc, la vie des autres devient une partie de sa propre autobiographie, un élément de son histoire personnelle » (2003, p. 54).

Nous citons à dessein cette proposition liminaire car elle met en lumière, d'une part, la prime intersubjectivité du monde de la vie quotidienne, d'autre part, les effets induits dans les sphères intime et identitaire des acteurs. Épigone du paradigme interprétatif, ainsi que nous le verrons plus

loin, l'approche singulière d'Alfred Schutz « décrit la trame sociale comme un tissu intersubjectif de significations puisque les hommes vivent ensemble, recourent aux mêmes références et subissent des influences identiques » (Le Breton, 2004, p. 94). Voilà, rapidement brossé, ce que Schutz appelle l'attitude naturelle¹, par essence non problématique. A l'image de l'animal, qu'il dit rivié au piquet de l'instant mais avec lequel il n'en partage pas moins l'essentiel de son génome, l'acteur ne ressent pas, ou pas nécessairement, le besoin de questionner l'évidence de ses actions, *a fortiori* d'analyser leurs portée et motif(s)²... Selon Alfred Schutz, cette tâche impérieuse d'interprétation de l'intentionnalité de l'action revient au chercheur en sciences sociales, personnage doublement réfléchissant³.

Il est prématuré d'aborder la déontologie et le *modus operandi* spécifiques au chercheur et à la sociologie de la connaissance, tels que les conçoit Alfred Schutz. Ces questions feront l'objet d'un examen plus substantiel dans le chapitre suivant, consacré au cadrage méthodologique. Nous justifierons en revanche, *hic et nunc*, le choix de l'approche phénoménologique et sociale schutziennne, à saveur constructiviste, comme cadre d'analyse dans ses déploiements théorique et conceptuel.

¹ « The mental stance a person takes in the spontaneous and routine pursuits of his daily affairs, and the basis of his interpretation of the life world as a whole and in its various aspects. » Voir Alfred Schutz, *On Phenomenology and Social Relations, Selected Writings*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1970, p. 320.

² Ainsi, c'est grâce à la médiation de son maître de philosophie que Monsieur Jourdain, *Le Bourgeois gentilhomme*, doit de prendre conscience qu'il use de prose depuis plus de quarante ans sans n'en rien savoir ! Mais, *a contrario* du personnage du maître de philosophie imaginé par Jean-Baptiste Poquelin, alias Molière, le chercheur en sciences sociales n'accouche pas les âmes (la maïeutique dite socratique) en suscitant, sciemment ou non, chez l'acteur, l'émergence d'une vérité tue ou oubliée. Dans la perspective schutziennne, la perception de l'acteur est analysée à un niveau de conscience scientifique différant de celui du sens commun. Certes, ce courant de pensée postule que l'acteur est un sociologue à l'état pratique mais l'acteur n'est pas pour autant identifié comme co-chercheur, impliqué dans l'analyse de ses propres perceptions. Tel est en revanche l'axiome de la recherche-action. Sur l'« auto-analyse et le « feedback » interactif typiques du T-Group », voir Jacques Rhéaume, « Le courant des « Human Relations » aux Etats-Unis et la tradition de la psychosociologie en France », in *Une profession aux multiples visages, histoire québécoise du Mouvement des relations humaines et de la psychosociologie*, Montréal, Créations Avatar, 2001, p. 36.

³ Nous utilisons sciemment le verbe réfléchir sous ses deux acceptions, dans la mesure où le chercheur, d'une part, reflète et, d'autre part, conceptualise les perceptions du sens commun de l'acteur.

En préambule, rappelons que nous nous fixons pour objectif de comprendre ce qui a fait migrer une première fois les Français dont nous recueillons les perceptions au Québec et ce qui les pousse à repartir en France. Nous voulons également saisir comment ces phénomènes de migration et de migration de retour émergent chez les acteurs et s'emboîtent les uns dans les autres.

Cette itération effectuée, nous avouons bien volontiers avoir été surpris de constater à la lecture de *L'étranger* (1987) puis, à la suite de ce premier contact lorsque nous avons pris connaissance d'autres pans de l'oeuvre d'Alfred Schutz, à quel point celle-ci donne sens à notre recherche. Outre que la démarche de compréhension du sens commun prônée par Alfred Schutz coïncide avec la nôtre et qu'elle fournit à notre travail un cadre global – théorique/méthodologique – nous puisons dans la phénoménologie schutziennne des concepts directement opératoires, tant au niveau du recueil qu'à celui de l'analyse des perceptions. Avant d'entrer plus avant dans ce système de pensée, il convient tout d'abord d'en présenter l'auteur, méconnu⁴, ainsi que le changement paradigmatique dont celui-ci a pavé la voie.

4.1 Le parti pris social d'Alfred Schutz

Chez Alfred Schutz, les influences sont autant épistémologiques qu'autobiographiques. Irrémédiablement intriquées, ces parentés croisées sous-tendent sa réflexion sur la rationalité de l'action quotidienne.

⁴ Voir inconnu, peu ou prou, en dehors des cénacles de la sociologie et de la phénoménologie. Les biographes et les commentateurs cités dans les pages suivantes expliquent que cette méconnaissance semble davantage marquée en France, en raison de l'empreinte états-unienne des derniers travaux d'Alfred Schutz. Pour notre part, nous avons relevé l'omission d'Alfred Schutz dans la section « noms propres » du dictionnaire *Le Petit Larousse Illustré*, édition 2006. Nous avons également remarqué l'extrême rareté des références à la phénoménologie d'Alfred Schutz dans les mémoires présentés à la maîtrise de communication de l'Université du Québec à Montréal ayant un sujet proche du nôtre. Les questions de l'intégration et de l'acculturation des membres de telle ou telle diaspora ayant souvent leur préférence, les auteures et les auteurs de ces mémoires optent généralement pour une analyse qualitative, un cadre théorique de type interprétatif et, au sein de ce dernier, ils adoptent une démarche culturaliste et/ou interactionniste symbolique. Alfred Schutz, qui est parfois assimilé à cette dernière tradition, semble pourtant laissé de côté...

4.1.1 Une filiation sociologique et phénoménologique

Alfred Schutz, rappellent ses biographes ⁵, a vu le jour à Vienne le 13 avril 1899, ce qui en fait le contemporain d'Edmund Gustav Albert Husserl (1859-1938) et de Max Weber (1864-1920). Le philosophe et le sociologue allemands ont pour autre particularité commune avec Schutz d'avoir séjourné dans l'ancienne capitale de l'empire austro-hongrois. Edmund Husserl a été formé à Vienne à la philosophie (par Franz von Brentano), et Max Weber y a enseigné à l'été 1918. Si l'influence exercée par ces deux penseurs sur Alfred Schutz est incontestable⁶, quoique concomitante avec celle d'Henri Bergson par exemple, les raisons en sont autres qu'idiosyncrasiques.

Dans la sociologie de Weber, l'ancien étudiant en droit et en sciences, dites morales, a puisé notamment la notion de *Verstehen*, c'est-à-dire « le « comprendre » opposé à l'« expliquer » » (Le Breton, 2004, p.93), sur laquelle nous reviendrons dans notre partie méthodologique. Chez Weber, la compréhension vise à rapprocher et, l'essence de la réalité sociale et, l'intérêt des sciences sociales. La première « réside dans l'interaction entre individus, dans ce qui arrive et dans ce qui est ressenti par les acteurs dans la réalité au moment même de l'action », le second « est de retracer le sens que des activités sociales prennent pour les acteurs eux-mêmes », rappellent Kaj Noschis et Denys de Caprona dans la postface du livre *Le chercheur et le quotidien* (Schutz, 1987, p. 245).

A l'aune de Weber, Schutz poursuit une réflexion en abyme sur la connaissance de l'autre. Or, comme Janus, le dieu des portes que la mythologie romaine représente avec deux visages⁷, la figure

⁵ Nous puisons ces informations, à titre principal, dans la postface du livre *Le chercheur et le quotidien* rédigée par Kaj Noschis et Denys de Caprona, ainsi que dans les ouvrages de Daniel Cefaï, *Phénoménologie et sciences sociales. Alfred Schutz, naissance d'une anthropologie philosophique*, Droz, Genève, 1998, et d'Helmuth R. Wagner, *Alfred Schutz : An Intellectual Biography*, University of Chicago Press, 1983.

⁶ Au point, qu'impressionné par le *Der sinnhafte Aufbau der sozialen Welt*, Edmund Husserl proposera à Alfred Schutz, l'auteur de cet ouvrage publié en 1932, de devenir son assistant. « L'arrivée au pouvoir en Allemagne des nationaux-socialistes et la montée rapide de l'antisémitisme », poussera Schutz à décliner cette invitation, rappelle Daniel Cefaï. *op. cit.*

⁷ Nous reprendrons cette métaphore dans le sens que lui donne Gina Stoiciu, plus loin dans la section consacrée au cadre conceptuel. Pour l'heure, rappelons avec cette auteure que « Janus est le dieu des portes, ayant tout comme elles une double face. Janus est le dieu des commencements ; il

de l'autre se dédouble. En l'espèce, l'autre se présente tantôt comme l'autrui de l'acteur, ce dernier pris comme sujet agissant et comprenant, au premier degré, tantôt sous les traits de l'acteur lui-même, devenu l'autrui objectivé du chercheur en sciences sociales. Pour ce dernier, la gageure consiste à saisir la signification subjective du comportement de l'acteur. Comment en effet comprendre de manière objective la portée subjective du comportement d'un tiers, ce qui relève en conséquence du domaine du « je » ? « Nous sommes donc renvoyés au comportement individuel et à la signification subjective de l'action », poursuivent Kaj Noschis et Denys de Caprona (Schutz, 1987, p. 245). Cet objectif de règlement du dilemme de la sociologie wébérienne trouve certainement un écho dans la réflexion schutzienne, notamment au titre de l'épistémologie de la recherche, avec le *postulat d'interprétation subjective*⁸.

Cependant, Alfred Schutz veut prolonger la démarche de compréhension wébérienne. Il convoque alors, mais avec le souci de l'adapter, la phénoménologie d'Edmund Husserl. Ainsi, la *natürliche Einstellung* d'Husserl (l'attitude naturelle ou *natural stance* déjà évoquée) devient chez Schutz la prémisse d'une thèse selon laquelle tout un chacun, dans ses expériences quotidiennes, prend pour acquis le monde des faits qui l'entoure. La fameuse réduction phénoménologique, également reprise par Schutz, a justement pour fonction de mettre entre parenthèses le monde naturel non questionné par les acteurs qui y (le) vivent et y interagissent. Lui substituant une assise sociale à celle, transcendante, donnée par le vieux maître de Fribourg, Schutz dit de la phénoménologie, qu'elle est (en anglais) : « a philosophy of the life-world⁹ » (Wagner, 1983, p. 86).

ouvre et ferme l'année et le mois de janvier lui est consacré. Janus est le démon des passages ». Voir à ce sujet Gina Stoiciu, *L'aveuglement de Janus*, Montréal, Humanitas, 1997, p. 9.

⁸ L'adoption d'un tel postulat est vitale selon Schutz. « Afin d'expliquer les actions humaines, le scientifique doit se demander comment modéliser l'esprit individuel et quels contenus typiques doivent lui être attribués afin d'expliquer les faits observés comme résultat de l'activité d'un tel esprit dans une relation compréhensible ». Voir Alfred Schutz, *Le chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987, p. 53.

⁹ Ou *Lebenswelt*. « Also World of everyday life. The total sphere of experiences of an individual which is circumscribed by the objects, persons, and events encountered in the pursuit of the pragmatic objectives of living. It is a « world » in which a person is « wide-awake », and which asserts itself as the « paramount reality » of his life ». Voir Alfred Schutz, *On Phenomenology and Social Relations, Selected Writings*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1970, p. 320.

Le « tournant social » de Schutz, ainsi qu'il est nommé, fait suite à la découverte par l'auteur de l'œuvre des États-Uniens William James, initiateur du pragmatisme, George Herbert Mead, John Dewey et Charles Horton Cooley. Chez ce dernier auteur, Schutz reprend la notion de relation de face-à-face (*face to face relation*), sans toutefois la limiter aux relations d'intimité entretenues au sein du groupe primaire. Ses allégeances vont enfin à l'Ecole de Chicago, première période, ainsi qu'à l'interactionnisme symbolique, d'un Herbert Blumer par exemple.

Cependant, Alfred Schutz n'a pas puisé son inspiration dans les seuls trésors de la théorie, passée et contemporaine à son époque. Sa vie d'acteur dans le monde social a également contribué, dans une proportion conséquente, à l'élaboration de sa pensée. Il nous semble donc pertinent, eu égard à notre démarche globale de compréhension, de procéder à un va-et-vient¹⁰ entre l'homme et son œuvre. Cet exercice s'impose d'autant plus, croyons-nous, que nous nous retrouvons nous-même confronté à la dichotomie acteur/chercheur.

Immigrant, susceptible de retourner « au pays » et exerçant la profession de journaliste, nous revendiquons nonobstant la qualité d'étudiant en communication. A ce dernier titre, nous menons une recherche basée sur les perceptions de co-nationaux. Voilà peut-être, mais toutes proportions gardées, une illustration de cet « effet de miroir » (*looking-glass effect*) dont Schutz emprunte le concept à Cooley¹¹. Cette curieuse corrélation nous conforte en tous les cas dans notre choix initial de la phénoménologie schutziennne comme cadre et support de notre recherche...

¹⁰ Nous procédons ici selon le principe de la méthode existentialiste, qui selon Sartre se veut « euristique ». « Elle (cette méthode) n'aura d'autre moyen que le « va-et-vient » : elle déterminera progressivement la biographie (par exemple) en approfondissant l'époque, et l'époque en approfondissant la biographie. » Voir Jean-Paul Sartre, *Questions de méthode*, Paris, Gallimard, 1986, p. 188.

¹¹ Alfred Schutz décrit l'effet de miroir « pour analyser la compréhension mutuelle de deux personnes dans une interaction immédiate ». Voir Daniel Cefaï, *Phénoménologie et sciences sociales. Alfred Schutz, naissance d'une anthropologie philosophique*, Genève, Droz, 1998, p. 22.

4.1.2 La réflexivité du chercheur-acteur

Par réflexivité¹², vocable que nous avons utilisé dans le titre de cet article, nous entendons plus prosaïquement le fait pour Alfred Schutz d'opérer un retour sur son/ses expérience(s) d'acteur aux fins de conceptualisation. Dans le verbe marcusien, cet homme-là est tout sauf unidimensionnel... Ainsi, Schutz le soldat, de retour dans ses foyers, Schutz l'apatride et l'exilé *ad vitam aeternam*, Schutz le phénoméno-sociologue, Schutz l'essayiste et Schutz l'enseignant se sont-ils succédé, quelquefois ils se sont heurtés mais, souvent, ils ont cheminé côte à côte, à la fois désunis et conscients les uns des autres comme les soi élémentaires¹³ chers à George Herbert Mead. Quelques rappels biographiques s'imposent, ci-dessous exposés.

De son expérience de soldat démobilisé, Alfred Schutz s'est inspiré afin de composer le portrait de son *homecomer*, que nous avons déjà identifié comme la variable indépendante de notre recherche. Daniel Cefaï rappelle en introduction de sa « bio-bibliographie » qu'Alfred Schutz a été mobilisé en 1917.

Envoyé sur le front italien, avec le grade d'aspirant (Fähnrich), il rentrait chez lui un an et demi après, en octobre 1918, dans une conjoncture de catastrophe économique et de désagrégation de l'empire austro-hongrois. Le souvenir de ce retour douloureux, recoupé avec les récits de vétérans de la Seconde Guerre mondiale, lui inspirera plus tard son essai sur *The Homecomer*,

¹² Nous ne renvoyons pas ici au dialogue réflexif entre le Je (*I*) et le Moi (*me*), ces deux composantes du soi (*self*) précédant toute action, selon George Herbert Mead. Voir à ce sujet, Gaby Hsab, « Une épistémologie de la communication : Pour quoi faire ? », in Johanne Saint-Charles et Pierre Mongeau (sous la dir.), *Communication, horizons de pratiques et de recherche*, Sainte-Foy (Que.), Presses de l'Université du Québec, 2005, pp. 65-66. Compte tenu de la circularité entre Schutz et son œuvre, le sens que nous donnons au terme « réflexivité » se rapproche peut-être davantage de la relation établie par Harold Garfinkel « entre les éléments d'un contexte et le contexte lui-même ». Pour plus de détails sur cette notion fondamentale de l'ethnométhodologie, voir Georges Lapassade, *Les microsociologies*, Paris, Anthropos, 1996, p.26. Par ailleurs, il convient de distinguer la réflexivité de l'introspection dont le sens psychologisant semble par trop prononcé. L'introspection est « l'effort que fait un sujet pour se connaître lui-même en s'analysant. Dans cet effort d'auto-connaissance, le Moi se prend pour objet. Un même individu est donc à la fois sujet de connaissance, agent ou instrument de connaissance et objet de sa propre connaissance ». Voir Alex Mucchielli, *Les méthodes qualitatives*, Paris, Presses universitaires de France, 1991, pp. 22-23.

¹³ Les « soi élémentaires » sont issus, écrit Mead, de la dissolution du soi complet. Ils « correspondent aux différents aspects du processus social où l'individu est impliqué et où le soi complet et unifié s'est développé. » Voir à ce sujet, George Herbert Mead, *L'esprit, le soi et la société*, Paris, Presses universitaires de France, 1963, p. 123.

tout comme l'expérience de l'exil à partir de 1937, à Paris d'abord, à New York ensuite, sera à l'origine de son essai de psychologie sociale sur *The Stranger*. (1998, pp. 11-12)

De fait, insiste Bruce Bégout dans la notice des essais *L'étranger et L'homme qui rentre au pays* formant diptyque : « à travers l'étude de la situation générale de l'étranger, Schütz décrit sa propre condition d'exilé dans un monde culturel très différent de celui où il est né et a grandi : l'Europe centrale » (Schutz, 2003, p. 76). Son itinérance a commencé avec l'*Anschluss*. Ayant appris l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne nazie alors qu'il était en déplacement professionnel à Paris, Alfred Schutz obtint d'y rester eu égard à ses origines juives. Le 3 septembre 1939, date à laquelle la France et l'Angleterre ont déclaré la guerre à l'Allemagne, Schutz se trouvait de nouveau hors des frontières, cette fois françaises. Dès le mois de juillet, un an et demi après avoir obtenu son permis de résidence en France, il avait en effet embarqué à destination de New York où l'appelait alors son travail (voir plus loin). L'invasion de la Pologne par les troupes nazies a contraint Alfred Schutz à l'exil. Il devait rester à New York jusqu'à sa mort en 1959.

Les engagements divers (et souvent simultanés) d'Alfred Schutz se sont révélés être une autre grande source d'inspiration. Comme le relève Thierry Blin, dans sa « brève introduction à l'œuvre et à la vie d'Alfred Schutz », le chercheur a tout d'abord exercé et, jusqu'à une date tardive, le métier d'avocat d'affaires (Schütz, 1998). Embauché en 1929 par la banque privée Reitler et Cie, il ne l'a quittée qu'en 1958.

Non content d'exercer une activité professionnelle et, nonobstant ce travail prenant, de bâtir une œuvre intellectuelle puissante quoique disparate (ses essais et articles ont été regroupés *post mortem* dans la collection *Collected Papers*) Alfred Schutz a enseigné, d'abord à temps partiel en 1943¹⁴, puis à temps plein, à compter de 1949. On retrouve bien évidemment l'écho de ce « feuilletage du réel », pour reprendre la jolie formule de David Le Breton (2004, p. 95), dans la théorie dite des « réalités multiples » ou théorie des « provinces limitées de signification » abordée au chapitre précédent et sur laquelle nous reviendrons bientôt à propos des structures de pertinence.

¹⁴ Son premier cours, donné en tant que *lecturer* à la Graduate Faculty of Political and Social Science de la New School for Social Research de New York, s'intitule (en anglais) « Introduction to Sociological Theory ».

Après avoir révélé les influences tant théoriques que biographiques d'Alfred Schutz, nous devons exposer les raisons pour lesquelles sa pensée a fait date. Nous en esquisserons l'influence, vocable entendu cette fois au singulier générique, en la mesurant à l'aune de ses paternités posthumes.

4.1.3 Une contribution primordiale à la sociologie interprétative

Comment définir synthétiquement l'apport d'Alfred Schutz ? Jusqu'à présent, nous avons parlé de phénoménologie, reportant à cet article-ci, l'inéluctabilité d'une reformulation. Sont effectivement phénoménologiques : le vocabulaire utilisé, la description du Monde-Vie (ou *Life-World* ou *Lebenswelt*) husserlien et, par exemple, la recherche du fondement de la relation intentionnelle. Cependant, cette quête des essences trouve son plein emploi, selon Schutz, dans l'existence et la compréhension de l'homme et du monde à partir de leur facticité¹⁵. Cette caractéristique de la pensée schutziennne explique sans doute qu'on l'ait qualifiée d'anthropologie¹⁶ philosophique, laquelle s'apparenterait à une ontologie de l'attitude naturelle dans le Monde-Vie. Ce Monde-Vie est revalorisé par Alfred Schutz.

Comme le monde social, quel que soit le point de vue sous lequel on l'envisage, demeure un « cosmos » d'activités humaines fort compliqué, nous pouvons toujours faire retour vers l'« homme oublié » des sciences sociales, vers l'acteur dont le faire et le sentir se trouvent au fond de tout le système. Nous tentons alors de le comprendre en ce faire et ce sentir et de comprendre l'état d'esprit qui l'a incité à adopter des attitudes spécifiques envers son environnement social. (1987, p. 94)

Cette « socialité », comme l'écrit Daniel Cefaï, « n'est plus rapportée à la perception d'autrui, mais contre la tradition cartésienne, à la relation d'interaction sociale (*soziale Wirkenbeziehung*), articulée autour des activités du travail et de la communication » (1998, p. 37). Schutz signe donc

¹⁵ Schutz rejoint sans doute sur ce point la phénoménologie existentielle de Maurice Merleau-Ponty, auteur qu'il a connu lors de son séjour parisien. Voir à ce sujet, Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1976.

¹⁶ Selon Aron Gurwitsch : « The term « anthropology » is not to be construed in the technical sense as synonymous with « ethnology », but must be given the broader meaning of a general preoccupation with man and his existence ». Voir à ce sujet, Aron Gurwitsch, « Problems of the Life-World », in *Phenomenology and Social Reality, essays in memory of Alfred Schutz*, edited by Maurice Natanson. The Hague, Netherlands, Martinus Nijhoff, 1970, p.40.

le passage du tout-subjectif¹⁷ à l'intersubjectif, le sens étant certes perçu à la première personne du singulier, mais, construit collectivement par les acteurs du monde social, passés et présents. Nous avons noté que cette relation sociale repose sur la notion fondamentale d'intentionnalité des acteurs et, celles non moins cruciales de compréhension et d'intercompréhension de cette intentionnalité.

L'on peut prouver que toutes les relations sociales telles qu'elles sont comprises par moi, être humain vivant naïvement dans un monde centré sur moi, ont comme prototype la relation sociale qui me relie à un *alter ego* individuel avec qui je partage temps et espace. Mon acte social est orienté non seulement vers l'existence physique de cet alter ego mais vers l'acte de l'Autre que j'espère provoquer par ma propre action. Je puis donc dire que la réaction de l'Autre est l'en-vue de mon acte. (1987, p. 100)

La communication est donc liée à l'être de l'acteur dans le monde et en conséquence à l'intentionnalité qui le parcourt. Ce rapport entre communication et intentionnalité de l'acteur est dûment repris par l'approche constructiviste, pour laquelle « la communication est, d'une certaine manière, la concrétisation de l'intentionnalité fondamentale de l'être au monde de l'acteur face aux problèmes qui surgissent » (Mucchielli, 1998, p. 74). L'être dans le monde étant avant tout co-existence, voire *consocialité*¹⁸, la communication et la co-construction sont indissociables¹⁹. Tel est sans doute l'autre moyen dénominateur commun aux approches constructiviste et phénoménologique schutzienne.

¹⁷ Le solipsisme d'un saint Augustin pour qui le monde n'existe qu'autant que le sujet humain se le représente mentalement (théorie dite du « cockpit ») en constitue sans doute l'aboutissement ultime.

¹⁸ Nous usons de ce néologisme en référence au concept schutzien de « consocié », défini par l'auteur comme un « contemporain », un « semblable ». « Les consociés sont mutuellement impliqués dans la biographie de l'un et l'autre ; ils vieillissent ensemble ; ils vivent, comme nous pourrions l'appeler, dans une pure relation « Nous » ». Voir à ce sujet, Alfred Schutz, *Le chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987, p. 23.

¹⁹ Rappelons également que du point de vue constructiviste « le sens d'une communication n'est pas une donnée qui préexiste à l'action, c'est une construction collective des acteurs en situation, construction qui se fait à partir de leurs propres communications ». Voir à ce sujet, Alex Mucchielli et J. Guivarch, *Nouvelles méthodes d'étude des communications*, Paris, Armand Colin, 1998, p. 147.

La phénoménologie d'Alfred Schutz, ou quelle que soit l'appellation qu'on lui donne ²⁰, est parfois associée au courant interactionniste symbolique²¹. De fait, elle adhère au premier des postulats de cette école de pensée, initialement formulé par George Herbert Mead (1863-1931). Selon cet auteur, présenté à titre posthume comme le fondateur de l'interactionnisme, le social précède l'individu, l'action a rang sur la pensée et celle-ci prend le pas sur la conscience. En d'autres termes, la signification, la conscience de soi et de la société naissent dans et du fait de l'interaction avec autrui. L'imitation, premier modèle d'apprentissage, préfigure une règle fondamentale de ce lien social : Je peux agir et comprendre parce que je suis comme autrui.

La révélation de ce lien social fondamental passe donc, pour reprendre l'allégorie schutziennne, par la compréhension de l'« homme oublié » et, en soubassement, par un changement épistémologique fondamental. Répudiant la sociologie normative, positiviste et scientiste, notamment portée par le *Wiener Kreis* ou Cercle de Vienne, les approches interactionniste et constructiviste, auxquelles se rattache la phénoménologie schutziennne, adhèrent tout entières au paradigme interprétatif, remarquable de circularité herméneutique²².

Rappelons avec Lapassade que

La sociologie interprétative travaille au contraire au niveau « élémentaire » de l'interaction sociale dans la vie quotidienne ; elle n'ignore certes pas le niveau des normes et de l'ordre macro-social, mais elle cherche à en vérifier l'existence et le sens sur le plan de la perception qu'en ont les acteurs dans la vie quotidienne. (1991, p. 112)

²⁰ On retrouve, souvent employés, d'autres labels concurrents et souvent interchangeables tels que « sociologie phénoménologique » et « phénoménologie sociale ».

²¹ Alfred Schutz doit d'ailleurs à Herbert Blumer, père de l'expression « interactionnisme symbolique » (dans un article intitulé « Social Disorganization and Personal Disorganization » datant de 1937), la publication de *L'étranger* dans l'*American Journal of Sociology* en 1944. Voir à ce sujet, Daniel Cefaï, *Phénoménologie et sciences sociales. Alfred Schutz, naissance d'une anthropologie philosophique*, Genève, Droz, 1998, p. 26. Par ailleurs, dans son ouvrage de référence, David Le Breton consacre un chapitre à Alfred Schütz et à la « sociologie phénoménologique ». Voir à ce sujet, David Le Breton, *L'interactionnisme symbolique*, Paris, Presses universitaires de France, 2004, pp. 92-98.

²² Dans la mesure où le chercheur interprète des sujets interprétants.

Toutefois, Alfred Schutz joue un rôle de pionnier au sein de ce nouveau paradigme²³. Non seulement, il fonde une sociologie basée sur la pensée de sens commun mais encore, il réussit à « articuler la connaissance naturelle mise en œuvre par les acteurs sur celle, construite par les sociologues » (Le Breton, 2004, p. 96). De ces deux axes, le premier lié à la mise au jour d'un savoir social a fortement inspiré l'ethnométhodologie²⁴. « C'est dans l'œuvre de Schütz que Garfinkel a trouvé cette idée, fondamentale, d'une sociologie non professionnelle, qui a sa propre logique et ses *méthodes*, qui sont celles du sens commun » (Lapassade, 1996, p. 25).

Les professeurs Peter Berger et Thomas Luckmann, autres légataires d'Alfred Schutz, reprennent de leur mentor et, la lexicologie, et, les attendus de sa sociologie phénoménologique. Ainsi adoubés, les auteurs²⁵ ont pour projet « l'analyse sociologique de la réalité de la vie quotidienne, plus précisément de la connaissance qui guide nos conduites dans la vie quotidienne » (1996, p. 31) et, au-delà, de faire dialoguer la théorie et l'empiricité, cette dernière étant justement entendue du monde de la vie quotidienne.

²³ Nous réalisons les risques que comporte une transposition de ce concept malheureusement galvaudé, dans les sciences humaines ou sociales. La notion de « paradigme » s'applique en effet à la recherche et aux découvertes dans les sciences physiques. Rappelons que, selon Thomas Kuhn, auteur de *La structure des révolutions scientifiques*, un « savoir présumé » constitue le paradigme partagé par le groupe scientifique. Toutefois cet acquis a la valeur d'une présomption. Pour valider celle-ci, il convient de vérifier l'adéquation du paradigme à l'ensemble des phénomènes observés. Voir à ce sujet, Claude Mouchot, « Les interprétations des « révolutions » dans les sciences physiques », in *Méthodologie économique*, Paris, Le Seuil, 2003, pp. 53-84. Emprunter le vocable « paradigme » aux sciences physiques revient à rapprocher la science physique des sciences sociales, et donc, en apparence, à faire fi de l'autonomie acquise de haute lutte par les secondes aux dépens de la première. Cependant, ce risque est écarté dans la mesure où Thomas Kuhn ne revendique pas une position scientifique. L'historien de la science a en effet rompu avec l'héritage des positivistes logiques du *Wiener Kreis* en s'inspirant des prémisses des sciences humaines. Il a ainsi valorisé le consensus communicationnel, c'est-à-dire l'entente intersubjective au sein de la recherche scientifique « normale », le groupe l'emportant selon lui sur l'individu.

²⁴ Ou « l'étude (« logie ») des ethnométhodes, terme créé par Harold Garfinkel, fondateur de ce courant de la sociologie pour désigner les procédures qu'on utilise dans la vie quotidienne, continuellement, mais sans y prêter attention, pour communiquer et interpréter le social « à toutes fins pratiques » et qui sont, par conséquent, constitutives du *raisonnement sociologique pratique* ». Voir à ce sujet, Georges Lapassade, *Les microsociologies*, Paris, Anthropos, 1996, p. 25.

²⁵ Compte tenu de leur proximité épistémologique avec Alfred Schutz, nous nous appuyons également sur Peter Berger et Thomas Luckmann dans le cadre de la présentation de notre cadre conceptuel. Toutefois, nous ne renverrons qu'au premier chapitre de *La construction sociale de la réalité*, intitulé « Les fondements de la connaissance dans la vie quotidienne. »

De fait, qu'est une théorie amputée de ses racines ontologiques si ce n'est la projection vaine d'images insensées c'est-à-dire non sensées sur le mur de la caverne ? Philosophique, la phénoménologie d'Alfred Schutz se fonde également et surtout sur une anthropologie de la réalité quotidienne. En usant d'un jeu de langage, nous pourrions dire qu'à la quête eidétique se substitue l'enquête de et sur l'acteur.

Décrivons à présent cette réalité sociale en l'examinant du point de vue de l'immigrant. Tout à cette tâche, nous présenterons les concepts schutziens que nous jugeons pertinents eu égard à l'orientation de notre recherche. Nous abonderons notre réflexion ainsi fondée en convoquant divers autres auteurs. Si, certains se révèlent très proches d'Alfred Schutz, à l'instar de Peter Berger et de Thomas Luckmann, d'autres sortent sans doute du strict cadre phénoménologique et sociologique tracé par Schutz. Pourtant, tant Jürgen Habermas que Ludwig Wittgenstein, Jean-Paul Sartre qu'Erving Goffman, pour ne citer que quelques-unes parmi les références que nous exploiterons, s'avèrent intéressants. Ces auteurs, que nous avons découverts ou redécouverts lors de notre cursus universitaire, nous permettrons, espérons-nous, d'éclairer le sens de la pensée schutzienne en même temps qu'ils nous feront mieux comprendre de notre lecteur.

4.2 Le cadre conceptuel

Dans cette section, nous nous efforcerons de décrire ce qu'Alfred Schutz nomme la réalité sociale ou réalité du monde de la vie quotidienne. Toutefois, nous distinguerons la réalité du point de vue des acteurs d'une façon générale et la réalité à laquelle se confronte ce type spécifique d'acteur qu'est, selon Alfred Schutz, l'« étranger ». En conséquence, nous mettrons d'abord au jour les catégories constitutives de la réalité du monde de la vie quotidienne *stricto sensu*. Dans un second temps, nous verrons en quoi la situation particulière de l'immigré bouleverse la routine de son existence et remet en cause la validité des recettes d'appréhension du monde social dont l'application a été jusque-là couronnée de succès. Mais, avant toutes choses, commençons par qualifier précisément notre unité d'analyse.

4.2.1 L'immigré ou l'étranger par excellence

C'est bien évidemment dans *L'étranger*, essai dit de « psychologie sociale », qu'il nous faut rechercher une première définition. Par « étranger », écrit en préambule Alfred Schutz, il faut comprendre « un individu adulte de notre époque et de notre civilisation qui essaye d'être accepté pour de bon, ou tout au moins toléré, par ce nouveau groupe » (1987, pp. 217-218). Par « nouveau groupe », l'auteur renvoie au groupe que cet étrange étranger veut rallier. Alfred Schutz évoque plusieurs cas de figure répondant aux critères d'admission par lui et, ci-dessus, formulés.

« Le candidat désirant devenir membre d'un club très fermé » ou « l'habitant de la ville s'installant dans un milieu rural » (1987, p. 218) correspondent notamment au portrait impersonnel brossé par l'auteur. D'une part, ces personnages sont contemporains et issus d'une *Zeitgeist*²⁶ culturellement comparable, d'autre part, la situation d'altérité à laquelle ils sont d'ores et déjà confrontés ou qui les attend dans un à venir proche s'inscrit dans la durée. Cependant et, d'emblée (nous avons vu que le hasard ne guide ce choix en rien), Alfred Schutz examine la « situation sociale exemplaire » de l'immigré²⁷. Selon Sélim Abou (, les immigrants « proprement dits » constituent l'une des quatre grandes catégories de migrants internationaux (avec les travailleurs étrangers, les personnes déplacées et les réfugiés politiques).

Cette mise en exergue incite le lecteur à penser que la condition d'immigré est à nulle autre pareille. Nous ne remettons nullement en cause ce postulat de départ chez Alfred Schutz, mais nous souhaitons pour notre part remonter à la situation *pro quo ante* de l'immigré, alors acteur parmi les acteurs de son groupe d'origine, afin de dégager en quoi l'identique affleure dans le singulier. Nous

²⁶ Ce terme allemand, traduit de façon littérale, signifie l'« esprit du siècle ». L'expression française « être de son temps » s'en rapproche sans doute, le « temps » étant entendu dans un sens proche de celui de paradigme et non dans son acception strictement... temporelle. Ce dernier, mais aussi premier, sens est privilégié en revanche par Peter Berger et Thomas Luckmann : « l'horloge et le calendrier assurent, en effet, que je suis « un homme de mon temps ». C'est seulement à l'intérieur de cette structure temporelle que la vie quotidienne garde, à mes yeux, son accent de réalité ». Voir à ce sujet, Peter Berger et Thomas Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1996, p. 43.

²⁷ Nous reprenons ici la traduction française de *L'étranger*, parue in Alfred Schutz, *Le chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987, elle-même tirée de l'ouvrage Alfred Schutz, *Collected Papers II*, The Hague, Martinus Nijhoff, 1964, et initialement publiée dans l'*American Journal of Sociology* daté du 29 juin 1944. Par commodité, nous conserverons tout au long de notre propos le genre masculin générique. Par « immigré », nous entendons donc les hommes et les femmes immigrés.

sommes conscients que le fait d'être issu d'un modèle culturel différent rend l'immigré dissemblable au sein de la société d'accueil mais nous subodorons également que cette particularité est d'ordre ontologique, donc commune à l'ensemble des acteurs, immigrés ou pas. De façon lapidaire, nous postulons que la condition humaine transparaît dans celle d'immigré. Pour reprendre une autre expression vernaculaire consacrée, trahissant sans doute les réactions épidermiques que ne manque pas de susciter l'évocation du concept d'« identité culturelle²⁸ », nous dirons à propos de la culture, qu'elle « colle à la peau » de l'acteur. Examinons maintenant la façon dont la conçoit Alfred Schutz.

4.2.2 La conception phénoménologique de la culture

Sujet autonome, doué de libre-arbitre pour peu qu'il naisse au sein d'un régime démocratique, l'acteur n'en est pas moins le produit d'un lignage, l'héritier d'un patrimoine culturel familial et sociétal. Sa parentèle parle en lui et à travers lui. « Seule une infime partie de ma connaissance du monde s'origine dans mon expérience personnelle. La plus grande partie vient de la société, elle m'est transmise par mes amis, mes parents, mes professeurs et les professeurs de mes professeurs », assure Alfred Schutz (1987, p. 19). Dans cette mesure et, comme l'écrit (en anglais) Maurice Natanson, on peut donc dire que :

The elements composing the « stock of knowledge at hand » are socially approved and socially derived. Social approval does not mean explicit promulgation, nor any kind of legal or (sic) formal sanction, but rather the fact that in a given society certain modes of conduct are tacitly and as a matter of course accepted and taken for granted as behavior appropriate and in this sense, « natural » in typical situations. The « stock of knowledge at hand » is socially derived because a comparatively small part of it originates in the personal experience of the individual,

²⁸ Proposition marquée par une extrême polysémie et, notamment confondue avec « identité ethnique ». Afin de mieux la cerner, nous nous reportons aux définitions proposées par Sélim Abou. Par « identité ethnique », l'anthropologue entend « la référence à une histoire ou une origine commune symbolisée par un héritage culturel commun, qui ne couvre cependant qu'un fragment de la culture du groupe ». Le « groupe ethnique », sommairement abordé au chapitre II, se réfère selon Abou à « un groupe dont les membres possèdent à leurs propres yeux et aux yeux des autres, une identité distincte enracinée dans la conscience d'une histoire ou d'une origine commune ». Et poursuit, Sélim Abou : « ce fait de conscience est fondé sur des données objectives telles qu'une langue, une race ou une religion commune, voire un territoire, des institutions ou des traits culturels communs (...) ». *A contrario*, l'« identité culturelle » échappe « en grande partie » à la conscience du groupe et « à ses prises de position idéologique ». Pour l'auteur, l'identité culturelle serait l'aboutissement de l'identité ethnique, celle-ci en constituant finalement le socle. Voir à ce sujet, Sélim Abou, *L'identité culturelle*, Paris, Anthropos, 1981, pp. 33-34, p. 32.

the bulk being transmitted to him by his parents, teachers, other persons in authority, and also by all kinds of associates. (1970, p. 50)

C'est donc, pour reprendre cette fois Maurice Merleau-Ponty, « à l'intérieur d'un monde déjà parlé et parlant que nous réfléchissons » (1976, p. 214). On pourrait sans doute s'interroger sur l'autonomie et, partant, sur la validité de la réflexion de l'acteur, puisque ce dernier paraît lié, sinon conditionné, par ce que le sociologue Pierre Bourdieu appelle l'« habitus²⁹ ».

Sans épiloguer sur cette question, hors sujet, notons toutefois le point de vue contrapuntique de George Herbert Mead. Ce dernier estime en effet que

l'homme *conscient de soi*³⁰ adopte donc les attitudes sociales organisées, celles du groupe social ou de la communauté donnée (ou d'une de leurs parties) auxquels il appartient, attitudes qui concernent les différents problèmes sociaux qui se posent à ce groupe ou à cette communauté à un moment donné. (1963, p. 133)

Consciente ou pas, l'insertion dans le modèle culturel ³¹ dominant du groupe natal constitue en tous les cas le premier des phénomènes observés au sein de la *Lebenswelt* ou « monde de la vie quotidienne ». Revenons à présent sur ce concept effleuré un peu plus tôt dans ce chapitre.

Selon Alfred Schutz, le monde de la vie quotidienne est

²⁹ Que l'on peut rapprocher également de ce que Bourdieu appelle l'« ethos de classe », « c'est-à-dire un système de valeurs implicites que les gens ont intériorisées depuis l'enfance et à partir duquel ils engendrent des réponses à des problèmes extrêmement différents ». Voir à ce sujet, Pierre Bourdieu, « L'opinion publique n'existe pas », *Questions de sociologie*, Paris, Les Editions de Minuit, 1984, pp. 227-228.

³⁰ C'est nous qui soulignons.

³¹ Alfred Schutz utilise l'expression « modèle culturel de la vie en groupe » afin « de désigner en particulier toutes les valeurs spécifiques, les institutions et les systèmes d'orientation et de conduite (comme le folklore, les mœurs, les habitudes, les coutumes, l'étiquette, les modes) qui, selon l'opinion courante des sociologues de notre temps, caractérise – voire constitue – tout groupe social à un moment donné de son histoire. » Voir à ce sujet, Alfred Schutz, « L'étranger. Essai de psychologie sociale », *Le chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987, pp. 218-219.

Le monde intersubjectif qui existait bien avant que nous soyons nés, le monde que d'autres, nos prédécesseurs, ont expérimenté et interprété comme un monde organisé. Il est maintenant donné à notre expérience et à notre interprétation. Toute interprétation est fondée sur une réserve d'expériences antérieures, qui sont nos propres expériences et celles transmises par nos parents et nos professeurs. Elles fonctionnent comme un cadre de référence sous la forme d'une connaissance disponible. (1987, p. 105)

Cette définition a pour mérite de juxtaposer les concepts de réserve d'expérience (en toutes lettres) et de structures de pertinence (notion suggérée dans l'énoncé « cadre de référence ») qui, tricotés ensemble, constituent chez Schutz³² le fondement de la culture. Nous constaterons qu'à celle-ci l'auteur attribue une double fonction, d'une part, de cognition et de communication intersubjective, d'autre part, d'intégration et d'identification au groupe. Mais qu'entend Alfred Schutz par réserve d'expériences (ou *stock of knowledge*) ?

1. La réserve d'expériences

Sous cette appellation est englobé ce qui appartient au passé. Thésaurisées, les expériences sont transmises à l'acteur, actuel et dernier maillon de la chaîne de transmission de la connaissance.

En vertu de cette accumulation, un stock social de connaissances est constitué, transmis de génération en génération et rendu disponible pour l'individu dans la vie quotidienne. Je fais en effet l'expérience du monde commun de la vie quotidienne muni d'un corps spécifique de connaissance. (Berger et Luckmann, 1996, p. 61)

Notons, afin d'abonder notre réflexion sur le mythe, sa prééminence et ses significations ontologiques exposée au chapitre précédent le recours qui en est fait par les Grecs anciens. « So far as the « Homeric world » is concerned, the specifically ontological form of the unitary horizon of humanity is expressed mythically, and the most direct way to approach it is through a brief characterization of myth as the *stock of knowledge*³³ at hand for the Homeric Greeks », rappelle en effet Fred Kersten (Natanson, 1970, p. 245).

³² Cette thèse est notamment formulée par Daniel Cefaï. « La culture se présente donc comme un ensemble de réserves et de ressources extériorisées et objectivées, mais aussi comme un ensemble de *compétences acquises* ou de *dispositions intériorisées* ». Voir à ce sujet, Daniel Cefaï, *Phénoménologie et sciences sociales. Alfred Schutz, naissance d'une anthropologie philosophique*. Genève, Droz, 1998, p. 117.

³³ C'est nous qui soulignons.

L'expérience issue de la confrontation de l'acteur avec la réalité de la vie quotidienne, celle-ci contemporaine, est également et, dûment, archivée. Voilà ce que Fred Kersten, au nombre des auteurs de l'ouvrage édité par Maurice Natanson, appelle (en anglais) « ontological experience »³⁴. On pourrait également parler ici de parcours biographique de l'acteur ou, comme le fait le sens commun, des « aléas de la vie », cette dernière cheminant au gré de fractales plutôt que s'écoulant en une hypothétique linéarité. Ainsi, nos craintes exprimées plus tôt quant à un éventuel conditionnement de l'acteur tombent d'elles-mêmes. Certes, le monde de la vie quotidienne est donné à l'acteur mais dans un premier temps seulement, sous la forme d'un « schème de référence » (Schutz, 1987, p. 12). Il faut se garder de tout amalgame, insiste pour sa part Alfred Schutz, car ce monde de la vie quotidienne

est un univers de significations pour nous, c'est-à-dire une texture signifiante que nous avons à interpréter pour nous y retrouver et pour en venir à bout. Cette texture signifiante, cependant, - et c'est là que passe la limite entre nature et culture - s'origine dans les actions humaines, les nôtres et celles de nos semblables, tant nos contemporains que nos prédécesseurs. (1987, p. 16)

Ainsi, et pour reprendre les termes de Peter Berger et de Thomas Luckmann, « la réalité est construite socialement », dans le passé et, *a fortiori*, du point de vue subjectif de l'acteur, dans le présent. « Je ne peux pas exister dans le monde de la vie quotidienne sans interagir et communiquer continuellement avec les autres », insistent d'ailleurs les deux auteurs (1996, p. 36) en paraphrasant quelque peu l'aphorisme de Paul Watzlawick³⁵. Se basant sur l'aspect commun de la construction

³⁴ « The term « ontological experience » will be employed to designate the non-scientific, non-philosophic knowledge at the root of our daily confrontation with historically conditioned social reality ». Voir à ce sujet, Fred Kersten, « Phenomenology, history, myth », in *Phenomenology and Social Reality, essays in memory of Alfred Schutz*, edited by Maurice Natanson. The Hague, Netherlands, Martinus Nijhoff, 1970, p.241.

³⁵ « Comme il n'y a pas de *non*-comportement, on ne peut non plus ne pas communiquer », écrit en effet Paul Watzlawick. Voir à ce sujet, Paul Watzlawick, *Les cheveux du baron de Münchhausen*, Paris, Editions du Seuil, 1991, p. 19. L'aspect relationnel, que Watzlawick définit comme un trait caractéristique de la réalité interpersonnelle, est abordé par une longue tradition d'auteurs, autres que purement interactionnistes. Nous citerons, eu égard à la beauté de son texte, Jiddu Krishnamurti : « Après tout, en effet, la vie est relation. Être, c'est être impliqué dans des relations. Autrement, vous n'avez pas d'existence. Vous ne pouvez pas vivre dans l'isolement. Vous êtes lié à vos amis, à votre famille, à vos collègues. Même si vous vous retirez au sommet d'une montagne, vous êtes lié à l'homme qui vous apporte de quoi manger. Vous êtes lié aux idées que vous avez projetées. L'existence suppose l'être, c'est-à-dire la relation, et si nous ne comprenons pas cette relation, nous ne pouvons comprendre la réalité. » Voir à ce sujet, Jiddu Krishnamurti, *La relation de l'homme au monde*, Paris, Editions du Rocher, 1995, p. 38.

de la réalité quotidienne, à tous égards une co-construction, la pensée dite courante procède à deux idéalizations de base. La première, explique Alfred Schutz, postule l'interchangeabilité des points de vue.

J'admets – et je suppose que mon semblable fait de même – que si je change de place avec lui de telle sorte que son « ici » devienne le mien, je serai à la même distance des choses et les considérerai avec la même typicalité qu'il le fait lui-même actuellement ; en outre les mêmes choses qui sont actuellement à sa portée seront alors à la mienne. (1987, pp. 17-18)

Quant à la seconde idéalisation, ou « idéalisation de la congruence des systèmes de pertinence », elle tient notamment à la croyance que mon semblable et moi-même « avons sélectionné et interprété les objets communs actuels ou potentiels ainsi que leurs caractéristiques de manière identique ou du moins de manière « empiriquement identique », c'est-à-dire de manière suffisante pour tous les buts pratiques » (*Ibid.*). Du point de vue du sens commun, la connaissance courante, en tant qu'appréhension de la réalité quotidienne, semble donc partagée.

Remarquons cependant que ce verbe conjugué au participe passé recèle un quiproquo sémantique portant à confusion. Par « partage », l'on entend certes adhésion, voire communion (on partage avec, tout comme l'on communie et l'on communique avec). De fait, « la réalité de la vie quotidienne se présente ultérieurement à moi comme un monde intersubjectif, un monde que je partage avec les autres » (Berger et Luckmann, 1996, p.36). Mais le partage infère également une répartition, une division d'un tout en plusieurs portions ou parties. C'est, sous cet éclairage qu'il faut comprendre le postulat schutzien selon lequel « la connaissance est socialement distribuée » (1987, pp. 20-21).

Cette locution suggère, elle aussi, diverses interprétations. Une lecture sociologique imprégnée de marxisme, du type de celle de Pierre Bourdieu, considérerait par exemple la connaissance comme étant principalement accaparée par les « doxosophes », lesquels constituent selon cet auteur la classe sociale dominante. Non contente de confisquer le savoir, cette oligarchie le transmettrait et le reproduirait en son sein³⁶. Un partage bien inégal !

³⁶ Ce que la sociologie a justement pour tâche de révéler. Ainsi, « la sociologie dérange, en dévoilant les mécanismes invisibles par lesquels la domination se perpétue », insiste Pierre Bourdieu dans un entretien avec Francis Guillout in *L'université syndicaliste magazine*, novembre 1999, n° 510. Sur le sujet de la reproduction de la connaissance au sein de la classe sociale dominante, voir Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *Les héritiers : Les étudiants et la culture*, Paris, Editions de Minuit, 1975.

Telle n'est pas l'acception donnée par Alfred Schutz à la « distribution sociale de la connaissance ». Par là, l'auteur entend deux types de « distribution ». Celle-ci est d'abord sociale au sens d'interpersonnel, dans la mesure où ce que l'un sait, l'autre peut l'ignorer et *vice-versa*. La connaissance est généralement partagée mais selon des modes variables et, parfois elle ne l'est pas, en fonction du bon vouloir des acteurs et pour des motifs autres que ceux, exposés précédemment. Dans ces instances, l'acteur porteur de connaissance endosse un rôle de sélectionneur s'apparentant à celui de *gate-keeper*³⁷, décidant en faveur de quel autre acteur, ou groupe, il ouvrira les vannes de la connaissance.

Je ne partage pas ma connaissance de la même manière avec tous mes semblables, et une partie de cette connaissance peut ne pas être partagée du tout. Je partage ma compétence professionnelle avec mes collègues, mais pas avec ma famille, et il est possible que je ne partage avec personne mon adresse à tricher aux cartes. (Berger et Luckmann, 1996, p. 67)

L'étendue de la connaissance et le champ d'expertise différant d'un sujet à l'autre, les acteurs sont donc contraints de se reposer les uns sur les autres afin de gérer au mieux de leurs intérêts la réalité de leur vie quotidienne. « Je ne suis « expert » que dans un domaine restreint et « profane » dans beaucoup d'autres, comme vous », écrit en effet l'auteur (1987, p. 21). Mais Alfred Schutz, dépassant cette évidence, expose les fondements de la connaissance courante. Celle-ci « a divers degrés de clarté, de distinction, de précision et de familiarité » (1987, p. 20), argue-t-il. Par le biais d'une métaphore tantôt géologique tantôt hypsométrique l'auteur explique que le monde apparaît à l'acteur constitué de strates (ou couches ou courbes de niveaux) de pertinence. Empruntant ces deux concepts à William James, Alfred Schutz poursuit son exposé en distinguant « connaissance par présentation » (ou « connaissance de »), requise pour tout ce qui concerne la strate de pertinence la plus importante pour l'acteur, et « connaissance sur », d'emploi courant lorsque les champs concernés semblent plus lointains des préoccupations de l'acteur.

Il y a des centres de connaissance explicite de vers lesquels on tend ; elles sont entourées par un halo de connaissance sur qu'on ne tient pas à approfondir ; ensuite vient une région dans laquelle on pourra tout au mieux « placer sa confiance » ; les vallonnements avoisinants sont le

³⁷ Concept déjà défini au chapitre I. Rappelons néanmoins que David Manning White a repris cette notion initialement formulée par Kurt Lewin avec le désir de mettre en lumière les critères au nom desquels, consciemment ou non, s'opère la sélection des nouvelles. Cette sélection, ayant pour finalité la fabrication d'un journal, est donc subjective et, en l'espèce, gouvernée selon des filières (ou canaux) que l'auteur se proposait de mettre au jour. Voir à ce sujet, David Manning White, « The Gate-Keeper », in *Journalism Quarterly* 63, vol. 27 n°4, Fall 1950, School of Journalism, University of Minnesota, Minneapolis.

refuge de conjectures et de suppositions ; entre ces régions se trouvent des zones d'ignorance complète. (1987, chap. VII, p. 220)

Il est désormais possible de dresser un portrait *ad hoc* de « la connaissance de l'homme qui agit et qui pense à l'intérieur même du monde de sa vie quotidienne ». Cette dernière, écrit Alfred Schutz dans *L'étranger*, possède trois caractéristiques essentielles. La connaissance courante est tout d'abord incohérente « parce que les intérêts de l'individu qui déterminent la pertinence des objets sélectionnés pour un approfondissement ultérieur ne sont eux-mêmes pas intégrés à un système cohérent » (*Ibid.*). Une situation n'étant jamais figée, les plans (« de la vie, du travail et du loisir, le plan des rôles sociaux endossés à tour de rôle », recense Alfred Schutz) qui y sont liés peuvent évoluer.

La connaissance courante est, en second lieu, « partiellement claire ». Alfred Schutz signifie ici que l'acteur est mû par des préoccupations que nous qualifierons de « terre-à-terre » dans sa vie de tous les jours. « Il est satisfait qu'un service de téléphone en état de marche soit à sa disposition et, normalement, ne demande pas le détail du fonctionnement de l'appareil ni quelles lois de la physique le rendent possible », note Alfred Schutz. Enfin, poursuit l'auteur, la connaissance courante recèle un certain nombre de contradictions prenant leur source dans les multiples conflits internes des acteurs.

En dépit de ces lacunes ou défauts, la connaissance « revêt pour les membres du groupe l'apparence d'une cohérence, d'une clarté et d'une consistance suffisante pour donner à chacun une chance raisonnable de comprendre et d'être compris » (1987, chap. VII, p. 222). En d'autres termes, cette connaissance, aussi sujette à caution³⁸ soit-elle, fournit aux acteurs une grille de lecture du monde de la vie quotidienne. Tant que cette grille n'est pas remise en question, elle a vertu à s'appliquer. Cette propension de l'acteur à évacuer tout doute, susceptible de faire s'écrouler le système de connaissance sur lequel il se base, relève de ce qu'Alfred Schutz nomme

³⁸ De nouveau, nous retrouvons le parallèle que nous avons établi plus tôt en note avec la structure des révolutions scientifiques et donc la théorie de l'émergence du paradigme, selon Thomas S. Kuhn. Selon l'heuristique khunienne, le paradigme peut être mis en cause par une « anomalie », l'accumulation de ces phénomènes, le fait singulier devenant pluriel, ayant pour effet de provoquer une crise épistémologique et de donner naissance à un nouveau paradigme. Voir à ce sujet, Claude Mouchot, « Les interprétations des « révolutions » dans les sciences physiques », in *Méthodologie économique*, Paris, Le Seuil, 2003.

« l'épochè³⁹ de l'attitude naturelle ». Cette formule signifie que l'acteur « ne suspend pas sa croyance au monde extérieur et à ses objets, mais au contraire, il suspend tout doute quant à son existence. Ce qu'il met entre parenthèses est le doute que le monde et ses objets puisse (sic) être autre (sic) qu'il (sic) ne lui apparaît (sic). » (1987, p. 127).

Mais, interrogeons-nous : L'acteur éprouve-t-il ne serait-ce que le soupçon d'un doute vis-à-vis d'une recette réputée infallible ?

C'est une connaissance de recette auxquelles on accepte de faire confiance pour interpréter le monde social et pour traiter avec les êtres et les choses en vue d'obtenir les meilleurs résultats dans chaque situation en effectuant le minimum d'effort qui permet d'éviter les conséquences indésirables. (1987, chap. VII, p. 222)

Dans cet exposé de la connaissance courante, le rôle de l'intentionnalité prédomine. Des précédents paragraphes, il ressort en effet que l'acteur oriente sa quête de savoir (le *know what*) et d'expertise (le *know how*) en fonction de la pertinence que recèle à ses yeux et, que porte en puissance, la connaissance qu'il souhaite acquérir. L'intérêt de cette connaissance supplémentaire est obligatoirement lié à l'objet auquel elle se rapporte. Dans cette opération à tiroirs, l'objet de la connaissance est à son tour validé (ou invalidé) selon le double critère de la situation biographique actuelle de l'acteur et de ses éventuels projets. Nous le concevons à présent : la pertinence peut être définie comme le moteur de la *praxis* puisqu'en elle s'origine l'intentionnalité initiale de l'acteur. Au-delà, le « système de pertinence » réunit un grand nombre de phénomènes expressifs liés à l'identité des acteurs⁴⁰. Toutefois, nous ne faisons qu'aborder-là les questions quelque peu

³⁹ Gaby Hsab rappelle que Pyrrhon (v. 365-275 av. J.-C.), dont on connaît le scepticisme et le refus de tout dogmatisme à travers les écrits de son disciple Timon, a inventé ce concept, quelque 2 300 ans plus tard repris par Husserl puis, notamment, par Schutz. « C'est la suspension du jugement, l'épochè, qu'il faudrait adopter face aux données de la réalité. Une connaissance n'est, à ce point, vraie qu'en fonction des perceptions de celui qui en a fait l'expérience dans des circonstances précises dans le temps et l'espace », lit-on sous la plume de Gaby Hsab. Voir à ce sujet, Gaby Hsab, « Une épistémologie de la communication pour quoi faire ? », in Johanne Saint-Charles et Pierre Mongeau (sous la dir.), *Communication, horizons de pratiques et de recherche*, Sainte-Foy (Que.), Presses de l'Université du Québec, 2005, pp. 61-62.

⁴⁰ « Par définition, le système de pertinence d'un acteur social est constitué de l'ensemble des problèmes spécifiques qui le préoccupent, des projets qu'il a et qui forment son orientation fondamentale pour la vie au moment où on le considère. Cet ensemble de préoccupations fonctionne comme une grille d'analyse et de décodage du monde ». Voir à ce sujet, Alex Mucchielli, Jean-Antoine Corbalan et Valérie Ferrandez, *Théorie des processus de la communication*, Paris, Armand-Colin, 1998, p. 77.

complexes de l'action et du projet. L'étude des structures dites de pertinence a permis à Alfred Schutz d'en révéler la mécanique.

2. Les structures de pertinence

Dernière des deux prémisses de la culture selon Alfred Schutz et selon Daniel Cefaï, à qui nous empruntons ce découpage, la pertinence repose sur des structures « qui articulent et orientent la constitution de nos expériences et de nos actions » (Cefaï, 1998, p. 132). Sur la foi des écrits d'Alfred Schutz, Daniel Cefaï recense trois types de pertinence : La « pertinence topique ou thématique », la « pertinence interprétative » et, enfin, la « pertinence motivationnelle ». Nous n'entrerons pas dans les subtilités de la pertinence interprétative qui consiste, selon Daniel Cefaï, en une sélection des « schèmes interprétatifs sédimentés⁴¹ dans la réserve d'expérience de l'acteur » (Cefaï, 1998, p. 135). Parce qu'elles constituent des catégories d'analyse, susceptibles de s'appliquer à notre recherche, nous nous intéresserons en revanche aux pertinences, topique et motivationnelle.

De la première de ces deux structures de pertinence, nous rappellerons à la suite de Daniel Cefaï qu'elle a trait au changement de pertinence. Nous n'examinerons cependant que le cas de figure du changement de pertinence imposé « dans toute situation d'interruption du régime ordinaire de typification, qui invalide la procédure d'application réitérée des mêmes schèmes d'expérience, en vertu d'une *clause de répétabilité implicite* » (Cefaï, 1998, p. 133). L'auteur fait ici référence à ce qu'Alfred Schutz, reprenant une formule husserlienne, nomme « l'idéalisation du « Je peux le faire à nouveau⁴² », c'est-à-dire la présupposition que je peux, dans des circonstances similaires quant à leur typicalité, agir de manière similaire dans sa typicalité à celle selon laquelle j'ai agi auparavant pour obtenir un état de choses similaires dans sa typicalité » (1987, p. 27).

⁴¹ Daniel Cefaï use ici d'un concept schutzien qu'il nous faut définir pour la bonne compréhension de notre lecteur. La sédimentation est (en anglais) : « The process by which elements of knowledge, their interpretations and implications are integrated into the layers of previously acquired knowledge. The sedimented items are fused with existing typifications, etc., or form the core of new ones. Either way they become a person's « habitual possessions. » The « experiencing activities » of the human consciousness, then, constitute a person's stock of knowledge by way of sedimentation ». Voir à ce sujet, Alfred Schutz, *On Phenomenology and Social Relations, Selected Writings*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1970, p. 322.

⁴² Citons également l'idéalisation du « ainsi de suite ».

Cette idéalisation est, par définition, et, à plusieurs autres titres, chimérique. L'acteur n'en prend sans doute pas conscience, mais le temps s'est écoulé entre l'action numéro 1 et le projet d'une action numéro 2, exactement comparable à la précédente. Dans l'intervalle, de nouvelles expériences se sont ajoutées et ont modifié les « circonstances biographiques » de l'acteur en même temps qu'elles augmentaient la réserve d'expériences. « De la sorte, l'action n°2 sera quelque chose d'autre qu'une simple répétition », poursuit Alfred Schutz (*Ibid.*).

Cette mise au point effectuée, remarquons que la conjonction du passé (l'acteur puise dans sa réserve d'expériences une action accomplie et couronnée de succès) et de l'à venir (lequel prend la forme d'une projection d'une réitération sur un mode idéalisé) n'est plus assurée, par exemple, lorsque la tension de conscience est modifiée. Une telle modification survient notamment à la suite d'un « saut », d'une province limitée de signification à une autre. Nous ne reviendrons pas sur la théorie des réalités multiples, évoquée au chapitre précédent, si ce n'est pour rappeler que chacune d'entre les provinces de sens a son propre système de pertinence. A cette distinction fondamentale s'ajoute une bipolarité bien tranchée. Le monde du travail ou monde de la vie quotidienne, d'une part, les autres provinces de sens, d'autre part, se différencient en effet quant à ce qu'Alfred Schutz appelle le *fiat* intentionnel, en d'autres termes la volonté incluse dans le faire.

Dans l'espace médian ainsi dégagé se trouve sans doute la frontière entre la pertinence topique et la pertinence motivationnelle, entre l'imagination de l'agir et l'agir dans son aspect réalisé. Rappelons que, selon Alfred Schutz (citation déjà reproduite dans le cours du chapitre III),

l'agir peut être imaginé comme un agir réel et même comme travail au sens de nos définitions antérieures ; il peut être imaginé comme se référant à un projet [...] De plus, il peut être imaginé comme doté de l'intention de réaliser le projet, de le mener à bien, et peut être phantasmé comme s'engrénant dans le monde extérieur. Tout cela appartient cependant aux images produites dans l'acte imageant et par lui. Les « exécutions » et les « actes de travail » sont imaginés seulement *comme* des exécutions et des actes de travail. [...] L'acte d'imaginer, en soi, est toutefois nécessairement inefficace et reste de toute manière en dehors des hiérarchies de plans et d'intentions valables dans le monde du travail. Le moi imageant ne transforme pas le monde extérieur. (1987, pp. 135-136)

Le moi agissant le peut, lui, mais aux antipodes de la sphère du quasi-réel, propre au groupe des « mondes du phantasme ». Son domaine d'exercice exclusif est celui du monde du travail « et de ses servitudes » (1987, P. 134). Dans cet univers de la vie quotidienne où nous pénétrons de nouveau se déploient les structures de pertinence dites motivationnelles, fondées sur des schèmes typifiés. Avant de les aborder et pour une bonne compréhension, nous ferons appel au glossaire

schutzien. Ainsi, par « action », Alfred Schutz entend « la conduite humaine, en tant que prévue à l'avance par son acteur, c'est-à-dire, la conduite basée sur un projet préconçu » (1987, p. 26). L'« acte » est « le résultat du processus qui s'est déroulé, c'est-à-dire, l'action accomplie » (*Ibid.*). De nouveau, nous retrouvons la temporalité inscrite dans l'action et dans le projet, autre concept essentiel sur lequel nous reviendrons bientôt.

Cette « perspective temporelle » (1987, p. 28) est révélée par la polysémie de la notion de motif. Alfred Schutz en distingue de deux types : Le motif « en-vue-de » et le motif « parce-que » ou « parce-que authentique ». Le premier recouvre « la finalité qu'on veut obtenir par l'action entreprise » donc le futur de l'action, du point de vue de l'acteur, alors que le second renvoie, toujours du point de vue de l'acteur, « à son expérience passée qui l'a déterminé à agir comme il l'a fait ». Ces motifs, non contents de s'enchaîner et de s'emboîter du seul point de vue subjectif de l'acteur, relient les acteurs entre eux. Par interaction sociale, déjà évoquée, il faut donc comprendre avant tout la « liaison intersubjective de motifs ».

Est-ce raisonnable de penser qu'une action rationnelle ⁴³ puisse être entreprise de manière unilatérale ? « Si j'imagine, lorsque je projette mon acte, que vous le comprendrez, et que cette compréhension vous incitera à réagir d'une certaine manière, j'anticipe que les en-vue-de de mon propre agir deviendront des parce-que de votre réaction, et vice-versa », explique en effet Alfred Schutz (1987, p. 100). L'interaction sociale est donc construite sur le double postulat de l'idéalisation et de l'anticipation ou, pour reprendre une formule schutzienne, sur l'« idéalisation des motifs réciproques » (1987, p. 30).

Notons que le projet porte en lui ces mêmes notions d'anticipation, d'interrelation et de compénétration. Mais qu'entend-on par « projet » ?

Tout projet consiste en une anticipation du futur menée sur le mode (sic) l'imagination. Or ce n'est pas le processus de l'action au moment où il se déroule mais l'acte imaginaire comme s'il s'était réalisé qui est le point de départ de tous les projets que l'on peut faire. (...) Dans la

⁴³ Sur le mode ludique, nous abordons le problème de la confusion entretenue dans le langage populaire entre une « conduite sensée, raisonnable et rationnelle ». L'action rationnelle, écrit Alfred Schutz, « présuppose que l'acteur a une saisie des fins, des moyens et des effets secondaires qui implique un regard rationnel sur les différents moyens de parvenir à telle fin, les relations qu'entretiennent la fin avec d'autres conséquences qu'on peut anticiper en utilisant tel ou tel moyen et finalement, de l'importance relative des différentes fins possibles ». Voir à ce sujet, Alfred Schutz, *Le chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987, p. 35.

terminologie que nous suggérons, ce n'est pas l'action future mais l'acte futur qui est anticipé dans le projet et il est anticipé au futur antérieur, *modo futuri exacti*. (1987, pp. 26-27)

Dans le projet d'un acte futur, basé sur la connaissance dont l'acteur dispose au moment où il le conçoit, la figure de l'autre apparaît en filigrane. Nous l'avons rappelé, être, dans la réalité du monde de la vie quotidienne, c'est d'abord être relié. Le projet ressemblerait donc à cet élan existentiel dont parle Sartre. Il est, dans les mots du philosophe, « un déséquilibre perpétuel, un arrachement à soi de tout le corps » (1986, p. 209) et donc un pro-jet, au sens étymologique du terme, c'est-à-dire un « jet vers » ou en direction de. Toutefois, cette « pro-jction » n'a pas pour destination la seule existence physique de l'autre. Comme l'écrit Alfred Schutz : « Mon acte social est orienté non seulement vers l'existence physique de cet *alter ego* mais vers l'acte de l'Autre que j'espère provoquer par ma propre action » (1987, p. 100). Poussant cette logique de l'intentionnalité, du niveau subjectif jusque dans ses retranchements intersubjectifs, on peut donc concevoir, et Alfred Schutz ne s'en prive pas, que le « projet de l'acteur d'une action rationnelle » fasse partie « de l'action rationnelle ou de la réaction d'un de ses semblables, disons d'un consocié » (1987, p. 38).

Cette situation inextricable, à la fois hypothétique et parfaitement envisageable, génère plusieurs conséquences problématiques. Tout d'abord, note Alfred Schutz, la situation de départ de l'action doit être claire pour l'acteur et pour son consocié, au point que le motif parce-que du second provoque inéluctablement le motif en-vue-de du premier. C'est sur un mode dialogique que se répondent donc l'action rationnelle de l'acteur et la réaction rationnelle du consocié, la première étant entreprise sur l'anticipation d'une parfaite concordance. Alfred Schutz voit ici à l'œuvre un « curieux effet de miroir » (concept déjà défini) dans la mesure où l'acteur « doit avoir une connaissance suffisante de ce que lui, l'Autre, sait et son savoir est censé avoir suffisamment de points communs avec ce que je sais » (1987, p. 39).

Pour Alfred Schutz, le partage parfaitement égal de la connaissance et l'intercompréhension des motifs d'action (apanage d'une « pure relation-Nous » inhérente à la relation entre consociés, ainsi que nous l'avons indiqué en note) semble une éventualité douteuse. D'autre part, souligne l'auteur, le fait pour des contemporains de baser leur action « selon des critères socialement approuvés avec

des règles de conduite à l'intérieur de leur groupe⁴⁴ » (1987, p. 40) relève d'un comportement sensé ou raisonnable et non pas d'un comportement rationnel.

La question de la rationalité des rapports exceptée, un lien causal aux allures de loi universelle se fait jour. « Plus le modèle de l'action prédominante est standardisé, plus il est anonyme et, plus grande est la chance subjective de s'y conformer et, par là, réussir dans le comportement intersubjectif », insiste en effet Alfred Schutz (1987, p. 41).

Toute la question est de savoir si l'enjeu ultime dans le monde de la vie quotidienne est bien la réussite de l'agir communicationnel et, dans l'affirmative, si cette réussite nécessite de la part des acteurs de se conformer dans leurs actions et interactions, aux schèmes pertinents relativement à leur groupe d'origine⁴⁵. Cette hypothèse, si nous devons la suivre, nous amènerait sans doute à nous demander si l'héritage à nous et par nous transmis ne comprend pas justement une semblable obligation de résultat. Rappelons qu'il n'appartient pas à l'acteur dans l'attitude naturelle de discuter l'indiscutable...

Tout membre né ou élevé à l'intérieur du groupe accepte le schéma standardisé prêt à l'emploi du modèle culturel mis au point pour lui par ses ancêtres, ses professeurs et les autorités comme un guide indiscuté et indiscutable dans toutes les situations qui se présentent couramment dans le monde social. (1987, chap. VII, p. 222)

⁴⁴ Entrent dans cet ensemble : « les normes, les règles de bienséance, les bonnes manières, le cadre organisationnel prévu pour telle forme particulière de division du travail, les règles du jeu d'échec, etc ». Voir à ce sujet, Alfred Schutz, *Le chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987, p. 40.

⁴⁵ Sur ce point, nous renvoyons notre lecteur à Habermas. L'héritier de l'école de Francfort estime certes, ainsi que nous l'avons rappelé à la fin du chapitre II, que « le monde vécu est constitutif comme tel pour l'intercompréhension [...] : locuteur et auditeur se comprennent mutuellement à partir de leur monde vécu commun sur une réalité du monde objectif, social ou subjectif ». Néanmoins, Habermas énumère deux types de rationalité : « Les actions sociales peuvent être distinguées en fonction de l'attitude adoptée par les participants, selon que cette attitude est orientée vers le succès ou vers l'intercompréhension ». Par là, le philosophe et sociologue allemand signifie toute la différence qu'il y a entre une rationalité téléologique, c'est-à-dire en vue d'une fin (la rationalité instrumentale de la science) et une rationalité fondée sur l'argumentation tendant à favoriser l'intercompréhension. Voir à ce sujet, Jürgen Habermas, *Critique de la raison fonctionnaliste*. T.2 de *Théorie de l'agir communicationnel*, Paris, Fayard, 1987, p. 139 et Jürgen Habermas, *Rationalité de l'agir et rationalisation de la société*. T.1 de *Théorie de l'agir communicationnel*, Paris, Fayard, 1987, p. 296.

Nous voici donc revenus à notre point de départ, avec le sentiment d'avoir mis au jour les éléments constitutifs du modèle culturel d'un groupe et, circonscrit, la réalité modélisée du monde de la vie quotidienne de l'acteur, ce dernier étant pris dans son sens générique et tel que le perçoit le chercheur en sciences sociales. L'acteur, nous le savons, naît dans un monde déjà constitué et qui lui survivra après sa mort. Toutefois, il joue un rôle essentiel en construisant la réalité quotidienne de ce monde à la fois ordonné et malléable. Par ses actions et ses interactions, l'acteur abonde notamment le stock de connaissances commun à son groupe d'origine. Ses relations sociales, le face-à-face en constituant le degré ultime, avec ses consociés et, de façon plus large, avec ses contemporains, reposent sur l'idéalisation d'un partage de la connaissance et des schèmes du modèle culturel dominant et sur l'anticipation d'une intercompréhension de la rationalité des actions entreprises par les différents partenaires de l'interaction.

Il est important de relever que l'acteur occupe le centre de ce monde de pertinence et qu'il s'y meut en fonction de ses priorités. Ainsi, la connaissance est-elle évaluée et gérée en fonction de sa plus ou moins grande adéquation vis-à-vis des attentes de l'acteur. Le monde apparaît donc essentiellement comme un livre de recettes, héritées et acquises socialement, sur l'à-propos duquel l'acteur ne s'interroge pas et, qu'il ne remettra pas en cause aussi longtemps qu'il y trouvera son content. Or, cette routine est interrompue, assez brutalement, dès lors que survient un changement de pertinence.

Le portrait que nous brosserons de « l'étranger » nous permettra de saisir l'ampleur du bouleversement auquel est confronté tout acteur soudainement placé dans une situation d'extranéité.

4.2.3 L'étranger ou l'éternelle inadéquation

Apportons une précision liminaire. Alfred Schutz, se refusant à étudier les « processus d'assimilation sociale » et « ceux d'ajustement social », limite son investigation à « la situation d'approche qui précède tout ajustement social, incluant également ses conditions nécessaires » (1987, chap. VII, p. 218). Sans aller jusqu'à suivre un auteur tel que Sélim Abou qui commence son analyse là où Schutz la termine⁴⁶ nous évoquerons certaines des réponses identitaires parmi

⁴⁶ Sélim Abou propose dans son ouvrage de référence un modèle d'analyse « visant à dégager les conflits inconscients qui jalonnent les processus d'acculturation et les ruses que déploie

celles, susceptibles d'être choisies par l'étranger. Il nous semble en effet important d'éclaircir cette question des stratégies de l'identité avant d'entamer l'analyse des perceptions de notre échantillon. Aussi nous ferons appel à deux chercheurs du CNRS ayant travaillé sur ce point particulier.

Ce préalable épistémologique posé, nous commencerons par mettre au jour les défaillances du système de pertinence de l'acteur. Nous aborderons notamment le registre symbolique. Parce qu'elles sont mises à mal, les vertus de facilitation interrelationnelle du langage représentent l'une des pierres d'achoppement sur lesquelles bute l'étranger. Dans un second temps, nous évoquerons la quête identitaire de cet acteur éternellement scindé entre diverses allégeances et stratégies contradictoires.

1. Un livre de recettes désormais obsolètes

Une tragédie. C'en est une, pour l'immigré ⁴⁷ que de voir finir le monde ancien ⁴⁸. Ce monde de la vie quotidienne d'avant l'exode représentait jusqu'alors le modèle culturel de naissance de l'acteur. Dans cet univers de signification est insufflée une « connaissance de recettes auxquelles on accepte de faire confiance pour interpréter le monde social et pour traiter avec les êtres et les choses en vue d'obtenir les meilleurs résultats dans chaque situation en effectuant le minimum d'effort qui permet d'éviter les conséquences indésirables » (Schutz, 1987, chap. VII, p. 222). Très commode, le modèle culturel fournit donc, et l'assistance technique et l'outillage nécessaires pour résoudre les problèmes et les énigmes surgissant dans la vie de tous les jours. Ce modèle apparaît donc comme une « sorte de boîte à outils » dans laquelle l'acteur n'aura plus qu'à puiser afin de trouver son salut en toutes circonstances. Nous citons ici à dessein une formule de George

l'inconscient pour les résoudre ». Dans ce but, l'auteur adopte une triple posture épistémologique, historique, sociologique et psychologique. Voir à ce sujet, Sélim Abou, *L'identité culturelle, les relations interethniques et problèmes d'acculturation*, Paris, Anthropos, 1981, p. 22.

⁴⁷ Rappelons que pour Alfred Schutz, au premier chef concerné, l'immigré représente l'un des idéaux-types de l'étranger. Ce choix coïncide parfaitement avec le sujet et les enjeux de notre propre recherche.

⁴⁸ Nous reprenons ici, mais en l'adaptant, le titre d'un essai de géopolitique écrit par Alexandre Adler, l'ancien directeur éditorial de la rédaction de *Courrier International*. « Oui, ce fut bien une apocalypse, au sens originel, grec, de l'expression, une révélation de notre monde, que ce terrible spectacle du 11 septembre 2001 », débute l'auteur en introduction à son ouvrage. Voir à ce sujet, Alexandre Adler, *J'ai vu finir le monde ancien*, Paris, Editions Grasset & Fasquelle, 2002, p. 7.

Devereux reprise par Isabel Taboada Leonetti⁴⁹ car elle éclaire bien la dimension pragmatiste du modèle culturel dans lequel s'origine pour partie l'identité.

Dans la mesure où Alfred Schutz adopte une paire de lunettes psychosociale (rappelons que *L'étranger* est présenté par l'auteur comme un essai de psychologie sociale), il nous semble ici pertinent de poser l'identité en conformité avec cette approche. Or, écrit Hanna Malewska-Peyre, « L'identité psychosociale nous apparaît comme le résultat des messages envoyés par nous et les autres, comme le produit des rapports entre l'individu, le groupe et la société » (1990, p. 112).

Identité personnelle et identité collective⁵⁰ apparaissent donc dans toute leur indissociabilité récurrente. La première de ces identités siamoises explique Malewska-Peyre « est comprise par nous comme l'ensemble organisé (structuré) des sentiments, des représentations, des expériences et des projets d'avenir se rapportant à soi. L'image de soi serait la représentation consciente et verbalisée de cette structure (...) » (*Ibid.*). Or, poursuit Hanna Malewska-Peyre, l'image de soi fluctue en fonction du type de rapports qu'entretient l'acteur avec le monde de la vie quotidienne.

En l'occurrence, l'identité devient ambivalente : positive et négative. Avant d'aborder cette seconde connotation, examinons de plus près ce que recouvre la notion d'identité positive. Celle-ci rejaillit sur l'acteur lorsque celui-ci a « le sentiment d'avoir des qualités, de pouvoir influencer sur les êtres et les choses, de maîtriser l'environnement et d'avoir des représentations de soi plutôt favorables en comparaison avec les autres » (Malewska-Peyre, 1990, p. 113). Justement, un peu comme s'il cherchait à susciter chez l'acteur cette impression réconfortante, le modèle culturel s'évertue à aplanir les difficultés éventuelles.

⁴⁹ Cet auteur rappelle que, selon György Dobo alias George Devereux, chaque outil est « un élément identitaire que le sujet choisit en fonction de son adéquation à « l'opération » demandée, autrement dit suivant la situation d'interaction dans laquelle il est ». Voir à ce sujet, George Devereux, *Ethnopsychanalyse complémentariste*, Paris, Flammarion, 1972 ; cité dans Isabel Taboada Leonetti, « Stratégies identitaires et minorités dans les sociétés pluriethniques » in *Revue internationale d'action communautaire*, 21/61, Montréal, 1989, pp. 95-107.

⁵⁰ Nous entendons ici quelque chose s'apparentant à une construction collective. A l'instar du monde de la vie quotidienne, à la fois donné et construit, l'« identité collective n'est pas seulement un modèle d'identification proposé aux membres d'un groupe, elle est aussi le produit de leur action collective », affirme Isabel Taboada Leonetti. Voir à ce sujet, Isabel Taboada Leonetti, « Stratégies identitaires et minorités dans les sociétés pluriethniques » in *Revue internationale d'action communautaire*, 21/61, Montréal, 1989, p. 106.

« C'est ainsi que la fonction du modèle culturel est d'éliminer les questions inquiétantes en offrant des modes d'emploi tout prêts, de remplacer la vérité difficile à atteindre par des truismes réconfortants, et de substituer l'auto-explication au problème qui surgit » (1987, chap. VII, pp. 222-223). En reprenant la métaphore culinaire d'Alfred Schutz on peut donc noter avec cet auteur que « le modèle culturel offre, par ses recettes, des solutions typiques pour des problèmes typiques qui se présentent à des acteurs typiques » (1987, chap. VII, p. 230). Rappelons que ce schème, pour perdurer « présuppose que tous les partenaires attendent des autres des actions et des réactions typiques, compte tenu du fait que l'acteur lui-même agit selon la typicalité » (*Ibid.*).

Or, et, c'est là où le bât blesse, cette situation homogène prévaut aussi longtemps que l'acteur demeure à l'intérieur des frontières de son modèle culturel d'origine. En les franchissant, littéralement, en dépassant les bornes, comme c'est le cas lorsqu'il émigre (migre vers), l'acteur laisse derrière lui un « système de recettes éprouvées ». Comme l'écrit Alfred Schutz, que l'on sent gagné par l'émotion : « les tombes et les souvenirs ne peuvent être ni conquis ni transportés » (1987, chap. VII, p. 224). « Vêtu de probité candide et de lin blanc », référence au célèbre chiasme hugolien, c'est-à-dire presque nu comme au premier jour, l'acteur apparaît sur la nouvelle scène sociale. Il endosse alors les atours désuets car hors contexte de l'étranger « fraîchement débarqué » (*Op. cit.*, p. 231).

Ce « nouveau venu dans le vrai sens du terme » (*Op. cit.*, p. 224.) réalise vite l'inadaptation de sa réserve d'expérience et de ses structures de pertinence lorsqu'il tente de les faire jouer au sein de la société d'accueil. En premier lieu

l'idée toute faite sur le nouveau groupe, secrétée par le groupe d'origine, s'avère inadéquate pour l'étranger fraîchement débarqué pour la seule raison qu'elle n'a pas été formée pour provoquer une réponse ou une réaction de la part des membres du nouveau groupe. La connaissance qu'elle procure ne sert qu'à fournir une grille facile d'interprétation du groupe étranger et non pas des règles sur l'interaction entre les deux groupes. (1987, chap. VII, pp. 225-226)

Ce schème d'interprétation n'a pas vertu à devenir un « schème d'orientation dans le nouvel environnement social » dans la mesure où l'étranger, se trouvant à la périphérie de ce système de coordonnées, ne dispose d'aucun point de départ précis. Par ailleurs, confronté à ce qui lui est inconnu, l'étranger sera tenté de l'expliquer selon la grille de lecture fournie par son modèle culturel originel. Or, une traduction existe-t-elle ? Rappelons avec Peter Berger et Thomas Luckmann que

la participation au stock social de connaissances permet ainsi la « localisation » des individus dans la société, et leur « traitement » approprié. Ceci n'est pas possible pour quelqu'un qui ne participe pas à cette connaissance, comme un étranger qui peut très bien ne pas me considérer du tout comme quelqu'un de pauvre, dans la mesure, peut-être, où les critères de pauvreté sont très différents dans sa société. Comment pourrais-je être pauvre, alors que je porte des chaussures et que je ne semble pas avoir faim ? (1996, pp. 61-62)

Admettons qu'une traduction existe, est-elle pour autant et *réellement* pertinente ? En d'autres termes, la réalité du monde de la vie quotidienne telle que la perçoivent les acteurs de la société d'accueil est-elle constructible à l'identique par l'étranger puisque ce dernier dispose d'un outillage inopérant et que sa perception est initialement tronquée, en tous les cas, partielle et partielle ? Enfermé, comme l'écrit Daniel Cefaï, dans un « imaginaire insulaire » (1998, p. 240), l'étranger « s'engage dans des opérations de catégorisation et de raisonnement déconnectées de la réalité » (*Ibid.*), sous-entendu la réalité du nouveau modèle culturel.

Quelle valeur qualitative faut-il donc accorder à l'« aisance interprétative » attribuée par Alfred Schutz à l'étranger ? Cette capacité herméneutique acquise au fil du temps semble en effet quelque peu superficielle et de ce fait, elle ne permet pas à l'étranger de quitter la marge où le cantonne son statut d'étranger (selon la représentation spatiale du modèle culturel selon Alfred Schutz) et à gagner le centre du nouveau système de coordonnées. Entre l'affectation au naturel de l'étranger et l'authenticité de l'attitude naturelle des membres de la société d'accueil, entre l'effort conscient de l'étranger et la semi-conscience des gestes et des comportements des acteurs de la société d'accueil, il y a en effet un hiatus menaçant d'être irréductible. De fait, souligne Alfred Schutz, « c'est toute la différence entre la compréhension passive d'une langue et sa maîtrise active comme moyen d'inscrire ses actes et ses pensées dans la réalité » (1987, chap. VII, p. 228).

Le langage, qu'Alfred Schutz prend en exemple, ne se réduit pas en effet à un simple système de signes, à un idiome constitué de phonèmes et de morphèmes. L'auteur, dépassant cette conception instrumentale (transporter et signifier un contenu) et cybernétique (émetteur-récepteur) accorde au langage la valeur supérieure de « schème interprétatif et expressif ». Littéralement, le langage porte parole sur le (ou à propos du) modèle culturel. Il est, selon la métaphore wittgensteinienne, « comme une vieille cité : un labyrinthe de ruelles et de petites places, de vieilles et de nouvelles maisons, et de maisons agrandies à différentes époques ; et ceci environné d'une quantité de nouveaux faubourgs aux rues rectilignes bordées de maisons uniformes » (1986, p.

121). C'est ce dédale de connotations et de subsomptions demeurant étrangères à l'étranger, en d'autres termes « le parler du langage » compris en tant qu'« activité ou une forme de vie » pour paraphraser de nouveau le Wittgenstein des *Philosophische Untersuchungen* (1986, p. 125), qu'Alfred Schutz entreprend de parcourir.

Pour cet auteur, « chaque mot et chaque phrase » sont bordés de « franges ». Certaines d'entre ces franges relient « aux éléments passés et futurs de l'univers du discours », d'autres entourent les segments linguistiques « d'un halo de charges émotionnelles et d'associations irrationnelles qui, elles-mêmes, sont ineffables » (1987, chap. VII, p. 228). Tout d'abord, Alfred Schutz remarque que le contexte modifie le sens d'un mot qui n'a, donc, rien de figé. Puis, il apporte un bémol intéressant. Certes, écrit-il, tout jargon professionnel est *a priori* transposable du fait que les acteurs exercent peu ou prou les mêmes métiers quels que soient les modèles culturels. Il n'en reste pas moins que « chaque groupe social a son propre code privé que seuls ceux qui ont participé aux expériences communes dans le passé où il prit naissance ou à la tradition qui lui est associée peuvent comprendre » (1987, chap. VII, p. 229). Enfin, l'auteur constate que la culture de la société d'accueil n'a que peu de pertinence pour l'étranger qui la possède éventuellement si celui-ci ne l'a pas acquise dans la langue d'origine des membres de la société d'accueil.

De tous ces facteurs extralinguistiques, selon l'acception profane du langage, il ressort une impossibilité fondamentale : On ne peut enseigner à un acteur extérieur, le cas de figure de l'étranger, ce qui appartient en propre aux membres du groupe ! Comme l'écrit Schutz, ces franges « ne souffrent pas la traduction ». L'auteur justifie cette assertion : « Pour être à l'aise dans une langue comme schème d'expression, on doit avoir écrit des lettres d'amour dans cette langue ; on doit savoir prier et même jurer dans celle-ci ; on doit également savoir dire les choses avec toutes les nuances adaptées au destinataire et à la situation » (1987, chap. VII, p. 229).

Voilà qui relativise singulièrement la notion de « compétence communicationnelle » que l'on emprunte ici à Jürgen Habermas. Selon le philosophe allemand, « en vertu de sa compétence communicationnelle, toute personne possédant une langue naturelle peut en principe comprendre et rendre compréhensible pour d'autres, autrement dit interpréter, n'importe quelle expression pour autant qu'elle a d'une façon générale un sens » (1995, p. 10). A la lecture de ce qui précède, on arguera qu'Habermas laisse néanmoins la porte ouverte à d'autres hypothèses. Tout dépend en effet de ce que l'on entend par « en principe »... Toujours est-il que les difficultés rencontrées par l'étranger, son déphasage et les quiproquos qui en résultent au quotidien, ses tentatives gauches

pour accéder à l'anonymat dont jouissent naturellement les co-acteurs de la société d'accueil en font un objet de suspicion.

L'étranger est taxé d'ingratitude parce qu'il refuse de reconnaître que le modèle culturel qu'on lui offre lui garantit asile et protection. Mais ces gens ne comprennent pas que l'étranger, à cause de son état transitoire, ne considère pas du tout ce modèle comme un asile protecteur mais bien plutôt comme un labyrinthe dans lequel il a perdu tout sens de l'orientation. (Schutz, 1987, chap. VII, p. 233)

Cette incompréhension, notamment des motifs d'action, débouche sur la stigmatisation de l'étranger. Notons que le processus de réduction engagé par les membres de la société d'accueil, par l'effet d'un curieux retournement destinataire/destinataire, évoque la démarche initiée naguère par l'étranger à l'endroit de ces mêmes acteurs ! Toutefois, l'objet n'est en rien comparable. L'étranger avait pour but d'appréhender afin de le comprendre le nouveau modèle culturel mais, c'est bien de discrimination (substantif pris au sens commun) dont il s'agit cette fois.

D'où une essentialisation sur le mode du « ils sont comme ça, nous sommes comme ça », des attitudes, des gestes, des habitudes, des stratégies de l'étranger comme celles d'un étranger, par dénégaration de son individualité, et par condamnation en termes moraux d'indignation ou esthétiques de dégoût face à son indifférence et à son irresponsabilité, à son impertinence et à son irrespect. (Cefaï, 1998, p. 240)

Avec les notions de stigmatisme et de stigmatisation, nous abordons le second volet de la problématique identitaire de l'étranger. Ce dernier, nous allons le voir, vit écartelé entre deux allégeances. « Son parcours biographique dans un *in-group* (devenu son *out-group*) qu'il a quitté, pour rejoindre un *out-group* (devenu son *in-group*), le condamne à vivre dans une *position de rupture* qui ne se résout jamais véritablement : la tension de l'étrang(èr)eté à soi et de l'étrang(èr)eté aux autres est insoluble » (Cefaï, 1998, p. 239). Le diagnostic est certes sévère et le pronostic réservé, toutefois l'étranger a à sa disposition différentes stratégies lui permettant de gérer au mieux le déficit d'image de soi. Nous les aborderons dans le point suivant.

2. Les réponses identitaires de l'hybride culturel

Dans un premier temps, il nous semble impérieux de revenir l'espace de quelques lignes sur le concept de « stigmatisme ». Erving Goffman, qui a fait de cette question un objet d'étude, la présente

dans un raisonnement *a contrario*. Pour le chercheur interactionniste⁵¹, on ne peut en effet saisir le stigmaté sans le rapporter à la norme. « Notre hypothèse est que, pour comprendre la différence, ce n'est pas la différence qu'il convient de regarder, mais bien l'ordinaire » (Goffman, 1975, p. 150). Le stigmaté n'est pas, insiste Goffman, un attribut objectif mais un jugement de valeur susceptible de jeter le discrédit sur l'individu. Cet auteur répertorie trois types de stigmates : les monstruosité physiques (handicap, défiguration, laideur...), les tares (alcoolisme, homosexualité, toxicomanie...) et les caractéristiques tribales (couleur de peau, religion, nationalité...). Mais, quel que soit l'apparement de l'individu stigmatisé, la victime fait face aux mêmes conséquences.

Un individu qui aurait pu aisément se faire admettre dans le cercle des rapports sociaux ordinaires possède une caractéristique telle qu'elle peut s'imposer à l'attention de ceux d'entre nous qui le rencontrent et nous détourner de lui, détruisant ainsi les droits qu'il a vis-à-vis de nous du fait de ses autres attributs. (Goffman, 1975, p. 19)

De ce fait, comme l'écrit cette fois David Le Breton, « l'individu se sent normal mais bafoué dans ses droits les plus élémentaires. Le stigmaté l'englobe dans une identité malencontreuse à laquelle il ne parvient pas à échapper malgré ses efforts et sa bonne volonté » (2004, p. 135). Parce que ce stigmaté lui est apposé et opposé mais aussi parce qu'il réalise que le système de recettes lui ayant été transmis est inadapté, et que cette faillite impossible l'atteint au plus profond de sa sphère intime, l'étranger développe une piètre opinion de lui-même. Il endosse alors une « identité négative ». Cette autre polarité de l'identité bicéphale, évoquée au point précédent, caractérise « un sentiment de mal-être, d'impuissance, d'être mal considéré par les autres, d'avoir des mauvaises représentations de ses activités et de soi. Le sentiment de l'identité négative provoque la souffrance, surtout quand notre image ne dépend pas de nos actes » (Malewska-Peyre, 1990, p. 113). Pas uniquement de nos actes, rappellerons-nous. Nous avons vu en effet que l'étranger n'a d'autre choix que d'interpréter le modèle culturel du nouveau groupe en fonction de son modèle culturel originel, lequel repose, nous le savons, sur la réserve d'expériences et les structures de pertinence à lui propres.

L'étranger n'en peut mais. D'acteur, placé au centre d'un monde rayonnant autour de lui en cercles concentriques de pertinence, il est devenu un homme à la marge dans le nouveau monde qu'il a rejoint. Ni tout à fait au sein de ce monde, puisqu'il ne réussit pas à le comprendre et à s'y faire comprendre (c'est-à-dire prendre avec), ni en dehors, puisqu'il y vit en son présent vivant,

⁵¹ Erving Goffman, dont les travaux poursuivent la réflexion meadienne sur l'étude du Soi, refuse l'étiquette d'interactionniste symbolique de façon très explicite. Voir à ce sujet, Erving Goffman, *Les moments et leurs hommes*, Paris, Le Seuil, 1988.

l'étranger endosse le statut de marginal qui sied à « l'hybride culturel ». Il se trouve selon Alfred Schutz « à l'orée de deux vies sociales différentes, ne sachant pas à laquelle il appartient » (1987, chap. VII, p. 233). Dans sa vie quotidienne, il oscille entre deux identités contradictoires à l'image du père de Nayla, jeune femme éduquée dans le souvenir du Liban mais née et élevée en Argentine dont Sélim Abou a recueilli le récit de vie.

Mon père n'a jamais réussi à voir dans ce pays autre chose que « la terre où il est venu faire de l'argent ». Il n'a jamais senti l'Argentine comme une patrie. Il n'en a jamais parlé qu'en termes de mépris. Pendant toute mon adolescence, je l'ai entendu chanter les louanges du Liban, dans le seul but de diminuer à nos yeux l'Argentine, alors qu'au Liban il n'avait connu que misère et souffrances. Un jour, je lui ai demandé : « Est-ce que tu aimerais retourner au Liban ? » Il m'a répondu : « En touriste, peut-être, pour y vivre, jamais ! » Je lui ai dit : « Donc tu préfères l'Argentine ? » Il s'est récrié : « Si tu connaissais le Liban, tu ne dirais pas ça. Le Liban... » et il s'est lancé dans ses litanies habituelles sur les paysages du Liban, les fruits du Liban, les habitants du Liban, etc. (1998, p. 246)

Gina Stoiciu est donc tout à fait fondée à définir l'ambivalence fondamentale de l'étranger, qu'elle nomme l'exilé, mais aussi l'espace malaisé où cet être partagé demeure confiné, dans la fatalité de l'entre-deux.

L'exilé vit sous le signe des portes et des passages et évolue dans un déchirant *entre-deux*. Il est un être bicéphale. Race nouvelle de cobayes de la liberté, il vit dans un présent incertain, hanté par le passé et l'avenir. [...] L'exilé est captif de son univers de l'*entre-deux* ; il est un réfugié dans sa façon de penser et de sentir. Il vit avec le sentiment d'avoir à jamais perdu quelque chose. Il n'appartient plus à son pays et le nouveau pays ne lui appartient pas. Comme le temple de Janus, la maison de l'exilé a des portes à double face ; d'un côté, les portes ouvrent vers la lumière, l'espoir et le soleil ; de l'autre côté, elles mènent vers l'ombre et le crépuscule. L'exilé traverse les chemins, les passages, les commencements et les recommencements. (Stoiciu, 1997, pp. 9-10)

Bien sûr, une alternative se présente à l'étranger dans la mesure où cet acteur de l'entre-deux n'a pas été poussé vers l'exil pour une raison politique ou économique. L'immigré volontaire, tout à sa quête d'unité, de continuité mais aussi de restauration de soi, peut tout d'abord et pour différentes raisons tenant à sa biographie personnelle d'immigrant opter pour le retour au pays. Tel est le choix des immigrants français que nous avons rencontré et dont nous avons recueilli les perceptions. Nous ne reviendrons pas sur la migration de retour et les désillusions qui en découlent éventuellement pour l'étranger devenu « l'homme qui rentre au pays » puisque cette question a été abordée au chapitre précédent consacré aux mythes de la migration. Nous consacrerons en

revanche les paragraphes suivants aux stratégies d'identité appliquées par l'étranger⁵² au sein de la société d'accueil aussi longtemps qu'il y demeure, c'est-à-dire jusqu'à la veille de son départ.

Un préalable s'impose. De quelle façon faut-il comprendre le terme « stratégie » ? Les auteurs qui emploient ce vocable en répudient évidemment toute connotation militaire, *a fortiori* guerrière. Rappelons que, pour Sun Tzu, la stratégie se conçoit en tant qu'art de la guerre⁵³. Nous ne retiendrons pas cette acception, d'une part parce qu'elle est hors contexte et, d'autre part, parce que l'ennemi dans le cas qui nous occupe est avant tout l'étranger pour lui-même... Pour sa part, Hanna Malewska-Peyre donne à « stratégie » le sens « d'ensemble de manœuvres » pour éviter la souffrance et apaiser ou réduire l'angoisse » (1990, p. 123).

Nous ferons nôtre cette dernière définition tout en étant conscient qu'il nous faut poursuivre nos investigations au sein de divers « ensembles de manœuvres ». Hanna Malewska-Peyre en retient trois différents, sous l'appellation générale de « stratégies identitaires des immigrants contre la dévalorisation ». Aux stratégies intérieures, il faut ajouter les stratégies extérieures, individuelles ou collectives et les stratégies dites intermédiaires.

Parmi les stratégies intérieures, il en est une visant à supprimer l'angoisse. Il se produit, explique l'auteure, deux formes de réactions : « la première consiste à écarter ou supprimer consciemment l'information ou l'expérience angoissante, la seconde à refouler ou supprimer inconsciemment l'objet de l'angoisse » (*Ibid.*). Nous ne sommes pas sans doute pas très éloigné du

⁵² Il s'agit donc de la vision de l'intégré. Nous empruntons ce néologisme à Gina Stoiciu, cette auteure l'ayant elle-même construit sur le rapport dichotomique colonisateur/colonisé inventé par Albert Memmi. « Parler d'Intégrateur et d'intégré nous permet d'éviter les problématiques particulières liées aux différents types d'états et de minorités concernés par le processus d'intégration et d'utiliser des termes génériques », précise l'auteure dans la note n°9. Voir à ce sujet, Gina Stoiciu, « L'intégration, un construit théorique », in *Les convergences culturelles dans les sociétés pluriethniques*, sous la dir. de K. Fall, R. Hadj-Moussa et D. Simeon, Sainte-Foy, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1996.

⁵³ « Les doctrines stratégiques et tactiques exposées dans *L'Art de la Guerre* sont basées sur la ruse, sur la création d'apparences trompeuses pour mystifier et abuser l'ennemi, sur l'avance par voies détournées, sur la faculté d'adaptation instantanée à la situation de l'adversaire, sur la manœuvre souple et coordonnée d'éléments de combat distincts et sur la rapide concentration vers les points faibles. », lit-on dans l'introduction de *L'Art de la Guerre* rédigée par S. B. Griffith. Toutefois, et pour compliquer le propos, il est nécessaire d'ajouter que ces stratégies visent également à assurer une victoire rapide, totale, et sans pertes excessives dans les camps du vainqueur comme du vaincu. Aux dires des exégètes, l'auteur du fameux traité est à ranger à la rubrique « auteurs incertains » et la personne de Sun Tzu confine au mytique. Voir à ce sujet, Sun Tzu, *L'art de la guerre*, Paris, Flammarion, 1972.

« déni » qui est l'une des réponses stratégiques identitaires formulées par Isabel Taboada Leonetti (1989). Dans l'un et l'autre cas, il s'agit bien de refouler l'angoisse née de la stigmatisation, voire de supprimer cette réalité déplaisante. Une autre stratégie intérieure pertinente est ce qu'Hanna Malewska-Peyre nomme « l'intériorisation des stéréotypes racistes ». « Si la pression de l'extérieur est très forte, et qu'on n'a pas d'appui dans une minorité résistante, ni une identité suffisamment forte, on intériorise le stéréotype négatif, on se résigne, on « accepte » la position sociale inférieure ». Cette stratégie prélude sans doute à ce qu'Hanna Malewska-Peyre et Isabel Taboada Leonetti appellent l'une et l'autre « l'assimilation au majoritaire ».

Première des stratégies extérieures, l'assimilation est un phénomène individuel « qui consiste, pour nier une identité minoritaire infériorisée ou pour s'en débarrasser, à se désolidariser de son groupe d'appartenance, à refuser cette appartenance pour chercher à pénétrer dans le groupe majoritaire » (Taboada Leonetti, 1989, p. 104). Les exemples d'assimilation partielle et totale abondent, dûment répertoriés par les auteures précitées. Notons avec Isabel Taboada Leonetti l'usage de la langue du pays de résidence chez les enfants d'immigrés mais aussi, parfois, par leurs parents, le fait d'habiter dans des quartiers « où ne résident pas beaucoup de compatriotes ».

La plus symbolique d'entre ces stratégies d'assimilation (« bien qu'elle ne soit pas la plus chargée de sens car elle est très souvent un acte en grande partie instrumental »), poursuit l'auteure, est le changement d'identité nationale, à travers la naturalisation. Ne faut-il pas ranger dans cette catégorie le fait pour Alfred Schutz d'angliciser ou d'américaniser son patronyme⁵⁴ ? N'est-ce pas là une stratégie de « passing » qui selon Hanna Malewska-Peyre « a pour objectif de ressembler le plus possible aux nationaux physiquement et culturellement » (1990, p. 126) ? Nous ne nous perdrons pas dans les arguties épistémologiques autour de l'assimilation, concept sur lequel se sont notamment penchés Stéphane Beaud et Gérard Noiriel⁵⁵. Contentons-nous ici de rappeler avec

⁵⁴ Daniel Cefaï, précise en effet que « le nom de Schütz a perdu son *Umlaut* (le tréma sur le « u ») en traversant l'Atlantique, pour devenir Schutz aux Etats-Unis ». Cette information précisée en note a été donnée à l'auteur par Lester Embree, directeur du Center for Advanced research in Phenomenology, basé à Florida Atlantic University, Boca Raton. Notre lecteur aura sans doute remarqué la disparition de ce signe orthographique au hasard des notes et des références bibliographiques. Nous avons respecté en effet la graphie des ouvrages que nous citons. Toutefois, nous tenons à le préciser afin de ne pas encourir de remarque de la part de notre lecteur. Voir à ce sujet, Daniel Cefaï, *Phénoménologie et sciences sociales. Alfred Schutz, naissance d'une anthropologie philosophique*, Droz, Genève, 1998, p. 12.

⁵⁵ Voir à ce sujet, Stéphane Beaud et Gérard Noiriel, « L'« assimilation », un concept en panne », in *Revue internationale d'action communautaire*, 21/61, Montréal, 1989.

Sélim Abou que le « processus d'assimilation est un processus négatif ou disjonctif » et qu'il représente « l'une des formes de l'échec de l'acculturation ».

En effet, le concept d'assimilation, d'origine biologique, évoque l'absorption. Transposé dans le domaine culturel, il signifierait que les membres du groupe récepteur éliminent radicalement leur identité ethno-culturelle pour endosser une autre identité, qu'ils cessent d'être eux-mêmes pour devenir autres. (Abou, 1981, p. 59)

Enfin, il nous faut citer la troisième et dernière catégorie selon le classement d'Hanna Malewska-Peyre. Les stratégies intermédiaires, écrit l'auteure, « consisteraient en la recherche de similitudes avec les groupes majoritaires sans renoncer à sa propre différence ». Si l'on applique la grille de lecture de Malewska-Peyre, il appert effectivement que l'étranger adoptant une semblable posture a pour double objectif de contenter le groupe récepteur (dans le lexique de Sélim Abou) sans pour autant répudier son groupe d'origine. Il évite l'étiquetage d'étranger donc l'angoisse pathogène que ce label recèle, en cherchant le consensus, mais il ne cède pas aux mirages de l'assimilation censée apporter la félicité sous la forme d'une égalité de statut et de traitement avec les membres de la société d'accueil. Hanna Malewska-Peyre cite à titre d'exemple les immigrés, jeunes, qui arguent de leur... jeunesse, dans un but éminemment consensuel. « Cette « identité jeune » ne sépare pas les immigrés des Français. Les uns et les autres sont tous jeunes dans un moment donné, dans une société donnée, dans l'époque où ils vivent », note l'auteure (1990, p. 129).

Il est temps pour nous de conclure. Lorsque nous avons présenté l'immigré comme l'« étranger par excellence » nous avons supputé qu'il y a du pluriel dans le singulier. Nous avons cru voir dans la figure de l'immigré le reflet de la condition humaine. Dans cette veine, Alfred Schutz nous incite à réfléchir sur le fait qu'un jour, les acteurs de quelque groupe que ce soit sont susceptibles de rencontrer l'étranger sous la forme de l'inconnu. Placés devant une telle éventualité, ces acteurs devront alors mener un long et malaisé travail d'investigation.

Nous commençons par définir le fait nouveau, nous tentons d'en saisir la signification ; nous transformons ensuite petit à petit notre schème général d'interprétation du monde de telle manière que le fait étranger ainsi que sa signification deviennent compatibles et consistants à l'égard de tous les autres faits de notre expérience, ainsi que leurs significations. (1987, chap. VII, p. 234)

Mais, poursuit Alfred Schutz, l'acteur a tout à gagner de ce patient labeur.

Si ce processus d'investigation réussit, alors le modèle et les éléments qui le constituent vont devenir pour le nouveau-venu un fait acquis, une manière de vivre qu'il ne remettra plus en question, même un refuge et une protection. Dans ce cas, l'étranger n'en est plus un et ses problèmes spécifiques ont été résolus. (*Ibid.*)

Sur cette investigation de l'acteur se greffe l'investigation sur l'investigation du chercheur en sciences sociales. Mais pour parvenir à éclairer le sens commun, cette construction du second degré doit être appuyée méthodologiquement. Tout le défi des sciences sociales est donc de parvenir à

l'élaboration d'une méthode permettant de traiter avec objectivité la signification subjective de l'action humaine ainsi que le respect de la congruence des objets de pensée des sciences sociales avec les objets de pensée du sens commun formés pour des hommes dans leur vie quotidienne pour s'accommoder de la réalité sociale. (1987, p. 52)

Tel est le principe qui a gouverné notre choix méthodologique. Nous en examinerons les attendus au chapitre suivant. Après avoir tracé notre cadre d'analyse, en concordance avec nos postulats théoriques et concepts, nous révélerons notamment les écueils qui se sont dressés sur notre route et dont il nous a fallu nous garder.

CHAPITRE V

CADRAGE METHODOLOGIQUE

Nous défendrons le point de vue que les sciences sociales doivent traiter de la conduite humaine et de son interprétation pour le sens commun dans la réalité sociale.

Alfred Schutz,
Le chercheur et le quotidien

Nous avons rappelé les grandes lignes de la pensée fondatrice d'Alfred Schutz, auteur avec qui nous cheminons de concert, et avons dégagé certains de ses concepts parmi les plus pertinents. Du moins, les avons-nous ainsi jaugé, compte tenu de leur degré de conformité *a posteriori* vis-à-vis de notre problématique et, *a priori*, au regard de l'analyse des entretiens à venir.

Nos cadres théorique et conceptuel désormais tracés, il nous faut nous livrer à une double présentation. Nous énumérerons et qualifierons tout d'abord les outils méthodologiques dont nous nous sommes servis au cours de notre recherche. Il y a loin, à première vue, entre les « outils idéels¹ » que sont théorie et concepts fondant la recherche, d'une part, et les outils empiriques appliqués à cette même recherche, d'autre part. Pourtant, de la validité espérée des résultats de notre analyse dépend la

¹ Nous empruntons cette expression à Michel Beaud. Voir à ce sujet, Michel Beaud, *L'art de la thèse, Comment préparer et rédiger une thèse de doctorat, un mémoire de DEA ou de maîtrise ou tout autre travail universitaire*, Paris, La Découverte, 2003, p. 9.

corrélation symbiotique de ces supports, les seconds justifiant les premiers. Tout à cette perspective nous avons choisi des outils, en amont (le recueil des données) comme en aval (l'analyse des entretiens, que nous détaillerons au chapitre suivant), susceptibles de coïncider avec l'approche² phénoménologique sociale d'Alfred Schutz sous les auspices de laquelle nous nous plaçons.

Au-delà, les techniques³ par nous employées se devaient de respecter la méthode⁴ gouvernant nos investigations. Insistons de nouveau sur le fait que notre recherche, de type qualitatif, adopte une posture interprétative et une démarche inductive. Nous avons d'ores et déjà défini notre paradigme d'affiliation, toutefois rappelons que

les méthodes d'investigation de l'école interprétative visent à comprendre un phénomène⁵ social en tentant d'extraire les dimensions uniques des situations plutôt qu'en déduisant des lois généralisables à tous les comportements sociaux. L'accent est donc mis sur « l'ici et maintenant » et sur les expériences subjectives des acteurs de l'organisation. Alors que le fonctionnaliste enquête de « l'extérieur », l'interprétationniste enquête de « l'intérieur ». L'approche interprétative est souvent inductive, c'est-à-dire qu'à partir de quelques intuitions et de *catégories conceptuelles a priori*, le chercheur tente de trouver des données qui confirment ou infirment ces explications. (Laramée et Vallée, 1991, pp. 97-98)

² Selon Omar Aktouf, « l'approche est à considérer comme une démarche intellectuelle qui n'implique ni étapes, ni cheminement systématique, ni rigueur particulière. C'est à peu près un état d'esprit, une sorte de disposition générale qui situe l'arrière-fond philosophique ou métathéorique du chercheur ou de la recherche. » Voir à ce sujet, Omar Aktouf, *Méthodologie des sciences sociales et approche qualitative des organisations, une introduction à la démarche classique et une critique*, Sillery (Qué.), Presses de l'Université du Québec, 1987, pp. 20.

³ La technique, poursuit Omar Aktouf, « est un moyen précis pour atteindre un résultat partiel, à un niveau et à un moment précis de la recherche. (...) Les techniques sont, en ce sens, des moyens dont on se sert pour couvrir des étapes d'opérations limitées (alors que la méthode est plus de l'ordre de la conception globale coordonnant plusieurs techniques). Ce sont des outils momentanés, conjoncturels et limités dans le processus de recherche : sondage, interview, sociogramme, jeu de rôle, tests... » *op.cit.*, pp. 20-21.

⁴ Toujours selon Omar Aktouf, « la méthode est constituée d'un ensemble de règles qui, dans le cadre d'une science donnée, sont relativement indépendantes des contenus et des faits particuliers étudiés en tant que tels. » *op.cit.*, p. 20.

⁵ « Un phénomène, dans le contexte phénoménologique, signifie toujours que ce qui est donné ou se présente de lui-même ne se comprend que dans sa relation à la conscience. » Voir à ce sujet, Amedeo Giorgi, « De la méthode phénoménologique utilisée comme mode de recherche qualitative en sciences humaines : théorie, pratique et évaluation », in Poupart *et al.*, Groupe de recherche interdisciplinaire sur les méthodes qualitatives, *La recherche qualitative, enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Boucherville (Qué.), Gaëtan Morin Éditeur, 1998, p. 345.

Par « données », il faut donc entendre à titre principal les perceptions des acteurs avec lesquels nous nous sommes entretenus. Nous avons fait maintes références à notre échantillon dans les chapitres précédents, mais nous sommes gardés jusqu'à présent de l'introduire dans les formes. Le moment est donc opportun de faire plus ample connaissance. Nous brosserons à grands traits le portrait de nos répondants (avec le souci de préserver leur anonymat) tels qu'ils nous sont apparus au moment où nous les avons rencontrés puis nous exposerons les critères ayant présidé à leur sélection ainsi que les obstacles auxquels nous avons été confrontés et dont il a fallu nous jouer. Enfin, nous arguerons de la validité de notre procédure d'échantillonnage et des perceptions ainsi recueillies.

Avant d'entamer notre présentation en deux temps, il nous semble toutefois pertinent de revenir sur ce que recouvre la notion de compréhension, que l'on sait centrale au paradigme interprétatif voire, au-delà, aux sciences sociales⁶. Certes, nous avons vu que le *Verstehen* constituait la visée épistémologique d'Alfred Schutz mais, cette considération d'ordre rhétorique et biographique n'épuise en rien notre intérêt ni ne répond à quelques légitimes interrogations. Aussi, nous efforcerons-nous dans un premier temps de circonscrire les modalités d'exercice du *Verstehen*.

5.1 Une démarche compréhensive⁷

Non que nous mésestimions la capacité mémorielle de notre lecteur, toutefois il nous semble pertinent de rappeler combien la perception de l'acteur, « l'homme oublié » de (par) la sociologie normative, compte pour Alfred Schutz. Mais que penser en ce cas de cette autre assertion selon laquelle le chercheur en sciences sociales a pour devoir supérieur (et ultime) de transcender le sens commun ?

Les constructions scientifiques élaborées au second degré, selon les règles procédurales valables pour toutes les sciences empiriques, sont des constructions objectives idéales typiques et, comme

⁶ Ainsi Jean Grondin, rappelle-t-il (en anglais) : « Wilhelm Dilthey saw in this *Verstehen* the elementary cognitive process at the root of all social and human sciences. » Voir à ce sujet, Jean Grondin, « Gadamer's Basic Understanding of Understanding », in *Introduction to philosophical Hermeneutics*, Yale University Press, 1994, pp. 36.

⁷ Nous référons ici à la démarche de compréhension adoptée par Alfred Schutz sur le modèle de celle, antérieure, de Max Weber. Ce vocable n'est donc pas utilisé dans le sens moral synonyme d'indulgence ou de bienveillance. Nous voyons en revanche une analogie avec le vocable anglais et sans accent *comprehensive*. Dans cette acception, une démarche compréhensive serait une démarche globale ou englobante, voire exhaustive.

telles, d'une espèce différente de celles développées au premier degré de la pensée courante qu'elles doivent dépasser. (1987, p. 83)

Dès lors, l'importance conférée par Alfred Schutz aux constructions du sens commun n'est-elle pas toute relative et donc quelque peu artificielle ? Il convient de dissiper *hic et nunc* tout malentendu. Si *distinguo* il y a assurément de la part d'Alfred Schutz, arguons d'une part que le sens commun et l'appréhension scientifique se complètent l'un l'autre plutôt qu'ils ne s'opposent et que, d'autre part, la cognition n'est pas étalonnée qualitativement en fonction de l'identité du sujet connaissant et agissant et/ou du palier de perception concerné. Quel que soit leur degré d'élévation ou de différenciation, les constructions scientifiques tirent donc leur substantifique moelle des constructions du sens commun.

Les objets de pensée construits par le chercheur en sciences sociales afin de saisir la réalité sociale, doivent être fondés sur des objets de pensée construits par le sens commun des hommes vivant quotidiennement dans le monde social. De la sorte, les constructions du second degré sont, pour ainsi dire, des constructions du second degré, c'est-à-dire des constructions des constructions faites par les acteurs sur la scène sociale, dont le chercheur doit observer le comportement et l'expliquer selon les règles procédurales de sa science. (*op.cit.*, p. 79)

Ayant réchappé d'un gouffre, il ne faudrait pas verser dans un autre. Victime d'un amalgame, le chercheur risque pourtant de s'y précipiter, avertit Georges Lapassade.

Mais si, on l'a vu, la sociologie de sens commun est la ressource non questionnée de la sociologie savante cela ne signifie nullement qu'on devrait remplacer cette dernière par la première et qu'il y aurait équivalence entre sociologie profane et sociologie professionnelle. (1991, p. 71)

Le quiproquo semble à présent résolu mais à quel prix ! Un halo de mystère perdure en effet autour de la compréhension de la compréhension⁸ du monde de la vie quotidienne par les acteurs. Comment, nous interrogeons-nous au début du chapitre précédent, est-il possible de comprendre de manière objective la portée subjective du comportement d'un tiers, ce qui relève du domaine du « je » ? Rappelons en effet que la compréhension s'entend d'un processus d'interprétation qui, tout en étant subjectif⁹, n'en reste pas moins unanimement partagé¹⁰. « La vie quotidienne se présente elle-même

⁸ Nous reprenons ici l'intitulé d'un chapitre de Jean Grondin. *Ibid.*

⁹ Gadamer rappelle les réserves de Heidegger à ce sujet : « Toute interprétation correcte doit en effet se garder de l'arbitraire des coups de tête et de la limitation imposée par des habitudes de pensée invétérées afin d'orienter son regard « sur les choses elles-mêmes » (qui sont pour le philologue des textes sensés, lesquels traitent à leur tour des choses elles-mêmes). » Voir à ce sujet, Hans Georg Gadamer, *La philosophie herméneutique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996, p. 76.

comme une réalité interprétée par les hommes et possédant pour ces derniers un sens de manière subjective, en tant que monde cohérent » (Berger et Luckmann, 1996, p. 32).

Selon Alfred Schutz et, à la première personne du singulier, « le monde de la vie quotidienne est d'emblée également un monde culturel dans lequel j'entretiens de multiples relations avec des semblables que je connais plus ou moins bien » (1987, p. 80). De ce fait, et « jusqu'à un certain point, suffisant pour de nombreux buts pratiques, je comprends leur comportement à partir du moment où je comprends leurs motifs, leurs buts, leurs choix et leurs plans s'originant dans leurs propres circonstances biographiquement déterminées » (*Ibid.*). Pour reprendre l'exemple fourni cette fois par Jean-Paul Sartre, également à la première personne du singulier :

je comprends le geste d'un camarade qui se dirige vers la fenêtre à partir de la situation matérielle où nous sommes tous deux : c'est par exemple qu'il fait trop chaud. Il va nous « donner de l'air ». [...] De toute manière, pour dépasser la succession des gestes et percevoir l'unité qu'ils se donnent, il faut que je ressente moi-même l'atmosphère surchauffée comme un besoin de fraîcheur, comme un appel d'air, c'est-à-dire que je sois moi-même le dépassement vécu de notre situation matérielle. (1986, p.p. 212-213)

Cette compréhension, en l'occurrence de l'intentionnalité ¹¹, tient donc en ce que le chercheur en sciences sociales est d'abord et avant tout un acteur parmi d'autres. A l'image des autres acteurs, le chercheur développe une faculté d'appréhension de la réalité de la vie quotidienne, aptitude à la fois personnelle *et* générale (donc généralisable).

Verstehen est donc avant tout non pas une méthode¹² utilisée par le chercheur en sciences sociales, mais la forme expérientielle particulière selon laquelle la pensée courante s'approprie le monde

¹⁰ Nous ne répéterons pas ici nos longs développements autour de la notion de partage, rendus nécessaires par l'exégèse du postulat schutzien de distribution sociale de la connaissance. Contentons-nous de rappeler avec Schutz que « la connaissance courante de la vie quotidienne est dès l'origine socialisée sous plusieurs aspects ». Voir à ce sujet, Alfred Schutz, *Le chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987, p. 81.

¹¹ « L'intentionnalité signifie que la conscience est toujours dirigée vers un objet qui la transcende. » Voir à ce sujet, Amedeo Giorgi, « De la méthode phénoménologique utilisée comme mode de recherche qualitative en sciences humaines : théorie, pratique et évaluation », in Poupart *et al.*, Groupe de recherche interdisciplinaire sur les méthodes qualitatives, *La recherche qualitative, enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Boucherville (Qué.), Gaëtan Morin Editeur, 1998, p. 345.

¹² Ce contre quoi s'élèvent certains membres de l'école sociologique américaine fidèles à la tradition cognitiviste. Pour ces chercheurs, la « probabilité d'un lien (entre l'observation d'un comportement et la formulation d'hypothèses) ne peut être prouvée qu'en se livrant à des expériences

socio-culturel par la connaissance. Elle n'a rien à voir avec l'introspection ; c'est le résultat d'un processus d'apprentissage ou d'acculturation exactement comme le sens commun expérimente ce qu'on appelle le monde de la nature. De plus, *verstehen* n'est en aucun cas l'affaire privée de l'observateur qui ne peut être contrôlé par les expériences des autres observateurs. C'est contrôlable au moins dans la mesure où les perceptions sensorielles privées d'un individu le sont dans certaines conditions, par n'importe quel autre individu. (1987, p. 75)

Nous sommes partis de la présupposition qu'autrui se livre à nous, qu'autrui est en quelque sorte transparent, puisque cet autre et nous partageons bien des choses (réserve d'expériences, schèmes d'appréhension...) et, qu'ensemble, nous co-construisons la réalité de la vie quotidienne. Voilà angélisme intenable rétorque en substance Alfred Schutz. « Ce n'est pourtant que dans certaines situations particulières, et même seulement de manière fragmentaire¹³, que je peux expérimenter les motifs et les buts d'Autrui, - en bref les significations subjectives qu'il accorde à ses actions dans leur unicité » (1987, pp. 80-81). Confronté à la subjectivité de l'autre, obstacle dressé sur la voie de la compréhension scientifique, le chercheur en sciences sociales doit découvrir puis appliquer une méthodologie¹⁴ lui permettant d'appréhender la réalité telle que la perçoit et la construit cet autre. Rude tâche !

Relevant ce défi, Alfred Schutz suggère d'observer « certains faits et événements au sein de la réalité sociale qui se réfèrent à l'action humaine », puis de construire « un comportement typique des

objectives, expérimentales et statistiques » (c'est nous qui traduisons). Voir à ce sujet, Théodore Abel, « The Operation Called *Verstehen* », in *The American Journal of Sociology*, Chicago, The University of Chicago Press, vol LIV, 1948.

¹³ Alfred Schutz soulève ici la question dichotomique extrêmement pertinente de la transparence ou de l'opacité de l'acteur. Sur ce point précis, les traditions sociologiques anglo-saxonne et française divergent. Yves Winkin rappelle que « dans la démarche anthropologique française, le doute subsiste que l'altérité soit partageable : l'autre est trop différent, et l'on est soi-même trop complexe pour qu'il y puisse y avoir recouvrement, même partiel ». A l'opposé, l'Ecole de Chicago considère l'observation « non comme simple partage de l'espace et du temps, mais comme partage des « secrets » de la communauté étudiée ». Pour Yves Winkin « dès le moment où les sujets sont posés comme transparents, l'observation ne peut être que participante ; elle ne peut que se dichotomiser dans le cas contraire, qui correspondrait plus à la vision du monde que la culture française véhiculerait. » A l'aune d'Alfred Schutz, l'auteur belge estime qu'« il faut une attention de tous les instants – il faut pleinement participer – et une capacité de désengagement instantané – il faut reculer légèrement pour observer. » Voir à ce sujet, Yves Winkin, « L'observation participante est-elle un leurre », in *Anthropologie de la communication, de la théorie au terrain*, Paris, Editions du Seuil, 2001, pp. 156-165.

¹⁴ Pour Omar Aktouf, « la méthodologie peut se définir comme étant l'étude du bon usage des méthodes et techniques. Il ne suffit pas de les connaître, encore faut-il savoir les utiliser comme il se doit, c'est-à-dire savoir comment les adapter, le plus rigoureusement possible, d'une part à l'objet précis de la recherche ou de l'étude envisagée, et d'autre part aux objectifs poursuivis. » *op.cit.*, p. 21.

modèles du déroulement de l'action à partir de ce qu'il a observé», enfin, de coordonner « à ces modèles typiques du déroulement de l'action des modélisations d'un ou plusieurs acteurs idéaux qu'il imagine doués de conscience » (1987, p. 84). Divergeant pour une fois d'Alfred Schutz, nous n'avons pas retenu sa technique de modélisation dite de l'homoncule ou de la marionnette. Faute de respecter la lettre de la méthodologie phénoménologique schutziennne, nous en avons conservé l'esprit. Ainsi, nous avons fait nôtres l'observation, notamment participante, et le principe de l'utilisation conjointe de diverses techniques d'investigation. C'est cet arsenal, utilisé aux fins d'exploration, qu'il nous faut déployer à présent.

5. 2 Une interrelation triangulaire des techniques

Ainsi présentée, notre tâche se limite apparemment à l'examen du faire. Toutefois, dans la mesure où ce faire, non seulement poursuit, mais encore corrobore le dire¹⁵, exposé plus tôt, il ne s'agit donc pas tant pour nous de présenter un (notre) cadrage méthodologique que de proposer plus largement un discours de la méthode, aussi outrageuse que cette présomption puisse paraître¹⁶. Car, insiste Michel Beaud, il n'y a

pas de recherche sans méthode. Et là encore, on retrouve le parallèle avec l'artisan, avec l'homme de métier. Il faut de la méthode pour la réflexion théorique, comme il en faut pour le travail sur le terrain (enquêtes, études d'une réalité sociale), comme il en faut pour le travail sur matériaux (statistiques, archives, textes, discours), comme il en faut pour se servir de l'ordinateur. Il faut aussi maîtriser la méthode propre au domaine dans lequel on travaille : littérature ou philosophie, histoire ou droit, géographie ou économie, sociologie ou anthropologie. Il faut enfin se doter de méthodes à chaque phase du travail de recherche : exploration, documentation, recherche proprement dite, rédaction. (2003, p. 10)

De quelque nature qu'ils soient, ces « dispositifs particuliers », comme les nomme de préférence Alfred Schutz, doivent demeurer « étrangers aux sciences naturelles afin d'être en accord avec

¹⁵ En formulant que le dire (au sens de conceptualisation auquel nous l'entendons) porte en lui le faire (l'application de la méthodologie appropriée), nous énonçons donc à la manière performative chère à Austin que *dire* c'est *faire*. Voir à ce sujet, John Langshaw Austin, *Quand dire c'est faire*, Paris, Editions du Seuil, p. 41.

¹⁶ Certes, la logique compréhensive du paradigme interprétatif s'oppose résolument au positivisme logique du paradigme normatif. Il n'en est pas moins vrai que la recherche, qu'importe son inscription paradigmatique, doit présenter un aspect homogène. Ce critère transcendant les frontières entre les écoles sociologiques atténue donc le paradoxe que suggère *a priori* la formulation d'un discours (nécessairement cartésien) de la méthode.

l'expérience courante du monde social » (1987, p. 78). De fait, la méthode et les techniques élaborées par l'Ecole de Chicago de la seconde période, au nombre des héritiers spirituels d'Alfred Schutz, semblent aux antipodes des expérimentations menées en conditions de laboratoire. Sont privilégiés :

d'une part, les documents personnels, comme les autobiographies, le courrier privé, les journaux et récits faits par les individus même sur lesquels porte la recherche ; d'autre part le travail sur le terrain, que les chercheurs de Chicago appellent aussi des études de cas, qui s'appuiera sur diverses techniques comme l'observation, l'interview, le témoignage ou encore ce qu'on a appelé l'observation participante, dont nous verrons qu'elle peut prendre plusieurs formes [...]. (Coulon, 1992, p. 77)

Pour notre part, nous avons limité nos investigations au seul « travail sur le terrain », selon l'acception que lui donne ci-dessus l'Ecole de Chicago. Dans ce cadre très précis, nous avons privilégié trois¹⁷ techniques complémentaires : l'entretien, en l'occurrence de type phénoménologique, la veille documentaire et l'observation participante. Ce faisant, nous avons procédé par triangulation¹⁸ des techniques, usage particulièrement recommandé pour une recherche qualitative. La convergence ainsi induite, chacune des trois techniques validant la recherche à sa façon, est censée diminuer le risque d'erreur, voire en écarter l'éventualité.

Nous estimons pour notre part que ce trépied méthodologique nous permet de confronter notre subjectivité d'acteur-chercheur (ou de chercheur-acteur) à d'autres subjectivités, le rapprochement de la première et des secondes confortant l'objectivité que nous revendiquons. Ainsi, l'entretien en face à face recueille la perception des immigrants français retournant en France, les supports médiatiques sélectionnés puis analysés mettent au jour le point de vue de leur producteur et/ou auteur relativement au Québec et au phénomène de l'immigration française au Québec, enfin, l'observation participante forge notre opinion en même temps qu'elle la révèle à notre lecteur. Ajustés de manière adéquate, ces trois regards sectoriels composent donc une vision d'ensemble d'autant plus prégnante qu'elle pallie

¹⁷ Nous devrions d'ailleurs en ajouter une quatrième, puisque nous avons confessé au chapitre I avoir usé d'observation déguisée, emploi que nous avons alors justifié.

¹⁸ Ce procédé est, aux origines, le « processus qui permet de déterminer une distance en calculant la longueur de l'un des côtés d'un triangle, et en mesurant deux angles de ce triangle ». Thalès (v. 625-v. 547 avant notre ère), savant et philosophe grec de l'école ionienne, a mis au point cette méthode afin d'évaluer la distance d'un bateau en mer par rapport à la côte. « Pour avoir une mesure approximative de cette distance, il plaça deux observateurs A et C sur le rivage, éloignés d'une distance *b* connue. Il demanda à chacun d'entre eux de mesurer l'angle que font les droites en passant par le bateau B et l'un d'entre eux, et la droite passant par les deux observateurs. » La triangulation a connu bien des applications (la survie, la navigation, l'astronomie, les fusées...) avant d'être récupérée par les sciences humaines. Voir à ce sujet, « Triangulation ». In *Wikipédia, l'encyclopédie libre*. En ligne. <<http://www.fr.wikipedia.org/wiki/Triangulation>>. Consulté le 26 octobre 2006.

l'absence d'étude, *a fortiori* qualitative, sur le problème en suspens. Nous les scruterons les uns à la suite des autres.

1. L'observation participante

Cette locution a toutes les apparences d'un oxymoron. L'énoncé « observation » induit la notion de distance alors que la « participation » l'annule absolument¹⁹. Qu'est-ce donc que « l'observation participante » ? En fait, répond Alfred Schutz, la complexité de cette technique réside dans la faculté du chercheur à doser son implication.

l'observateur participant ou le chercheur sur le terrain noue un contact avec le groupe à étudier comme un homme parmi ses semblables ; l'attitude scientifique ne détermine que le système de pertinences qui fonctionne comme schème de sélection et d'interprétation, attitude que l'on laisse de côté pour le moment afin de la réintroduire par la suite. (1987, p. 49)

Voici décrite l'*epochè* du chercheur, à la fois comparable à l'*epochè* de l'acteur dans son *modus operandi* (la suspension) et résolument différente de celle-ci. En effet, si l'acteur dans l'attitude naturelle suspend tout doute quant au monde de la vie quotidienne, questionnable mais non questionné, le chercheur dans l'attitude scientifique qui lui sied suspend quant à lui sa « participation habituelle au monde social pour prendre une distance propice à la compréhension des comportements dont il souhaite rendre compte » (Le Breton, 2004, p. 96). Cette suspension paraît néanmoins problématique sous deux aspects. En premier lieu, bien qu'il soit lié aux acteurs qu'il observe, de par sa propre situation d'acteur, le chercheur doit réussir à s'extraire de cette gangue sociale sans la renier pour autant ! Ce dilemme, aux allures de double contrainte²⁰ pose *in fine* la question cruciale de l'objectivité scientifique.

¹⁹ « L'observation détruit la participation; la participation exclut l'observation. » Voir à ce sujet, Yves Winkin, « L'observation participante est-elle un leurre », in *Anthropologie de la communication, de la théorie au terrain*, Paris, Editions du Seuil, 2001, p. 161.

²⁰ « Dans sa forme la plus abstraite, une double contrainte comporte les éléments suivants :

1. une relation de complémentarité (par exemple entre parents et enfant) ;
2. un énoncé dont la structure renvoie négativement à elle-même, en cela qu'il nie ce qu'il affirme et affirme ce qu'il nie ;
3. une situation qui ne peut être évitée, ainsi que l'incapacité ou l'impossibilité de résoudre le paradoxe par une métacommunication. » Voir à ce sujet, Paul Watzlawick, *Les cheveux du baron de Münchhausen*, Paris, Editions du Seuil, 1991, p. 28.

Dans la mesure où le chercheur en sciences sociales est, comme l'écrit David Le Breton, « l'un des indigènes qu'il étudie » (Op. cit., p. 97) et, puisqu'il s'efforce de se fondre parmi les acteurs ses semblables afin de les observer, est-il fondé à réclamer l'apposition du sceau de la validation scientifique pour ses travaux ? « Le danger est évidemment celui d'une implication personnelle telle que l'observation devienne difficile, déformée, partisane, et donc cesse d'être objective », admet Alex Mucchielli (1991, p. 35). Pour prévenir un tel vice de forme, le chercheur doit respecter un cahier des charges comportant quatre exigences essentielles : l'implication contrôlée ou l'art « d'être impliqué sans s'impliquer » (*Ibid.*), l'appréhension du « contexte situationnel tel qu'il est vécu par les sujets observés » (*op.cit.*, p. 36), l'empathie²¹ (également essentielle lors de l'entretien en face à face), enfin, la capacité dialectique à recueillir et à analyser les données susceptible d'entraîner la reformulation de l'objet.

Conscient des risques que nous encourions, nous nous sommes gardés des excès d'une trop grande implication. Rappelons que, dans notre cas, l'observation ne pouvait être *que* participante dans la mesure où nous ressemblons en tous points à notre échantillon (nous décrirons sous peu les critères de la sélection que nous avons opérée) : nous arguons de notre qualité d'immigrant reçu et installé au Québec ainsi que de notre citoyenneté française et nous finalisons notre projet de retour en France. Point n'avons-nous donc eu besoin de construire une modélisation des acteurs que nous souhaitions observer puisque nous étions l'un d'entre eux. Cependant, nous ne nous sommes pas davantage pris pour sujet d'analyse²².

²¹ Pour Carl Rogers, rappelle Alex Mucchielli, l'empathie est « la capacité de s'immerger dans le monde subjectif d'autrui, de participer à son expérience dans toute la mesure où la communication verbale et non verbale le permet ». Voir à ce sujet, Alex Mucchielli, *Les méthodes qualitatives*, Paris, Presses universitaires de France, 1991, p. 37.

²² Daniel Cefaï rappelle que *L'Etranger*, l'essai de psychologie sociale d'Alfred Schutz, a fait l'objet de nombreuses et vives critiques lors de sa présentation en février 1943 à la New School for Social Research de New York, en particulier de la part des intellectuels exilés comme Schutz aux Etats-Unis. Ces derniers ont notamment reproché à l'auteur le caractère peu scientifique de sa méthodologie. Voir à ce sujet, Daniel Cefaï, *Phénoménologie et sciences sociales. Alfred Schutz, naissance d'une anthropologie philosophique*, Droz, Genève, 1998. Cependant, Helmut R. Wagner plaide pour la défense d'Alfred Schutz (en anglais) : « his sociological mind allowed him to go beyond the emotional level and to view this « problem » from the vantage point of a detached observer. Thereby an individual experience became a particular case of the experiences common to many : in typifying generalization, the perspective of the immigrants could be juxtaposed to the perspective of the native citizen facing the newcomers. » Voir à ce sujet, Helmut R. Wagner, *Alfred Schutz, An Intellectual Biography*, University of Chicago, 1983, p. 86.

Par observation participante, nous entendons le fait pour nous d'appréhender de l'intérieur la « non communauté »²³ française, surtout montréalaise. Tout à ce projet, nous avons rencontré un aréopage de responsables et de porte-parole susceptibles de dresser un portrait réaliste et circonspect de cette diaspora, d'en cerner à la fois les aspirations et les caractéristiques. Ces rencontres ont eu lieu peu ou prou au cours du premier trimestre 2005. Notre échantillon de personnalités comprend : Un conseiller de l'Assemblée des Français de l'Étranger (AFE)²⁴, la déléguée de l'Office des migrations internationales (OMI) devenu le 27 avril 2005 l'Agence nationale de l'accueil des Étrangers et des Migrations²⁵ (ANAEM), le directeur de l'Union française²⁶ et le fondateur du site Internet immigrer-contact.com.

Rappelons que nous avons par ailleurs participé à l'une des séances d'information organisées par la Délégation générale du Québec à Paris. Déjà, en 2002, et ce, compte tenu à l'époque de notre qualité d'immigrant reçu, nous avons été invité à assister à cette réunion. Dans la mesure où, depuis, nous avons chaussé la paire de lunettes bien plus critique du chercheur, nous avons précisé au chapitre I qu'il nous avait semblé adéquat de réitérer cette observation participante, quoique sous d'autres

²³ Nous réemployons ici un concept initialement formulé au chapitre II afin de coller au plus près de la réalité de la présence migratoire française au Québec. Les Français, avons-nous écrit, se distinguent des immigrants d'autre origine en ce qu'ils n'entretiennent pas de réseaux de solidarité et d'entraide et qu'ils répugnent souvent à se retrouver, du moins physiquement. En revanche, les immigrants français contemporains et les candidats à l'émigration fréquentent avec assiduité les quelques sites Internet créés au Québec à leur intention.

²⁴ En vertu de l'article 24 de la Constitution de 1958, les Français établis hors de France sont représentés au Sénat par douze sénateurs et cent cinquante élus de l'AFE (anciennement Conseil supérieur des Français de l'étranger). L'objectif poursuivi par cet organisme est double : faire participer les Français de l'étranger à la vie nationale et ce, en dépit de leur éloignement, faire entendre leur voix. Voir à ce sujet, *Sénat français*. En ligne. <<http://www.expatries.senat.fr/representation.htm>>. Consulté le 30 octobre 2006.

²⁵ Cet organisme placé sous la tutelle du ministère français du Travail a été créé par fusion de l'OMI et du Service social d'aide aux émigrants (SSAE). L'ANAEM a notamment pour attribution de favoriser l'emploi à l'étranger et la mobilité internationale des Français. Le bureau sis à Montréal propose une aide personnalisée avec un consultant professionnel, un appui logistique, l'accès à la documentation, divers ateliers, des cours d'anglais et des réunions d'information. En 2005, l'OMI a reçu et aidé 991 candidats à l'emploi (dont 70% de résidents permanents). Voir à ce sujet, *Consulat général de France à Montréal*. En ligne. <http://www.consulfrance-montreal.org/article.php?id_article=759>. Consulté le 30 octobre 2006.

²⁶ Cette association communautaire et culturelle à but non lucratif ayant fêté ses cent vingt ans d'existence en 2006 et ne disposant pas d'un statut diplomatique comptait fin 2005 quelque 1 244 adhérents (payant une cotisation).

auspices. Souvenons-nous en effet que nous nous sommes présentés à cette réunion sous notre véritable identité mais en taisant notre qualité de chercheur ainsi que notre statut de résident permanent d'ores et déjà installé au Québec. Lors de cette seconde participation, nous avons pris soin de nous munir d'un magnétophone enregistreur afin de conserver une trace des propos tenus en séance et de pouvoir ultérieurement les transcrire et les analyser.

En outre, et ce, afin de nous impliquer le plus possible, nous avons adhéré à Objectif Québec (ce qui nous a permis de participer à quelques-unes des activités organisées par cette association) et nous sommes inscrits (sous un pseudonyme) au forum de discussion du site *immigrer-contact.com*.

2. La veille documentaire

Mise à contribution par les chercheurs de l'Ecole de Chicago, et notamment par Thomas et Znaniecki, la technique du document²⁷ complète l'observation et les entretiens, ces derniers devant être abordés dans la subdivision suivante. Le terme de « veille » employé en titre réfère à l'état d'esprit qui a été le nôtre tout au long de notre recherche documentaire, voire bien en amont puisque cette quête a tout d'abord coïncidé avec nos démarches personnelles en vue d'obtenir le statut de résident permanent²⁸. Cet état prolongé de veille documentaire couvre donc la période comprise entre 2002 et 2006. Notre principale source d'information a été la presse écrite, généraliste et spécialisée, québécoise et française, ainsi que la presse non journalistique, notamment associative.

En tout, nous avons collationné quelque quatre-vingts trois articles, dossiers et numéros hors-série publiés des deux côtés de l'Atlantique. Ces documents concernent la période visée ci-dessus ainsi que l'un ou l'autre des quatre thèmes suivants *a priori* intéressants : le retour des immigrants français (ou celui, comparable, des fonctionnaires issus des départements français d'outre-mer ayant exercé tout ou partie de leur carrière en France métropolitaine), l'immigration française au Québec, les études universitaires supérieures au Québec et le tourisme au Québec. De ce corpus de quatre-vingts trois documents, nous avons extrait puis analysé les deux articles de la presse magazine mentionnés au chapitre I.

²⁷ Nous avons vu précédemment que ces documents pouvaient par exemple être personnels (autobiographies, courrier privé, journaux et récits faits par les individus...).

²⁸ Rappelons que l'obtention de ce statut décerné conjointement par l'administration de l'immigration québécoise et canadienne nécessite en France un délai d'environ douze mois. Pour notre part, notre demande, initiée en 2002, a été validée l'année suivante.

Nous avons en outre exploité les ressources d'Internet, que ce soit en visitant plusieurs sites gouvernementaux et paragouvernementaux québécois et français ou en explorant les forums spécialisés. En sus, nous sommes restés vigilants à d'autres formes d'expressions médiatiques. Nous avons ainsi écouté diverses émissions sur la radio francophone de Radio-Canada et regardé ou visionné plusieurs reportages diffusés sur l'une ou l'autre des chaînes de télévision, publiques et privées, francophones et anglophones, accessibles au Québec sans abonnement. L'émission *Enjeux* consacrée au retour des immigrants français, diffusée sur la chaîne de télévision publique francophone de *Radio-Canada*, n'a ainsi pas échappé à notre attention. Rappelons que cette émission citée au chapitre II, a dans une mesure appréciable contribué à orienter notre recherche et à cerner notre objet. Par ailleurs, nous avons directement sollicité les services du Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles (ex-Ministère des Relations avec les citoyens et de l'Immigration) ainsi que ceux du Consulat général de France à Montréal. Le premier nous a fait parvenir diverses données statistiques et le second, via son service de presse, a notamment abondé notre fonds déjà important de documents relatifs aux quatre thèmes précédemment exposés.

3. Les entretiens de type phénoménologique

L'entretien²⁹ de face à face, que Madeleine Grawitz range au nombre des « techniques de rapports individuels », fait partie des instruments de collecte des données verbales privilégiés par la méthode phénoménologique scientifique en sciences humaines³⁰. Incidemment, l'activité de collecte constitue

²⁹ A l'aune de Madeleine Grawitz nous privilégions le terme « entretien » à ceux concurrents d'« entrevue » et d'« interview ». Cette préférence se base tout d'abord sur un critère technique. L'entretien, écrit l'auteure, « est un procédé d'investigation scientifique, utilisant un processus de communication verbale, pour recueillir des informations, en relation avec le but fixé. » Ce volet technique peine toutefois à appréhender l'entretien dans son ensemble. Hormis l'instrument de recherche en sciences sociales, il faut en effet prendre en considération le « processus fondamental d'interaction humaine que constitue la situation d'entretien. » Voir à ce sujet, Madeleine Grawitz, *Méthodes des sciences sociales*, Paris, Dalloz, 2001, p. 644. Cette distinction sémantique exceptée, notons avec Sélim Abou que la méthode des « interviews permet précisément, par la comparaison différentielle des témoignages recueillis sur le terrain, de dégager les problèmes et les solutions inhérents au phénomène étudié, d'inventorier les combinaisons dont ils sont l'objet et de restituer même grâce au procédé de la citation, la tonalité singulière de chaque expérience, qui se propose alors comme pur objet d'intuition. » Voir à ce sujet, Sélim Abou, *Contribution à l'étude de la nouvelle immigration libanaise au Québec, Adaptation, Intégration, Acculturation*, Québec, Centre international de recherche sur le bilinguisme, Publication B-66, 1977, p. 2.

³⁰ Méthode que privilégie Amédéo Giorgi par rapport à la phénoménologie dite philosophique. L'auteur rappelle que « la phénoménologie est l'étude des structures de la conscience, ce qui inclut une corrélation entre les actes de la conscience et leur objet (compris dans son extension la plus générale

elle-même l'une des cinq grandes étapes de cette méthode qualitative à laquelle nous avons adhéré et que nous avons suivie de bout en bout aux fins d'homogénéité (nous reviendrons sur ces étapes dans le chapitre suivant en préambule de la présentation des résultats de l'analyse).

Par entretien, nous entendons donc plus particulièrement l'entretien phénoménologique.

Remarquons que cette variante ne semble pas différer de beaucoup de l'entretien semi-dirigé, du moins au regard des buts poursuivis. Cette dernière technique, rappelle en effet Lorraine Savoie-Zajc, permet « de rendre explicite l'univers de l'autre » car elle a « un accès privilégié à l'expérience humaine » (2003, p. 299). Dans la mesure où il révèle « les tensions, les contradictions qui animent un individu à propos du phénomène étudié » (*Ibid.*), l'entretien semi-dirigé constitue en outre un moyen de parvenir à « la compréhension du monde de l'autre » (*Ibid.*). Rappelons que telle est justement notre visée épistémologique et, celle que poursuit l'approche phénoménologique.

Cette compréhension s'entend toutefois, ainsi que nous l'avons également répété, de la compréhension première de l'acteur. « Même quand des « objets réels » sont en cause, les sciences humaines s'attachent à comprendre comment ces objets sont *perçus*³¹ ou ce qu'ils veulent dire plutôt qu'à leur quiddité ou à leur caractère réel » (Giorgi, 2003, p. 344). Révéler cette perception, c'est-à-dire la relation structurelle sujet-objet³², fonde le projet de la phénoménologie, charge pour celle-ci d'analyser « les intuitions ou les présences, non dans leur sens objectif, mais, précisément sous l'angle du sens que ces phénomènes ont pour les sujets qui les vivent » (*Ibid.*).

Pour être adoubé phénoménologiquement l'entretien se doit de respecter un certain nombre de critères. Le premier d'entre eux, d'ailleurs valable pour la technique de la description phénoménologique, consiste à

possible) et les divers styles et modalités de présence manifestés par la conscience ». Or, poursuit-il : « étudier ces structures sous leurs aspects concrets et matériels (socialement, culturellement ancrés) revient à faire de la phénoménologie scientifique : les étudier sous leurs aspects les plus fondamentaux et tenter d'atteindre leur sens ultime, universel, revient à faire de la phénoménologie philosophique. » Voir à ce sujet, Amédéo Giorgi, « De la méthode phénoménologique utilisée comme mode de recherche qualitative en sciences humaines : théorie, pratique et évaluation », in Poupart *et al.*, Groupe de recherche interdisciplinaire sur les méthodes qualitatives, *La recherche qualitative, enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Boucherville (Qué.), Gaëtan Morin Editeur, 1998, p. 342.

³¹ C'est nous qui soulignons.

³² « Le sujet ne peut avoir de sens que dans sa relation avec l'objet, et de même, l'objet suppose en soi d'être relié à la subjectivité. » *op.cit.* p. 345.

mettre entre parenthèses les connaissances passées relatives à un phénomène afin de l'appréhender en toute innocence et de le décrire exactement tel qu'on en a l'intuition (ou l'expérience) et, d'autre part, à retenir tout indice existentiel, autrement dit à considérer ce qui est donné uniquement comme il est donné, à savoir une présence ou un phénomène. (*op.cit.*, p. 347)

Le préalable de la réduction phénoménologique excepté, les questions posées lors de l'entretien doivent être « larges et ouvertes afin de laisser le sujet exprimer abondamment son point de vue ». Car, poursuit Giorgi « ce qu'on veut obtenir, c'est une description concrète et détaillée de l'expérience et des actes du sujet, qui soit aussi fidèle que possible à ce qui est arrivé tel qu'il l'a vécu » (*op.cit.*, p. 353). Dernière recommandation de l'auteur, en forme de comparaison : « en général, les descriptions sont plus brèves mais plus structurées, les entrevues plus décousues et moins organisées mais plus spontanées » (*op.cit.*, p. 353).

Le protocole de nos entretiens aborde plusieurs thématiques issues de manière explicite ou implicite de notre question de recherche³³. Comment comprendre, nous sommes-nous demandés au chapitre II, le retour en France des immigrants français ayant pour certains investi toutes leurs économies et plusieurs années de leur vie dans ce projet d'installation, compte tenu de l'image de société idéale et parfaite dont jouit et que promeut le Québec ? Nos questions ont donc essentiellement porté sur les thèmes de l'immigration et de l'intégration au Québec, de l'image du Québec telle qu'on la perçoit en France, enfin, du retour en France et de l'image que s'en font les répondants.

Il nous faut à présent introduire les acteurs avec lesquels nous nous sommes entretenus³⁴, donc les critères que nous avons appliqués afin de les sélectionner *a priori* au sein de la population étudiée (les immigrants français installés à Montréal et à Québec). Nous arguerons de la validité des données ainsi récoltées en dépit des obstacles auxquels nous avons été confrontés au cours de cette phase de récolte.

5.3 L'échantillon

Rappelons avec Howard S. Becker que « toute entreprise scientifique s'efforce de découvrir quelque chose qui puisse s'appliquer à *toutes les choses* d'un certain type en étudiant *quelques*

³³ Telle est l'exigence conceptuelle de l'entretien de recherche. Voir à ce sujet, Lorraine Savoie-Zajc, « L'entrevue semi-dirigée » in *Recherche sociale, De la problématique à la collecte des données*, sous la dir. de Benoît Gauthier, Sainte-Foy (Qué.), Presses de l'Université du Québec, 2003, p. 303.

³⁴ Les entretiens ont eu lieu entre les mois de mars 2005 et février 2006 au domicile des répondants afin de préserver la sérénité et la confidentialité des échanges.

exemples, le résultat de cette étude étant, comme on dit, « généralisable » à tous les membres de cette classe de choses » (2002, p. 118). L'échantillonnage constitue donc, et le préalable indispensable à la recherche, de quelque type qu'elle soit, et le gage de notre conviction que « la partie de la population, de l'organisation ou du système que nous avons étudiée (sic) représente, de manière sensée, le tout d'où nous l'avons tirée » (*op.cit.*, p. 119).

En l'espèce, notre synecdoque est constituée de onze immigrants français, d'une fourchette d'âges comprise entre vingt-six et soixante-cinq ans, se subdivisant en divers sous-groupes relatifs à l'appartenance sexuelle, aux statuts professionnel, civil et migratoire, ainsi qu'au lieu de résidence. Précisons que la situation ainsi décrite correspond à un moment bien défini, en l'occurrence l'époque à laquelle l'entretien a eu lieu. Dans la mesure où nous avons rencontré des immigrants s'appêtant à retourner en France, il est fort probable qu'un certain nombre voire la plupart de ces personnes ont quitté le Québec au moment où nous rédigeons ce mémoire. En tous les cas, nos répondants ont déclaré vouloir retourner en France en 2005 ou en 2006 (référence temporelle précisée dans le sous-titre de ce mémoire). A l'époque donc, sept d'entre ces immigrants français résidaient à Montréal et quatre autres habitaient à Québec.

Notre échantillon comprend sept femmes et quatre hommes, pour certains appariés. Nous dénombrons deux couples mariés, un couple vivant maritalement, une femme mariée (son mari étant d'origine étrangère nous ne l'avons pas interrogé) et quatre célibataires dont deux femmes divorcées. Seuls deux de nos répondants, au nombre des célibataires, n'avaient pas d'enfant au moment où nous les avons rencontrés. Sur cet échantillon de onze personnes, quatre hommes et deux femmes exerçaient une activité salariée, une femme possédait une entreprise individuelle, trois autres se déclaraient sans revenu autre que celui de leur conjoint, étant « femmes au foyer », une femme, enfin, tirait ses moyens d'existence de sa pension de retraite.

Tous nos répondants, à l'exception d'une famille rencontrée dans la région de Québec quant à elle titulaire de la résidence permanente, ont acquis la citoyenneté canadienne à l'issue de la période légale de séjour (nous reviendrons sur ce point dans quelques lignes). Enfin, certains des enfants des personnes qui avaient charge de famille étaient citoyens canadiens de naissance. Cette brève présentation achevée, il nous faut revenir en amont afin de dresser la liste des critères de sélection puis définir le type d'échantillonnage que nous avons privilégié.

1. Les critères de sélection

Nous avons tout d'abord opté pour la formule de l'échantillonnage non probabiliste (également qualifié de théorique), cet énoncé s'entendant d'une « sélection intentionnelle (non aléatoire) des unités à observer³⁵. » Notre objectif étant la compréhension du phénomène du retour en France des immigrants originaires de ce pays, nous avons commencé par circonscrire précisément notre population. Nous avons donc cherché à répondre à plusieurs questions : Qu'est-ce qu'un immigrant au regard des autorités québécoises et canadiennes ? Quelle est la différence entre la résidence permanente et la citoyenneté canadienne ? Un immigrant français se distingue-t-il d'immigrants titulaires d'une autre nationalité ?

Une précision liminaire s'impose. Le terme « immigrant » s'entend d'une personne qui n'est plus réputée « ressortissant étranger » puisqu'elle s'est soumise au processus de sélection et, qu'au terme de celui-ci, elle a acquis soit la résidence permanente, soit la citoyenneté canadienne. Des immigrants, il en est de plusieurs sortes. Ainsi un document³⁶ émanant de l'ancien ministère des Relations avec les citoyens et de l'Immigration (MRCI), depuis rebaptisé, énumère-t-il pas moins de dix-huit types, répartis en trois grandes catégories (immigration économique, regroupement familial, réfugiés et personnes en situation semblable). Il nous a semblé pertinent de nous intéresser à la seule catégorie dite de l'immigration économique, et au sein de celle-ci, au groupe des « travailleurs qualifiés », d'origine française, pour deux raisons principales.

La première raison est d'ordre statistique. Toutes origines confondues, les immigrants travailleurs qualifiés sont les plus nombreux d'une année sur l'autre (9 818 sur 14 247 immigrants économiques en 1999, 21 900 sur 23 800 immigrants économiques en 2003³⁷). Leur nombre se situerait pour l'année 2007 entre 26 000 et 27 000 sur un total de 28 100 à 29 600 immigrants reçus dans la catégorie

³⁵ Voir à ce sujet, Pierre Mongeau, « Le terrain et ses inquiétudes (avancer, récolter) » in *Université du Québec à Montréal*. En ligne.
<<http://www.er.uqam.ca/nobel/r32700/Cours%20site/SITE%20%20COM7103/COM7103-2006/04-echantillon.pdf>>. Consulté le 2 novembre 2006.

³⁶ Voir à ce sujet, « Tableaux sur l'immigration au Québec, 1999-2003 », Direction de la population et de la recherche, Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles, mars 2004.

³⁷ Données extraites du document « La planification triennale de l'immigration, 2005-2007 », de l'ancien ministère québécois des Relations avec les citoyens et Immigration, mai 2004.

économique, lit-on dans le Plan d'immigration du Québec³⁸. Remarquons que l'immigration française ne déroge pas à cette tendance. Un document datant de mai 2000³⁹ révèle en effet que 84,4% des « immigrants nés en France admis au Québec de 1990 à 1999 » entraient pour l'époque analysée dans la catégorie des « indépendants » (contre « famille » : 10,7%, « gens d'affaires » : 4,5%, « réfugiés » : 0,4%). La seconde raison est biographique. A l'instar de la plupart de nos compatriotes, nous avons en effet immigré au Québec en tant que travailleur qualifié. Notre échantillon et nous-même partageons donc, au moment où nous nous sommes rencontrés, pas moins de trois critères communs : l'origine, le statut et le désir de retour.

Nous l'avons déjà précisé, du fait que nous entendions rencontrer des immigrants et non des touristes ou des personnes titulaires d'un permis de séjour temporaire⁴⁰, nos répondants se devaient d'être en possession de la résidence permanente ou de la citoyenneté canadienne. Il nous semble pertinent de rappeler ici plus précisément les modalités d'accès (ou à l'inverse d'octroi) de ces titres et statuts afin de mieux appréhender cette phase située en amont de l'immigration proprement dite, *a fortiori* de notre terrain d'analyse. Or donc, le permis de résidence permanente, et la carte correspondante (devant être présentée au fonctionnaire chargé du contrôle à la frontière) s'obtiennent au terme d'un long processus de sélection et d'admission.

Nous avons vu au chapitre I de ce mémoire que le Québec s'est vu rétrocéder les opérations de sélection des candidats à l'immigration souhaitant s'installer sur son territoire. En quoi, ces opérations consistent-elles ? En premier lieu, les candidats sont invités à se soumettre à une Évaluation

³⁸ L'annonce en a été faite le 31 octobre 2006 par la ministre de l'Immigration et des Communautés culturelles, Mme Lise Thériault. Voir à ce sujet, « Dépôt du Plan d'immigration de 2007 – Québec maintient l'objectif de 48 000 admissions pour 2007 » in *Portail Québec*. En ligne. <<http://www.communiques.gouv.qc.ca/gouvqc/communiques>>. Consulté le 2 novembre 2006.

³⁹ Voir à ce sujet, « Quelques caractéristiques de la population immigrée née en France, recensée au Québec en 1996 », Direction de la planification stratégique, Ministère des Relations avec les citoyens et de l'Immigration, mai 2000.

⁴⁰ Au début du *Homecomer*, Alfred Schutz rappelle qu'à l'instar du « vétéran de guerre qui retourne dans son foyer », du « voyageur qui rentre d'un long périple à l'étranger » ou du « jeune homme qui a fait son chemin dans le monde et qui revient s'installer dans sa ville natale », « l'émigré qui retourne dans son pays » constitue la typification de « l'homme qui rentre au pays ». Suivant l'auteur, nous n'avons donc pas retenu d'autres catégories de « revenant », tel que « celui qui revient simplement pour un court séjour, comme le soldat en permission ou le pensionnaire qui va passer les vacances de Noël dans sa famille. » Voir à ce sujet, Alfred Schütz, *L'étranger, suivi de L'homme qui rentre au pays*, Paris, Editions Allia, 2003, pp. 43-45.

préliminaire d'immigration (EPI), en se connectant sur le site du Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles⁴¹, puis, éventuellement, à rencontrer un conseiller à l'immigration. Pour que leur demande soit acceptée, les requérants doivent enfin obtenir le Certificat de sélection du Québec (CSQ)⁴². Une fois titulaires de cette accréditation, les candidats à l'immigration sont autorisés à introduire une demande de résidence permanente auprès de l'administration canadienne, responsable en dernier ressort. L'admission définitive dépendra : de l'examen du dossier du demandeur et de ses éventuels accompagnants (casier judiciaire vierge...), des conclusions du médecin référent de l'ambassade du Canada du ressort géographique des demandeurs (une visite médicale est obligatoire) et, éventuellement, de l'entretien avec un conseiller à l'immigration au siège de l'ambassade du Canada (ce dernier devant notamment vérifier l'aptitude des candidats à s'exprimer en anglais).

Les personnes titulaires de la résidence permanente sont fondées à introduire une demande de citoyenneté canadienne sous certaines conditions. Ainsi, les résidents permanents de dix-huit ans et plus doivent avoir vécu au Canada pendant au moins trois des quatre années précédant la présentation de leur demande. En outre, il leur est demandé de pouvoir communiquer en anglais ou en français et de démontrer « une certaine connaissance du Canada et des droits et responsabilités associés à la citoyenneté⁴³. » Fait, nous semble-t-il, important à signaler : la nationalité française ne se perd pas, à moins d'en demander expressément l'abrogation⁴⁴.

⁴¹ Voir à ce sujet, « Évaluation préliminaire d'immigration », *Immigration et communautés culturelles*. En ligne. <<http://www.206.162.174.213/dpi/index.jsp?languageCode=fr>> Consulté le 16 avril 2007.

⁴² Le CSQ est délivré aux candidats à l'immigration remplissant les conditions d'admissibilité *ad hoc* (à chaque critère sont attribués des points) : avoir acquis une scolarité (sanctionnée par un diplôme) et des compétences professionnelles (un minimum de six mois d'expérience) facilitant l'insertion en emploi, avoir une connaissance linguistique (l'anglais) et l'âge requis. La présence d'enfants et les compétences d'un éventuel conjoint ou d'une éventuelle conjointe entrent également en ligne de compte. Par ailleurs, les candidats doivent s'engager à subvenir à leurs besoins pendant les trois premiers mois, au moins, de leur résidence au Québec comme le spécifie le Programme d'immigration des travailleurs qualifiés. Le montant d'argent minimum (pour la période du 1^{er} janvier au 31 décembre 2006) en possession des candidats à leur arrivée est de 2 575 dollars canadiens pour une personne seule. Une famille composée de deux adultes et de deux enfants de moins de dix-huit ans doit avoir en sa possession la somme minimum de 4 565 dollars canadiens. A noter qu'une nouvelle grille de sélection est entrée en application le 16 octobre 2006. Voir à ce sujet, « Travailleurs permanents » in *Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles*. En ligne. <<http://www.immigration-quebec.gouv.qc.ca/fr/immigrer-installer/travailleurs-permanents/index.html>>. Consulté le 2 novembre 2006.

⁴³ Connaissances mises à l'épreuve lors d'un examen préalable à la cérémonie de délivrance de la citoyenneté. Voir à ce sujet, « citoyenneté canadienne » in *Citoyenneté et Immigration Canada*. En ligne. <<http://www.cic.gc.ca/français/demandes/adultes.html>>. Consulté le 2 novembre 2006.

Il en ressort que les immigrants français acquérant la citoyenneté canadienne deviennent titulaires de la double nationalité (française-canadienne). De ce fait, leur appartenance à une collectivité autre que française ne fait aucunement obstacle à leur retour dans leur pays natal ou de première adoption. Citoyens français, titulaires du statut d'immigrant, nos répondants se devaient en outre de manifester une volonté ferme de retourner en France. Nous n'avons donc retenu que les immigrants ayant le projet de quitter le Québec avant le terme échu d'une année à compter de la date de l'entretien.

Nous venons de décrire nos critères d'échantillonnage *a priori* et nous avons relevé qu'ils corroboraient les principales caractéristiques de l'immigration française au Québec. Nous avons également spécifié que nous avons procédé par échantillonnage non probabiliste. L'éventail de nos répondants, présenté en préambule de cette subdivision, suggère à notre lecteur un autre volet essentiel de notre procédure : la sélection par homogénéité ou « homogénéisation ».

De quoi s'agit-il ? Aux fins d'explication, rappelons que nous avons recueilli les perceptions d'immigrants français retournant en France. Nous aurions pu nous intéresser à « des ouvriers, des avocats, des chômeurs ou une communauté religieuse » (Poupart *et al.*, 1998, p. 159). Peu importe finalement la nature de l'échantillon car l'homogénéité dont il est question ici est doublement vérifiée. De façon externe tout d'abord, le groupe des immigrants français se distingue de tout autre groupe par simple contraste. La diversification des éléments (individus) composant le groupe étudié assure par ailleurs son homogénéité. « C'est le principe de la diversification interne qui s'applique : il s'agit de prendre des informateurs les plus divers possible *dans le groupe* afin de maximaliser l'étude extensive du groupe choisi » (*Ibid.*). Si nos répondants semblent effectivement dissemblables, diversité salutaire ainsi que nous l'avons rappelé, reconnaissons toutefois que nous avons fait de nécessité vertu...

2. Les obstacles rencontrés

Très tôt dans notre parcours, nous avons eu l'intuition que nous rencontrerions d'importantes difficultés. Nous ne nous trompions pas. La première des pierres d'achoppement menaçant de nous

⁴⁴ Michaëlle Jean a renoncé à sa citoyenneté française acquise en 2004 en vertu de son mariage avec le cinéaste français Jean-Daniel Lafond, quarante-huit heures avant son installation au poste de gouverneure générale du Canada. La France a accédé à la demande effectuée par écrit, par voie de décret le 23 septembre 2005. Voir à ce sujet, Gilles Toupin et Joël-Denis Bellavance, « Je renonce à ma citoyenneté française » in *La Presse*, 26 septembre 2005. Critiqué par ses opposants politiques quant à sa double citoyenneté franco-canadienne, le chef du Parti libéral du Canada Stéphane Dion a quant à lui refusé de renoncer à sa citoyenneté française. Voir à ce propos, « Polémique sur une double citoyenneté », *Métro France*, 8 décembre 2006, p. 8.

faire trébucher était l'absence avérée d'études et d'écrits portant sur l'immigration française contemporaine au Québec. La raison de cet « oubli » tient notamment à la quasi-impossibilité de dessiner les contours de cette « non communauté » en apparence si proche qu'elle en devient palpable. Boutiques, boulangeries et enseignes autres que commerciales apostrophent en effet le quidam, quand ce n'est pas un mot ou un accent vite emporté par le vent. Cette soi-disant proximité n'est pourtant qu'illusion. L'évanescence, la translucidité voire la dissolution des Français dans la population, surtout montréalaise (celle-ci étant nombreuse et pluriethnique), où les grands espaces, représentait sans nul doute la deuxième épreuve dressée sur notre route.

Aurions-nous souhaité rencontrer des immigrants « fraîchement débarqués », pour citer de nouveau Alfred Schutz, nous n'aurions sans doute pas affronté de tels obstacles. Las, nous voulions nous entretenir avec des immigrants français, certes, mais retournant en France ! Nous ne connaissions à titre personnel qu'une poignée de Français et ces derniers n'avaient pas pour intention, en tous les cas pas dans un avenir proche, de quitter le Québec. Le premier problème se présentant à nous était d'identifier les immigrants ayant la ferme volonté de repartir en France. La solution consistait à faire connaître notre projet de recherche auprès de notre cible potentielle mais cette évidence masquait une difficulté quelque peu rédhitoire. Comment pallier l'absence de réseaux de solidarité et de liens de communication intra-communautaires ?

Pour résoudre ce hiatus, nous avons rédigé un appel à témoin sur papier libre. Cette annonce se devait d'être à la fois incitative et, vague quant à l'objet que nous poursuivions ceci afin de ne pas altérer les réponses de nos éventuels répondants. Il importait ensuite de trouver des endroits où notre annonce serait lue par la population concernée. Nous avons donc placardé notre appel sur les panneaux d'information du Consulat général de France à Montréal⁴⁵, de l'Union française et de l'Agence montréalaise pour l'emploi (AMPE)⁴⁶, « organisme sans but lucratif dont la mission vise à contribuer à

⁴⁵ Nous déplorons à ce propos la pusillanimité des fonctionnaires du Consulat général de France à Montréal. Certes, le service de presse ainsi qu'indiqué précédemment nous a apporté son concours dans la recension des articles de presse, toutefois nous n'avons pas été autorisés à assister à plus d'une réunion d'information bimensuelle, alors organisée dans les locaux du consulat à l'intention des immigrants français retournant en France. A mots couverts, on nous a fait comprendre que le sujet du retour des Français indisposait les autorités québécoises et, qu'en conséquence, par peur d'éventuelles réactions, l'accès à ces séances donc aux immigrants qui y participaient nous serait interdit, quelque universitaire que soit notre étude.

⁴⁶ Nous avons déjà mentionné cet organisme dans notre chapitre II.

l'intégration professionnelle au Québec des nouveaux arrivants français et francophones⁴⁷ ». Par ailleurs, nous avons pris contact avec l'une des responsables d'une société sise à Dorval, assurant le transit des effets personnels des deux côtés de l'Atlantique, afin qu'elle promeuve notre recherche auprès de ses clients français. Eu égard à la relativement faible fréquentation de ces lieux physiques et, à l'inverse, de l'impact des nouveaux modes d'échanges, nous avons envoyé notre annonce aux webmasters des sites objectifquebec.org et immigrer-contact.com et correspondu en ligne avec les participants des forums de discussion.

Les entretiens que nous avons menés avec divers « représentants » de la « non communauté » française et nos propres perceptions vis-à-vis de nos compatriotes nous avaient fait craindre de nous voir opposer une fin de non-recevoir. Sur ce point non plus, nous ne nous étions point fourvoyés. De fait, nous avons essuyé plusieurs refus explicites et avons déploré l'arrêt brusque d'échange, téléphonique ou électronique, voire le mutisme des personnes que nous sollicitons après avoir fait leur connaissance sur Internet. Pourtant ces mêmes personnes avaient de leur propre chef annoncé leur retour prochain en France ! S'expliquer sur les raisons de ce retour révélait sans doute les non-dits. Il y a des aveux trop délicats à assumer comme il n'y a de retour pour l'immigrant que conforme à l'imagerie populaire du fils (ou de la fille) prodigue. Un immigrant quand bien même miséreux dans son pays d'adoption dissimulera l'âpreté de son existence en usant d'artifices, écrit Constantin Stoiciu.

Un de ces individus, consciencieux et impuissant bénéficiaire d'aide sociale, a visité dernièrement la Roumanie. Après des années et des années de misère et d'humiliations, il m'a raconté à son retour d'avoir eu à nouveau le sentiment d'être un « monsieur » : le « monsieur » du Canada avec les poches pleines de dollars et des histoires de chiens qui se promènent avec des craquelins ronds dans la queue ! Dans quelques années, en se serrant drastiquement la ceinture, il fera sans doute un autre voyage dans sa Roumanie reniée, le seul endroit du monde où son désir de se glisser à nouveau dans la peau du « monsieur » qu'il ne peut pas être au Canada s'épanouira. (1992, p. 23)

Un retour, *a priori* définitif, est d'autant plus délicat à confesser (y compris de manière anonyme) lorsqu'on a placé la société d'accueil sur un piédestal et que cette idolâtrie est confortée par la répétition de messages extrêmement positifs, confinant au panégyrique. Le hiatus entre cette conception collective, souvent familiale, de la société réceptive et la réalité quotidienne et personnelle de l'immigration devient alors énorme. Notre recension des écrits nous avait appris que les proches des immigrants revenant au pays n'apprécient pas toujours ce retour, y voyant, et un échec patent, et une désillusion intime car le rêve était souvent partagé, et l'émigration des uns, jalosé par les autres... Nous ne pouvons que nous confondre en conjectures sur ce point dépassant le cadre de notre

⁴⁷ Agence montréalaise pour l'emploi, *Rapport annuel d'activités 2004-2005*, p. 9.

problématique. En dépit des obstacles, à force de relances et de campagnes d'affichages physiques et virtuelles, nous avons réussi à entrer en contact avec treize couples et individus. Les perceptions ainsi recueillies sont-elles néanmoins valides ? Nous sommes portés à le croire et, pour les raisons que nous indiquerons ci-dessous.

3. La validité des données

Mais, que doit-on comprendre par « validité » ? Certes, la pertinence de l'entretien en tant que technique ne semble pas contestable⁴⁸. Encore faut-il s'entendre sur la nature de ce que l'on recueille. « S'il s'agit d'entretiens dans une enquête d'exploration, l'important n'est pas de savoir si l'on mesure bien ce que l'on est censé mesurer, mais seulement de reconnaître ce que l'on découvre. La richesse de l'information l'emporte sur la précision de la mesure » (Grawitz, 2001, p. 705). Avec ces réserves, examinons néanmoins la validité empirique et logique⁴⁹ de nos entretiens et échantillon.

Abordons tout d'abord la question de la validité empirique. Nous avons d'ores et déjà écrit que nous avons opté pour un échantillonnage non probabiliste mais nous avons également sous-entendu que l'homogénéité de notre sélection, selon la définition que nous en avons donnée, n'était pas de notre fait. Compte tenu des obstacles que nous avons rencontrés et des échappatoires qu'il nous a fallu trouver afin de les contourner, il appert que notre échantillon nous a sélectionné plutôt que l'inverse. Certes, nous n'avons retenu que les personnes entrant dans le cadre précédemment tracé. Toutefois, les critères de sélection étant respectés, nous avons rencontré nos répondants au fur et à mesure qu'ils venaient à nous, quelle que soit leur situation matrimoniale, professionnelle et personnelle. Dans cette mesure, sans doute notre échantillon peut-il être qualifié d'accidentel voire d'échantillon en cascade ou par « boule de neige » (Giorgi, 1998, p. 97), certains de nos répondants nous ayant dirigé vers d'autres immigrants de leur connaissance.

⁴⁸ « Comme la méthode des histoires de vie, celle des *interviews* permet précisément, par la comparaison différentielle des témoignages recueillis sur le terrain, de dégager les problèmes et les solutions inhérents au phénomène étudié, d'inventorier les combinaisons dont ils sont l'objet et de restituer même, grâce au procédé de la citation, la tonalité singulière de chaque expérience, qui se propose alors comme pur objet d'intuition. » Voir à ce sujet, Sélim Abou, *Contribution à l'étude de la nouvelle immigration libanaise au Québec (Adaptation, Intégration, Acculturation), Résultats d'un sondage effectué à Québec et à Montréal au printemps 1975*, Centre international de recherche sur le bilinguisme, Québec, 1977, p. 2.

⁴⁹ Nous reprenons ici les deux types de validité selon Madeleine Grawitz. *Op. cit.*, p. 705.

Nos entretiens se sont interrompus en février 2006 pour ne plus reprendre. A cette époque, nous avons relevé en effet que les propos de nos répondants se complétaient et nous avons estimé sur la base de ces récurrences que nous avions engrangé les données pertinentes relativement à notre objet. Certes, il était tentant à l'instar du joueur dostoïevskien de poursuivre, dans l'espoir de plus en plus ténu de glaner un élément de nature à faire rebondir notre intérêt donc nos investigations. Toutefois, à l'évidence, nous avons atteint le seuil de saturation et, plus précisément, de saturation empirique⁵⁰ et ce, d'autant plus que nous avons conscience d'avoir pu « maximaliser la *diversification interne ou intragroupe* » (Poupart *et al.*, 1998, p. 157).

En outre, pour ce qui concerne toujours la validité empirique, il nous semble avoir respecté en tous points les conditions *sine qua non* d'un entretien exploratoire, ce préalable attestant la valeur des données recueillies. Hormis les paramètres propres à l'entretien phénoménologique, nous avons suivi le protocole lié à ce type d'échange et notamment les phases d'ouverture, de conduite et de clôture (Savoie-Zajc, 2003, pp. 308-311). Par ailleurs, nous avons posé plusieurs questions « de contextualisation mais aussi de clarification de sens, de vérification de la compréhension, voire de reformulation » (Savoie-Zajc, 2003, p. 309) afin de recueillir, tel un orpailleur dans le lit d'une rivière aurifère, le plus grand nombre possible de pépites de connaissance.

Examinons à présent la validité logique de nos entretiens. Madeleine Grawitz, tout en assurant qu'« il n'existe pas d'étalon de mesure, ni de critère externe de validité », admet qu'« on peut seulement parfois comparer les résultats des entretiens à ceux obtenus par d'autres techniques » (2001, p. 705). La triangulation à laquelle nous avons procédé s'en trouve donc justifiée *a posteriori*. Mais qu'en est-il des réponses fournies par nos répondants ? Peut-on certifier qu'elles auraient été identiques dans d'autres circonstances, par exemple si l'entretien avait eu lieu à notre domicile et non à celui du répondant, ou dans un lieu public, ou à une autre époque, antérieure ou postérieure à la date de l'entretien ? Madeleine Grawitz soulève ici la question de l'erreur relative. Or, écrit cette auteure, « la validité n'existe jamais qu'en fonction d'un seul niveau. Pour le chercheur, ce qui existe est vrai et il

⁵⁰ « La saturation empirique ou « de connaissance » s'applique plus aux données elles-mêmes, ou aux aspects du monde empirique pertinents pour l'analyste, qu'aux propriétés des concepts en tant que telles. La saturation empirique désigne alors le phénomène par lequel le chercheur juge que les derniers documents, entrevues ou observations n'apportent plus d'informations suffisamment nouvelles ou différentes pour justifier une augmentation du matériel empirique. » Voir à ce sujet, Poupart *et al.*, Groupe de recherche interdisciplinaire sur les méthodes qualitatives, *La recherche qualitative, enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Boucherville (Qué.), Gaëtan Morin Editeur, 1998, p. 157.

existe dans l'homme des vérités contradictoires qui, en général, n'apparaissent pas en même temps dans le champ de sa conscience » (2001, p. 706).

Ces vérités demeurent invérifiables et, certainement partiales et partielles, mais le simple fait qu'elles apparaissent à un moment donné dans « le champ de conscience » de l'acteur, ce fait seul ne devrait-il pas contenter le plus intransigeant des chercheurs en sciences sociales ? Cela dépend sans doute de la posture adoptée par ce dernier. Pour sa part, un phénoménologue contesterait certainement le caractère définitif et assez arrogant d'une telle assertion, quand bien même formulée de manière interrogative. Nous verrons au chapitre prochain, par lequel débute la troisième et ultime partie de ce mémoire, que la « méthode phénoménologique scientifique » (Giorgi, 1998, p. 353) à laquelle nous adhérons ne se satisfait pas de la « simple » mise au jour des vérités du sens commun et qu'elle poursuit un projet bien plus ambitieux. Toutefois, dans un premier temps et puisque, dit-on, le Verbe s'est fait chair⁵¹, donnons la parole aux immigrants français ayant pris la décision de retourner en France...

⁵¹ Que notre lecteur nous pardonne ce jeu de langage renvoyant bien innocemment à la tradition chrétienne et catholique. « Au commencement était le Verbe, la Parole de Dieu, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement auprès de Dieu. Par lui, tout s'est fait et rien de ce qui s'est fait ne s'est fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes ; la lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas arrêtée [...]. » Voir à ce sujet, Évangile selon Jean, *La Bible*, Nouveau Testament, Paris, Le livre de Poche, 1998, Jn 1. 1-18, p. 146.

TROISIÈME PARTIE

LES IMMIGRANTS ET LE RETOUR

CHAPITRE VI

LES RÉSULTATS DES ENTRETIENS

Au moment d'aborder la pénultième étape de notre travail, nous avons conscience d'avoir dit beaucoup et, nonobstant, de n'avoir rien appris d'essentiel. Rappelons à ce propos que la phénoménologie dite « scientifique » vise justement à mettre au jour « l'essence », c'est-à-dire « l'articulation, fondée sur l'intuition, d'un sens fondamental sans lequel un phénomène ne pourrait se présenter tel qu'il est : une identité constante qui contient les variations qu'un phénomène est susceptible de subir et qui les limite » (Giorgi, 1998, p. 351) ! Jusqu'à présent, nous nous sommes efforcés d'appréhender le retour des immigrants français en recourant à l'observation participante, à la recension et à l'analyse documentaires. Ce faisant, nous avons glané un ensemble d'informations disparates, pour certaines très pertinentes. Toutefois, nous ignorons tout encore des mobiles du retour et des processus de construction, notamment du projet migratoire, de notre population d'étude. Notre quête de sens a donc tout à gagner de l'examen des résultats des entretiens phénoménologiques sollicités, rappelons-le, entre mars 2005 et février 2006. Cependant, avant de procéder à cette analyse, exposons les principes de la « méthode phénoménologique scientifique en sciences humaines » que nous avons choisi d'appliquer.

6.1 Les principes de l'analyse phénoménologique scientifique

Alfred Schutz n'ayant pas laissé en legs une méthode concrète d'analyse phénoménologique des données, verbales en l'occurrence, nous suivrons des préceptes qui tout en provenant d'une autre source nous paraissent conformes à notre posture théorique. Cette méthode tient en cinq phases ou

« étapes » : « La collecte des données verbales, la lecture des données, la division des données en unités, l'organisation et l'énonciation des données brutes dans le langage de la discipline et la synthèse ou le résumé des résultats à des fins de communication à la communauté scientifique » (Giorgi, 1998, p. 353). De ces cinq étapes, nous ne retiendrons que la troisième et la quatrième, la première (« la collecte des données verbales ») ayant déjà fait l'objet d'un examen au chapitre précédent et la seconde (« la lecture des données ») ne permettant pas de mettre « en relief ce qui est pertinent au vu de l'objectif visé » (*op.cit.*, p. 354), *a contrario* des étapes suivantes. S'agissant de ces dernières, nous nous concentrerons dans l'immédiat sur « la division des données en unités » puis sur « l'organisation et l'énonciation des données brutes dans le langage de la discipline ». En revanche, nous surseoirons à la synthèse des résultats, ce troisième et dernier temps dialectique étant au sommaire du chapitre VII de ce mémoire.

Par « division des données en unités », il faut entendre le fait pour le chercheur de discriminer des unités porteuses d'une signification « pertinente pour la recherche ». Ces unités de sens sont repérées, citées entre guillemets et résumées « dans le langage ordinaire du sujet » (*Ibid.*). Notons que le chercheur phénoménologue se doit de procéder à une description, « aussi précise et détaillée que possible » (*op.cit.*, p. 352), de l'attitude naturelle des acteurs. Il a pour autre obligation d'effectuer une « réduction », terme que nous avons déjà relevé au chapitre IV et par lequel on signifie la mise entre parenthèses des « connaissances passées relatives au phénomène afin de rester entièrement présent à l'expérience concrète en cours » (*Ibid.*). Précisons en outre que « l'expérience concrète est indicative de ce à quoi le sujet était présent, et non que la description se trouve nécessairement être le compte rendu objectif de ce qui s'est réellement passé » (*Ibid.*).

Ainsi que nous l'avons sous-entendu à la fin du précédent chapitre et, spécifié, au début de celui-ci, la recherche d'essence ne saurait se cantonner à une appréhension du phénomène dans l'attitude naturelle. « L'organisation et l'énonciation des données brutes dans le langage de la discipline », qu'évoque Amédéo Giorgi, constitue en ce sens un pas supplémentaire en direction d'une compréhension plus fine, c'est-à-dire plus spécialisée. N'oublions pas que l'enjeu ultime consiste pour le chercheur à « modéliser l'esprit individuel » (Schutz, 1987, p. 53) en se plaçant cette fois à un niveau de conscience proprement scientifique. Pour y parvenir, certaines règles doivent être respectées. « Une fois les unités de signification constituées, elles sont examinées, explorées et décrites de nouveau de façon à rendre plus explicite la valeur de chaque unité au regard de la discipline », rappelle Giorgi (1998, p. 355). Tel sera donc le second principe, et tout à la fois le second volet, de notre analyse. Toutefois, reprenons dans l'ordre...

6.2 Les unités de signification

Centrale, notre question de recherche l'est à plus d'un titre. Dans le chapitre précédent, nous avons précisé que nous nous en étions inspirés afin de concevoir les thématiques de nos entretiens. Nous l'invoquons de nouveau, mais cette fois, afin de nous en servir comme d'un outil de classement. Il nous a paru en effet méthodologiquement pertinent de créer des catégories susceptibles d'accueillir les unités de signification au fur et à mesure de leur discrimination. Avant de les présenter, réitérons notre interrogation. Comment comprendre, nous demandons-nous donc, le retour en France des immigrants français, alors que ces derniers ont investi tout ou partie de leurs économies, que les mêmes ou d'autres ont réalisé leurs biens et consacré plusieurs années de leur vie à leur projet d'immigration, compte tenu de l'image de société idéale dont jouit et que promeut le Québec en France ? Rappelons également notre hypothèse principale : Le retour au pays des immigrants français témoignerait de la réalité et de l'influence du mythe, celui du Paradis Perdu succédant au mythe de l'Eldorado, et il attesterait en outre la permanence et la vigueur du processus de construction de projets de vie, inhérent à la condition humaine.

Sur la base de ce questionnement, tenant au « pourquoi ? » et au « comment ? », nous avons établi trois catégories à la fois discriminantes et synthétiques. La première regroupe les raisons justifiant les migrations aller (vers le Québec) et retour (vers la France), la deuxième s'intéresse à l'image du Québec qu'avait notre échantillon avant de s'y installer et de la France, avant d'y retourner, la troisième enfin a trait au processus de construction de cette image ainsi que du projet migratoire dans ses deux directions. Précisons d'emblée, qu'afin de protéger leur anonymat, et respecter ainsi nos engagements pris avec eux, nous ne nommerons pas nos répondants, y compris sous des patronymes d'emprunt. Rappelons toutefois que ces onze hommes et femmes sont venus initialement qui, de Tahiti *via* Rennes en Bretagne, qui d'Afrique du Sud, *via* Paris, de la Haute-Savoie, de la Bourgogne et de la région parisienne. A défaut de les identifier, nous indiquerons la ville où ils résidaient au Québec, cette information pouvant se révéler signifiante.

6.2.1 Les raisons des migrations aller et retour

Dans la mesure où un retour s'entend forcément d'un trajet aller antérieur, nous rapporterons tout d'abord les raisons invoquées par notre échantillon pour justifier son immigration au Québec.

1. Pourquoi immigrer au Québec ?

« Pour faire une expérience de vie », répond un couple, installé avec ses deux enfants non loin de Québec. Le père de famille désirait rompre avec son quotidien. Pour le lui permettre, et s'attacher à ses pas, son épouse, qui exerçait une profession paramédicale, a vendu la clinique qu'elle avait créée et gérée pendant dix ans. Le mari explique :

J'ai toujours eu envie d'aller à l'étranger. On a cherché un endroit où on parlait le français et nous sommes venus au Québec en voyage de reconnaissance. Dans notre esprit, nous y émigrions pour sept ou huit ans mais pas pour s'absenter à vie comme certains veulent le faire. Nous voulions rencontrer des gens différents, voir comment ils vivaient et apprendre des choses des autres.

Arrivée au Québec en 1997, cette famille est repartie en France au bout de dix-huit mois, y séjournant dix-huit autres mois, avant de s'installer de nouveau à Québec. La raison de cette seconde immigration était professionnelle et concernait cette fois la mère de famille. Celle-ci insiste sur le fait que, lors de son premier séjour au Québec, elle n'a pas eu le droit d'exercer son métier, ce dernier étant réglementé et régi par un ordre professionnel¹. Toutefois, elle a cru que cette situation évoluerait à son avantage lorsque, de retour en France, son ancien patron l'a rappelée et lui a demandé de revenir travailler pour lui. La mère de famille a accepté, dans l'espoir d'accéder désormais à un poste plus conforme à ses compétences et mieux rémunéré.

¹ Sur ce sujet, on peut lire dans *Le Journal de Québec* qu'« un médecin français établi au Québec depuis 1997 est contraint de livrer des journaux pour survivre ». Pour sa part, le magazine gratuit *Jobboom* note que si le ministère de l'Immigration « ne lésine pas pour vanter les charmes du Québec auprès des étrangers », ces derniers une fois rendus au Québec « se retrouvent coincés dans un dédale bureaucratique où les différents intervenants se renvoient la balle. » Voir sur ces sujets, Éric Yvan Lemay, « Un médecin contraint de livrer des journaux pour survivre », *Le Journal de Québec*, 13 octobre 2003, et Martine Roux, « L'ultime frontière », *Jobboom Magazine*. En ligne. <<http://www.jobboom.com/jobmag/19-03-texte.html>> Consulté le 19 avril 2007. Les récriminations des immigrants qualifiés attirés au Québec et, nonobstant, empêchés d'exercer leur métier, ont suscité la création d'un Groupe de travail en mars 2004. En conclusion de son rapport, remis le 18 mars 2005 à l'ancienne ministre de l'Immigration et des Communautés culturelles, Lise Thériault, ce groupe rappelle qu'il « a pu prendre la mesure des difficultés auxquelles les personnes formées à l'étranger ont à faire face pour obtenir le droit d'exercer une profession ou un métier réglementés. » Tout en formulant diverses recommandations, entre autres « d'améliorer l'information transmise aux candidats », les experts notent que « si les difficultés liées à la reconnaissance de l'expérience et de la formation ne sont pas aplanies, il sera ardu pour le Québec d'attirer des travailleurs qualifiés. » Voir à ce sujet, « Les personnes immigrantes formées à l'étranger et l'accès aux professions et métiers réglementés », Rapport du Groupe de travail sur l'accès aux professions et métiers réglementés, février 2005, Direction des affaires publiques et des communications, *Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles*. En ligne. <<http://www.micc.gouv.qc.ca/publications/fr/dossiers/AccesProfessionsMetiers-Rapport200502.pdf>> Consulté le 19 avril 2007.

Une autre immigrante avance elle aussi une raison professionnelle. Chef d'entreprise, cette mère de famille célibataire installée à Montréal a entrevu une opportunité de réussite en Amérique du Nord. « Je me suis dit, certes, le Québec et le Canada, de façon générale, ont une faible population mais ils sont à la porte des États-Unis, et je trouvais cela très prometteur. »

Pour certains autres répondants de Montréal, comme ce jeune père vivant en concubinage avec une résidente française, l'entrée dans la vie active semblait plus facile et harmonieuse au Québec qu'en France. « J'étais dans un cursus universitaire qui me paraissait être un cul-de-sac. Je n'avais pas d'expérience professionnelle or en France, si tu n'as pas de diplôme et pas de relations, ce n'est pas évident de faire carrière ». Un autre répondant, alors en voie de se marier avec une Canadienne issue d'une communauté culturelle autre que française, abonde en ce sens.

En 1993, je sortais de l'école, sans expérience aucune. A l'époque, la France ne proposait pas grand-chose aux gens qui n'avaient pas Bac + 8². Dans mon cas, je n'avais pas d'autre solution que d'arrêter les études. Mon avenir semblait bouché. Et puis, j'avais une certaine révolte en moi.

Cette raison semble concomitante avec plusieurs autres. Des répondants arguent des pesanteurs de la société française ainsi que de la piètre qualité de leur vie passée. Un père de famille, celle-ci également installée dans la région de Québec, évoque son « ras-le-bol ».

On trouvait écœurant le climat d'assistanat et d'abus généralisé. Les grèves, les syndicats, tout ça finissait par me rendre dingue. Je ne supportais plus ma vie de banlieusard, le côté métro-boulot-dodo, la surpopulation de la banlieue parisienne et des grosses villes en France ainsi que les problèmes liés à l'immigration. Au Québec, cela semblait se passer mieux de ce point de vue et puis nous avons pensé à la sécurité des enfants. Alors, on s'est dit, tentons l'aventure, allons voir si l'herbe est plus verte au Québec ! On voulait y immigrer un minimum de dix ans.

Une jeune femme, résidant à Montréal, frémit en repensant aux affres de la vie quotidienne en banlieue parisienne.

J'ai fui la France. Certes, j'étais bien au niveau professionnel dans ma société. J'étais bien payée, mais je ne supportais plus les problèmes de la banlieue où j'habitais. Je me sentais agressée par les

² En France, le Baccalauréat sanctionne la fin des études dites secondaires et permet à ceux qui en sont titulaires d'être admis à l'université. Un « Bac + 8 » correspond en ce sens à un niveau doctorat.

jeunes. Je vivais dans une ZUP³ et je n'avais pas les moyens de me trouver un appartement dans un quartier plus sécuritaire.

Le jeune père, cité plus haut, exprime quant à lui une « envie de prendre l'air ».

La France m'apparaissait comme un pays monolithique. C'était l'époque des grandes grèves où Paris était bloqué. Personnellement, les Français me tapaient aussi sur les nerfs. Je trouvais que les gens étaient profondément déprimés, qu'ils n'avaient pas beaucoup de joie de vivre. Rien n'allait et les perspectives de travail n'étaient pas rassurantes. Globalement, le sentiment général était à l'étouffement. Pour ma part, j'avais besoin d'un bol d'air, y compris dans un registre sentimental. Je sortais en effet d'une relation amoureuse qui durait depuis six ans et j'avais envie de faire le ménage dans ma vie.

Une mère de famille, résidant dans un quartier cosu de Québec, a voulu mettre sa vie entre parenthèses et, ainsi, revenir à une époque qu'elle estime révolue.

Bien sûr, pour nous qui venions de Tahiti, il y avait le fait de quitter un endroit super chaud et très petit et puis il n'y avait pas d'université là-bas et l'un de mes enfants approchait du baccalauréat... Comme beaucoup de Français, le Canada nous faisait un peu rêver, notamment en raison de ce mélange de culture française et anglo-saxonne, une sorte de culture hybride qui nous paraissait le meilleur de deux mondes. Mais, finalement, c'est une image inconsciente qui nous a fait venir ici, une image qui nous renvoie peut-être à la France d'autrefois, à une époque où l'on pouvait circuler dehors sans se faire agresser ou les voitures garées dans la rue ne craignaient rien, un temps d'innocence, la Genèse quoi !

Une autre motivation guidait cette mère de famille, mais elle n'avait finalement pas grand-chose à voir avec le Québec.

J'avais dans l'idée d'émigrer au Québec afin d'obtenir pour moi et pour ma famille la citoyenneté canadienne. Muni du passeport qui va avec, nous aurions pu ainsi nous installer en Nouvelle-Zélande, puisque ce pays fait lui aussi partie du Commonwealth. C'est beaucoup plus facile de faire cela quand on est Français.

Enfin, trois femmes et un homme avancent des raisons d'ordre sentimental et/ou familial. A les en croire, la perspective de rejoindre qui, un compagnon du moment, qui un futur mari, qui sa progéniture, a pesé d'un poids considérable dans leur décision d'immigrer au Québec...

³ Ou « Zones à urbaniser en priorité ». Bâties à l'origine afin d'accueillir les résidents français de retour des anciennes colonies d'Afrique du Nord désormais émancipées, ces grands ensembles immobiliers ont notamment servi à loger les populations immigrées arrivées dans les années 1975.

Après avoir passé en revue les raisons justifiant l'immigration, intéressons-nous à présent aux motifs sous-tendant la migration de retour.

2. Pourquoi revenir en France ?

Avant d'énumérer les motifs fournis par nos répondants, il nous paraît opportun de faire état de leurs perceptions quant à leur(s) expérience(s) migratoire(s) au Québec. Les relations intersubjectives constituent l'aune à partir de laquelle nous évaluerons tout d'abord le niveau d'intégration de notre échantillon à la société réceptive.

Remarquons que l'intersubjectivité dont il est ici question s'entend en premier lieu et, de manière euphémique, des rapports amoureux, en l'occurrence interculturels. Une jeune femme célibataire et résidant à Montréal, évoque ainsi les relations sentimentales qu'elle a nouées depuis 1999, date à laquelle elle a découvert le Québec pour la première fois.

J'ai eu des compagnons québécois ou canadiens. Ça t'aide à l'intégration, ça te fait rencontrer d'autres personnes qui deviennent tes amis ou pas. J'ai entretenu des correspondances avec des Canadiennes et des Canadiens qui sont toujours dans ma vie, socialement parlant. Tous les Français que je connais au Québec, et notamment à Montréal, me disent que j'ai énormément de chance car je fais partie des gens qui sont intégrés, qui vivent parmi les Québécois et à qui ces derniers demandent régulièrement de sortir.

Ces relations l'ont donc aidée à pénétrer des réseaux sociaux réputés fermés aux étrangers. Toutefois, une femme réussirait-elle là où un homme échouerait ? Un jeune célibataire résidant à Montréal confesse sa frustration à la suite d'échecs sentimentaux répétés :

Professionnellement, je me sens intégré au bout de neuf ans au Québec. J'ai toujours réussi à trouver du travail. Mon dernier poste me rapportait vingt-et-un dollars de l'heure, j'avais les assurances collectives et divers avantages. En revanche, je ne peux pas dire la même chose au niveau social. Pourtant, j'ai le sentiment d'avoir tout essayé. On rencontre des Québécois sur le lieu de travail, avec lesquels on sort. On croit que ce sont des amis et puis il se passe deux jours et personne n'appelle. Les filles agissent également comme cela. J'en ai connu beaucoup. J'ai même vécu un an avec l'une d'entre elles, mais elle ne s'est pas montrée loyale. Cette personne était profondément individualiste, à l'instar des Québécois en général même s'ils se montrent sous un abord avenant.

Certes, la plupart des répondants se disent effectivement « intégrés » au niveau professionnel, à l'image de ce *pater familias* installé dans la région de Québec : « Ça s'est très bien passé pour moi. Je viens du Nord de la France et j'ai retrouvé au Québec à peu près les mêmes valeurs au sein de

l'entreprise qui m'emploie. Les gens que je côtoie sont très sympathiques.» Une mère de famille évoque également la parfaite intégration professionnelle de son mari, tout en remarquant le caractère cosmopolite du milieu où son époux exerce ses activités. « C'est une super intégration professionnelle car il travaille beaucoup avec des étrangers et très peu avec des Québécois. C'est un milieu très multiethnique : Il y a des Roumains, des Marocains, des Belges... »

Tous ou presque constatent et déplorent la difficulté d'entretenir des relations d'amitié avec les membres de la société d'accueil, en dehors du travail. « Je m'attendais tout de même à un peu plus de volonté d'intégration de la part des Québécois. J'en ai certes rencontré de très gentils, mais je n'ai conservé aucun lien avec eux. D'ailleurs, eux-mêmes ne cherchent pas du tout à ce que l'amitié perdure. Ce sont des gens relativement fermés », témoigne une femme d'affaires.

D'autres répondants évoquent un fossé culturel entre Français et Québécois.

On ne se sent pas du tout intégrés. Nous sommes à des lustres de la façon de vivre des gens d'ici. Certes, j'entretiens des rapports extraordinaires avec ma voisine mais c'est une chose rare. En deux ans, j'ai rencontré quatre ou cinq personnes et ce sont tous des Français ou des couples mixtes, d'une culture plus internationale que québécoise.

Un jeune homme relève quant à lui un contresens dans la perception des Québécois.

Nouer des relations avec les Québécois, contrairement à ce qu'on pourrait croire, n'est pas chose facile. On entre en contact très aisément mais quant à approfondir cette relation, il ne faut pas y songer. En ce sens, les Québécois sont beaucoup plus proches de leurs voisins du Sud que des Français. Je dirais même que ce sont avant tout des Nord-Américains, si j'en juge par leur mode de vie, leur façon de voir les choses et, d'un point de vue relationnel.

Mais si *statu quo* interculturel il y a, la responsabilité incombe également aux immigrants français estime la jeune célibataire, citée plus haut, en dénonçant le tempérament trop affirmé de ses compatriotes. « Si l'on est toujours en train de râler, de critiquer, c'est clair qu'on récolte ce que l'on sème », explique-t-elle. Certains, à l'instar d'une jeune mère de famille, adoptent pourtant un profil bas lorsqu'ils cohabitent avec des Québécois, quitte à « péter les plombs » par la suite. « Moi, je préfère m'écraser et, de retour à la maison, je m'énerve avec mon mari ! », reconnaît en effet la jeune femme. Une retraitée a quant à elle choisi de résider dans un quartier de Montréal, à dominante pluriethnique. Cloîtrée dans son petit appartement, la sexagénaire dénonce la propension des Québécois à dénier aux immigrants le droit à la différence.

J'ai des amis québécois et je m'intéresse à la culture québécoise mais cela n'empêche pas que je me suis retrouvée complètement isolée lorsque mon ancien mari est reparti en France. J'en suis peut-être pour partie responsable. Ce qu'il se passe, c'est que le Québécois pense avoir l'unique et bonne façon de vivre et il estime que tous les immigrants qui arrivent doivent s'intégrer au point qu'ils doivent être cent pour cent Québécois. On ne nous donne pas l'opportunité de vieillir selon notre culture d'origine. Il faudrait pour s'intégrer parfaitement qu'on oublie nos racines⁴ !

Cela, la jeune mère de famille citée ci-dessus, ne le voulait à aucun prix.

Il y a des Français qui arrivent ici en disant : Je quitte la France, je n'en peux plus de ce pays-là, j'en ai ras-le-bol, je vais devenir Québécois. Ces gens-là ne veulent pas voir de Français autour d'eux et ils font beaucoup d'efforts pour s'intégrer. Pour ma part, je suis venue ici pour une raison sentimentale alors, ça ne me dérange pas du tout de fréquenter des Français ! D'ailleurs, la nationalité des gens m'importe peu. Il se trouve néanmoins que parmi les gens que je fréquente, figurent très peu de Québécois.

Sans qu'ils l'aient forcément désiré lorsqu'ils ont immigré, plusieurs répondants ont fini par nouer amitié avec d'autres Français. Comme cette jeune femme, jadis liée sentimentalement à des Québécois et aujourd'hui concubine d'un compatriote :

Cela fait neuf ans que je suis là et je me sens étrangère et Française, même si j'ai acquis la nationalité canadienne. Mon cercle d'amis est essentiellement composé d'étrangers et parmi ceux-ci il y a pas mal de Français. Je suis venue au Québec avec le désir de fuir les Français et j'ai finalement retrouvé des compatriotes dans la même situation que moi !

Un peu contrainte et forcée, cette répondante s'est donc rapprochée de ses pairs. Avec eux, elle dit s'exprimer sans crainte de se voir reprocher son accent français. « Compte tenu de mon accent, je suis tout de suite identifiée comme Française. A chaque fois, on me demande d'où je viens et quand je réponds que je réside à Montréal, cela met fin à la discussion ! », explique-t-elle.

Contre toute attente, le fait de parler la langue parlée par les membres de la société réceptive ne faciliterait en rien l'intégration. « Comme on le dit souvent, ce qui nous éloigne le plus des Québécois, c'est qu'on parle la même langue ! C'est vraiment une réalité. Les Québécois n'aiment pas du tout se

⁴ Deux sondages réalisés, pour le premier, auprès de Québécois et, pour le second, auprès de membres des communautés culturelles, respectivement entre le 22 décembre 2006 et le 3 janvier 2007 et, entre le 21 décembre 2006 et le 8 janvier 2007, confirment cette perception. Il appert en effet que 48% des Québécois et 52% des membres des communautés culturelles estiment « important mais pas indispensable » que les immigrants adoptent les habitudes de vie québécoises. Voir à ce sujet, « La grande enquête sur la tolérance au Québec », 10 janvier 2007, Léger Marketing. En ligne. <<http://www.legermarketing.com/documents/spclm/070119fr.pdf>> Consulté le 24 avril 2007.

faire reprendre sur leur syntaxe et leur vocabulaire ! », assure en effet l'ami de la jeune femme citée au paragraphe précédent.

Au mieux, les répondants sont étiquetés socialement, à l'instar de cette répondante de Québec.

J'ai toujours eu d'excellents rapports avec mes collègues de travail. On a fait de ma nationalité et de ma culture françaises un cas à part mais, dans le bon sens du terme. J'ai trouvé les gens curieux à mon égard. En tous les cas, je n'ai jamais été confrontée à un racisme pur et dur et j'ai toujours réussi à trouver du travail.

Au pire, notre échantillon déclare souffrir de discrimination. Celle-ci prend différents aspects insiste le mari de la répondante précédemment citée.

J'ai réussi à trouver du boulot mais à chaque fois - j'ai connu trois entreprises successives en l'espace de six ans - il y a eu des problèmes parce que j'étais Français. On a profité de moi. On me payait moins cher qu'un employé québécois. On m'a pris pour un temps avant de me dire qu'on n'avait plus besoin de moi mais ça n'avait rien à voir avec mes capacités professionnelles. Quand les Français arrivent comme touristes ils sont les bienvenus. Quant à nous, on a vu la différence d'attitude un soir dans un restaurant chic de Québec. Il a suffi qu'on dise à la serveuse que nous savions comment calculer le pourboire pour que, d'un coup, son visage se ferme. Pour elle, nous n'étions plus des touristes mais des chiens de maudits français, arrogants et qui parlent avec la bouche en cul-de-poule ! Ça nous a bien fait rire et cela nous fait toujours rire quand cela nous arrive !

D'autres répondants, moins stoïques, déplorent quant à eux un racisme ⁵ anti-Français. Une mère de famille se souvient, encore choquée, de deux épisodes qu'elle décrits comme « violents ».

⁵ Cette question du racisme anti-Français au Québec n'a pas ou très peu été examinée par la communauté scientifique et elle n'a pas fait jusqu'à présent l'objet d'études statistiques spécifiques. Citons néanmoins une recherche menée par le Centre de recherche interuniversitaire de Montréal sur l'immigration, l'intégration et la dynamique urbaine, dans le cadre du plan 2002-2005 d'Immigration et métropoles. L'étude des données provenant de l'Enquête sur la diversité ethnique 2003 réalisée par le ministère de patrimoine canadien et Statistique Canada révèle notamment que « même les minorités visibles ayant le français comme langue maternelle déclarent avoir subi de la discrimination (28%) au cours des cinq dernières années ». Voir à ce sujet, Richard Y. Bourhis *et al.*, « La discrimination linguistique et ethnique au Québec et au Canada », capsule recherche, volet 5, Citoyenneté, culture et climat social, *Centre de recherche interuniversitaire de Montréal sur l'immigration, l'intégration et la dynamique urbaine*. En ligne. <http://www.im.metropolis.net/research-policy/research_content/bilans_02_05/FicheVolet5BOURHISetHELLY1.5.pdf> Consulté le 24 avril 2007. Certes, les Français ne font pas partie des minorités dites visibles. Rappelons que selon Statistique Canada, le concept de « minorités visibles » désigne « les personnes identifiées en vertu de la Loi sur l'équité en matière d'emploi, selon qu'elles sont ou non de race blanche, les Autochtones ne faisant pas partie des groupes de minorités visibles ». Voir à ce sujet, « Minorités visibles », *Statistique Canada*. En ligne. <http://www.statcan.ca/francais/concepts/definitions/vis-minorit_f.htm> Consulté le 24 avril 2007. Tout « invisibles » qu'ils semblent au Québec, les Français n'en sont pas moins

Nous avons essuyé nos premières attaques racistes peu après notre arrivée à Québec. Je me souviens d'un jour où j'avais eu le malheur de m'engager en voiture dans une rue où, sans doute, je ne devais pas aller. J'avais suivi en fait d'autres automobilistes et puis il y avait plein de panneaux et j'étais un peu perdue. Un policier qui se trouvait à proximité m'a arrêtée. Je lui ai demandé pour quelle raison et le gars, très nerveux d'ailleurs, m'a demandé mes papiers. Immédiatement après il m'a lancé : « Si tu ne sais pas lire les panneaux retourne en France ! » Il y a eu plein d'autres attaques, aussi flagrantes ou plus insidieuses. Une autre fois, alors que je répondais à l'employé d'une boulangerie qui me demandait ce que je désirais, j'ai senti un coup dans les jambes. Le choc a été si violent que j'en suis tombée à genoux par terre. Un couple de clients qui attendait son tour m'a dit qu'une vieille femme qui se trouvait dans la file, juste derrière moi, m'avait frappée avec sa canne. Je suis sortie de la boulangerie et j'ai rattrapé mon agresseur. Quand j'ai demandé à cette dame ce qu'il lui avait pris de me frapper ainsi, elle m'a craché au visage : « Va ch..., maudite Française ! » Une telle chose ne m'était jamais arrivée !

De l'avis des répondants, les Français ne seraient pas placés à la même enseigne que des immigrants issus d'autres communautés culturelles. Une jeune femme insiste :

Quand j'ouvre la bouche, tout le monde me regarde avec un drôle d'air et, souvent on se moque de moi. Je le prends toujours très mal. Si vous avez un accent algérien ou tunisien, personne ne vous dira jamais rien mais que vous ayez un accent français et vous vous faites traiter de maudit Français ! L'autre jour, j'ai lu quelque chose qui m'a choqué sur les écrans placés sur les quais du métro. On pouvait lire l'information suivante : Une Française a été arrêtée parce qu'elle a appelé 8 000 fois les pompiers de Montréal et 150 fois les policiers. Qu'est-ce que cela apporte de dire que cette femme était Française ? Cela revient ni plus ni moins à cibler une partie de la population. En fait, je m'aperçois qu'il y a beaucoup de tolérance vis-à-vis de certaines communautés mais, absolument aucune à l'égard des Français ! Les responsables politiques font tout pour attirer les Français au Québec, mais la population, elle, ne nous veut pas. C'est une politique économique délibérée, rien de plus.

habituellement désignés sous le qualificatif peu amène de « maudits Français ». Jean-Pierre Dupuis, un professeur de sociologie des organisations à l'École des hautes études commerciales de Montréal, s'est interrogé quant aux raisons profondes d'une telle injure. Sur la base d'études passées et de la vingtaine d'entretiens qu'il a conduits avec des professionnels français de la gestion ayant immigré au Québec, cet auteur constate les réactions d'« hostilité et de méfiance » des Québécois vis-à-vis des Français ainsi que leur « hésitation » « entre l'acceptation et le rejet, entre l'attraction et la répulsion. » Voir à ce sujet, Jean-Pierre Dupuis, « Être un « maudit Français » en gestion au Québec : Un portrait et une interprétation », Cahier de recherche n° 04-03, juin 2004, *HEC Montréal*, 43 p. Le caractère pour le moins ambivalent de l'accueil réservé aux Français n'a pas non plus échappé à la correspondante de *L'Express*. « Contrairement à ce qu'ils imaginent parfois avant d'arriver, les immigrants français ne sont pas toujours bien reçus au Québec [...] : ils sont souvent victimes de froideur, voire d'hostilité de la part de leurs « cousins » québécois, qui les traitent de « maudits Français », lit-on notamment. Voir à ce sujet, Isabelle Grégoire, « Maudits Français », *L'Express*, 7 juin 2004, p. 90. La presse québécoise convient d'ailleurs de ce phénomène, quoique avec une certaine difficulté, dans un article virulent répondant lui-même à un billet « vindicatif » paru dans *Le Monde*. S'en prenant à l'auteur de l'article incriminé, lequel dénonçait « un sentiment antifrançais et anti-langue française de France ancré dans la population québécoise », un collaborateur du *Journal de Montréal* écrit : « Il va même jusqu'à affirmer qu'il y aurait, au Québec, une haine de la France et des « maudits Français ». Voir à ce sujet, Samuel Pradier, « Les Québécois hostiles aux Français », *Le Journal de Montréal*, 28 mars 2005, p. 38.

Pourtant, relèvent les répondants, ce sentiment anti-Français varie en intensité selon les régions. Un jeune immigrant établit ainsi un *distinguo* entre Montréal et le reste du Québec.

A Montréal, on ne se sent pas marginalisé, même si à une ou deux reprises une fille m'a envoyé sur les roses parce que j'étais Français. Les gens ont l'habitude. En revanche, il suffit de passer le pont, de quitter l'île de Montréal, pour subitement devenir une bête curieuse. Il m'est arrivé de travailler en banlieue et l'attitude des gens à mon égard m'a rendu mal à l'aise. *A fortiori*, la province est un piège à éviter. On n'y subit pas vraiment du racisme mais l'effet d'une ignorance. Les rapports sont différents, les gens plus réservés. Cela dit, un Québécois peut aller au fin fond de la Drôme⁶ et il sera toujours bien reçu alors qu'un Français ne bénéficiera pas d'un préjugé aussi favorable s'il s'installe dans un trou perdu du Québec.

A en croire plusieurs répondants, l'aspect « européen » donc, *a priori*, culturellement proche de la ville de Québec (pour un Français), s'avère trompeur. Un jeune immigrant qui y a habité avant de déménager à Montréal, déconseille à ses compatriotes de s'y installer.

L'intégration dans la ville de Québec demeure très difficile car les réseaux d'amitié commencent dès l'école primaire et les gens ne bougent pas de leur région. Quant à intégrer un réseau québécois de Québec, *a fortiori* quand on revendique la nationalité française, c'est mission impossible en raison des préjugés qui ont cours.

Une résidente de Québec confirme :

Je suis allée plusieurs fois à Montréal. C'est plus multiculturel. Il y a des Anglais, des Juifs. A Québec, on ne trouve aucun Chinois et l'on ne voit jamais d'Arabe. Les habitants de Québec sont vachement racistes. Toute influence étrangère, qu'elle soit canadienne anglophone ou issue de l'immigration, ils n'en veulent pas.

Une autre immigrante, lasse de subir les foudres de certains membres de la société d'accueil, allègue le racisme anti-Français comme principal motif de son retour prochain en France :

On entend parfois que les Français rentrent chez eux parce qu'ils ont trop froid au Québec mais cette raison est anecdotique. On sait très bien quand on vient ici qu'on subira des températures de quarante degrés sous zéro pendant trois mois, alors le froid rien à f... ! Par contre, on ne parle pas du racisme anti-Français. Je me suis entendu dire cent cinquante fois au moins que j'ai abandonné les Québécois mais je n'ai abandonné personne ! Je refuse de porter ça sur mes épaules. J'aurais aimé qu'on me dise avant que je n'immigre qu'il y a une souffrance ici. Puisque les Québécois veulent que je reparte chez moi et bien, c'est ce que je fais !

⁶ Département de la région Rhône-Alpes dont le chef-lieu est Valence.

Les répondants expriment par ailleurs une nostalgie de la France. Chez certains, comme cette autre mère de famille de Québec, la langueur a d'ailleurs mué en souffrance.

La culture française nous manque de plus en plus au fur et à mesure que les années passent. Nous avons longtemps vécu outremer et à l'étranger et nous ne connaissons finalement pas si bien notre pays. J'ai également réalisé à titre personnel que j'aime davantage mon pays depuis que je vis au Québec. Ici, j'ai pris de plein fouet mes racines françaises alors que jusqu'à présent je les avais niées.

Dans cette logique, les répondants ayant charge de famille désirent que leurs enfants poursuivent leurs études en France, à l'instar de ce père rencontré à Québec :

Au début, nous avons placé nos enfants au collège Stanislas⁷ à Québec, mais nous avons dû les en retirer pour une raison financière. Du jour au lendemain, ils se sont retrouvés dans un établissement québécois et ils s'y sont ennuyés. J'ai l'impression que le système québécois spécialise trop vite les enfants et que la culture générale n'est pas mise en avant. De plus, l'un de mes fils arrive bientôt au Baccalauréat français et il est indispensable qu'il le passe. Or, ce n'est pas possible dans une école québécoise.

Plusieurs mères assimilent par ailleurs l'intégration de leurs enfants à la société québécoise à une menace, devant être conjurée. Une femme se souvient, encore horrifiée :

Mon mari et moi avons rencontré à notre arrivée les filles d'un couple d'amis français qui nous avait précédé à Québec. Quand j'ai vu ces adolescentes, les cheveux décolorés en blond et portant un chandail au ras du nombril, toutes deux hyper vulgaires, je me suis juré que mes enfants ne deviendraient pas comme ça !

Une jeune femme ressent quant à elle l'urgence du départ car sa fille, née au Québec donc Canadienne de naissance, est déjà âgée de quatre ans.

Je me suis d'abord dit qu'il fallait qu'on reparte en France avant que ma fille parle, puis, le temps passant, avant qu'elle n'aille à l'école. Dans mon esprit, nous devions retourner en France avant qu'elle ne devienne trop québécoise. Si nous ne le faisons pas, elle aurait donc grandi ici et nous aurions eu les pires difficultés à l'entraîner en France. Le retour aurait forcément été plus ardu. Nous avons des amis français et lorsqu'ils évoquent en famille l'éventualité d'un retour en France, leur enfant leur dit : « Si vous partez, je reste ! ». Nous avons vraiment peur de cela.

⁷ Ce collège, déjà cité dans le chapitre II, fait partie des établissements d'enseignement français au Québec (au nombre de trois).

La famille justement, ou du moins l'absence de celle-ci, revient en leitmotiv dans le discours des répondants. Ainsi, cette mère de famille se plaint-elle en ces termes de son isolement outre-Atlantique, confinement qui l'a finalement décidé à retourner en France :

Ma famille me manque. C'est inestimable la famille. Mon père a soixante-treize ans. Certes, il n'est pas à l'article de la mort, mais ça peut arriver et je peux ne pas être là. Quand tu ne vois pas ta famille vieillir, tes neveux grandir, que tu ne vas pas au mariage de ton frère, l'éloignement pèse énormément.

Une jeune femme ne veut pas revivre le drame vécu par sa mère.

Mes parents étaient eux-mêmes des immigrants en France, venus des pays de l'Est. Ils savent ce que c'est que l'immigration. Ma mère m'a dit : « J'en ai ch..., j'ai pleuré, je n'ai pas vu ma mère mourir » et je ne veux pas avoir à supporter cette douleur à mon tour, même si ma mère m'a dit de vivre ce que j'avais à vivre.

La mort est également présente dans le discours de cette autre répondante. Toutefois, ce n'est pas le décès en France d'un parent ou d'un ami que cette jeune femme de Montréal évoque mais l'éventualité du sien, en terre québécoise.

Quand je suis arrivée au Québec, très tôt, je me suis demandé si je souhaitais être enterrée ici et j'ai répondu par la négative. Des gens à qui j'en ai parlé m'ont traité de folle. Selon eux, il n'est pas normal que quelqu'un de mon âge s'intéresse à cette chose. Quoi qu'il en soit et, quoi qu'il arrive, il n'est pas question que l'on m'enterre au Québec. Je ne le veux pas.

Enfin, les répondants font état de leur désillusion après plusieurs années passées au Québec. Une femme d'affaires s'appuie d'ailleurs sur un certain nombre d'arguments comptables.

Je peux vous le dire, je fonctionne beaucoup en termes de retour sur investissement. Or, je n'ai rien obtenu de ce point de vue du Québec, alors que j'y suis très imposée. Je n'ai pas d'enfant scolarisé, mais quand bien même j'en aurais, je sais que je ne toucherais quasiment rien en allocations familiales. En France, on paye également des impôts, parfois conséquents, mais à la différence du Québec il y a un retour sur service. Demain, je retourne en France, j'obtiens dans la journée un rendez-vous chez mon généraliste, je me fais soigner et je trouve en face de moi des médecins compétents.

De la qualité de vie qu'ils ont trouvée au Québec et qu'ils plébiscitaient bien avant de s'y installer, les immigrants français dressent désormais un bilan très critique. Ils dénoncent pêle-mêle le taux d'imposition, les loisirs et les produits de consommation, le premier excessif, les seconds hors de prix, la retraite, le revenu du salariat et les avantages sociaux, trop faibles selon eux, enfin, la monotonie des paysages tant urbains que naturels. Toutefois, à l'instar de la répondante citée ci-dessus, l'ire des

répondants porte à titre principal sur la pratique de la médecine et, au-delà, sur la politique sanitaire québécoises. Notre échantillon déplore notamment qui, de graves erreurs de diagnostic, qui l'impossibilité de consulter un médecin sans rendez-vous dans un délai raisonnable, *a fortiori* à domicile. Arguons que les griefs ainsi énumérés ne nous paraissent pas constituer des unités significatives, car ultérieurement analysables. Notons en revanche la relation de causalité qu'établissent les répondants entre l'inadéquation *a posteriori* de leurs perceptions originelles de la réalité québécoise et la décision qu'ils ont prise de retourner en France.

Plus pertinente nous paraît néanmoins la question de l'image que se font les répondants du pays de migration. Ce dernier se dédoublant, nous chercherons tout d'abord à savoir de quelle façon notre échantillon se représentait le Québec à la veille d'y immigrer, puis nous mettrons au jour sa vision de la France, alors qu'il s'apprête à y revenir.

6.2.2 L'image du pays de migration

Afin de cerner au mieux cette image, pour ainsi écrire « prémigratoire », nous avons demandé à notre échantillon de se livrer d'une part à une remémoration et, d'autre part, à une projection.

1. L'image du Québec avant l'immigration

Un couple habitant la capitale nationale se souvient que le Québec lui est apparu jadis « comme l'Eldorado », concept dont il donne une définition toute personnelle.

J'ai déjà entendu des choses comme quoi les Français croient que des Indiens⁸ vivent dans des tipis au Québec. Je ne pensais pas cela avant, il me semble... C'est quand même vrai qu'on avait en tête l'image d'un Eldorado, c'est-à-dire d'un vaste territoire où les enfants n'encourent pas de danger...

⁸ Au terme « Indien », couramment employé en France, on préfère au Québec et dans l'ensemble du Canada la terminologie « Autochtone » (*Aboriginal* en anglais). « Le terme *Autochtones* désigne les premiers peuples au Canada ainsi que leurs descendants. La *Loi constitutionnelle* de 1982 stipule que les peuples autochtones au Canada sont répartis en trois groupes : les Indiens, les Inuit et les Métis. Il s'agit de trois peuples, chacun se distinguant des autres par son patrimoine, sa langue, ses habitudes culturelles et ses croyances. » Voir sur ce sujet, « Autochtones et peuples autochtones ». *Affaires indiennes et du Nord Canada*. En ligne. <http://www.ainc-inac.gc.ca/pr/pub/wf/trmrlt_f.asp?term=1> Consulté le 30 avril 2007.

Mais, est-ce vraiment le Québec que les Français sont venus chercher ? Une jeune femme évoque pour sa part « l'Amérique en français » vantée par les campagnes publicitaires de la Délégation générale du Québec à Paris. « C'est quelque chose qui nous plaît à nous Français parce que l'on veut vivre le rêve américain sans parler un mot d'anglais ! », assure la répondante.

Toutefois, les répondants n'invoquaient pas seulement l'Amérique lorsqu'ils pensaient au Québec. Un couple de la région de Québec se rappelle, un peu confus, avoir entretenu l'espoir de fouler le « Paradis terrestre ».

Depuis la France, on voyait à l'époque le Québec comme un petit paradis terrestre. Pour nous, le Québec c'était les sports de plein air, un bonheur à l'année, tant l'hiver que l'été, peu d'habitants, et des gens tellement gentils, tellement accueillants... C'est sûr que le fait de présenter le Québec comme un jardin de plein air ou comme une base de loisirs, contribue beaucoup à la diffusion de cette image de paradis sur terre. D'autant plus quand on vous dit que l'on a besoin de main-d'œuvre, que la propriété est accessible financièrement, que les loyers sont moins chers et que l'on ne demande pas aux futurs occupants de verser trois mois de loyers avant d'entrer dans les lieux...

Une résidente de Montréal évoque « l'image d'Épinal » qui, naguère, l'a attirée au Québec, « des grands lacs pleins la tête ». A Montréal toujours, un immigrant parle quant à lui « des bois, de la nature, des explorateurs et de la cabane au Canada » qui, il y a une dizaine d'années, peuplaient ses rêves du Québec. Et pourtant, « il y a loin du rêve à la réalité ! », narre cette autre résidente de Montréal en insistant, avec humour, sur un paradoxe selon elle très français.

Beaucoup de Français viennent aujourd'hui au Québec, comme moi hier, avec l'idée de vivre en pleine nature et de courir les bois et, tout comme moi, ils résident en ville et la plupart du temps à Montréal. Quand tu habites dans la rue Jean-Talon, tu ne peux pas dire que ce soit vraiment bucolique et tu ne croises pas beaucoup d'ours en liberté dans les rues ! De même, on s' imagine que tous les Québécois ont une cabane en rondins et s'en vont faire leurs courses en chien de traîneau. D'une part, ils sont peu nombreux à avoir les moyens de se construire un chalet et d'autre part, il n'y a que les touristes à s'enthousiasmer pour le traîneau, d'ailleurs hors de prix !

Une répondante écorne l'image d'une nature virginale, selon elle très répandue en France :

Les Français rêvent tous d'un retour à la nature, ça les fait fantasmer mais je peux vous dire, car je travaille dans le secteur de l'environnement, que le Québec est très pollué et qu'il y a une déforestation épouvantable. Quand on travaille sur ces sujets, on est estomaqué par l'ampleur des dégâts causés à la nature. En Europe, on est bien plus strict. C'est donc une image, mais il ne faut pas gratter beaucoup pour découvrir la réalité.

Lorsqu'ils se réfèrent aux grands espaces québécois, certains Français pensent également aux perspectives d'évolution personnelle et professionnelle. Toutefois, cette image-là est bien réelle, souligne une répondante de Montréal.

Les Anglais disent : « The sky is the limit » et c'est ainsi que je me représentais le Québec; pas seulement comme un vaste pays mais aussi et surtout comme un pays où les ambitions personnelles peuvent se réaliser et ça, j'ai découvert en immigrant que c'était absolument vrai. Tu n'as pas ici les contraintes administratives de la France. Obtenir le statut de travailleur autonome m'a pris par exemple quatre minutes et trente secondes.

Ayant fait le tour des perceptions des répondants à l'égard du Québec, il nous faut mettre au jour l'image qu'ont les Français de leur pays natal.

2. L'image de la France avant le retour

Dans l'ensemble, les répondants donnent une image assez sombre de leur pays. Ainsi cette famille de la région de Québec estime-t-elle qu'il y a « un laxisme politique en France. »

Il y a un contraste énorme entre ce que le peuple est capable de faire et ce que les politiques en place font effectivement. Ils n'ont aucune autorité sur la population et ils n'osent pas prendre de risques. Ils ont peur et les syndicats les bloquent. Il faut avouer qu'il y a un laxisme général assez déconcertant.

Les émeutes de novembre 2005 dans les banlieues françaises ont effrayé plus d'un répondant, à commencer par cette jeune mère de famille, résidente à Montréal.

Ce qui s'est passé m'a foutu le cafard. Ici, plusieurs amis se moquent de nous parce qu'on rentre en France. Ils nous disent : « Vous allez vous faire casser votre voiture ! » C'est la raison pour laquelle, d'autres immigrants français de ma connaissance qui quittent le Québec vont s'installer aux États-Unis, puisque leur passeport canadien le leur permet. La France me fait peur car c'est la déprime. Économiquement, ça va mal. Il y a un déficit budgétaire énorme et puis il y a eu le « non » à la Constitution européenne. C'est une France qui m'inquiète un peu. Je ne me reconnais plus dans certaines discussions avec mes amis. Certaines fois, je me demande si le Québec ne m'a pas changée...

Un jeune homme installé à Montréal craint d'avoir trop idéalisé son pays d'origine.

Je me dis qu'en France, ce sera forcément mieux qu'ici, mais lorsque j'évoque la France, je pense surtout aux Alpes, la région où je suis né, de même que lorsque je parle du Québec, c'est de Montréal dont il s'agit. J'avoue que j'ai une petite crainte car je suis retourné à plusieurs reprises en

France mais toujours en vacances et je n'y ai pas vécu la vie de tous les jours. J'ai peur que dans un certain temps, la vie en France ne me paraisse pas si bien que cela.

Une mère de famille, installée non loin de Québec, tout en reconnaissant « avoir des doutes » quant à l'état de la France, manifeste toutefois son optimisme.

Mes beaux-parents se montrent un peu négatifs sur tout ce qu'il se passe en France mais j'ai bon espoir. Je me dis que cela ne doit pas être pire qu'avant et puis, si j'ai vécu huit ans au Québec, j'en ai vécu pas moins de trente en France alors je connais ! Bien sûr, j'ai des doutes quant à l'état de mon pays, mais je ne peux m'empêcher de penser que l'on n'y est tout de même pas si malheureux que cela. Quand je vois qu'ici, on peut se faire licencier du jour au lendemain et, qu'en plus, on ne touche pas forcément des revenus de chômage, je me dis que rien n'est comparable à la France.

Une autre répondante a une image « idyllique » de la France, mais elle n'envisage pas moins son retour avec circonspection.

Nous sommes restés quatre années à Tahiti et je me rappelle qu'on voyait sur RFO⁹ des images de voitures incendiées, on entendait parler de viols collectifs. Même si on savait que tout cela était exagéré, on avait alors une vision négative de la France. On avait peur de rentrer en métropole. Mais lorsque nous l'avons fait, en transit, nous avons été très étonnés de nous réintégrer sans difficulté, de retrouver des copains comme si nous n'étions jamais partis. On a presque eu du mal à immigrer au Québec. Cette fois, l'inverse se passe. La France est devenue quelque chose de beaucoup plus idyllique même si nous savons que nous ne sommes pas à l'abri de désenchantements.

Les répondants ont partagé leur(s) perception(s) vis-à-vis du Québec et, de la France. Cette image mentale a peut-être influé sur leur décision de migrer, mais quand bien même en évaluerions-nous le poids, cette information nous importerait moins que la connaissance des modalités concrètes de la construction de la migration. Comment, nous demandons-nous donc, notre échantillon a-t-il élaboré un projet de vie aussi crucial ? Voici ce qu'il nous a répondu...

6.2.3 La construction du projet migratoire

Notre *modus operandi* ne variera pas dans cette section. De nouveau, nous rangerons les propos des répondants selon deux thématiques : La première, relative à la migration au Québec, et la seconde, portant quant à elle sur le retour en France.

⁹ Le réseau de radio et de télévision publiques de Radio-France Outremer.

1. La construction de l'immigration au Québec

A les entendre, les répondants ont construit leur projet en s'appuyant sur quatre sources d'informations principales, en privilégiant certaines par rapport à d'autres ou, en associant plusieurs de façon concomitante.

Des témoignages recueillis, ressort le primat donné à la promotion officielle québécoise et, en l'occurrence, à la parole de la Délégation générale du Québec à Paris. Une répondante de Québec se souvient des propos rassurants qui lui ont été tenus et sur lesquels elle s'est basée pour construire son projet d'immigration : « On a assisté à plusieurs réunions, rue de La Boétie, à Paris. Ils nous ont dit que les gens exerçant mon métier étaient bien acceptés au Québec. Pour ma part, j'en suis sortie rassérénée, en étant persuadée que je pourrais m'insérer facilement. »

Bien des Français ont cru à ce genre de discours, explique une autre répondante de Montréal :

Des amis à moi ont assisté à la réunion de la DGQP. Ils se sont demandé : « Pourquoi pas » ? et ils ont émigré, comme cela, simplement par rapport à ce qu'ils ont entendu. Mais, ils sont tombés de haut ! Au bout de deux ans, ils sont rentrés en France, sans même attendre d'avoir la citoyenneté canadienne !

Une répondante insiste sur l'efficacité de la propagande québécoise.

Ils vont traiter tous les sujets qui intéressent les Français, tous les contrastes que les Français vivent et qu'ils ne supportent plus. Ils beurrent épais sur ce qui est agréable, mais tout ce qui est moins flatteur pour le Québec, qui marche moins bien, ça, ils le taisent et personne n'a l'idée de poser une question, parce que personne n'a l'expérience de ce dont on parle. Bien sûr, ils disent à un moment donné : Attention, le Québec n'est pas le paradis sur terre ! mais c'est juste pour se protéger. Ils ne mentent pas vraiment ou alors par omission !

D'autres répondants, à l'instar de ce résident de Montréal, accusent la Délégation générale du Québec à Paris de « publicité mensongère ».

Nous avons assisté à une séance d'information à Rennes, au Champ-de-Mars, avec cinq cents autres personnes ! Il en ressortait que si l'on était qualifié, l'on trouvait facilement de l'emploi, que la société québécoise était accueillante, que la langue française était mise en avant, que le froid ne posait pas problème car on pouvait vivre à Montréal sous la terre, que Montréal, justement, était bien mais que la campagne, encore mieux. La personne qui disait tout cela avait juste la petite pointe d'accent qu'il fallait et les gens y croyaient. *A posteriori*, je pense que ce discours, vraiment malhonnête, s'apparente à de la publicité mensongère !

Plusieurs immigrants confient par ailleurs avoir puisé l'information dont ils avaient besoin dans des contenus médiatiques, qu'une jeune femme qualifie aujourd'hui de « démagogiques ».

J'ai lu dans des reportages très démagogiques que la vie était facile au Québec, que l'on pouvait trouver emploi et logement très rapidement, que l'on y jouissait d'une qualité de vie identique à celle que l'on a en France. La presse vend le rêve américain depuis des années, comme *L'Express* qui publie régulièrement un « Spécial Québec ». J'ai également en tête un article de *Géo*, qui évoquait la vie des trappeurs au Québec.

La télévision n'est pas en reste, ajoute une autre répondante.

Moi, je me souviens d'une émission diffusée sur *TV5* qui m'avait marquée à l'époque. C'était vraiment les poncifs qu'on ne voit jamais quand on vit au Québec : La police montée, les originaux qui se baladent partout, les lacs... Ils jouent là-dessus mais le problème c'est que des gens se reposent sur ce type d'informations.

Plusieurs répondants font pour leur part état de leurs voyages passés au Québec. Un homme se souvient avec nostalgie de ses premiers séjours en famille, souvenir sur lequel il s'est appuyé plus tard afin de vanter les vertus de l'immigration au Québec.

Ma tante a habité vingt-cinq ans à Montréal avant de s'installer en Californie et à l'époque où elle était ici, je suis souvent venu en vacances chez elle. De ces séjours, j'ai conservé le souvenir des achats que l'on pouvait faire jusqu'à tard le soir chez l'épicier, de l'accessibilité à tous les services, du mélange des cultures française et anglo-saxonne et du fait que c'était moins surpeuplé. Ce sont les arguments que j'ai fait valoir auprès de ma femme afin de la décider à immigrer.

Une jeune femme célibataire a, quant à elle, gardé en mémoire les bons souvenirs liés au voyage sentimental qu'elle avait fait quelques années auparavant.

C'était pour rejoindre mon copain de l'époque. J'ai vécu une belle histoire d'amour avec cet homme mais aussi avec Montréal. On ne pense plus alors au travail, à l'aspect économique mais, seulement à vivre d'amour et d'eau fraîche. Mon histoire sentimentale s'est arrêtée, mais pas l'attrait que j'ai ressenti pour la ville de Montréal...

Comme semblent le démontrer les deux précédents témoignages, un projet migratoire se construit également dans l'échange. Une personne âgée le confirme :

Je vois beaucoup de jeunes retraités prendre leurs vacances au Québec et je sais, pour l'avoir entendu moi-même en France, que de retour chez eux ils transmettent à leurs proches le plaisir qu'ils ont éprouvé pendant leur séjour. Ils ont tendance à diffuser le mythe à leurs enfants et petits-enfants comme quoi le Québec, c'est vraiment le Pérou.

Toutefois, dans leur majorité, les répondants n'ont pas vérifié le bien-fondé de ces constructions mentales, pariant notamment sur leur aptitude à s'adapter. Un immigrant explique : « Le Québec jouissait d'une très bonne réputation en France et nous nous sommes dit que nous avions toujours réussi à nous adapter et qu'on en avait vu d'autres, alors on a tenté l'aventure... »

D'autres ont combiné préparation et aventure, à l'instar de ce père de famille de Québec. Peu d'immigrants peuvent se targuer d'avoir, comme lui, obtenu depuis la France un emploi au Québec. Spécialiste recherché dans son domaine d'expertise, cette personne s'est vue offrir un « pont d'or » par le gouvernement québécois afin de travailler dans la capitale nationale. Avant d'immigrer en famille, le répondant a effectué plusieurs allers et retours au Québec. Bien que récurrents, ces séjours ont été brefs et leur prétexte, uniquement professionnel.

Je suis venu plusieurs fois mais, toujours pour un laps de temps très court et uniquement, à titre professionnel, afin de rencontrer des gens de l'administration gouvernementale. Je n'ai pas eu le temps de voir grand chose d'autre. Je me suis reposé sur ce que l'on me disait, ainsi que sur l'avis d'un collègue et ami français, installé de longue date à Québec. Cette personne nous a vanté les charmes de la vie ici et nous avons été sensibles à ses arguments.

Une jeune femme a quant à elle longuement préparé son immigration.

Je ne suis pas une immigrante typique car j'avais un appartement en arrivant au Québec, je savais où je poserais mes valises et où je travaillerais. Je n'ai pas eu à chercher un appartement et, à coucher dans un hôtel en attendant d'en trouver un. Mon immigration, je l'ai préparée cinq ans en amont et cela a commencé aux tous débuts par un voyage touristique.

Les répondants ont-ils appliqué les mêmes « recettes » afin de préparer leur retour en France ? Pour partie seulement, constaterons-nous dans le point suivant.

2. La construction du retour en France

Dans cette toute dernière section, nous relèverons les unités de signification liées tant aux modalités de construction du projet de retour, qu'à la définition de son objectif ultime.

Nous avons relevé au point précédent que les répondants se reposaient de manière quasi exclusive sur des informations, soit indirectes et glanées en France, soit, tirées d'une expérience personnelle au Québec, mais anciennes voire obsolètes. Par ailleurs, nous avons remarqué que la plupart des répondants n'avaient pas réellement préparé leur immigration. Toutefois, la situation semble différente

en ce qui concerne le retour en France. Beaucoup, parmi les répondants, ont en effet gardé des liens avec leur pays d'origine tout au long de leur séjour en terre québécoise.

Le rapprochement est d'abord géographique. La plupart des répondants sont revenus en France tous les ans, quelques fois à plusieurs reprises dans le cours d'une seule et même année, afin de voir leurs proches. Une jeune femme évoque d'ailleurs son impatience, à l'approche de ce déplacement libérateur.

Il n'était pas question pour moi de couper le cordon ombilical, alors je suis rentrée chaque année en France afin de voir ma famille. Pendant longtemps, j'ai vécu pour ces deux mois en Europe. C'était comme si j'attendais que ça se passe pendant dix mois de l'année, pour vivre ou revivre pendant les deux mois restants.

D'autres répondants, n'ayant pas les moyens de prendre l'avion à destination de la France, ont malgré tout réussi à maintenir le lien avec leurs familles et amis en les accueillant à domicile ou en dialoguant avec eux à distance. De ce fait, ils estiment être au diapason avec la société française.

Nous sommes très au courant de ce qu'il se passe en France. Nous avons des conversations au téléphone et *via* Internet, notamment avec un couple d'amis qui travaillent pour le gouvernement. Ces personnes sont très intelligentes et elles font une bonne synthèse des choses. Nous échangeons beaucoup. Nous leur demandons ce qu'elles pensent de telle ou telle chose, nous en parlons et, comme cela, nous nous forçons notre propre opinion.

L'appui de la famille importe aux répondants, son aval étant nécessaire dans la construction du projet de retour. Une répondante de Québec déclare : « J'ai dit à ma famille que nous nous étions trompés, que nous ne sommes pas des Nord-Américains et que, de plus, l'immigration est une erreur lorsque l'on a quarante-cinq ans. Nous avons fait amende honorable. »

Les familles n'ont pour la plupart pas dissimulé leur joie à l'annonce du retour prochain de leurs enfants, quitte à pécher parfois par enthousiasme. Une répondante relate : « J'ai eu mon père au téléphone la semaine dernière et il m'a dit : « Est-ce que tu rentres ou pas ? » Je lui ai expliqué que nous ne le pouvions pas dans l'immédiat car il y a bien des choses à mettre au point et j'ai senti qu'il était impatient de nous revoir. »

D'autres parents se sont efforcés tout au contraire de juguler cet enthousiasme par peur, dit une jeune femme, des lendemains qui déchantent.

La famille de mon mari est plus euphorique que la mienne. Mes parents sont des expatriés. Ils sont de nationalité française; mais ils ont vécu quarante ans en Italie. Ils ont peur que le retour soit difficile. Ils trouvent que nous sommes courageux mais ils ne veulent pas nous encourager, par peur peut-être que nous le leur reprochions si cela se passe mal...

L'accord des parents s'impose *a fortiori*, explique une répondante, quand l'argent manque.

On se dit que cela ne sera pas forcément facile car il nous faut recommencer de zéro mais au moins la famille sera là pour nous donner un petit coup de pouce. Nous logerons chez mes parents car nous n'avons pas les moyens de verser trois mois de loyer à l'avance comme cela se fait en France. Nous comptons vendre notre maison ici, rembourser notre prêt et avec ce qu'il nous restera nous achèterons une voiture et nous pourrions voir venir pendant trois ou quatre mois.

Un répondant n'a pas attendu son retour en France pour mobiliser sa famille. Le jeune homme explique : « Ma mère et moi avons acheté un appartement en France que j'habiterai à mon retour. J'ai gratté les fonds de tiroir et j'ai pu réunir environ 15 000 euros¹⁰. Ma mère m'a également prêté de l'argent. Elle a aussi réglé toutes les transactions et signé à ma place. » Une immigrante confie pour sa part que ses « parents cherchent » un logement, près du futur lieu de travail de son mari, en région parisienne. Si, malgré tout, les recherches restent vaines, la jeune femme logera « à défaut » dans un « meublé pendant quatre mois ».

Certains répondants ont conservé leur(s) bien(s) immobilier(s), à l'instar de cette mère de famille célibataire prêchant volontiers la prudence à ses pairs en immigration.

Les autorités québécoises m'ont demandé de tout vendre et d'investir au Québec, mais j'ai des amis qui ont cédé leur maison pour s'installer ici et qui maintenant sont piégés. Ils n'ont plus rien en France. J'avais quant à moi trois appartements que j'ai conservés. J'ai également une voiture qui m'attend.

Appliquant le même principe de précaution, une autre répondante explique avoir conservé l'appartement qu'elle louait naguère en région parisienne.

Quand je suis partie au Québec, je savais que je reviendrais en France car j'avais pris une année sabbatique. J'ai donc gardé mon logement. Tout le temps où je suis resté au Québec, j'ai payé chaque mois mon loyer français comme si j'occupais toujours mon appartement. C'est ma roue de secours en quelque sorte.

Certains, à l'instar d'un jeune répondant, ont planifié de longue date leur retour en France.

¹⁰ Soit environ 22 567 dollars canadiens.

Ça fait quatre ans au moins que je travaille sur mon projet de retour. Depuis environ deux ans, j'exerce deux emplois en parallèle. Je n'ai rien dépensé et mis de côté tout l'argent que j'ai gagné. En travaillant comme un fou, j'ai réussi à épargner 15 000 dollars. Tout est planifié dans le détail : J'ai déjà acheté mon billet d'avion, j'ai loué un conteneur pour rapatrier mes effets personnels, que je laisserai chez ma mère en arrivant et puis, un boulot sûr m'attend en France.

Notre échantillon, s'il retourne effectivement en France, revient-il pour autant à son point de départ initial ? Si certains répondants l'envisagent effectivement, il semble que ce soit pour un laps de temps restreint, à l'image de cette famille d'anciens banlieusards.

Je ne sais pas ce que je vais faire et où nous habiterons mais je sais en revanche que je n'ai aucune intention de revenir en banlieue et donc de retourner à la vie stressante que nous avons connue avant de partir au Québec. On va faire le bon choix, cette fois-ci, et rester dans l'endroit que nous aurons choisi. Ne dit-on pas que lorsqu'une bouteille de vin prend de l'âge, il ne faut pas la secouer ? Peut-être, nous établirons-nous en province...

La destination ultime de cette migration de retour pourrait également ne pas être en France. Ainsi, cette autre famille, elle aussi venue de la banlieue parisienne, évoque-t-elle l'éventualité d'un déménagement dans un pays limitrophe : « Peut-être resterons-nous en France, mais nous pourrions également nous installer en Espagne, aux environs de Barcelone. En fait, on ne sait pas ce que l'avenir nous réserve et puis, nous avons la bougeotte ! »

Une troisième famille, d'origine française métropolitaine mais habitant naguère à Tahiti, n'est pas opposée à une expatriation plus lointaine encore. Mari et femme parlent de la Nouvelle-Zélande, pays dont ces répondants ont entendu parler en termes très élogieux. Le premier déclare :

On m'a proposé trois fois de revenir à Tahiti où un poste m'attend, super bien payé, mais nous avons choisi de ne pas y retourner en raison de la situation d'isolement du territoire et puis, c'est un lieu très fermé. On parle depuis quelque temps de la Nouvelle-Zélande, que l'on dit magnifique. Toutefois, cela m'ennuie un peu de changer de boulot, de travailler dans un autre système et en anglais, qui plus est !

D'autres immigrants n'écartent pas la possibilité de partir aux États-Unis si leur projet d'installation, ou de réinstallation, échoue. Une jeune mère de famille révèle la stratégie qu'elle et son mari ont élaborée, d'ailleurs semblable à celle précédemment évoquée par d'autres répondants.

Mon mari ne démissionne pas, car on ne sait jamais. Nous allons en France mais en se disant que si c'est la catastrophe, nous avons toujours la ressource d'aller aux États-Unis. C'est tout l'intérêt de la citoyenneté canadienne que de pouvoir s'installer dans ce pays et puis, j'ai envie de voir la côte Est des États-Unis...

Ce projet l'habite avec une telle force, qu'elle l'envisage de toutes les façons. La jeune femme poursuit : « Je ne me vois pas rester en France toute ma vie. Pourtant, c'est moi qui ai poussé mon mari à quitter le Canada pour la France, pays qu'il ne connaît même pas ! Malgré tout, j'ai envie de voir et de vivre autre chose. »

Des répondantes n'écartent pas quant à elles l'hypothèse d'un retour au Québec, soit, de temps à autre, soit, plusieurs mois d'affilée. Quelle que soit la nature de son projet, au demeurant putatif, cette fraction de notre échantillon rend grâce à la citoyenneté canadienne qu'elle a obtenue et qui lui permet de voyager et de séjourner sans contrainte des deux côtés de l'Atlantique.

Une jeune femme à Montréal :

J'ai pris un aller et retour, car je ne sais pas à la date d'aujourd'hui ce qu'il peut arriver demain. Je peux rencontrer quelqu'un ou obtenir une super promotion dans mon travail, tomber sur une opportunité, les choses peuvent aller tellement vite. Toutefois, il est clair que je ne ferai pas ma vie au Québec, j'ai des limites.

Une mère de famille célibataire, à Montréal :

Quand j'y réfléchis, je me dis que je n'ai jamais réellement quitté la France car j'y possède des biens, toute ma famille y vit et j'y retourne deux ou trois fois par an ! J'y retourne certes, mais cela ne signifie pas que je ne reviendrai plus jamais au Québec. Je conserve en effet l'entreprise que j'ai créée ici et j'en fonderai une, de retour en France. Je voudrais résider en France et commercer des deux côtés de l'Atlantique, ce qui devrait m'imposer de revenir souvent au Canada. J'en ai la possibilité grâce à ma double citoyenneté franco-canadienne.

Ce dernier témoignage clôt cette section consacrée aux perceptions de notre échantillon.

Rappelons que nous avons pour ambition de relever les unités de signification selon nous les plus pertinentes, c'est-à-dire afférentes à notre questionnement de recherche. Cependant, aussi signifiantes soient-elles dans le paradigme phénoménologique social d'Alfred Schutz sous les auspices duquel nous nous plaçons, ces constructions du sens commun ne se suffisent pas à elles-mêmes. Un examen scientifique, dit au « second degré », s'impose en effet. Réitérons le fait que

les objets de pensée construits par le chercheur en sciences sociales afin de saisir la réalité sociale, doivent être fondés sur des objets de pensée construits par le sens commun des hommes vivant quotidiennement dans le monde social. De la sorte, les constructions du second degré sont, pour ainsi dire, des constructions du second degré, c'est-à-dire des constructions des constructions faites par les acteurs sur la scène sociale, dont le chercheur doit observer le comportement et l'expliquer selon les règles procédurales de sa science. (Schutz, 1987, p. 79)

Or, cette construction d'une construction, pour perdurer, se doit de reposer sur des fondations dûment étayées. Il convient donc, si l'on suit Giorgi, de convertir les unités de signification « en des termes spécialisés » (1998, p. 356), en l'occurrence phénoménologiques. Nous voici donc ainsi légitimement fondés à réintroduire les concepts schutziens, ainsi que les postulats conformes à cette « veine » théorique, naguère examinés au sein des chapitres III et IV.

6.3 L'énonciation en termes phénoménologiques

Par souci de continuité logique, nous reformulerons les propositions du sens commun au fur et à mesure que nous les rencontrerons. Nous retrouverons en conséquence le découpage thématique adopté à la section précédente sur la base de notre questionnement de recherche, mais nous prendrons soin de changer les intitulés des articles. Au sein de ces derniers, nous réunirons de façon synthétique les unités revêtant une signification identique ou proche.

6.3.1 De la marge... à la marge

Dans cette section, nous examinerons les mobiles de l'immigration au Québec et de la migration de retour en France, avec la volonté de dépasser pensée courante et particularités idiosyncrasiques. Nous constaterons ce faisant que les répondants n'ont cessé de quitter la marge où les cantonne leur différence, vis-à-vis de leur groupe d'origine et de la société réceptive.

1. Le Québec ou la quête de l'*alter ego*

Remémorons-nous les témoignages, parfois encore empreints de courroux, de nos répondants : « Nous voulions rencontrer des gens différents, voir comment ils vivaient et apprendre des choses des autres », « On trouvait écœurant le climat d'assistanat et d'abus généralisé », « J'ai fui la France », « Personnellement, les Français me tapaient sur les nerfs »... Ces quelques unités de signification ont retenu notre attention car elles expriment les unes et les autres, quoique de manière dissemblable, une volonté de désolidarisation vis-à-vis de la société française. Le ressort économique n'en constitue pas le mobile. A deux exceptions près, et encore s'agit-il là de personnes alléguant à l'époque la qualité d'étudiant, les répondants exerçaient un emploi, souvent rémunérateur et gratifiant, lorsqu'ils ont entrepris les démarches visant à obtenir la résidence permanente au Canada. Plus des deux tiers des

répondants ont admis en revanche avoir quitté la France, parce qu'ils n'en partageaient plus, ni les pratiques ni, quelquefois, les valeurs.

En termes schutziens, les répondants désiraient donc s'affranchir de la « relation sociale » fondée sur la compréhension réciproque des actes sociaux et le partage d'un espace-temps avec un « *alter ego* individuel » (1987, p. 100). Cette dissidence confine en l'occurrence au schisme, dans la mesure où les répondants répudiaient *in fine* leur identité culturelle. Rappelons que, selon la définition d'Alfred Schutz, l'« identité culturelle » se construit à partir du stock de connaissances et de la réserve d'expériences que tout acteur reçoit en legs à sa naissance et qu'il abonde chaque jour dans le monde intersubjectif. Cet ensemble d'expériences, tant personnelles que transmises par « nos parents et nos professeurs », fonctionne « comme un cadre de référence sous la forme d'une connaissance disponible », explique l'auteur (*op.cit.*, p. 105). Et, poursuit-il, s'il ne remet pas en cause ce modèle social, l'acteur l'organisera « comme un champ qu'il domine et dont il constitue le centre » (*op.cit.*, chap. VII, p. 219). Parce qu'ils s'y opposaient, les répondants se sont donc retrouvés quant à eux à la périphérie de ce monde de pertinences devenu étrange et étranger.

Certes, l'exil de notre échantillon aurait pu demeurer (géographiquement et psychiquement) intérieur avec tous les risques que cette situation aliénante et pathogène fait peser sur celles et ceux qui s'y trouvent confrontés ou qui s'y résolvent. Sélim Abou, que nous citons au chapitre III, écrit en effet que si « son pays n'offre à l'individu que des horizons bornés, au point qu'il ne puisse y émigrer que par la marginalité, la névrose ou la folie », cet individu a toujours pour échappatoire « l'émigration proprement dite, c'est-à-dire l'abandon de son pays et le choix d'une autre patrie, d'une terre promise au-delà des frontières » (1981, p. 203). Privilégiant cette option, les répondants ont émigré au Québec. Au « quant-à-nous » de l'identité collective, qu'ils dénonçaient, les répondants ont préféré de ce fait, le quant-à-soi de l'identité personnelle. Cette dernière, rappelions-nous au chapitre IV en citant Hanna Malewska-Peyre, « est comprise par nous comme l'ensemble organisé (structuré) des sentiments, des représentations, des expériences et des projets d'avenir se rapportant à soi. L'image de soi serait la représentation consciente et verbalisée de cette structure » (1990, p. 112). D'après la grille de lecture ethno-psychanalytique adoptée par Sélim Abou, le « choix d'une autre patrie » répondrait en conséquence au désir de refondre ensemble les identités personnelle et collective, naguère dissociées dans le pays d'origine.

Loin de la craindre, puisqu'ils ont librement choisi d'immigrer au Québec et que cette immigration n'était pas motivée par un intérêt économique, les répondants envisageaient l'identité collective qui

leur était proposée comme un moyen de forger (ou de restaurer) une identité personnelle positive mise à mal. Rappelons que selon Hanna Malewska-Peyre, précédemment citée, cette éventualité survient lorsque l'acteur a « le sentiment d'avoir des qualités, de pouvoir influencer sur les êtres et les choses, de maîtriser l'environnement et d'avoir des représentations de soi plutôt favorables en comparaison avec les autres » (*op.cit.*, p. 113). En immigrant au Québec, notre échantillon entretenait donc l'espoir de « maîtriser » un environnement plus conforme à ses attentes, donc de quitter la marge où sa contestation l'avait naguère relégué.

2. La France ou la refondation identitaire

Étrangers à (en) leur pays d'origine, les immigrants français ne pouvaient *a priori* déchoir davantage. C'est donc avec une once d'amertume qu'ils déclarent : « Professionnellement, je me sens intégré au bout de neuf ans au Québec [...] En revanche, je ne peux pas dire la même chose au niveau social », « Nous sommes à des lustres de la façon de vivre des gens d'ici », « Nouer des relations avec les Québécois, contrairement à ce qu'on pourrait croire, n'est pas chose facile », « Mon cercle d'amis est essentiellement composé d'étrangers, et parmi ceux-ci il y a pas mal de Français ». Ces unités de signification renvoient tout d'abord à la notion d'« espace de sociabilité », brièvement évoquée dans l'introduction de ce mémoire. Or, comme le constatent les répondants mais aussi (en anglais) Sylvie Fortin, à qui l'on doit ce concept, il n'y a peu ou prou d'espace de sociabilité que dans la seule sphère professionnelle. « The place of employment was an important source of societal link as compared to the neighbourhood or the educational environment » (2002, p. 80).

De l'avis des répondants, ce confinement de l'acculturation¹¹ au secteur formel de l'économie s'explique par le fossé interculturel séparant Français et Québécois, gouffre dont ils n'avaient anticipé, ni l'existence, ni *a fortiori* la profondeur. Plusieurs auteurs ont en revanche dûment consigné cette dichotomie. Ainsi, Sélim Abou remarque à propos du Québécois ou de l'Acadien que « son identité culturelle canadienne [l']empêche de se réclamer de la même identité ethnique que le Français de France » (1981, p. 41). Dans un registre quant à lui profane, Louis Landry explique que « presque tous les Québécois s'accordent une identité française tout en percevant dans la réalité que ce n'est pas si clair que ça. [...] Les nationalistes reconnaissent généralement que les Québécois sont des Français d'une nature différente des Français de France » (1972, pp. 47-48).

¹¹ Rappelons qu'au sens ethnosociologique du terme, l'acculturation est le processus par lequel « l'intégré » (ou l'acculturé) volontaire entre en contact avec l'intégrateur (la société réceptive) et l'assimile pour partie. Voir à ce sujet, *Le Petit Larousse Illustré*, Paris, Larousse, 2005, p. 54.

En termes phénoménologiques, il appert en conséquence que, loin de converger vers le centre d'un nouveau système de pertinences, les répondants se sont retrouvés expulsés aux confins de la société d'accueil, vers cette même et sempiternelle marge qu'ils n'ont cessé de fuir. La responsabilité de cette relégation, et donc de la déconvenue qui en découle, revient au modèle culturel dont ils sont issus et sur lequel ils se sont basés afin d'appréhender les us et coutumes de la société réceptive. Car, insiste Alfred Schutz, « l'idée toute faite sur le nouveau groupe, secrétée par le groupe d'origine, s'avère inadéquate pour l'étranger fraîchement débarqué pour la seule raison qu'elle n'a pas été formée pour provoquer une réponse ou une réaction de la part des membres du nouveau groupe » (1987, chap. VII, pp. 225-226). Ainsi que nous le rappelions au chapitre IV, le schème d'interprétation, ce tissu de recettes dûment éprouvées dans le groupe d'origine n'a pas vertu à devenir un « schème d'orientation dans le nouvel environnement social » puisque l'étranger ne dispose d'aucun point de départ précis. Quand bien même certaines situations rencontrées dans la société réceptive entretiennent l'illusion de la familiarité, la capacité herméneutique toute relative de l'étranger ne lui permet pas de les traduire en termes adéquats, tant du point de vue des membres de la société d'accueil que du sien, propre. L'étranger, insiste un biographe d'Alfred Schutz, « s'engage dans des opérations de catégorisation et de raisonnement déconnectées de la réalité » (Cefaï, 1998, p. 240).

Il n'en est pas moins vrai, soulignait une répondante, que « si l'on est toujours en train de râler, de critiquer, c'est clair qu'on récolte ce que l'on sème ». Selon cette personne, les immigrants français regrettant leur marginalisation au sein de la société québécoise n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes. Ce faisant, elle se dissocie de sa communauté d'origine, à l'instar de l'Antillais qui « ne se pense pas Noir » (Fanon, 1952, p. 120). Rappelons que dans son célèbre essai de compréhension du rapport Noir-Blanc, Frantz Fanon déplore en effet à plusieurs reprises cette « inconscience paradoxale » de l'Antillais qui « s'identifiant au civilisateur fera du nègre le bouc émissaire de sa vie morale » (*op. cit.*, p. 157). Le psychiatre martiniquais remarque par ailleurs : « Les Antillais n'ont pas de valeur propre, il est toujours question de moins intelligent que moi, de plus noir que moi, de moins bien que moi » (*op. cit.*, p. 171). En dénonçant les excès de ses compatriotes et néanmoins pairs en immigration, critique ayant pour effet simultané de dévaloriser l'autre et de revaloriser l'image de soi, la répondante nie son appartenance française et lui substitue son identité personnelle. Cette stratégie identitaire, qu'Isabel Taboada Leonetti qualifie d'« extérieure » (1989, p. 104), répond au désir d'intégrer le groupe majoritaire. *A contrario*, une autre immigrante qui, rapportons-nous, préférerait « s'écraiser » en public, élabore quant à elle une stratégie identitaire « intérieure » qui « consiste à écarter ou supprimer consciemment l'information ou l'expérience angoissante », voire « à refouler ou supprimer inconsciemment l'objet de l'angoisse » (*op. cit.*, p. 123).

La prise de conscience, tardive, de l'inadéquation d'un idiome pourtant commun aux cultures française et québécoise ne constitue d'ailleurs pas la moindre « expérience angoissante ». « Ce qui nous éloigne le plus des Québécois, c'est qu'on parle la même langue ! », estimait ainsi une répondante. Divers auteurs confirment cette perception du sens commun.

The « cultural proximity » between French people and Québécois of French-Canadian origin is not as « natural » as one might imagine. Even though the sharing of a common language considerably eases the settlement process, the apparent linguistic proximity is misleading. As we have seen, despite great linguistic similarity, accent becomes a boundary marker and often a criterion of exclusion. (Fortin, 2002, p. 90)

Au-delà de l'accent, notion sur laquelle nous reviendrons dans quelques lignes, le français de France et le français québécois se différencient sous les aspects lexical et syntaxique. « Qu'on le veuille ou non, notre langue maternelle est le joul, comme la langue maternelle des Français est, selon les régions, le dialecte parisien », insiste en effet Louis Landry, en précisant que « le français du Québec est très fortement influencé par la syntaxe américaine¹² », au point, soutient cet auteur, « que notre québécois est de l'américain qui s'ignore » (1972, pp. 136-137). Subtilités locales et vernaculaires mises à part¹³, il appert que « chaque groupe social a son propre code privé que seuls ceux qui ont participé aux expériences communes dans le passé où il prit naissance ou à la tradition qui lui est associée peuvent comprendre » (Schutz, 1987, chap. VII, p. 229).

Compte tenu de cette étanchéité sémiotique, toute stratégie identitaire visant à se faire passer pour un membre de la société réceptive paraît donc vouée à l'échec, ou plus exactement à l'opprobre. Alfred Schutz remarque en effet que « l'étranger est taxé d'ingratitude parce qu'il refuse de reconnaître que le

¹² Ce mémoire n'est évidemment pas le lieu d'un débat sur la qualité de la langue française parlée et écrite au Québec ainsi que sur la question de sa convergence syntaxique avec l'anglais, en l'occurrence états-unien. Nous renvoyons en revanche notre lecteur à l'excellent ouvrage écrit par un professeur de langue et de littérature françaises à l'Université de Sherbrooke. Dans cet essai, rédigé sur le mode humoristique, l'enseignant met au jour et dénonce « l'ennemi de l'intérieur » que sont les anglicismes couramment utilisés au Québec, d'autant plus sournois et malveillants que l'on n'en dénonce ni la provenance ni le caractère éminemment incongru. Voir à ce sujet, Jean Forest, *Les anglicismes de la vie quotidienne des Québécois*, Montréal, Triptyque, 186 p.

¹³ Notons que Sélim Abou consacre un chapitre de *L'identité culturelle* au débat agitant de façon récurrente la communauté francophone. L'auteur rappelle en préambule que deux thèses s'affrontent généralement, la première militant pour l'unité de la langue française afin de prévenir tout morcellement en une multitude de langues ou toute dégradation « en dialectes, patois, argots et jargons divers » et la seconde, soutenant quant à elle « l'évolution vivante du français, quelles qu'en soient les conséquences [...] ». Voir à ce sujet, Sélim Abou, *L'identité culturelle. Relations interethniques et problèmes d'acculturation*, Paris, Anthropos, 1981, p. 100.

modèle culturel qu'on lui offre lui garantit asile et protection » (1987, chap. VII, p. 233). Le fait pour cet étranger de parler avec un accent accentue sans doute le processus de stigmatisation groupal. « Quand j'ouvre la bouche, tout le monde me regarde avec un drôle d'air et, souvent on se moque de moi », rappelait à ce propos une répondante. De fait et, aussi paradoxal¹⁴ que cela semble *a priori*, puisqu'ils sont francophones au premier chef, les Français représentent au Québec une « minorité audible » (Fortin, 2002, p. 87). Ce caractère distinct leur vaut d'ailleurs d'être en bute, assurent plusieurs répondants, à un « racisme anti-Français » dont ils ne comprennent ni l'objet, ni l'origine. « Le choc sera d'autant plus fort qu'un très grand nombre de Français ne s'y attendent pas ou ne savent même pas ce qu'est un « maudit Français ». Ils le découvrent alors à leurs dépens [...] La langue, en créant un faux sentiment de proximité contribue souvent à amplifier le choc » (Dupuis, 2004, p. 15).

Plutôt que d'employer le mot « racisme », notre échantillon serait sans doute davantage fondé à user du néologisme « hétérophobie », « le premier désignant exactement le refus d'autrui au nom de différences biologiques ; le second le refus d'autrui au nom de n'importe quelle différence. Le second comprenant l'autre comme un cas particulier » (Memmi, 1982, p. 118). Cette précision sémantique apportée, il convient d'examiner l'effet de ces attitudes « hétérophobes »¹⁵. Souvenons-nous à ce propos que plusieurs répondants nous ont indiqué avoir redécouvert au Québec, sans doute à force de se les voir reprochées, leurs racines françaises. Ce retour sur un soi collectif, à rapprocher du soi complet meadien évoqué au chapitre IV, s'apparente à ce que Sélim Abou appelle la « deuxième forme de mort ». Rappelons que ce sort funeste

¹⁴ Il semble en effet pour le moins paradoxal de se voir reprocher de parler français, quand bien même un « certain » français alors que la maîtrise de cette langue est fortement encouragée par le gouvernement québécois. Ainsi, un document officiel proclame-t-il que « le français représente non seulement un outil de communication essentiel, mais aussi un symbole commun d'appartenance à la société québécoise et de dialogue interculturel. » Voir à ce sujet, « La société québécoise », in *Apprendre le Québec, Guide pour réussir mon intégration*, Gouvernement du Québec, 2005, p. 12.

¹⁵ Les déclarations du Premier ministre Jacques Parizeau (et le débat qui s'est ensuivi) peu après l'annonce de la défaite des souverainistes au référendum sur la souveraineté au Québec, le 30 octobre 1995 ont exacerbé le marquage du « nous » (la société québécoise ou « en groupe majoritaire ») et du « eux » (les communautés culturelles), selon Myriame El Yamani. La discrimination sémantique, que révèle l'analyse de la couverture médiatique de l'« affaire Parizeau », « concrétise » selon l'auteure « la division de la société [québécoise] entre ces deux entités, le « nous » et le « eux », marquées par un rapport de forces majoritaires/minoritaires, aux frontières figées. » Voir à ce sujet, Myriame El Yamani, « De la gaffe politique à l'exclusion : le marquage du « nous » et du « eux » à travers les discours et stratégies médiatiques de « l'affaire Parizeau » au Québec », in Fall, Hadj-Moussa et Simeoni, *Les convergences culturelles dans les sociétés pluriethniques*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 1996, p. 214.

survient lorsque l'immigrant réalise qu'il n'a pas obtenu de la part des membres de la société réceptive la reconnaissance qu'il espérait. Luttant contre la menace que représente l'assimilation, l'immigrant se recroqueville sur la sphère intime et cantonne ses relations dans le cercle des relations primaires (culturelles, confessionnelles, etc) où il sait ne pas disparaître. (1981, pp. 203-207).

La réponse de l'immigrant à l'assimilation que lui propose la société réceptive, en l'occurrence québécoise¹⁶, peut prendre plusieurs formes. « For some of the migrant parents, the transmission of collective memory is a major issue and involves strategies such as repeated family visits to the country of origin, deliberate retention of a French accent, and schooling under the French system for the children » (Fortin, 2002, p. 89). Toutefois, nos répondants ont choisi un repli identitaire plus radical encore puisqu'il emprunte la voie du retour au pays, seule échappatoire possible selon eux à l'assimilation au majoritaire (« Il faudrait pour s'intégrer parfaitement qu'on oublie nos racines ! »).

Certains mettent en avant la nécessité d'éduquer leur progéniture dans le respect des valeurs et de la culture françaises (« Nous devons retourner en France avant que ma fille ne devienne trop québécoise »), d'autres expriment le désir de (re)vivre au contact, physique, de leurs proches (« Ma famille me manque. C'est inestimable la famille »). Dans le premier cas, il s'agit d'ancrer ses enfants dans l'ancien monde de pertinences (ou schème de référence), inscription dont dépendrait la transmission pleine et entière du stock de connaissances propre à ce modèle culturel. Dans le second cas, l'alibi de la parentèle traduit, comme l'écrit Sélim Abou, le désir des répondants d'« exorciser les sortilèges de la nostalgie » (1977, pp. 22-23). Mais, ne nous leurrions pas ; ces arguments se rejoignent. Sans doute, les répondants entendent-ils restaurer la vieille relation « Nous » qu'ils entretenaient jadis avec leurs « consociés », et ainsi effacer jusqu'au souvenir de la séparation originelle. La mort, telle l'épée proverbiale de Damoclès suspendue au-dessus des retrouvailles, prochaines mais trop longtemps différées, les incite à renouer, très vite, avec leurs proches. De part et d'autre de l'Atlantique, l'on a donc hâte de « vieillir ensemble » (Schutz, 1987, p. 23). Comme si Eden, après tout, tenait à (et dans) cet espace-temps commun, hier rejeté, demain, de nouveau partagé. Pourtant, n'était-ce pas un lieu ou

¹⁶ Bruno Mègre rappelle qu'à la différence du gouvernement canadien, lequel a opté pour le multiculturalisme, les autorités québécoises ont adopté une politique d'intégration planifiée axée sur l'« interculturalisme ». « Le premier privilégie les droits individuels alors que le deuxième met de l'avant la nécessité de défendre les droits collectifs. Au Québec, tous les groupes culturels doivent former une seule communauté caractérisée par l'interdépendance des groupes et la cohérence des objectifs poursuivis par la société dans son ensemble. » Et, poursuit l'auteur, « cette politique interculturaliste, héritière de la convergence culturelle (concept qui a précédé la notion d'interculturalisme), prône le rassemblement de la population, toute origine confondue, autour de la culture souche dominante, à savoir la culture québécoise francophone. » Voir à ce sujet, Bruno Mègre, *Les enjeux de l'immigration au Québec, Histoire d'un kidnapping culturel*, Montréal, Balzac-Le Griot éditeur, 1998, pp. 23-24.

un état que les répondants cherchaient *ab origine* ? Nous le constaterons en pénétrant de plain-pied dans la province de signification du mythe dont les répondants ont ouvert béantes, les portes.

6.3.2 Au confluent des mythes

Les mythes du Paradis perdu, de la Terre promise et leurs avatars surinvestissent l'image du pays de migration, que ce soit celui d'immigration (le Québec) ou celui d'émigration et de la migration de retour (la France).

1. Un Eden nommé Québec

« On avait en tête l'image d'un Eldorado », « On voyait le Québec comme un petit paradis terrestre », nous ont notamment déclaré les répondants. Déçus par la France, selon eux en pleine dérégulation, les répondants ont reporté leur fantasme (le « phantasme » schutzien) d'un Age d'or révolu sur une terre réputée virginale. Le mythe, en l'occurrence cosmogonique, « naturel » selon la stratification bastidienne, imprègne donc cette autre recherche du temps perdu. Nous avons vu en effet que la quête toute matérielle de l'*Indio Dorado* (devenu l'*El Dorado* puis l'Eldorado dans la graphie populaire) poursuivait les investigations, quant à elles mystiques, des découvreurs lancés à la poursuite du Paradis Perdu. La compénétration de ces deux mythes porte à confusion, y compris dans le registre sémantique, comme en attestent les propos des répondants.

Notre échantillon décrit l'Eldorado comme un « vaste territoire où les enfants n'encourent pas de danger », inférant ainsi l'innocence des « temps fabuleux des commencements » (Eliade, 1963, p. 15), alors qu'il devrait plus adéquatement s'extasier devant les immenses richesses que ce royaume mythique recèlerait selon une jurisprudence constante. L'appariement de deux concepts *a priori* fort éloignés l'un de l'autre (la convoitise païenne s'opposant au détachement spirituel prôné par les religions du Livre) est d'autant plus justifié et justifiable que l'Eldorado et l'Eden sont tous deux situés au Nouveau Monde. Rappelons en effet que, selon Christophe Colomb, le Paradis terrestre se trouvait « à la fin de l'Orient », c'est-à-dire à l'endroit même où il était parvenu en cinglant vers le... Ponant. En chantant les louanges de « l'Amérique en français », ou de l'Eldorado, ce qui revient au même, c'est donc encore et toujours le Paradis Perdu qu'exaltent les immigrants français, mais un Paradis dépouillé de sa vêtue biblique. De fait, à travers ce mythe au demeurant « anhistorique », les répondants caressent avant tout l'espoir d'un retour à « un temps-zéro de la vie sociale » (Bouchard, 2000, pp. 15-16).

Que certains répondants voient par ailleurs le Québec « comme un pays où les ambitions personnelles peuvent se réaliser » ne surprendra pas quiconque se souvient que « l'image mythique de la terre promise, d'un pays aux possibilités illimitées ou du moins qui n'impose pas de limite à l'expansion de la personnalité, est le rêve de tout émigrant, passé ou contemporain, illettré ou lettré » (Abou, 1981, p. 201). En cela, notre échantillon ne se distingue donc en rien du commun des migrants. Remarquons néanmoins qu'il contredit Sélim Abou, en répondant concomitamment à deux sollicitations mythiques : Le Paradis perdu *et* la Terre promise. Souvenons-nous en effet que l'ethnologue opposait ces deux « images », la première référant selon lui au pays d'origine des immigrants et la seconde, renvoyant au pays de destination. Pour notre part, nous avons argué au chapitre III que le mythe cosmogonique (le Paradis Perdu) s'adossait au mythe d'origine (la Terre Promise), puisque le-recommencement figuré par le second s'entendait logiquement d'un commencement antérieur... L'omniprésence ainsi que la rémanence du mythe dans les unités de signification, entendons par là le mythe dans son acception générique, nous suggèrent par ailleurs deux réflexions. La première porte sur l'automaticité de la transmission mythique intergénérationnelle et la seconde, sur la confusion subséquente des ordres de réalité.

En usant de formules telles que : « On avait en tête », « Pour nous le Québec... » ou « Beaucoup de Français viennent aujourd'hui au Québec, comme moi hier, avec l'idée de... », notre échantillon conforte l'opinion de Roger Bastide selon lequel le mythe est « à la racine ontologique » de l'homme (1975, p. 83), en même temps qu'il vérifie l'assertion de Jacques Ellul, pour qui le mythe est chargé « de toute la capacité de croyance de l'individu » (1990, p. 52). Nous sommes donc fondés à postuler que le stock de connaissances, « transmis de génération en génération et rendu disponible pour l'individu dans la vie quotidienne » (Berger et Luckmann, 1996, p. 61), possède un fonds mythique. Ce dernier en constituait d'ailleurs la plus grande part pour les contemporains d'Homère, ainsi que nous l'avons noté dans le chapitre IV de ce mémoire. Sachant la part mythique du stock de connaissances, mais aussi l'influence de ce dernier dans la construction du modèle culturel de l'acteur et dans la perception que celui-ci a du monde qui l'entoure (eu égard à « l'époche de l'attitude naturelle » c'est-à-dire à la suspension de tout doute quant à l'existence du monde et ses objets), le mythe s'impose aux répondants et, aux acteurs de façon générale, dans toute sa réalité.

Ce syllogisme nous amène à réfléchir au problème, étudié par Alfred Schutz, du déplacement de la sphère de réalité. Le *mûthos*, avons-nous rappelé, n'est pas une *fabula*, contrairement à ce qu'entend souvent le sens commun (« Il y a loin du rêve à la réalité ! », déclarait d'ailleurs une répondante), mais l'expression d'une réalité autre, aussi prégnante. Tout apparenté qu'il soit aux « différents mondes des

phantasmes », si l'on se souvient de la théorie schutziennne des réalités multiples (1987, pp. 103-167), le mythe n'en constitue pas moins une « province de signification » en tant que telle. Il représente donc un « ordre de réalité » (*op.cit.*, p. 104), comparable (à défaut d'être identique) à celui du monde de la vie quotidienne ou « monde du travail », siège quant à lui de la réalité à son degré ultime. Ajoutons que la réalité du mythe est d'autant moins douteuse quand ce dernier promeut l'idée d'un « *recommencement absolu* » (Eliade, 1957, p. 23). Cet argument mythique, parce qu'il coïncide avec l'aspiration des immigrants à un nouveau départ dans la vie, finit par se substituer chez cette catégorie d'acteurs à la réalité de la vie quotidienne.

Les probabilités de confusion entre ces deux provinces sont élevées comme en témoigne la propension de Don Quichotte à prendre les moulins à vent pour des géants. A l'image du chevalier à la triste figure, certains répondants ont eux aussi accordé un « accent de réalité à un sous-univers imaginaire » (Schutz, 1998, p. 127) en plaquant le mythe d'une France édénique sur le Québec où ils immigraient. Toutefois, à l'inverse du héros de Cervantès, les répondants ne demeurent pas dans la seule province du mythe. Ils transitent d'une réalité à une autre à l'instar de tout acteur de la vie sociale. Car, nous dit Alfred Schutz, « en un seul jour ou même en une heure, mon esprit passe par toute la gamme des tensions de la conscience, vivant tantôt dans les actes du travail, tantôt caressant un rêve éveillé, tantôt plongeant dans le monde pictural d'un tableau, tantôt s'adonnant à la contemplation théorique » (1987, p. 161).

2. Le goût doux-amer du retour

« Lorsque j'évoque la France, je pense surtout aux Alpes, la région où je suis né ». De même qu'Ulysse, s'en retournant à Ithaque, le répondant dont nous reprenons les propos et, au-delà, la plupart de ses pairs, cultivent la nostalgie (le *nostoi* homérique) de la terre des origines, d'avant le malheur, d'avant le départ, voire d'avant la faute. De nouveau, ils entretiennent l'espoir d'un recommencement, sempiternel retour au temps zéro, et plus exactement d'un commencement sous de meilleurs auspices (« je me dis qu'en France, ce sera forcément mieux qu'ici », « j'ai bon espoir pour l'avenir »). Mais, n'est-ce pas le propre de l'immigrant que d'embellir « son pays d'origine, par la pensée, à en grossir démesurément les qualités et à en estomper les défauts » (Abou, 1977, p. 23) ? L'unité de signification « J'ai bon espoir pour l'avenir » confirme par ailleurs l'assertion d'Alfred Schutz selon lequel le « retournant » (*The Homecomer*) s'attend « à retrouver un environnement dont il a toujours eu, et a encore – du moins, le croit-il – une connaissance intime et qu'il lui suffit donc de tenir pour sûr (sic) afin d'y trouver ses repères » (2003, pp. 42-43).

Certes, explique Alfred Schutz, l'acteur possède une connaissance inégale (car tout à la fois incohérente, imprécise et contradictoire) du monde de pertinences dans lequel il est né et où il a grandi. Toutefois, poursuit le chercheur, ce système de connaissance « revêt pour les membres du groupe l'apparence d'une cohérence, d'une clarté et d'une consistance suffisante pour donner à chacun une chance raisonnable de comprendre et d'être compris » (1987, p. 223). La confiance qu'il octroie à ce schème, confinant à l'habitus, explique sans doute que l'immigrant soit porté à idéaliser le retour dans son pays d'origine. Certaines expériences le confortent parfois dans cette présupposition. Ainsi, des répondants ont-ils gardé une « image idyllique » de la France sur la foi du bref séjour qu'ils y avaient passé, laps de temps pendant lequel ils avaient renoué « sans difficulté » avec leurs anciens consociés...

D'autres répondants, souvenons-nous en, évoquaient leur retour prochain avec un soupçon de crainte. « J'ai peur que dans un certain temps, la vie en France ne me paraisse pas si bien que cela », déclarait l'un d'entre eux. Ce répondant ne pouvait certes se baser sur son expérience de « revenu », à la différence du *homecomer* d'Alfred Schutz, puisqu'il n'avait pas encore quitté le Québec. Cette anticipation n'en retrouve pas moins l'analyse schutziennne selon laquelle « rien de ce qui appartient au passé ne peut jamais être reproduit dans le présent exactement tel qu'il a été » (2003, p. 63). Rappelons que selon le chercheur en effet, le départ de l'acteur a pour conséquence de rompre définitivement la relation « Nous » fondée sur l'intercompréhension, notamment des motifs d'action de chacun des partenaires (nous y reviendrons).

L'acteur retournant au pays, ne peut reprendre le cours « normal » de cette relation car pour ses consociés, comme pour lui, le temps s'est écoulé, apportant son lot d'expériences littéralement incomparables. Comme l'écrit également Alfred Schutz, les anciens consociés ne se reconnaissent plus les uns les autres. L'immigrant, de retour en son pays, ne peut d'ailleurs que remarquer sa propre dissemblance. Ainsi, une répondante se demandait si le Québec ne l'avait pas « changée »... De fait, il semble que le *homecomer* ait quitté le « statut » univoque du marginal pour endosser celui, ambigu et douloureux, de l'hybride culturel, car « même au cœur de son désir de retourner chez lui demeure toujours le souhait de transplanter dans le vieux modèle culturel quelque chose de ces nouveaux buts, de ces moyens de les réaliser qu'il a découverts récemment, des aptitudes et des expériences acquises à l'étranger » (*op.cit.*, p. 65).

Étudions à présent les unités de signification relatives à la construction du projet migratoire et, au-delà, de tout projet, en les examinant à la lumière de la théorie de l'action rationnelle et de l'interaction sociales chez Alfred Schutz.

6.3.3 L'agir imaginé et l'acte réalisé

Dans cet ultime article, nous nous efforcerons de traduire en termes phénoménologiques les propos du sens commun quant au *modus operandi* du projet, que ce dernier soit lié à l'immigration au Québec ou afférant à la migration de retour en France.

1. L'immigration au Québec : un acte provoqué

Les répondants, rappelons-le, ont déclaré : « Des amis à moi ont assisté à la réunion de la DGQP [...] et ils ont émigré [...] par rapport à ce qu'ils ont entendu », « J'ai lu dans des reportages très démagogiques que la vie était facile au Québec », « Ma tante a habité au Québec et je suis souvent venu en vacances chez elle », « Les retraités (ayant passé des vacances au Québec) ont tendance à diffuser le mythe à leurs enfants et leurs petits-enfants comme quoi le Québec, c'est vraiment le Pérou », « Un ami français nous a vanté les charmes de la vie ici et nous avons été sensibles à ses arguments ». Quatre sources d'information (la Délégation générale du Québec à Paris, la presse magazine française, les séjours touristiques et les témoignages d'amis ou de proches) ont donc irrigué, voire suscité le projet d'immigration au Québec des répondants ou, de l'avis de ces derniers, d'autres immigrants français. Ce point nécessite toutefois un éclairage phénoménologique.

Le terme « information », par trop imprécis, infère ici aux connaissances issues d'« expériences vécues personnellement et originellement par mes semblables qui me les ont communiquées » (Schutz, 1987, p. 202). A l'instar d'autres expériences, les « actions accomplies » qu'Alfred Schutz nomme « actes », sont versées au stock de connaissances de l'acteur. Parce qu'ils bénéficient et, de l'antériorité et, d'un crédit favorable s'ils ont été couronnés de succès, ces actes déterminent en grande partie ou en totalité les actions futures, « basées sur un projet préconçu » (*op.cit.*, p. 26). Les racines du projet fouillent donc, nous le constatons, au plus profond de la réserve de connaissances. Ainsi, les séjours touristiques et la participation à une séance d'information de la DGQP, évoqués notamment par notre échantillon, constituent des « actes » au sens schutzien du terme puisqu'ils ont été menés à bien. Parce qu'ils ont perduré en pensée, parfois de longues années durant (nous faisons plus particulièrement référence au souvenir favorable laissé par les séjours de jeunesse d'un répondant aujourd'hui d'âge

mûr), ces actes sont devenus les motifs « parce-que » du projet d'émigration au Québec construit par notre échantillon.

Rappelons que, selon Alfred Schutz, le motif « parce-que » renvoie à l'expérience passée de l'acteur « qui l'a déterminé à agir comme il l'a fait » (*op.cit.*, p. 28). Toujours d'après le chercheur, et relativement à notre unité de signification, l'émigration au Québec représente un motif « en-vue-de », c'est-à-dire « la finalité qu'on veut obtenir par l'action entreprise » (*Ibid*). Ainsi que nous l'avons noté au chapitre IV et le relevons de nouveau, les motifs « parce-que » et « en-vue-de » se répondent donc l'un l'autre, le premier appelant le second, ce dernier devenant à son tour le motif « parce-que » d'une nouvelle action... L'interrelation des motifs, laquelle repose sur leur parfaite compréhension de la part des consociés, fonde au demeurant l'interaction sociale dans la réalité de la vie quotidienne. Prenant l'exemple d'un échange de questions et de réponses entre deux partenaires, Alfred Schutz insiste sur le fait que « le motif en-vue-de de mon action est d'obtenir une information adéquate qui, dans cette situation particulière, présuppose que la compréhension de mon en-vue-de deviendra le parce-que de l'Autre pour faire une action en-vue-de me fournir cette information » (*op.cit.*, pp. 29-30).

Dans cette co-construction, échafaudée sur l'idéalisation de l'intercompréhension des motifs réciproques, « mon acte social est orienté non seulement vers l'existence physique de cet *alter ego* mais vers l'acte de l'Autre que j'espère provoquer par ma propre action » (*op.cit.*, p. 100). Ainsi, les retraités de retour d'un séjour touristique, la DGQP, la presse écrite française et cet ami français vantant les charmes de la vie au Québec cherchent-ils tous à provoquer l'acte (l'émigration au Québec) de l'Autre individuel ou collectif (enfants et petits-enfants, public français et lectorat) en diffusant « le mythe comme quoi le Québec, c'est vraiment le Pérou ». Telle est d'ailleurs l'essence de la « sub-propagande », celle-ci ayant « pour but de mobiliser les individus [...] afin de les lancer dans l'action au moment venu » (Ellul, 1990, p. 11), que de provoquer l'acte de l'autre. Or, souvenons-nous que le mythe est un des véhicules privilégiés par la sub-propagande puisqu'« il est une représentation vigoureuse, fortement colorée, irrationnelle et chargée de toute la capacité de croyance de l'individu » (*op.cit.*, p. 52). Que les répondants et leurs amis aient émigré au Québec « par rapport à ce qu'ils ont entendu » prouve sans doute aucun que la propagande, d'origine étatique (une collectivité du Nouveau Monde, dans le cas du Québec) ou d'initiative individuelle, vise bien à obtenir une orthopraxie, c'est-à-dire « une action [...] qui n'est pas (pour l'individu) un objectif conscient et volontaire à atteindre » (*op.cit.*, p. 39).

Non seulement, les « propagandistes » s'appuient-ils sur le mythe (à géométrie variable dans notre cas), ou plutôt sur sa capacité ontologique d'attraction et de mise en mouvement, mais encore disposent-ils du soutien de ceux qu'ils se proposent justement de circonvenir et de mobiliser autour de leurs desseins. Les mythifiés, ou « propagandés » dans le sabir ellulien, apportent certes, d'emblée, leur concours à cette sub-propagande, puisque telle serait la condition *sine qua non* de la réussite de toute propagande si l'on en croit Jacques Ellul. Toutefois, ils la confortent d'autant plus en idéalisant l'acte en devenir (l'émigration au Québec) sur le modèle d'un acte accompli puisé dans leur réserve de connaissances. Ainsi, un répondant nous confiait-il : « Nous nous sommes dit que nous avons toujours réussi à nous adapter et qu'on en avait vu d'autres, alors on a tenté l'aventure... ». Cet aveu laisserait accroire que le recours à la réitération relève d'une initiative toute discrétionnaire. Il n'en est rien, assure au contraire Alfred Schutz :

toute élaboration de projet implique une idéalisation particulière appelée par Husserl l'idéalisation du « je peux le faire à nouveau », c'est-à-dire la présupposition que je peux, dans des circonstances similaires quant à leur typicalité, agir de manière similaire dans sa typicalité à celle selon laquelle j'ai agi auparavant pour obtenir un état des choses similaires dans sa typicalité. (1987, p. 27)

Ainsi que nous l'écrivions au chapitre IV, cette idéalisation n'a pourtant aucun caractère rationnel puisque la connaissance dont je dispose « au moment où je fais le projet » n'est en rien comparable à celle « dont je disposais juste après avoir réalisé l'acte projeté » (*Ibid*). Nous savons en effet que la connaissance repose notamment sur les expériences engrangées par l'acteur. Or, ce dernier en a nécessairement accumulé entre l'acte numéro 1 et l'action numéro 2. Les « circonstances biographiques » (*Ibid*) de l'acteur s'en trouvent modifiées et avec elles, l'assise référentielle de tout nouveau projet¹⁷. L'idéalisation de l'adaptation en terre étrangère, quand bien même fondée sur des expériences possédant une aura de familiarité, paraît donc illusoire (puisque reposant sur un socle incertain) et le succès de cette entreprise, rien moins qu'hypothétique.

Nous avons vu que le projet prenait sa source dans le passé, plus précisément dans la réserve de connaissances, sorte de grand reliquaire rassemblant expériences hétéroclites et savoir erratique. Sur ces fondations, fussent-elles anciennes, se construit « une anticipation par l'imagination d'une activité future », (Schutz, 1987, p. 211). Mais, prend soin de préciser Alfred Schutz, « pour la pensée courante et quotidienne, toutes les anticipations sont faites *modo potentiali*, en termes de chance » (*op.cit.*, p. 208), c'est-à-dire qu'« elles portent en elles des potentialités que viendra ou ne viendra pas réaliser –

¹⁷ Alfred Schutz évoque le « changement, si petit soit-il, de nos intérêts dominants et par conséquent de notre système de référence. » Voir à ce sujet, Alfred Schutz, *Le chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987, pp. 207-208.

au cas où il se réaliserait – l'événement anticipé, au moment où il se produira dans son unicité » (*op.cit.*, p. 209). Le répondant, cité plus haut, ne confiait-il pas que sa famille et lui-même avaient « tenté l'aventure » ? Dans son cas, mais aussi dans celui de la plupart des autres répondants, l'agir semble repoussé *sine die*, à la merci des circonstances, ployant sous le joug de la fatalité.

Bien que conjuguant l'à venir au futur antérieur, puisqu'elles se basent sur une ou plusieurs expériences passées, les supputations de notre échantillon paraissent donc s'arrêter à la lisière de l'acte comme si, elles hésitaient à quitter la sphère du « phantasme ». Or, admoneste Alfred Schutz, « le moi imageant ne transforme pas le monde extérieur » (*op.cit.*, p. 136). Le veut-il seulement ? Ce moi pusillanime, à l'instar de la « belle âme », « se tient fermement opposé à sa réalisation, il est la figure unilatérale dont nous vîmes le disparaître en exhalaison vide » (Hegel, 1993, p. 919). *A contrario*, le moi agissant s'engrène dans le monde extérieur, transformant ainsi la pensée en être. Après tout, explique Alfred Schutz, « faire des projets n'est néanmoins pas une œuvre de pure fantaisie, elle est bien plutôt déclenchée par l'intention anticipée de mener le projet à bien » (1987, p. 211). Se peut-il cependant que l'acte précède l'action ? C'est à se le demander au vu du témoignage livré par une répondante. Celle-ci nous confiait en effet : « Je ne suis pas une immigrante typique car j'avais un appartement en arrivant au Québec, je savais où je poserais mes valises et où je travaillerais [...] Mon immigration, je l'ai préparée cinq ans en amont et cela a commencé aux tous débuts par un voyage touristique. »

Remarquons qu'est ici modélisé le processus gigogne de l'action rationnelle, depuis l'expérience fondatrice (le « voyage touristique »), jusqu'à l'acte terminal (« mon immigration »), en passant par l'anticipation (« je l'ai préparée cinq ans en amont »). Ajoutons que le *fiat*, c'est-à-dire l'intention initiale conditionnant littéralement le passage à l'acte, précède de peu la réalisation effective et, que l'anticipation évoquée à l'instant paraît moins liée au « monde du phantasme » que, d'emblée ancrée dans la réalité de la vie quotidienne. Constatons enfin de manière plus triviale que le fait d'avoir « un appartement en arrivant au Québec », semble effectivement atypique de la part d'un ou d'une immigrante française, au vu des réponses fournies par notre échantillon, mais que cela constitue en revanche la norme lorsqu'il s'agit du retour au pays. Nous en jugerons dans la prochaine et néanmoins ultime section de ce chapitre.

2. Un retour anticipé de longue date

Paradoxalement, du fait qu'elle est à la fois géographiquement éloignée et indirectement concernée, la famille semble occuper une place prépondérante dans la construction du projet de retour au pays. « Il n'était pas question pour moi de couper le cordon ombilical », nous a en effet déclaré une répondante. Cette unité de signification, prise parmi d'autres, illustre la volonté initiale des immigrants français de borner le champ de leur rébellion. Certes, ils ont signifié son congé à la société française, mais ils se sont bien gardé de rompre avec leurs proches et consociés. Ils ne l'ont pas davantage fait, plus tard alors qu'ils avaient immigré au Québec, lorsqu'ils ont pris conscience de l'inadéquation des schèmes d'interprétation issus de leur société d'origine. Sans doute étaient-ils fondés à concevoir de l'amertume puisqu'ils ne pouvaient décrypter le nouveau monde de pertinences. N'est-ce pas le propre de l'étranger dans l'attitude naturelle ?

Lorsqu'il découvre que les choses dans son nouvel environnement sont très différentes de ce qu'il anticipait à distance, l'étranger est fréquemment ébranlé dans la confiance qu'il accordait à la validité de sa « pensée courante », ce n'est pas seulement l'image que l'étranger a apportée dans ses bagages du modèle culturel du nouveau groupe, mais tout le schème d'interprétation courante du groupe d'origine jusque-là accepté en bloc, qui devient caduc. (1987, p. 226)

Pourtant, les répondants n'ont pas tenu rigueur à leurs pairs et pères des impasses herméneutiques dans lesquelles ils se sont fourvoyés. Tout au contraire, ils n'ont eu de cesse de s'en rapprocher. Hormis les pèlerinages familiaux annuels auxquels ils se sont astreints tout au long de leur séjour québécois, voyages destinés à « exorciser les sortilèges de la nostalgie » (Abou, 1977, pp. 22-23) ainsi que nous l'avons précédemment rappelé, les répondants ont mis à profit les ressources technologiques les plus diverses afin de rester en contact. « Nous avons des conversations au téléphone et *via* Internet », nous a d'ailleurs confié l'un d'entre eux. Virtuelle, par écran d'ordinateur et liaison téléphonique interposés, ou physique, sur le mode du face-à-face, la communication ainsi instaurée entend prolonger l'ancienne relation synchrone et réciproque entre consociés. Nous ne reviendrons pas ici sur le caractère illusoire d'une telle prétention, mais nous remarquerons à défaut que les moyens techniques utilisés suppriment à ce point la distance entre les acteurs, qu'ils en vident le concept même de toute substance !

Souvenons-nous que, encore ébahi devant pareille prestidigitation, le répondant dont nous avons repris les propos se vantait d'être « très au courant de ce qu'il se passe en France ». Tel n'est pas en effet le moindre des effets de l'accélération médiatique chère à Marshall McLuhan, que de

« compresser l'espace¹⁸ ». Dès 1964, la pythie de l'Alberta prophétisait en effet : « Les médias électriques [...] abolissent la dimension spatiale plutôt qu'ils ne l'étendent. A cause de l'électricité, nos relations redeviennent partout des relations de personne à personne, comme à l'échelle du plus petit village » (2001, p. 395). Et, ajoutait McLuhan, « la simultanéité de la communication électrique, caractéristique également de notre système nerveux, nous rend tous et chacun accessibles à chacun des habitants de la terre » (*op.cit.*, p. 384). Tempérant les presciences, voire s'opposant aux présuppositions mcLuhanienues, Dominique Wolton¹⁹ assure pour sa part que l'acquisition de l'immédiateté n'a aboli que la distance physique entre les acteurs. La communication fonctionnelle (ou instrumentale), entendue au sens cybernétique de transmission de données, a certes profité de cette considérable avancée technologique, mais qu'en est-il de la communication dans son acception « normative » incluant, selon Wolton, l'affirmation de soi, les valeurs humanistes et la relation avec autrui²⁰ ? Chaussant leurs bottes de sept lieues, les répondants et leur famille se sont effectivement joués des fuseaux horaires et des distances, mais sans toujours parvenir à comprendre leurs motifs réciproques, ainsi que le révèle ce dialogue diachronique entre un père et sa fille : « J'ai eu mon père au téléphone la semaine dernière et il m'a dit : « Est-ce que tu rentres ou pas ? » Je lui ai expliqué que nous ne le pouvions pas dans l'immédiat car il y a bien des choses à mettre au point et j'ai senti qu'il était impatient de nous revoir ».

Et puis, on ne tambourine pas impunément à l'huis du Paradis Perdu ! Au seuil d'Eden, les immigrants du retour doivent, s'il souhaitent y être admis, expier leur faute originelle (leur exil volontaire), en faisant assaut de contrition. Une répondante s'est justifiée ainsi : « J'ai dit à ma famille que nous nous étions trompés, que nous ne sommes pas des nord-américains et que, de plus, l'immigration est une erreur lorsque l'on a quarante-cinq ans. Nous avons fait amende honorable. » Dans l'aède homérique, Ulysse n'a-il pas dû, tout roi d'Ithaque qu'il fut et qu'il était encore en dépit de sa très longue absence, passer sous ces mêmes fourches caudines afin de se faire reconnaître (ou

¹⁸ Nous empruntons cette expression à Zaki Laidi, auteur d'un article sur la mondialisation. On y lit : « La deuxième modalité de la mondialisation est celle de la compression de l'espace, grâce aux mutations technologiques qui permettent d'abolir les contraintes de la géographie. Cette abolition est rendue possible à la fois par les évolutions technologiques et par la réduction considérable du coût de transmission de l'information. Cette compression de l'espace a des conséquences politiques, sociales et culturelles considérables, mais toutes ambivalentes. » Voir à ce sujet, Zaki Laidi, « La mondialisation ou la radicalisation de l'incertitude », *Migrations Société*, janvier-février 1997, vol.9, n°49, p. 296.

¹⁹ Voir à ce sujet, Dominique Wolton, *Il faut sauver la communication*, Paris, Flammarion, 2005, 224 p.

²⁰ *Ibid.*

« connaître à nouveau ») de Télémaque, son propre fils ? La repentance des répondants, rite de passage auquel Mircea Eliade attribuerait sans doute la fonction mythologique de répétition de l'acte originel de la Création, semble d'autant plus impérative que la famille occupe une place centrale dans le projet de retour (« au moins, la famille sera là pour nous donner un petit coup de pouce »).

Désargentés, ruinés parfois, en tous les cas désorientés puisqu'ils n'ont plus d'adresse en France si ce n'est celle de proches devenus lointains, les répondants n'ont d'autre choix que de s'en remettre, ayant bu le calice de l'autocritique jusqu'à la lie, à la générosité de leur parentèle. La famille faisant sien le projet de retour, la construction de celui-ci relève donc de l'œuvre collective. Cette *soziale Wirkenbeziehung* (interaction sociale) de type intercontinental déroge certes de la norme puisqu'elle n'infère pas (encore) le partage du temps et de l'espace entre consociés. Toutefois, l'intercompréhension des motifs « en-vue-de » et « parce-que » (« ma mère et moi avons acheté un appartement en France, que j'habiterai à mon retour... ») d'une part, et l'interchangeabilité des points de vue entre co-acteurs, d'autre part, semblent attester l'existence et la vigueur du processus de co-construction au sein de cette communauté schismatique. S'agissant de ce qu'Alfred Schutz appelle également la « congruence des systèmes de pertinence », autre idéalisation du sens commun, remarquons que les parents d'une répondante, en l'aidant à chercher un appartement, se mettent littéralement à sa place. De son côté, la bénéficiaire de ces attentions appréhende l'échec de cette quête, désormais commune (« à défaut nous logerons dans un meublé pendant quatre mois »), en se plaçant du point de vue de ses *alter ego*. Le « ici » de l'immigrant (l'acteur) devient donc en l'espèce celui de son parent (l'autre) et, inversement proportionnel...

Primat de la famille et de la relation avec celle-ci excepté, relevons l'antériorité du projet de retour chez plusieurs répondants (« quand je suis partie du Québec, je savais que je reviendrais en France car j'avais pris une année sabbatique », « ça fait quatre ans que je travaille sur mon projet de retour »...) ainsi que son enracinement dans la réalité de la vie quotidienne. Notons d'ailleurs que cette réalité se dédouble, le projet étant construit simultanément au Québec et en France (« j'avais trois appartements que j'ai conservés », « tout le temps où je suis resté au Québec, j'ai payé chaque mois mon loyer français comme si j'occupais mon appartement », « depuis deux ans, j'exerce deux emplois en parallèle [...] et puis un boulot sûr m'attend en France »). Au risque de verser dans la schizophrénie, les répondants sautent ainsi d'une province de signification à une autre, sur le principe des vases communicants, reportant sur la France (où il a été conçu jadis) le « phantasme » d'un Paradis perdu, que le Québec aurait failli à incarner.

Avant de clore ce chapitre, revenons enfin sur le principal motif « en-vue-de » de l'action projetée. Le retour en France, annoncé comme prochain, semble acquis. Toutefois, notre échantillon est rien moins que partagé quant à son futur lieu de résidence. Pour leur part, les répondants ayant habité en région parisienne n'envisagent pas d'y retourner, pour différentes raisons biographiques d'ailleurs invoquées jadis afin de justifier leur émigration. Deux familles au moins privilégiaient ainsi un départ en province, loin des bruits et du stress urbains. Une autre, venue originellement d'outremer, émettait le souhait d'immigrer dans un pays tiers, la Nouvelle-Zélande en l'occurrence. Pour justifier leur choix, ces répondants arguaient (motif « parce-que ») et, des qualités et avantages supposés de cette destination (« On parle depuis quelque temps de la Nouvelle-Zélande, que l'on dit magnifique ») et, de l'anglo-conformité²¹ que leur confère leur passeport canadien²², le Canada faisant partie du Commonwealth au même titre que la Nouvelle-Zélande. Plus étonnante sans doute, au titre de la reprise de migration, est la plausibilité d'un retour au Québec, éventualité évoquée par d'autres répondants (« j'ai pris un aller et retour, car je ne sais pas à la date d'aujourd'hui ce qu'il peut arriver demain », « cela ne signifie pas que je ne reviendrai plus jamais au Québec »).

Un tel retour n'est pas impossible si l'on se souvient qu'il fut considéré et entrepris par une famille rencontrée à Québec. Il confine certes au paradoxe, compte tenu de l'ampleur de la désillusion des répondants et des critiques que ces derniers formulent vis-à-vis de leur terre d'élection. Pourtant, le retour au Québec n'est pas moins paradoxal que le retour en France, pays encourant lui aussi divers reproches tant en amont qu'en aval de l'immigration. Ces projets concurrents participent tous deux de la même idéalisation du « Je peux le faire de nouveau », « rétro-anticipation²³ » empruntant des sentiers déjà battus, tantôt s'en écartant, tantôt y revenant en une valse-hésitation permanente et effrénée. Remarquons par ailleurs, qu'en appréhendant les problèmes éventuellement suscités par leur réinstallation prochaine en France, les répondants semblent accepter en dernier ressort le fait que « rien de ce qui appartient au passé ne peut jamais être reproduit dans le présent exactement tel qu'il a été » (Schutz, 2003, p. 63). Notons cependant qu'une fraction de notre échantillon n'établit pas le même

²¹ Cette stratégie de l'intégrateur, en l'occurrence états-unien, cherche « l'unité dans l'assimilation des apports étrangers au patrimoine actuel ». Voir à ce sujet, Sélim Abou, *L'identité culturelle. Relations interethniques et problèmes d'acculturation*, Paris, Anthropos, 1981, pp. 179-180.

²² Si les immigrants trouvent, par pragmatisme, un intérêt quelconque à posséder la citoyenneté canadienne, il n'en va pas de même des Canadiens de souche. Selon les conclusions d'un sondage rendu public en janvier 2006, 32% des Québécois et 65% des Canadiens, toutes provinces confondues, se disaient en 2005 « très fiers d'être canadiens », contre, respectivement, 61% et 80% vingt ans plus tôt. Voir à ce sujet, Marilou Séguin, « Être canadien ? Pis après ? », *Le Journal de Montréal*, 12 janvier 2006, p. 23.

²³ Néologisme de notre cru.

constat lorsqu'elle envisage de s'installer tout ou partie de l'année au Québec. Pourtant, cette collectivité neuve du Nouveau Monde n'appartiendra-t-elle pas bientôt, elle aussi, à son passé ?

Bien qu'échaudés, doublement eu égard à leur expérience française (originelle) et québécoise (migratoire), les répondants n'en croyaient donc pas moins, à l'époque où nous les avons rencontrés, en l'éternelle possibilité d'une félicité terrestre. Toutefois, suspendons là l'ébauche d'une analyse, pour l'heure encore prématurée et concluons derechef l'examen phénoménologique des unités de signification. Nous renvoyons au chapitre prochain la nécessité de procéder à une synthèse des résultats, laquelle constitue l'ultime étape de la « méthode phénoménologique scientifique en sciences humaines » (Giorgi, 1998, p. 353).

CHAPITRE VII

SYNTHÈSE DES RÉSULTATS

Nous avons tout d'abord recueilli les perceptions du sens commun puis nous avons discriminé, dans la masse des données ainsi collectées, les unités de signification les plus pertinentes, c'est-à-dire celles qui coïncidaient avec nos catégories conceptuelles. Nous avons par la suite traduit cette sélection en langage phénoménologique et, plus exactement, dans les termes utilisés par notre auteur de référence, Alfred Schutz. Ce faisant, nous nous sommes placé à un niveau d'examen supérieur en suspendant notre « participation habituelle au monde social » (Le Breton, 2004, p. 96). Admettons néanmoins que cette *époque* n'a été au mieux que partielle. Pour notre défense, arguons que nous n'estimions pas envisageable de nous retrancher totalement de l'attitude naturelle seyant aux acteurs dans la réalité de la vie quotidienne, puisque nous étions et le contemporain, et le pair des immigrants français concernés au premier chef par notre recherche !

Devions-nous seulement envisager un tel recul ? Le chercheur en sciences sociales se retire-t-il en quelque ermitage afin de mettre au jour les essences des phénomènes qu'il étudie ? Alfred Schutz et, avec lui, les autres hérauts de la sociologie interprétative s'opposeraient certainement au solipsisme de semblables investigations. Ajoutons que le Monde-Vie, étant « constitutif comme tel pour l'intercompréhension » (Habermas, 1987, p. 139), nous nous trouvions en tant qu'acteur parmi les acteurs en position de « com-prendre » (au sens de « prendre avec »), l'intentionnalité à l'œuvre dans les projets migratoires soumis à notre analyse. Il nous faut à présent franchir un degré supplémentaire dans notre progression pyramidale et nonobstant dialectique vers la résolution du hiatus, sur lequel se fondait notre question centrale de recherche (nous la reformulerons dans quelques lignes). Aussi, procéderons-nous à la synthèse des résultats des entretiens.

Cette opération, dont Amédéo Giorgi écrit qu'elle constitue l'ultime étape de la « méthode phénoménologique scientifique en sciences humaines », se déroule de la façon suivante :

Une fois chaque unité de signification ramenée à son essence selon la perspective propre à la discipline et reformulée dans les termes de cette dernière, on applique plus ou moins le même procédé aux unités de signification transformée en vue de décider lesquelles sont essentielles eu égard au phénomène à l'étude et lesquelles ne le sont pas. (Giorgi, 1998, p. 357)

Ainsi que le préconise également Amédéo Giorgi, nous recourrons à la « variation libre et imaginaire » afin de « décrire, depuis la perspective de la discipline, la structure essentielle de l'expérience concrètement vécue » (*Ibid.*). Cette synthèse des résultats devrait, idéalement, nous permettre de répondre à notre questionnement de départ, naguère posé dès les premières pages de ce mémoire puis, répété à plusieurs reprises tout au long de notre travail. Rappelons que notre problématique visait à comprendre le phénomène, alors jamais ou si peu étudié, du retour en France des immigrants français régulièrement installés au Québec. Nous souhaitons plus précisément réduire le hiatus *a priori* sibyllin entre, d'une part, le retour au pays des immigrants français et, d'autre part, leur désir passé d'immigrer au Québec, enthousiasme d'ailleurs partagé par le plus clair de la population française et entretenu par le gouvernement québécois.

Répondant d'emblée à cette question centrale de recherche, nous émettions l'hypothèse que le retour des immigrants français trahissait tout à la fois l'influence de divers mythes, particulièrement mobilisateurs, et la vigueur du processus de construction de projets, activité au demeurant inhérente à la condition humaine. Nous verrons ci-dessous dans quelle mesure les propos des répondants nous permettent de résoudre l'énigme de départ et de conforter, en grande partie, nos hypothèses centrale et sectorielles. Dans un souci de clarté, nous rassemblerons les résultats à notre sens les plus pertinents au sein de trois brèves sections. Dans la première, nous examinerons la valeur de l'immigration des répondants au Québec, dans la deuxième, nous nous interrogerons quant à la réalité du retour en France, tandis que dans la troisième et dernière section, nous nous pencherons sur le phénomène d'hybridation culturelle ainsi que sur l'imprégnation mythique de notre échantillon. Remarquons dès à présent l'omniprésence de l'action (telle que l'entend Alfred Schutz), donc du projet sur lequel elle se base.

7.1 La pertinence périphérique du Québec dans l'immigration française

Certes, le retour en France des immigrants français constitue l'objet principal de notre recherche. Toutefois, le Québec occupe une place à ce point considérable, tant en amont qu'en aval de l'immigration (nous le verrons dans la troisième section de ce chapitre), que l'écarter de notre synthèse semble impensable. Cette « collectivité neuve du Nouveau Monde » n'est-elle pas en effet le pays de

destination des immigrants français, l'objet de toutes leurs attentions et, accessoirement, l'endroit où nous les avons rencontrés ? Pourtant, au risque d'interloquer et de perdre en route notre lecteur, arguons que le Québec pèse beaucoup moins qu'il n'y paraît de prime abord dans les projets tels que nous les a décrits notre échantillon ! Voici les éléments à charge sur lesquels nous nous appuyons...

Les unités de signification nous enseignent en premier lieu que les répondants ont moins immigré au Québec qu'ils n'ont quitté la France. Certains auteurs estiment, certes, que « la véritable émigration, elle, est conçue comme se faisant au long cours, en famille. Tant que cette installation collective n'est pas réalisée, l'immigrant solitaire ne peut être qu'en porte-à-faux » (Héritier, 2000, p. 202). Pourtant, le fait pour les répondants d'avoir éventuellement émigré en famille ne rend pas moins leur mobile quelque peu suspect. Leur immigration, *a contrario* de celle de la plupart des étrangers s'installant au Québec, ne répond pas à une nécessité économique vitale mais plutôt à un désir de fuite, pour un ensemble de raisons sur lesquelles nous ne reviendrons pas. Par induction, divers témoignages nous font penser que les répondants désiraient avant tout s'affranchir de la « relation Nous », qu'ils partageaient naguère avec leurs consociés. Rejetant le système de pertinences dans lequel ils sont nés et ont grandi, basé sur le stock de connaissances et la réserve d'expériences, ils se sont eux-mêmes exclus de son centre, leur contestation les entraînant aux confins de la marge. De fait « marginaux », les répondants n'entretenaient pas moins l'espoir, à l'instar de tout acteur de la vie sociale, de se rapprocher du centre d'un nouveau système de pertinences plus conforme à leurs attentes. D'où leur désir d'émigrer.

Nous avons appris en second lieu, à quel point la sub-propagande, exercée par le gouvernement québécois et relayée par la presse écrite française, les co-acteurs et consociés, a joué en faveur du Québec, les répondants pouvant dorénavant mettre un nom et des coordonnées géographiques sur leur désir d'ailleurs. Nous savons d'autre part, eu égard à divers témoignages, que les répondants ont moins adopté le Québec qu'ils ne poursuivaient à l'époque le mythe de l'Amérique, c'est-à-dire du Nouveau Monde, et sans doute bien au-delà, les mythes du Paradis que nous avons rangés au nombre des mythes « naturels ». Ces mythes (nous y reviendrons dans la troisième section) auxquels ont adhéré, en leur temps, les découvreurs et les colons européens, font vibrer une corde très sensible chez les immigrants, puisqu'ils invoquent et célèbrent tous le recommencement *ab origine* auquel ils aspirent, retour les mettant d'ailleurs à titre symbolique sur un pied d'égalité avec le Démon.

Par réaction et par adhésion, par reproduction également, les répondants ont donc cinglé eux aussi, vers cette terre du Ponant dont on vante en France le lointain cousinage. Mais, faute de désirer le

Québec pour lui-même, les répondants ont insuffisamment préparé leur immigration. Ils se sont contenté de fonder leur motif « en-vue-de » (l'installation au Québec) sur l'idéalisation de leurs capacités d'adaptation expérimentées par le passé (motif « parce-que »), notamment en entreprenant divers voyages à vocation touristique. Les répondants, à l'instar de l'étranger schutzien, se sont par ailleurs reposés sur le schème d'interprétation que leur fournissait leur société d'origine, sans se douter que ce florilège de recettes d'appréhension du monde social ne pouvait s'appliquer à la société d'accueil. Ce schème originel, postulant notamment le lignage des Français et des Québécois et donc un tissu de similitudes culturelles entre deux peuples au demeurant éloignés tant géographiquement qu'historiquement¹, ne pouvait que faillir. Au fil de leur séjour migratoire, les répondants ont ainsi réalisé à quel point la langue française, pourtant commune aux Français et aux Québécois, ainsi que les us et coutumes sociales, différaient de part et d'autre de l'océan Atlantique.

Loin de converger vers le centre du nouveau système de pertinences et, ainsi de le maîtriser, les répondants se sont donc retrouvés, pour la plupart, à sa périphérie. Soit, ils y sont parvenus de leur propre chef, car ils refusaient l'idée même d'assimilation², soit ils y ont été confinés sous la pression d'attitudes « hétérophobes » fonctionnant sur le principe goffmanien de la stigmatisation (l'accent « français de France » représentant ici le biais stigmatisant). Les répondants qui préféraient à l'identité collective française, une identité personnelle valorisant l'acteur au détriment du groupe dont il est issu, se sont néanmoins vus objecter leur appartenance groupale par les membres de la société d'accueil. La communication interculturelle ne pouvait donc qu'échouer, dès lors que la qualité de sujet leur était refusée. N'oublions pas en effet que

l'Autre ne peut être reconnu comme tel que s'il est compris, accepté et aimé comme Sujet, comme travail de combinaison, dans l'unité d'une vie et d'un projet de vie, d'une action instrumentale et d'une identité culturelle qui doit toujours être dégagée de formes historiquement déterminées d'organisation sociale. (Touraine, 1997, p. 283)

¹ Pour Pierre Anctil, « l'immigration du XVII^e siècle fit ainsi naître soudainement et avec force, du fait de la distance physique avec la société d'origine et de l'alternative qu'offraient les cultures amérindiennes, l'idée d'une identité francophone distincte en Amérique, qui déjà n'était plus à construire, mais plutôt à explorer et à actualiser. » Voir à ce sujet, Pierre Anctil, « A la recherche du paradigme de base de la culture francophone d'Amérique », in Eric Waddell (dir. publ.), *Le dialogue avec les cultures minoritaires*, Sainte-Foy (Qué.), Presses de l'Université Laval, p. 5.

² Sélim Abou rappelle que les anthropologues « reconnaissent que le premier réflexe de l'immigrant, pourtant désireux de s'intégrer à la société réceptrice et d'adopter sa culture, est de se défendre contre l'assimilation. » Voir à ce sujet, Sélim Abou, *L'identité culturelle. Relations interethniques et problèmes d'acculturation*, Paris, Anthropos, 1981, p. 59.

Cantonnés à la marge, par les membres de la société réceptive, du fait de l'inadéquation de leurs motifs « parce-que », des empêchements du moi agissant et de l'obsolescence du schème originel, les répondants ont conjointement adopté une stratégie identitaire défensive, surtout destinée à protéger leur progéniture de toute « contamination » culturelle hétérogène, et ils se sont laissé aller au *nostoi* des poètes élégiaques, contemporains d'Homère. Ainsi, le mythe du retour au pays ou, plus exactement, le mythe d'un repositionnement au centre de l'ancien système de pertinences, s'est-il substitué aux mythes paradisiaques³. En apparence du moins, si l'on se souvient que les mythologies de la migration puisent aux mêmes fonts symboliques... Mais, examinons à présent, toujours d'un point de vue synthétique, ce que les unités de signification nous donnent à comprendre par « retour au pays ».

7.2 L'impossible retour en France

Nous avons insisté dans la section précédente sur la place secondaire qu'occupe, paradoxalement, le Québec, dans les mobiles migratoires de notre échantillon. Nous poursuivrons sur ce mode contrapuntique, en alléguant cette fois l'improbabilité du retour au pays de nos répondants. Nous ne signifions pas ici que notre échantillon ne reviendra pas en France, donc sur son projet de migration de retour, contrairement à ce qu'il nous a affirmé. Deux raisonnements, le premier de type logique et le second, inductif, nous font considérer en revanche comme douteux le retour en soi, c'est-à-dire le motif « en-vue-de » de l'action considérée.

Entendons-nous tout d'abord sur le fait qu'un retour s'entend logiquement d'un « aller » antérieur. Or, nous venons de le réitérer, nous nous interrogeons quant à la valeur devant être accordée à l'immigration de nos répondants au Québec. Sans doute faut-il lui conférer un caractère symbolique, dans la mesure où le pays de destination importe moins que l'acte de migrer (migration ressemblant

³ Nous avons pris la précaution d'indiquer dans l'introduction de ce mémoire que notre travail, du fait qu'il concerne une « diaspora » bien spécifique et qu'il est notamment circonscrit dans le temps, n'avait pas vertu à s'appliquer à d'autres situations et acteurs migratoires. Nous renouvelons ici cette mise en garde. Toutefois, nous ne pouvons que remarquer la synonymie entre la situation des immigrants français au Québec et celle des domiens, c'est-à-dire des habitants des départements et collectivités d'outremer (Antilles, Guyane, Réunion, Mayotte...), ayant travaillé et vécu en métropole (la France hexagonale) et rêvant de revenir dans leur île natale. Voici ce que rapportaient les rédacteurs d'un article paru dans *L'Express* en 2005 : « On était partis avec l'idée de revenir, poursuit le sociologue. En fait, on n'a pas choisi de rester. Le travail, le mariage, les enfants ont décidé pour nous. Et pendant toutes ces années, on a rêvé de rentrer au pays. » Un rêve qui ne s'est jamais étiolé, le désir de retour au pays natal progressant même d'autant plus vite que le mythe de la métropole se délitait. » Voir à ce sujet, Marianne Payot et Béatrice Vandevoorde, « Antilles, le délicat retour », *L'Express*, 9 mai 2005, p. 55.

fort à une fuite). De ces propositions majeure et mineure, nous induirons par syllogisme que, puisque départ au Québec il n'y a jamais eu véritablement, le retour au pays annoncé par les répondants se donne comme un ersatz de retour, voire un retour imaginé ! Se pourrait-il d'ailleurs que notre échantillon ait conçu de bout en bout son projet migratoire sur le mode imaginaire ? Cela expliquerait sans doute l'insuffisance de sa préparation... Souvenons-nous en effet que

l'agir peut être imaginé comme un agir réel et même comme travail [...] ; il peut être imaginé comme se référant à un projet préconçu ; comme ayant des en-vue-de et des parce-que spécifiques ; comme s'originant dans le choix et la décision ; comme ayant sa place dans une hiérarchie de plans. De plus, il peut être imaginé comme doté de l'intention de réaliser le projet, de le mener à bien, et peut être phantasmé comme s'engrénant dans le monde extérieur. Tout cela appartient cependant aux images produites dans l'acte imageant et par lui. Les « exécutions » et les « actes de travail » sont imaginés seulement *comme* des exécutions et des actes de travail. (Schutz, 1987, pp. 135-136)

Dès lors, se pourrait-il que la circulation migratoire, amorcée avec l'immigration au Québec et devant être bouclée avec le retour en France, bien que conçue et « engrénée » dans la réalité de la vie quotidienne, ait été « réalisée » dans la seule province limitée de signification du phantasme ? Les répondants n'ont-ils pas, à l'instar de Don Quichotte, « définitivement déplacé l'accent de réalité du monde du travail vers le monde de [leurs] propres créations imaginaires » ? Mais quittons-là cette réflexion en abyme, au demeurant vertigineuse, pour donner voix à un autre raisonnement, cette fois inductif. De fait, les unités de signification, se recoupant pour la plupart, nous enseignent qu'à aucun moment, les répondants n'ont coupé les liens avec leur famille. Les communications tant électroniques que physiques, que ces acteurs ont établies puis, maintenues tout au long de leur résidence au Québec, attestent certainement leur volonté d'entretenir l'ancienne « relation-Nous » en même temps qu'elles confortent le fait qu'ils n'ont jamais (réellement) immigré au Québec.

A contrario d'Hernan Cortés, qui soumit et anéantit l'empire aztèque, notre échantillon n'a donc pas brûlé ses vaisseaux au jour où il a abordé les rivages québécois. Non seulement les répondants sont-ils retournés épisodiquement en France, afin de restaurer l'ancienne communauté spatiale et temporelle, mais encore certains d'entre eux y ont-ils conservé des biens immobiliers, au point parfois de s'acquitter simultanément de deux loyers, l'un en France et l'autre au Québec. Ces répondants, fort précautionneux, ont pour certains sagement et longuement préparé leur retour. Avouons que cette attitude ne laisse pas de nous surprendre, en ce qu'elle contredit les assertions d'Alfred Schutz. Cet auteur postule en effet que le « retournant » (ou *homecomer*) s'attend, par définition, « à retrouver un environnement dont il a toujours eu, et a encore – du moins, le croit-il – une connaissance intime et qu'il lui suffit donc de tenir pour sûr afin d'y trouver ses repères » (2003, pp. 42-43).

Après tout, le « retournant » n'a aucune raison de douter de la validité de ses présupposés. Anciens co-acteurs de la société d'origine, les répondants ont pour leur part actualisé leur schème de référence, en accumulant les expériences (leurs séjours à vocation familiale) et en assurant une veille constante, notamment médiatique (liaisons téléphoniques et Internet, chaînes de télévision reçues *via* le câble ou un bouquet satellitaire, relations postales...). La nostalgie que nous avons évoquée à la fin de la section précédente se double donc, chez les répondants, d'une idéalisation du type de celle, plus ou moins ancienne, qui les a naguère conduits à présupposer que leur immigration au Québec ne serait guère différente des séjours qu'ils y ont effectués par le passé. Pourtant, et c'est là où le bât blesse, les répondants se sont comportés comme s'ils arrivaient en *terra incognita*, qui, mobilisant leur famille, qui, entreprenant des démarches, qui, économisant sou après sou afin de financer leur réinstallation. Comme s'ils consacraient à leur migration de retour l'attention qu'ils auraient dû initialement porter à leur immigration au Québec. Cet autre paradoxe nous incite à supputer que, loin de se bercer d'illusions quant à sa faculté d'adaptation culturelle, laquelle s'est révélée fort médiocre au Québec, contrairement au *homecomer* d'Alfred Schutz, les répondants anticipent sur le mode de l'imagination les difficultés de leur réinstallation prochaine, voire l'impossibilité fondamentale qu'il y a à renouer avec leurs anciens consociés.

Marginaux, ils étaient en France, marginaux ils sont demeurés au Québec et, marginaux les répondants redeviendront probablement, une fois de retour dans leurs foyers. Sans doute, pressentent-ils, prémonition où l'intersubjectivité joue souvent un rôle important, que « celui qui rentre au pays n'est plus le même homme que celui qui en est parti. Il n'est plus le même, ni pour lui, ni pour ceux qui ont attendu son retour » (Schütz, 2003, p. 64). Cette marginalité qui leur colle à la peau de longue date et qu'ils perçoivent dans l'œil de l'Autre s'accroît au fur et à mesure qu'ils accumulent les expériences migratoires. Marginaux, ces prétendants à la maîtrise d'un système de pertinences le sont d'autant plus qu'ils ont revêtu, chemin faisant, la défroque de l'hybride culturel. Cela ne va pas sans entraîner un certain nombre de conséquences, ainsi que nous le verrons dans la troisième et dernière section de ce chapitre.

7.3 De l'ontologique à l'autopoïétique

Quelle qu'ait été leur volonté de sauvegarder leur ancien modèle culturel et, ainsi, de se soustraire aux tentatives d'assimilation de la société réceptive, les répondants ont irrémédiablement changé au contact de celle-ci. Malgré eux, ils sont devenus des hybrides culturels, « à l'orée de deux vies sociales différentes, ne sachant pas à laquelle [ils appartiennent] » (Schutz, 1987, p. 233). Cet « entre-deux »,

que Gina Stoiciu compare à une maison aux portes ouvrant d'un côté « vers la lumière, l'espoir et le soleil » et de l'autre côté « vers l'ombre et le crépuscule » (1997, pp. 9-10), perdue dans le retour. Comme si, une fatalité s'attachait aux pas de l'étranger et, bientôt, du « retournant ».

Le drame de l'immigré, c'est d'être dans un entre-deux suspendu. Il est d'abord un émigré qui sera oublié par sa société d'origine avant qu'ailleurs il ait cessé d'être un étranger immigré. Il se déplace d'autant plus difficilement sur une chaîne de temps, qui va de l'oubli d'un côté à l'intégration de l'autre, qu'il partage avec les acteurs des deux sociétés l'illusion d'une présence/absence provisoire. (Héritier, 2000, p. 205)

Le retour, si retour il y a pour les raisons déjà invoquées, s'impose aux répondants. Toutefois, tout désireux qu'ils soient de « transplanter dans le vieux modèle culturel quelque chose [...] des aptitudes et des expériences acquises à l'étranger » (Schütz, 2003, p. 65), notre échantillon semble nonobstant conscient de l'hermétisme des schèmes de pertinence et donc des probabilités défavorables d'une « transplantation » réussie. La plupart des répondants évoquent donc, avant même que d'y retourner, la possibilité de ne pas rester en France. Déjà, ils s'échappent sur le mode de l'imagination, de la marge où les cloîtrerait selon eux la somme de leurs différences (à la contestation initiale s'est entre-temps ajoutée la mutation culturelle issue de l'expérience migratoire).

Non seulement, cet aveu ne nous surprend pas, mais encore il corrobore notre troisième hypothèse sectorielle, naguère formulée dans le chapitre II de ce mémoire. Nous avons, souvenons-nous en, présupposé que les immigrants français repartiraient sans toutefois considérer leur réinstallation en France comme définitive. Ce postulat se fondait sur le caractère pérenne, car ontologique, du mythe et du processus de construction de projets de vie, ainsi que, plus prosaïquement, sur l'image négative dont pâtit la France auprès de ses ressortissants expatriés. À défaut de revenir à la situation *pro quo ante*, et, puisqu'il n'est jamais véritablement parti, notre échantillon poursuivrait donc une route entamée en pensée dans quelque endroit du monde, en France ou ailleurs. Le retour ne serait donc pas en ce sens « une possible solution de quitter le Canada » (Stoiciu, 1992, p. 43), mais plutôt la continuation d'une longue transhumance. Un mécanisme infernal s'est enclenché ne souffrant, dirait-on, aucune interruption.

La quête de la félicité terrestre obnubile d'ailleurs à ce point notre échantillon, qu'elle l'entraîne par saccade, ici au Québec, là en France, à moins que ce ne soit en Nouvelle-Zélande, dernier avatar connu du mythe de l'Eldorado. Mais, le paradis terrestre se trouve rarement là où l'on croit et si peu, semble-t-il, en cet endroit, quel qu'il soit, d'où l'on est parti. Candide qui avait été « chassé du paradis terrestre », en l'occurrence le château westphalien de Thunder-ten-Tronckh, « le plus beau et le plus

agréable des châteaux possibles » (Voltaire, 1966, p. 181), n'a-t-il pas finalement renoué avec Eden dans le jardin d'une métairie située sur le rivage de la Propontide, aux marches de la Sublime Porte ? Plus surprenante, est sans conteste l'éventualité d'un retour (ou retour au carré) au Québec. Cette révélation, sans anéantir notre hypothèse sectorielle, la prolonge certainement en même temps qu'elle nous ouvre de vastes champs de réflexion. Que les répondants évoquent cette collectivité du Nouveau Monde, alors même qu'ils s'apprêtent à la quitter une première fois ou de nouveau, prouve sans doute à quel point l'homme demeure sous le masque de la modernité « un animal créateur de mythes » (Bastide, 1975, p. 90)...

A contrario de Constantin Stoiciu, que nous citions précédemment, les répondants ne sont donc pas hantés par le désir du retour mais par le désir en soi, c'est-à-dire par le *pragma* des mythes de la migration et du recommencement. Cette « persistance de l'archaïque », qu'a très bien vue Roger Bastide, cette capacité autopoïétique du mythe à se régénérer, à se transformer sans se perdre, à perdurer à travers les siècles des siècles, jette les répondants encombrés d'*impedimenta* sur les routes du monde, d'une rive à l'autre, une terre après l'autre. Aujourd'hui, ici, demain, qui sait ? Le retour des immigrants français fleure le départ, mais leur quête de complétude risque fort de demeurer, nous le craignons, inassouvie.

Nous concluons cette synthèse des résultats en rappelant que nous entretenions de prime abord le désir d'éclairer un phénomène qui, tout ancien qu'il fut⁴, n'avait pas encore, ou si peu, bénéficié de l'attention des sciences sociales. Tout à l'espoir que nos travaux, placés sous les auspices théoriques et méthodologiques de la phénoménologie sociale d'Alfred Schutz, auront humblement contribué à réduire le paradoxe à l'origine de notre recherche, nous mettrons un point final à notre mémoire dans la conclusion générale suivant immédiatement le présent (et néanmoins ultime) chapitre. L'espace d'un paragraphe, nous quitterons le strict champ opératoire pour faire état de quelques légitimes, quoique respectueuses, interrogations relatives à l'approche québécoise actuelle de l'immigration française contemporaine. À titre personnel, enfin, nous émettrons un vœu quant à l'avenir des relations culturelles franco-québécoises.

⁴ Nous avons vu dans le chapitre II qu'une hémorragie démographique a rendu exsangue la Nouvelle-France dès les premiers temps de la colonisation, les retours excédant certaines années le nombre des arrivées.

CONCLUSION

De même que l'*Aufklärung*¹ (Les Lumières), mais toutes proportions gardées, la colonisation française du territoire nord-américain appelé à devenir la Nouvelle-France, puis le Québec, constitue un fait fondateur. C'est néanmoins, à notre avis, le scléroser que de n'en pas examiner l'héritage. Aussi, il nous a semblé judicieux d'examiner l'immigration française contemporaine au Québec, *a fortiori* à l'approche des célébrations du 400^e anniversaire de la fondation de la ville de Québec. À l'image de Michel Foucault, nous avons estimé qu'en scrutant ce flux migratoire, nous serions à même de « saisir les points où le changement est possible et souhaitable » et de « déterminer la forme précise à donner à ce changement » (1984, p. 574).

Nous avons vu que l'immigration française d'aujourd'hui au Québec réitère le geste et la geste d'aïeux d'illustre mémoire² et que cette répétition, non seulement se forge dans le creuset de l'intersubjectivité et sous l'effet de différents mythes du recommencement mais également, qu'elle est dûment et largement suscitée par le gouvernement québécois, dans le cadre d'une politique générale d'incitation à l'immigration francophone. Nous avons, surtout, longuement examiné la question du retour des immigrants français, phénomène de prime abord déconcertant puisque contraire et, à la

¹ « De Hegel à Horckheimer ou à Habermas, en passant par Nietzsche ou Max Weber, il n'y a guère de philosophie qui, directement ou indirectement, n'ait été confrontée à cette même question : quel est donc cet événement qu'on appelle l'*Aufklärung* et qui a déterminé, pour une part au moins, ce que nous sommes, ce que nous pensons et ce que nous faisons aujourd'hui ? » Pour Michel Foucault, la question posée par et dans le *Berlinische Monatsschrift* en décembre 1784 (et à laquelle a répondu Kant) interpelle tout lecteur moderne eu égard à sa pertinence résiduelle. Voir à ce sujet, Michel Foucault, « Qu'est-ce que les Lumières ? » in *Dits et écrits*, t.2, Paris, Gallimard, 1994, pp. 562-578.

² Un historien rappelle qu'« aujourd'hui les deux tiers de la population québécoise descendent directement des pionniers et des pionnières arrivés au pays avant 1700. Au XVIII^e siècle, les quelque 338 pionniers et pionnières d'Acadie établis en Nouvelle-France à la suite de la déportation des Acadiens ont les mêmes origines que les pionniers de la Nouvelle-France. Ils se sont intégrés à la société de l'époque sans modifier les proportions initiales. [...] Si en Amérique du Nord, les descendants des premiers français comptent aujourd'hui plus de 16 millions d'individus, les recensements canadien de 1981 et américain de 1970 indiquent pour leur part que seulement 7,4 millions de personnes savent encore s'exprimer en français, dont 5,3 millions au Québec. » Voir à ce sujet, Marcel Fournier, « L'immigration européenne au Canada des origines à 1765, les Belges, les Suisses, les Français, les Luxembourgeois », *Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, vol. 42, n°2, 1991, p.106-124.

mythologie de la migration mobilisée par et pour les Français à travers le rêve du Québec et à la vigueur de la migration de peuplement. En conclusion de notre mémoire, il nous faut remarquer l'adéquation presque parfaite des perceptions de notre échantillon avec nos différentes hypothèses. Nous avons, notamment, supposé que le retour au pays révélait et l'influence des mythes de la migration et, un désir de projection, tous deux d'ordre ontologique.

Chemin faisant, nous nous sommes aperçus que pour un certain nombre d'immigrants, l'Eldorado ne se trouvait ni au Québec, n'en déplaise à la promotion gouvernementale québécoise, ni en France que ces immigrants ont initialement laissée derrière eux. Le retour au pays semble donc un pis-aller ou, pour paraphraser l'historien Yves Landry, un « horizon d'attente » (2001, p. 95) préluant éventuellement une « reprise de migration » (Canada, 2006). Pourtant, et cela nous ne l'avions pas pressenti, certains répondants ont évoqué un retour probable au Québec s'ils ne parvenaient pas à se réinstaller en France... Notre analyse retrouve certes l'intuition husserlienne, selon laquelle l'acteur est *mutatis mutandis* un animal projetant qui, tout à l'anticipation de l'à venir, l'idéalise sur le mode du « Je peux le faire à nouveau » mais il appert en outre qu'aucune situation, *a fortiori* migratoire, n'est figée *ad vitam aeternam*.

Avant que de mettre un point final à ce mémoire, qu'il nous soit permis de nous interroger quant à la pertinence d'une propagande ayant pour seule vocation d'attirer les immigrants français et de siphonner leurs économies. Parier sur l'inertie des premiers, donc sur la mise en sommeil des mythes à l'origine de leur migration, hypothèque en effet toute chance de voir cette population prendre racine. Si l'installation définitive de ces immigrants, et non leur renouvellement permanent, est l'objectif qu'il poursuit réellement, le gouvernement québécois aurait sans doute intérêt à reconsidérer son *modus operandi*. Toutefois, cette tâche doit être menée dans un esprit de concertation avec la société d'accueil³. De l'éventualité d'une convergence satisfaisant les intérêts des parties en présence, susceptible de repousser *sine die* l'éventualité d'un retour des immigrants français, dépend la capacité du pouvoir politique (et de ses différents relais institutionnels) à fédérer autour de ce projet la population qu'il est censé servir. La responsabilité lui échoit notamment de promouvoir au sein de la société québécoise, et avec le talent communicationnel qu'on lui reconnaît par ailleurs, les vertus d'une

³ Un syndicat, critique, conclut dans un document : « Il faut se prémunir contre une vision économique et utilitariste qui peut engendrer certains effets pervers : attentes irréalistes, désillusion, processus d'intégration plus difficile, etc. » Voir à ce sujet, « Mémoire de la Confédération des syndicats nationaux présenté à la Commission de la culture sur la planification des niveaux d'immigration 2005-2007 », *Confédération des syndicats nationaux*. En ligne. <<http://www.csn.qc.ca/memoires/mem-immigration-02-2004.htm>> Consulté le 15 février 2007.

immigration française contemporaine. Cette tâche « historico-critique », comme l'écrit Foucault, semble d'autant plus urgente à la lumière des célébrations du 400^e anniversaire de la fondation de la ville de Québec, prévues le 3 juillet 2008. Une paix sociale reste à négocier et, de vieux différends à régler entre cousins français et québécois qui, d'éloignés, ont été selon nous sciemment mais encore superficiellement réunis.

RÉFÉRENCES

- Abou, S. 1977. *Contribution à l'étude de la nouvelle immigration libanaise au Québec, Adaptation, Intégration, Acculturation*. Québec : Centre international de recherche sur le bilinguisme, Publication B-66.
- Abou, S. 1981. *L'identité culturelle. Relations interethniques et problèmes d'acculturation*. Paris : Anthropos.
- Abou, S. 1998. *Liban déraciné, Immigrés dans l'autre Amérique*. Paris : L'Harmattan.
- Balle, F. 1992. *Médias et sociétés : presse, audiovisuel, télécommunication*. Paris : Montchrestien.
- Balle, F. 2000. *Les médias*. Paris : Flammarion.
- Bardin, L. 1977. *L'analyse de contenu*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Barthes, R. 1957. *Mythologies*. Paris : Éditions du Seuil.
- Bastide, R. 1970. *Le prochain et le lointain*. Paris : Éditions Cujas.
- Bastide, R. 1975. *Le sacré sauvage et autres essais*. Paris : Payot.
- Beaud, M. 2003. *L'art de la thèse, Comment préparer et rédiger une thèse de doctorat, un mémoire de DEA ou de maîtrise ou tout autre travail universitaire*. Paris : La Découverte.
- Beaud, S. et G. Noiriel. 1989. « L'« assimilation », un concept en panne », *Revue internationale d'action communautaire*, 21/61, Montréal (Qué.).
- Becker, H. 2002. *Les ficelles du métier, comment conduire sa recherche en sciences sociales*. Paris : Éditions La Découverte.
- Benoist, L. 2003. *Signes, symboles et mythes*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Berger, P., et T. Luckmann. 1996. *La construction sociale de la réalité*. Paris : Méridiens Klincksieck.
- Bouchard, G. 2000. *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde, essai d'histoire comparée*. Saint-Denis, (Qué.) : Les éditions du Boréal.
- Canada, ministère de l'Industrie; Statistique Canada, Études sur la famille et le travail. 2006. *Retour et reprise de migration chez les hommes en âge de travailler*. A. Aydemir et Ch. Robinson. 11F0019 n°273, 54 p.
- Carey, J. W. 1989. *Communication As Culture : essays on Media and Society*. Boston : Unwin Hyman.

- Cefaï, D. 1998. *Phénoménologie et sciences sociales. Alfred Schutz, naissance d'une anthropologie philosophique*. Genève : Droz.
- Coulon, A. 1992. *L'Ecole de Chicago*. Paris : Presses universitaires de France.
- Détienne, M. 1981. *L'invention de la mythologie*. Paris : Gallimard.
- Ducassou, J. 2000. « L'immigration des Français au Québec, entre enjeux et réalités ». Mémoire de séminaire, Bordeaux : Institut d'études politiques de Bordeaux.
- Dupuis, J.P. 2004. « Être un « maudit Français » en gestion au Québec : Un portrait et une interprétation », *Cahier de recherche*, n° 04-03, Montréal (Qué.) : HEC Montréal.
- Eliade, M. 1957. *Mythes, rêves et mystères*. Paris : Gallimard.
- Eliade, M. 1963. *Aspects du mythe*. Paris : Gallimard.
- Ellul, J. 1990. *Propagandes*. Paris : Economica.
- El Yamani, M. 1996. « De la gaffe politique à l'exclusion : le marquage du « nous » et du « eux » à travers les discours et stratégies médiatiques de « l'affaire Parizeau » au Québec. In Fall, Hadj-Moussa et Simeoni, *Les convergences culturelles dans les sociétés pluriethniques*. Sainte-Foy (Qué.) : Presses de l'Université du Québec.
- Fall, K., Hadj-Moussa, R., et D. Simeoni. 1996. *Les convergences culturelles dans les sociétés pluriethniques*. Sainte-Foy, (Qué.) : Presses de l'Université du Québec.
- Fanon, F. 1952. *Peau noire masques blancs*. Paris : Éditions du Seuil.
- Fortin, S. 2002. « Social Ties and Settlement Processes: French and North African Migrants in Montreal », *Canadian Ethnic Studies/Études ethniques au Canada*, vol. 34, N°3, pp. 76-98.
- Fortin, S. 2004. « Stratégies d'établissement en contexte montréalais : une diversité de modalités ? ». In *Racisme et discrimination : Permanence et résurgence d'un phénomène inavouable*, sous la dir. de Jean Renaud, Annick Germain et Xavier Leloup. Québec : Les Presses de l'Université Laval, pp. 31-59.
- Foucault, M. 1984. « Qu'est-ce que les Lumières ? ». In *Dits et écrits*, t.2. Paris : Gallimard.
- Giorgi, A. 1998. « De la méthode phénoménologique utilisée comme mode de recherche qualitative en sciences humaines : théorie, pratique et évaluation ». In Poupart *et al.*, Groupe de recherche interdisciplinaire sur les méthodes qualitatives, *La recherche qualitative, enjeux épistémologiques et méthodologiques*. Boucherville (Qué.) : Gaëtan Morin Editeur.
- Goffman, E. 1975. *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*. Paris : Éditions de Minuit.
- Graf, F. 1994. « La genèse de la notion de mythe ». *Greek Mythology Link*. Texte intégral en ligne. <http://homepage.mac.com/cparada/GML/003Signed/FGGenese.html>. Consulté le 12 septembre 2005.
- Grawitz, M. 2001. *Méthodes des sciences sociales*. Paris : Dalloz.

- Habermas, J. 1987. *Critique de la raison fonctionnaliste*. T.2. de *Théorie de l'agir communicationnel*. Paris : A. Fayard.
- Habermas, J. 1995. « Approches objectivistes et subjectivistes en sciences sociales ». In *Sociologie & Théorie du langage*. Paris : Armand Colin.
- Hegel, F. 1993. *La phénoménologie de l'esprit*. T.2. Paris : Gallimard.
- Hella, A. 1983. *Précis de l'argumentation*. Bruxelles : Labor. Paris : Fernand Nathan.
- Helly, D. 1992. *L'immigration, pour quoi faire ?* Québec : Institut québécois de recherche sur la culture.
- Héritier, F. 2000. « La conscience d'être immigré ». In *Migrations et errances*, sous la dir. de Françoise Barret-Ducrocq. Paris : Grasset.
- Homère. 1999. *Odyssée*. Paris : Gallimard.
- Jakobson, R. 1963. *Essais de linguistique générale*. Paris : Éditions de Minuit.
- Landry, L. 1972. *Québec Français ou Québec québécois ?*. Montréal (Qué.) : Les Presses Libres.
- Landry, Y. 2001. « L'émigration française au Canada avant 1760 : premiers résultats d'une microanalyse ». In *Prendre la route. L'expérience migratoire en Europe et en Amérique du Nord du XIVe au XXe siècle*, sous la dir. de A. Courtémanche et M. Pâquet. Hull (Qué.) : Editions Vents d'Ouest.
- Lapassade, G. 1991. *L'ethnosociologie, les sources anglo-saxonnes*. Paris : Méridiens Klincksieck.
- Lapassade, G. 1996. *Les microsociologies*. Paris : Anthropos.
- Laramée, B., et B. Vallée. 1991. *La recherche en communication. Éléments de méthodologie*. Sillery : Presses de l'Université du Québec, Ste-Foy (Qué.) : Télé-université.
- Larin, R. 2000. *Brève histoire du peuplement européen en Nouvelle-France*. Sillery (Qué.) : Septentrion.
- Le Breton, D. 2004. *L'interactionnisme symbolique*. Paris : Presses universitaires de France.
- Lefebvre, M., et Y. Oryschuk. 1985. *Les Communautés culturelles du Québec/La Société d'histoire des communautés culturelles du Québec*, v.1. Montréal (Qué.) : Fides.
- Lion, V. 2004. *Irréductibles Québécois*. Paris : Éditions des Syrtes.
- Litalien, R. 2006. « On l'appelait la Nouvelle-France ». In *Géo Histoire, du Québec à la Louisiane, Sur les traces des Français d'Amérique*, hors-série, octobre 2006, pp. 36-37.
- Lochard, G. et H. Boyer. 1998. *La communication médiatique*. Paris : Éditions du Seuil.
- Magasich-Airola, J., et J-M. de Beer. 1994. *America Magica, Quand l'Europe de la Renaissance croyait conquérir le Paradis*. Paris : Éditions Autrement.

- Malewska-Peyre, H. 1990. « Le processus de dévalorisation de l'identité et les stratégies identitaires ». In *Stratégies identitaires*, sous la dir. de C. Camilleri, J. Kastarsztein, E. M. Lipiansky, H. Malewska-Peyre, I. Taboada-Leonetti et A. Vasquez. Paris : Presses universitaires de France.
- Marienstras, E. 1988. *Nous, le peuple. Les origines du nationalisme américain*. Paris : Gallimard.
- Mathien, M. 1989. *Le système médiatique : le journal dans son environnement*. Paris : Hachette.
- Mathieu, J. 1995. « De France à Nouvelle-France au XVIIe siècle ». In *Les chemins de la migration en Belgique et au Québec du XVIIe au XXe siècles*, sous la dir. de Y. Landry, J. A. Dickinson, S. Pasleau et C. Desama. Beauport : Publications MNH, pp. 195-199.
- McLuhan, M. 2001. *Pour comprendre les médias*. Montréal (Qué.) : Bibliothèque québécoise.
- Mead, G. 1963. *L'esprit, le soi et la société*. Paris : Presses universitaires de France.
- Memmi, A. 1982. *Le racisme*. Paris : Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. 1976. *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.
- Milton, J. 1995. *Le Paradis perdu*, trad. de l'anglais par Chateaubriand. Paris : Gallimard.
- Morissonneau, C. 1978. *La Terre promise : Le mythe du Nord québécois*. Ville Lasalle (Qué.) : Cahiers du Québec/Hurtubise.
- Mouchot, C. 2003. « Les interprétations des « révolutions » dans les sciences physiques ». In *Méthodologie économique*. Paris : Le Seuil.
- Mucchielli, A. 1991. *Les méthodes qualitatives*. Paris : Presses universitaires de France.
- Mucchielli, A, J-A. Corbalan et V. Ferrandez. 1998. *Théorie des processus de la communication*. Paris : Armand Colin.
- Naipaul, V.S. 1996. *La perte de l'Eldorado*. Paris : Plon.
- Natanson, M. 1970. *Phenomenology and Social Reality, essays in memory of Alfred Schutz*, edited by Maurice Natanson. The Hague (Neth.) : Martinus Nijhoff.
- Neveu, E. 2001. *Sociologie du journalisme*. Paris : Éditions La Découverte.
- Pelletier, P. 1996. *Les thérapies transpersonnelles*. Saint-Laurent (Qué.) : Fidès.
- Portes, A. et R. Manning. 1985. « L'enclave ethnique : réflexions théoriques et études de cas », *Revue internationale d'action communautaire*, vol. 14, n°54, pp. 45-60.
- Poupart, J. et al. Groupe de recherche interdisciplinaire sur les méthodes qualitatives. 1998. *La recherche qualitative, enjeux épistémologiques et méthodologiques*. Boucherville (Qué.) : Gaëtan Morin Editeur.
- Québec, service de la Communication et des Affaires publiques, Délégation générale du Québec. 2001. *Le magazine du Québec*. Paris : Délégation générale du Québec.

- Raleigh, Sir W. 1993. *El Dorado*, préf. d'Alexandre Cioranescu, trad. de l'anglais par J. Chabert. Paris : Éditions UNESCO.
- Ramonet, I. 2001. *La tyrannie de la communication*. Paris : Gallimard.
- Rogel, J.P. 1989. *Le défi de l'immigration*. Québec : Institut québécois de recherche sur la culture.
- Sabourin, P. 2003. « L'analyse de contenu ». In *Recherche sociale, De la problématique à la collecte des données*, sous la dir. de Benoît Gauthier, pp. 357-385. Sainte-Foy (Qué.) : Presses de l'Université du Québec.
- Sanchez, J-P. 1996. *Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique*, t.2. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Sartre, J-P. 1986. *Questions de méthode*. Paris : Gallimard.
- Savoie-Zajc, L. 2003. « L'entrevue semi-dirigée ». In *Recherche sociale, De la problématique à la collecte des données*, sous la dir. de Benoît Gauthier, pp. 293-315. Sainte-Foy (Qué.) : Presses de l'Université du Québec.
- Schutz, A. 1987. *Le chercheur et le quotidien*. Paris : Méridiens Klincksieck.
- Schütz, A. 1998. *Éléments de sociologie phénoménologique*. Paris : L'Harmattan.
- Schütz, A. 2003. *L'étranger, suivi de L'homme qui rentre au pays*. Paris : Éditions Allia.
- Stoiciu, C. 1992. *Le roman du retour*. Montréal (Qué.), Humanitas-nouvelle optique.
- Stoiciu, G. 1997. *L'aveuglement de Janus : mythes, mythologie politique et reconstruction identitaire collective*. Montréal : Humanitas.
- Stoiciu, G. et O. Brosseau. 1989. *La différence, comment l'écrire ? Comment la vivre ? : communication internationale et communication interculturelle*. Montréal : Humanitas-Nouvelle optique.
- Taboada Leonetti, I. 1989. « Stratégies identitaires et minorités dans les sociétés pluriethniques ». In *Revue internationale d'action communautaire*, 21/61. Montréal (Qué.).
- Todorov, T. 1982. *La conquête de l'Amérique, la question de l'autre*, Paris : Seuil.
- Touraine, A. 1997. *Pourrons-nous vivre ensemble ? Égaux et différents*. Paris : Fayard.
- Voltaire. 1966. « Candide ou l'optimisme ». In *Romans et contes de Voltaire*. Paris : Garnier Flammarion.
- Waddell, E. (dir.publ.). 1999. *Le dialogue avec les cultures minoritaires*. Sainte-Foy (Qué.) : Presses de l'Université Laval. 244 p.
- Wagner, H. 1983. *Alfred Schutz : An Intellectual Biography*. Chicago : University of Chicago Press.

- Winkin, Y. *et al.* Bateson, Birdwhistell, Goffman, Hall, Jackson, Scheffen, Sigman, Watzlawick. 2000. *La nouvelle communication*. Paris : Éditions du Seuil.
- Winkin, Y. 2001. *Anthropologie de la communication : de la théorie au terrain*. Paris : Éditions du Seuil.
- Wittgenstein, L. 1986. *Tractatus logico-philosophicus* ; suivi de *Investigations philosophiques*. Paris : Gallimard.
- Wolton, D. 2005. *Il faut sauver la communication*. Paris : Flammarion.